



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



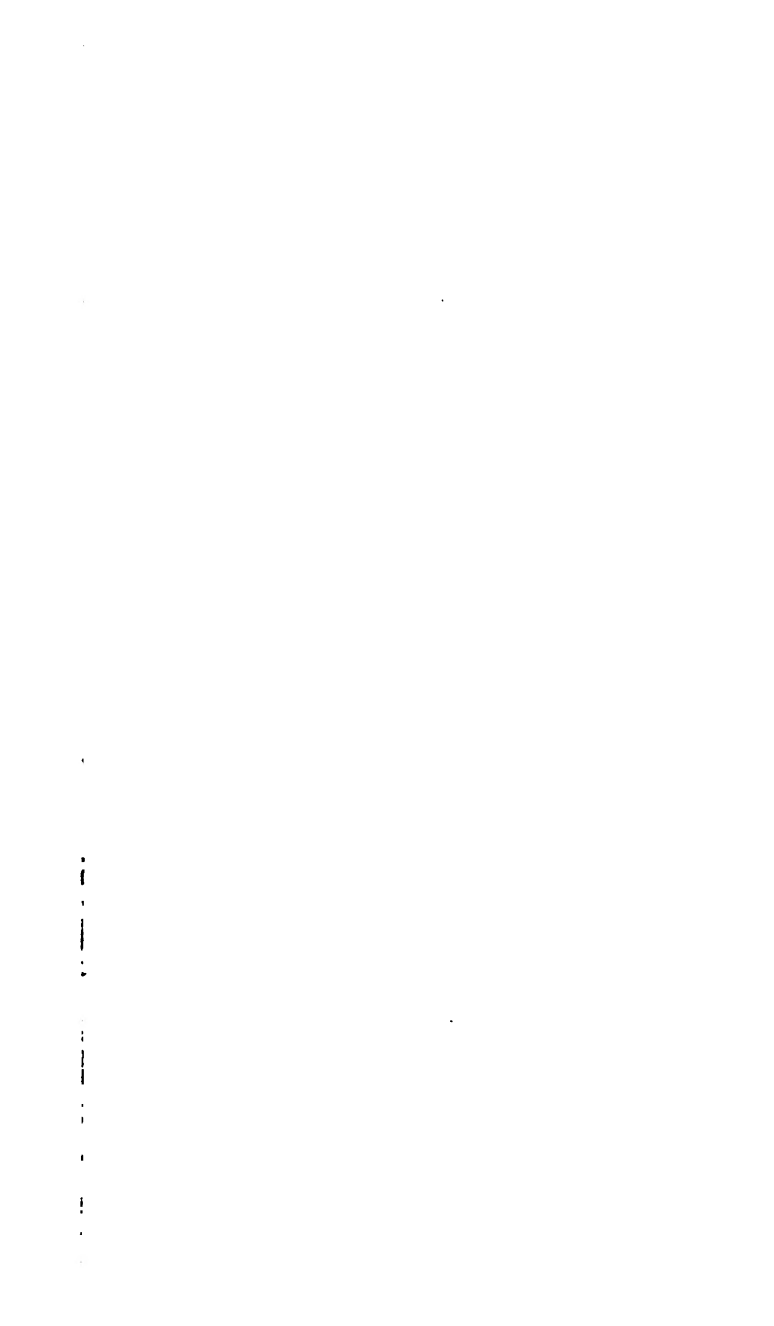
3433 07582166 4

1. The first part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee. The names are listed in alphabetical order, and the addresses are given below each name. The list includes names such as Mr. A. B. C., Mr. D. E. F., and Mr. G. H. I., with their respective addresses in various cities and states.



NKT

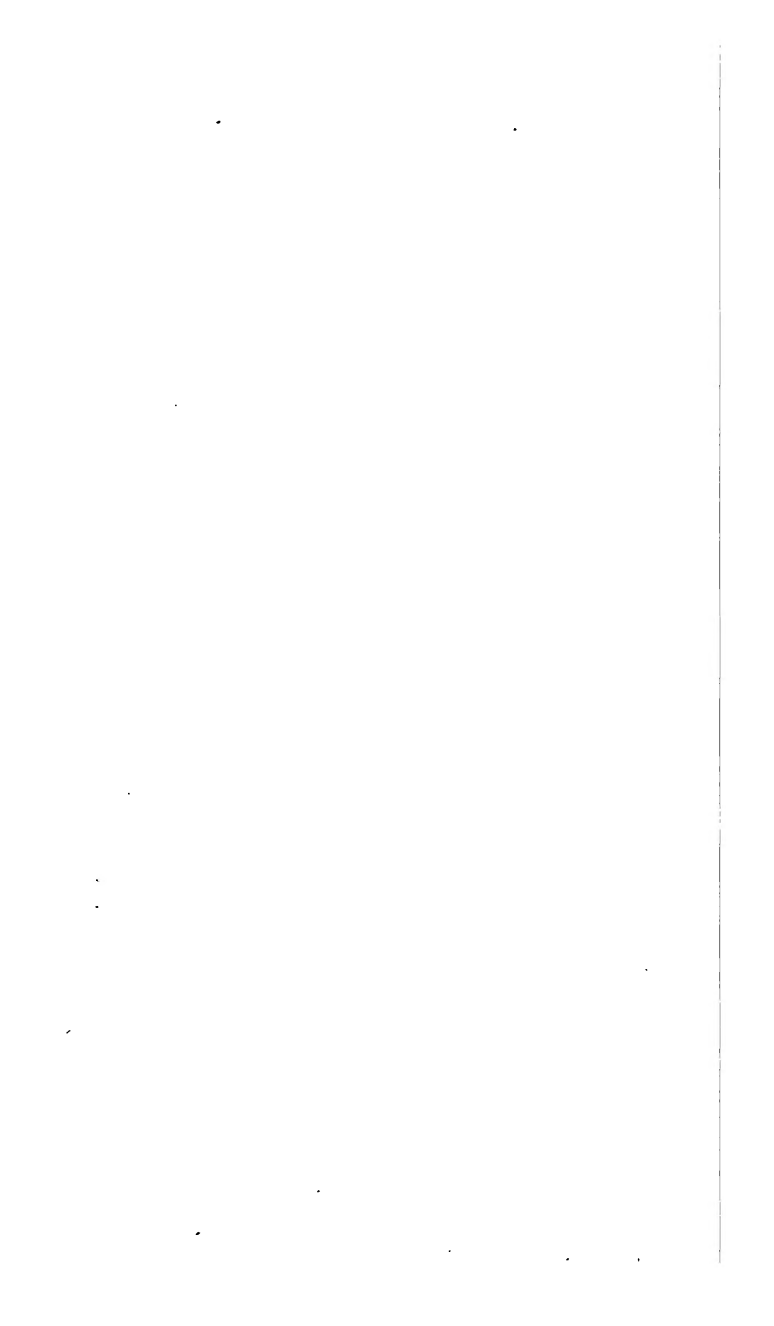
Lesuire



Lesuire

NKT

~~999~~



SECONDE SUITE
DE L'AVENTURIER
FRANÇOIS,
CONTENANT LES MÉMOIRES
DE CATAUDIN,
CHEVALIER DE ROSAMENE,
FILS DE
GRÉGOIRE MERVEIL.

*Per varios casus, & tot discrimina rerum
Venimus.*

VIRG.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIEME.

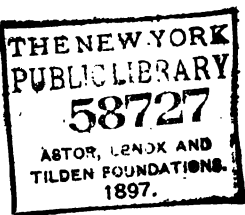
Faisant le septième de l'Ouvrage.

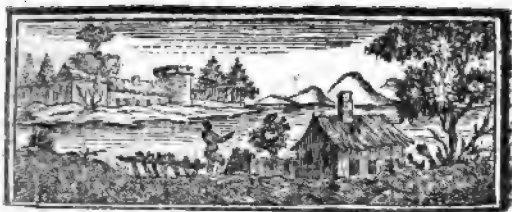
v. 7-8



A BRUXELLES,
Chez DUJARDIN, Libraire de la Cour.
ET A PARIS,
Chez DEFER DE MAISONNEUVE, Libraire,
rue du Foin-Saint-Jacques.

1789.





SECONDE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

TROISIÈME PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Je demande bien sincèrement pardon à mes Lecteurs de les avoir plantés là brusquement au milieu de ma narration. Le billet de mon père, placé à la fin de ma seconde Partie, a dû me justifier à leurs yeux, en leur apprenant qu'on étoit venu s'emparer de ma personne, & que j'avois été enfermé à la Bastille avec une précipitation & des circonstances qui avoient déconcerté toutes mes idées. Je ne pouvois, dans ce lieu de captivité, ni poursuivre mes aventures, ni en donner le récit au Public. J'étois condamné

au repos : mais de quel repos jouit-on quand on enrage ? Arrêté au moment où j'allois partir dans le dessein de rejoindre mon Adélaïde, dans l'espérance & presque la certitude de l'épouser, je maudissois le sort qui avoit choisi cet instant pour enchaîner mes pas, reculer mon bonheur, & suspendre en quelque façon le cours de ma vie.

Tout ce qui se passe dans ce donjon terrible doit être caché sous un secret inviolable ; il n'est donc pas juste qu'on attende de moi la description du lieu, ni celle de la vie qu'on y mène, ni le détail des interrogatoires que j'y ai subis. Il suffit de dire que j'y fus traité avec beaucoup d'égards & d'humanité, que je n'en fus pas moins fâché de m'y voir enfermé, que je tournai sur le champ toutes les ressources de mon esprit vers les moyens de m'évader, & que je vis avec désespoir qu'il ne s'en offroit pas un seul à mes yeux. Je dirai aussi que je crus reconnoître, dès le premier interrogatoire, que j'avois été arrêté sur les calomnieuses dépositions du noir Spinacuta, mon éternel ennemi, qui, selon les apparences, m'avoit accusé d'être un lâche espion des Anglois, & d'avoir été chargé par eux de commis-

fions perfides ; capables de m'attirer en France le traitement le plus rigoureux.

« Ah ! scélérat , m'écriai-je , je te
 » punirai ; mais à présent le traître a le
 » bonheur d'être en Italie. Il a rejoint
 » la belle Princesse Gémelli , mon inva-
 » riable amie ; il a trouvé auprès d'elle
 » mon Adélaïde , ma tendre amante.
 » Il jouit de la vue de ces deux per-
 » sonnes adorables , il me noircit à leurs
 » yeux : & qui sait s'il n'aura pas l'o-
 » dieux talent d'épouser la Princesse ,
 » & de séduire jusqu'à ma Maîtresse ?
 » Cependant je suis enfermé loin de ces
 » deux objets si chers : l'infâme vit dans
 » la liberté , dans le bonheur auprès de
 » ce que j'aime ; il triomphe , & je fré-
 » mis ; il jouit de l'aspect du Ciel qu'il
 » offense , & je ronge mon frein dans
 » les ténèbres ».

Ne pouvant forcer ma prison , je son-
 geai d'abord à l'égayer. Pour marcher
 sur les traces de mon père qui culti-
 voit avec succès tous les Arts , j'avois
 étudié , entre autres , celui de la Pein-
 ture. J'obtins une boîte de pastel & des
 toiles ; & je peignis d'abord le portrait
 de mon Adélaïde , dont les traits char-
 mans étoient gravés dans mon cœur ,
 quoique je ne l'eusse jamais bien vue ,

comme je l'ai dit souvent, depuis mon enfance. J'y joignis celui de ma chère Princesse Gémelli, ma noble bienfaitrice. Bientôt toutes les femmes qui m'avoient été chères s'offrirent à mon imagination, & respirèrent sous mes crayons. A leur tête brilloit Scintilla, cette Amante née chez les Guébres, que j'avois épousée selon les rits de la Religion Polythéiste. Elle balaboit presque Adélaïde dans mon cœur, & fut placée vis-à-vis d'elle. Tendre compagne ! combien n'avoit-elle pas de droits à mon amour ! Peu-à-peu je vins à bout de peindre aussi, de ressouvenir, les portraits des autres beautés chéries, sans être adorées, qui m'avoient rendu successivement heureux par des jouissances douces, quoique souvent coupables. Agnès Spalanzoni & sa mère, l'altière Duchesse de Valamos & la douce Thérésine, la Prêtresse Aphrodise, qui m'avoit accordé dans les Cieux ses faveurs inappréciables, & la Reine Zephyrine, qui ne m'avoit honoré que d'un bienfaisant accueil : toutes ces Beautés dont j'ai entretenu précédemment mes Lecteurs, rangées autour de moi, ornant de leurs attraits le mur funéraire qui m'enfermoit, égayoient mon ca-

chot ; & j'avois , à les contempler , un plaisir semblable à celui qu'on éprouve , dans une belle nuit , à considérer le ciel parsemé d'étoiles. Une harpe , une *harmonica* , un autre instrument fort touchant , qu'on nomme *voix humaine* , répondoient sous mes doigts , & m'inspiroient les plus agréables sensations , en s'accordant avec ma voix. Je chantois Adélaïde & Scintilla dans de tendres romances que l'amour me dictoit. La veûre sépulcrale qui me couvroit , n'avoit jamais sans doute répondu à tant de chants. Des lectures délicieuses conspiroient avec la peinture pour m'adoucir les ennuis de la captivité , en me faisant vivre avec les grands Hommes dont je parcourois les Ouvrages , de même que je respirois avec les belles personnes dont j'avois peint les portraits. Tant d'agrémens , qui varioient mes loirs , avoient transformé pour moi un cachot de la Bastille en un bosquet de l'Elysée ; je jouissois doublement en réfléchissant que j'étois heureux en dépit des Puissances de la terre ; & sans l'ardent desir qui me faisoit rendre les bras vers mon Adélaïde , j'aurois peut-être trouvé le bonheur au fond de la Bastille.

Je m'étois fait une occupation plus agréable encore que toutes celles dont je viens de parler. On ne reçoit le jour, dans ces malheureux cachots, que par un trou pratiqué en biais dans l'épaisseur du mur. Il y a un carreau de vitre à l'extrémité intérieure, un autre à l'extérieure, & la lumière vient par cet étroit & long soupirail, comme par une lunette d'approche. On me permit d'ajuster des verres & un miroir dans ce canal introducteur d'un foible jour, & d'y composer une espèce d'optique, par des procédés dont on verra peut-être, par la suite, le détail dans mes œuvres philosophiques. A l'aide de cette heureuse invention, les objets extérieurs, avec lesquels, sans cette ressource, toute communication m'étoit interdite, venoient se peindre sous mes yeux comme dans une cnamore noire, & m'offroient des payfages animés & des scènes mobiles. Ainsi, je jouissois de l'aspect de la campagne & de la ville, & des tableaux mouvans que traçoient à mes regards des hommes qui ne soupçonnoient pas mon existence. Oh! combien d'amoureux ébats qu'on croyoit secrets, & qui amusoient à la Bastille un témoin caché!

Je passois quelquefois des heures entières dans cette contemplation , qui avoit pour moi des charmes ; bientôt elle m'offrit des délices. Un jour je vis s'avancer sous mes yeux l'image d'une jeune Beauté , supérieure à toutes celles qui s'étoient déjà présentées à mes regards. Je la reconnus..... O ciel ! c'étoit mon Adélaïde. L'amour l'avoit trop bien gravée dans mon cœur , pour que je pusse m'y méprendre. « Grand Dieu ! » m'écriai-je , ta bonté m'amène celle » que j'aime : comment puis-je la voir » en France ? Elle doit être en Espagne ou en Italie , & elle se trouve » à Paris sous le même toit que moi ! » Nous serons bientôt unis ensemble ». La reine de mon cœur sembloit me sourire , & je baisois mille fois l'image chérie qui se traçoit sur mon papier , & qui venoit me visiter dans ma prison.

Le Guichetier ou Garçon de chambre qui me servoit , étoit d'une grossièreté naïve , mais assez bon diable. Il paroissoit s'intéresser à moi. Je lui faisois de temps en temps quelques petits présens qui le dispoient merveilleusement en ma faveur. Il avoit un plaisir singulier à regarder dans l'espèce de

chambre noire ou d'optique dont je
 faisois mes délices. Un jour il apper-
 çut l'image de mon Amante. « Oh !
 » oh ! dit-il , voilà Mademoiselle Adé-
 » laïde. — O ! Ciel , m'écriai-je , com-
 » ment la connois-tu ? — Et comment
 » la connoissez-vous vous-même , ré-
 » pondit-il ? — C'est mon Amante ,
 » repartis-je vivement , c'est l'éternel
 » objet de mes affections. — Oh ! j'y
 » suis donc , reprit-il ; je la vois de
 » temps en temps caresser un petit
 » brimborion de portrait qui vous res-
 » semble comme deux gouttes d'eau :
 » elle a souvent les yeux fixés sur le
 » petit trou qui vous sert de lucarne.
 » On diroit qu'un instinct secret lui
 » fait soupçonner que l'original du por-
 » trait lorgné sans cesse est enfermé
 » de ce côté-là ; & il semble qu'elle
 » tourne autour du pot vis-à-vis de
 » moi , comme si elle vouloit me tiser
 » les vers du nez. Elle m'a fait déjà
 » quelques petits cadeaux , avec une
 » petite grâce qui n'appartient qu'à
 » une petite chatte comme elle. Je vois
 » qu'elle veut m'engsoler. — Ah !
 » m'écriai-je , laisse-toi engsoler , mon
 » garçon , je te récompenserai aussi bien
 » qu'elle. Donne-moi de ses nouvelles.

» Mais comment mon Adélaïde est-
» elle à la Bastille ? — Je n'ai pas le
» temps de vous dire tout cela , me
» répondit le Guichetier ; je crains que
» M. le Gouverneur ne me surprenne
» ici. Je fais qu'il veut vous rendre
» une visite dans la journée. Je m'en
» vais ; mais ne vous embarrassez pas ,
» regardez dans votre chambre noire ,
» & vous allez bientôt y voir votre
» Adélaïde. » A ces mots , ce bon
valet me laissa indécis entre la surprise
& l'enchantement. « O ! Ciel , me di-
» fois-je , mon Adélaïde est ici très-
» certainement ; elle respire dans le
» même asyle que moi , & je ne puis
» lui parler ? Mais comment s'y trouve-
» t-elle ? Adélaïde est-elle prisonnière ?
» Mais non , je la vois se promener en
» plein air ».

En effet , je ne tardai pas à voir pa-
roître l'image de mon Adélaïde , con-
duite par celle du Guichetier. Le bon
garçon sembloit lui montrer où j'étois ,
& lui apprendre où il falloit qu'elle se
placât pour que je pusse l'apercevoir.
Elle fit mille salutations tendres & pas-
sionnées , qui sans doute s'adressoient
à moi. Je goûtois la satisfaction la plus
vive. J'avois mon Adélaïde sous mes

yeux & presque dans mes bras. Ah ! le Paradis de Mahomet n'est rien auprès de pareilles délices.

Tandis que je m'enivrois dans la contemplation d'un objet si cher , le Gouverneur vint me surprendre : il étoit déjà sur mes épaules , sans que je me fusse aperçu de son arrivée. « Com-
» ment , dit-il , voilà la Femme-de-
» chambre de mon épouse » ! Je fus tiré de ma rêverie par ce propos , & je regardai le Gouverneur avec surprise & consternation.

« Ne vous effrayez pas , me dit-il ,
» mon cher ami ; vous devez bien sen-
» tir que vous n'avez pu composer cette
» optique sans mon consentement , au
» moins tacite. On ne vous fournit
» rien qui ne passe par mes mains. Je
» vous loue de votre manière agréa-
» ble de vous occuper & de charmer
» les ennuis de la captivité. Si tous vos
» confrères les prisonniers en faisoient
» autant , la Bastille deviendrait un
» petit paradis. Je devrois peut-être
» vous interdire cet amusement ; car
» enfin , vous jouissez par-là de l'ex-
» térieur du château ; vous vous pro-
» menez en quelque façon dans la
» ville & dans la campagne ; qui fait

» si, par la suite, vous ne pourriez
 » pas avoir, par ce moyen, quelque
 » communication avec le dehors? Mais
 » en temps comme en temps. — Ah!
 » Monsieur, lui dis je, je ne vois pas
 » comment je pourrai communiquer,
 » par cette invention, avec ame qui
 » vive. — Je ne le vois pas bien clai-
 » rement non plus, me répondit-il;
 » mais vous pouvez avoir plus d'esprit
 » que moi, & il faut se méfier de cet
 » esprit-là. Quoi qu'il en soit, vous
 » me paroissez lorgner avec plaisir cette
 » jeune personne ». C'étoit de mon
 Adélaïde qu'il parloit, car elle étoit
 sous nos yeux. » Oui, lui répondis-je,
 » elle me paroît aimable. — Oh! re-
 » prit-il, elle est charmante ». Le
 Gouverneur dit ces mots avec un trans-
 port qui me fit le considérer, & qui
 m'inspira presque de la jalousie. Il me
 parut épris de mon Amante. « Cela est
 » assez naturel, me dis-je en moi-
 » même, j'en conviens, mais M. le
 » Gouverneur peut voir de près ma Maî-
 » tresse, lui parler, la serrer dans ses
 » bras, tandis que je suis réduit à con-
 » templer son image. — Il n'y a que
 » peu de jours que nous la possédons,
 » continua le Gouverneur; & elle a

24 S. S. DE L'AVENTURIER

» déjà fait la conquête de toute la
 » maison (& sans doute aussi celle du
 » Gouverneur , me dis-je en moi-
 » même). C'est une amie intime de
 » ma femme , continua-t-il , qui lui a
 » fait ce cadeau. On nous l'a prodigieusement recommandée. Elle a reçu
 » la plus brillante éducation. Elle arrive d'Italie : ce sont des malheurs
 » qui l'obligent de servir ; mais nous
 » sommes bien loin de la regarder
 » comme une domestique. En vérité
 » j'admire le pouvoir de la vertu. Cette
 » jeune personne m'inspire vraiment
 » du respect. Cependant je soupçonne
 » qu'elle a une inclination secrète , une
 » passion malheureuse qui lui fait verser des larmes Tenez , voyez ,
 » elle en répand justement ». En effet ,
 ma chère Adélaïde pleuroit dans ce moment , & paroïssoit plongée dans une méditation mélancolique ; ce qui valoit mieux que si elle avoit peint , comme auparavant , dans ses yeux , la tendresse & l'amour ; & si elle y avoit mis une expression qui auroit pu faire soupçonner au Gouverneur quelque intelligence avec moi. Bientôt il me quitta , & me laissa délicieusement abîmé dans le plaisir de contempler

ma chère Adélaïde pleurant & soupirant pour moi. « Mais , ô ma chère amie ! » me dis-je en moi-même , mon plaisir » est imparfait , il faut que tu le partages. Je jouis de ta vue , il faut que » tu ayes aussi le privilège de voir celui » que tu daignes aimer ».

Alors je cherchai dans ma tête , par des méditations profondes , les moyens de faire voir mon image , hors de ma prison , à ma chère Adélaïde. Cela n'étoit pas facile. J'avois beaucoup étudié la dioptrique & la catoptrique ; je sentoïis que c'étoit déjà un très-grand effort d'avoir amené sous mes yeux la perspective du dehors , à travers un soupirail étroit & long. Il étoit beaucoup plus difficile de ramener en dehors le spectacle du dedans. Les objets éclairés se peignent dans un asyle obscur ; mais ceux qui sont ensevelis dans un asyle obscur ne peuvent se peindre dans un lien éclairé. Je conclus de cette réflexion qu'il falloit choisir , pour mon opération , le règne de l'ombre , où le dehors seroit obscur , & ma retraite éclairée.

Je parvins à détacher mes deux carreaux de vitre , pour les ouvrir & fermer à volonté. Celui de dehors me

donna beaucoup de peine , parce qu'il
 étoit placé très-loin de moi , & que
 je n'y pouvois atteindre qu'avec l'ex-
 trémité d'une perche assez longue. Mai-
 tre de ma lucarne , je vins à bout d'ar-
 borer , en dehors , un drapeau blanc
 que j'eus la précaution de n'exposer
 que la nuit. J'arrangeai mes verres &
 mes miroirs avec beaucoup de combi-
 naisons , dont je rendrai compte dans un
 autre Ouvrage. Je fis instruire mon
 Adélaïde de l'endroit où elle devoit se
 trouver la nuit , avec un flambeau ,
 pour éclairer son visage , & une lunette
 d'approche pour bien distinguer ce qui
 se trouveroit peint sur le drapeau. En
 effet , la nuit venue , & mon Adélaïde
 étant à son poste , par l'effet de mon op-
 tique , son image , éclairée par le flam-
 beau , vint se peindre sous mes yeux ;
 la mienne , pareillement éclairée , se
 traça sur l'heureux drapeau , & nous
 jouîmes de la vue l'un de l'autre. Oh !
 comme nous nous parlâmes des yeux ,
 & combien de choses nous sûmes nous
 dire ? Je voyois à souhait mon Amante.
 Elle avoit planté son flambeau dans
 une espèce de grand chandelier , & la
 lunette sur un pied mobile , de sorte
 qu'elle avoit les mains libres. Je pro-

fitai de cette circonstance ; je lui fis ces signes qui représentent des lettres , & avec lesquels on peut se parler de loin. Nous nous étions mille fois entretenus de cette manière , qui par conséquent nous étoit très-familière. Elle me répondit ; & l'on sent combien un mot dit de choses entre Amans. J'avois le bonheur de m'entretenir , en dépit de toute la terre , avec l'idole de mon cœur. Nous fûmes obligés d'abrégier notre délicieuse conversation , de peur d'être apperçus. Nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain à pareille heure ; & nous nous quittâmes en nous adressant réciproquement un baiser. Je retirai mon drapeau , je fermai ma petite lucarne , & je me couchai plein de ma chère Adélaïde , qui me fut presque aussi présente pendant toute la nuit , que si je l'avois réellement tenue dans mes bras.

On me demandera comment j'avois pu me concerter avec mon Amante , pour lui faire ainsi partager le plaisir de ces singuliers entretiens. Je répondrai que je l'avois fait prévenir par mon Guicherier. Ce gros garçon s'intéressoit à moi : mais il étoit vraiment honnête. Où la vertu va-t-elle se loger ? Il ne

28 S. S. DE L'AVENTURIER

voulait pas se charger de remettre à mon Adélaïde la moindre lettre, ni le moindre effet venant de ma part. « Je » ne le puis en conscience, me disoit- » il; je dois remettre au Gouverneur » tout ce qui vient de vous; & vous » gâteriez tout si vous vouliez mettre » ce brave Seigneur dans votre confi- » dence. Je fais même beaucoup plus » que je ne dois, en rapportant de » vive voix quelques mots de votre » part à votre jolie Maîtresse ». C'étoit donc verbalement que ce scrupuleux Geolier lui portoit mes messages. Pour procurer une lunette d'approche à ma chère correspondante, je fus obligé d'en faire présent à l'honnête commissionnaire, en lui faisant promettre qu'il voudroit bien la prêter à mon Amante. Il y consentit, en me disant: « C'est » mon bien, je puis en disposer, je » puis prêter ma lunette ».

C'est ainsi que je continuai de jouir tous les soirs de la conversation de ma chère Adélaïde. A l'heure du rendez-vous nous touffions réciproquement, pour nous donner le signal, avec un bruit insensible, que l'oreille seule des Amans pouvait entendre. Nous vîmes à bout de nous faire une langue de signes si

abrégée, que nous nous expliquions, avec cette ressource, aussi promptement qu'avec la parole. Oh ! quelles soirées délicieuses nous passions ensemble, unis & séparés !

Adélaïde m'apprit qu'elle avoit ci-devant tout arrangé pour notre mariage, avec la Princesse Gémelli ; qu'elle m'avoit attendu en Italie pour le conclure ; que ne me voyant point arriver, elle avoit cru devoir venir en personne chercher de mes nouvelles en France ; qu'à son arrivée elle avoit appris ma détention avec la plus vive douleur ; qu'elle avoit sur le champ résolu de s'introduire dans ma prison ; que pour en venir à bout, elle s'étoit fait recommander chaudement à la Bastille par la Marquise de ***, à laquelle notre chère Princesse Gémelli l'avoit adressée ; que par l'entremise de cette dame, elle étoit entrée en qualité de Femme de chambre chez l'épouse du Gouverneur du malheureux Château, avec l'unique but de chercher à y voir son tendre Amant.

Je fus enchanté de l'amour que me témoignoit Adélaïde ; j'appris avec ravissement qu'il n'y avoit plus d'obstacles à notre mariage ; que dis-je, plus

d'obstacles ? ma prison en étoit , pour mon malheur , un terrible , insurmontable. Je brûlois d'en sortir. Je tournai tous les ressorts de mon esprit vers cet objet unique.

A peine étois-je levé chaque matin , que je m'enfermois dans ma chambre noire ; je ne tardois pas y voir paroître mon Adélaïde. Un jour , sollicité par un très-honnête appétit , j'attendois avec quelque impatience mon ordinaire. Je vois ouvrir ma porte ; le Guichetier entre ; mais au lieu d'un gros garçon franc , épais , tel que celui qui me servoit ordinairement , je vois un petit polisson , lesté , semillant , qui enlève de dessus sa tête une fausse chevelure , s'essuie le visage qu'il avoit enfumé je ne fais comment , jette le grossier habit qui le couvroit , & , débarrassé de cette enveloppe , m'offre , au lieu d'un Guichetier , une jeune femme très-jolie , qui me saute au cou. Je reste ébahi , enchanté ; je la dévore des yeux ; je cherche dans ses traits ceux de mon Adélaïde. Ce n'étoit pas elle ; c'eût été trop de bonheur ; il y auroit eu de quoi en mourir : mais c'étoit du moins une personne ravissante. Elle dut me paroître telle dans une prison , après

la longue privation où j'étois de ce
 sexe enchanteur. Hors de la Bastille,
 elle n'eût été sans doute à mes yeux
 qu'une mortelle fort aimable ; mais dans
 mon cachot , elle me parut une divi-
 nité. « Oui , me dit-elle en me serrant
 » contre son cœur , voilà ce qu'on m'a
 » dit ; on ne m'a pas trompée , on ne
 » m'a pas flatté le portrait. C'est le plus
 » charmant des hommes , c'est plus qu'on
 » ne m'avoit promis , c'est plus que je
 » n'avois pu me figurer ».

Je fus enchanté de l'arrivée de cette
 belle dame & de son début avec moi.
 Je la serrai dans mes bras , & je lui
 rendis , avec transport , les amitiés dont
 elle vouloit bien m'honorer. « Mais enfin,
 » Madame , lui dis-je , qui êtes-vous ?
 » à quel heureux motif dois-je vos
 » bontés ? — Mon cher ami , ré-
 » pondit-elle , je suis la Marquise de*** ,
 » amie , confidente , & , si vous voulez ,
 » protectrice de votre Adélaïde. C'est la
 » Princesse Gémelli qui me l'a adressée.
 » Eprise comme elle est , elle n'a pu
 » s'empêcher de me parler de vous ,
 » & comme j'ai gagné bientôt sa con-
 » fiance , elle s'est étendue sur vos
 » louanges , avec une profusion qui
 » annonçoit l'Amante la plus passionnée ,

22 S. S. DE L'AVENTURIER

„ Je rabattois , dans mon imagination ,
 „ la moitié de la valeur qu'elle vous
 „ donnoit ; mais il en restoit toujours
 „ assez pour m'inspirer un violent desir
 „ de vous voir. Cela n'étoit pas facile ;
 „ mais je suis l'intime amié de votre
 „ Gouverneur & de sa femme. Je fais
 „ la pluie & le beau temps dans cette
 „ maison. C'est moi dernièrement qui
 „ ai placé le gros Pâté votre Guiche-
 „ nier. Or , pour vous voir , je me suis
 „ avisée de tuer , de mon autorité
 „ privée , un de ses parens ; c'est-à-
 „ dire , de le donner pour mort. J'ai
 „ prétendu que mon protégé avoit une
 „ succession à recueillir , & qu'il fal-
 „ loit lui accorder un congé , pour
 „ qu'il allât dans son pays faire raffle
 „ du montant de cet héritage. On m'a
 „ dit : — Mais qui remplira sa place ?
 „ — Oh ! j'ai ce qu'il vous faut , ai-je
 „ répondu ; un petit jeune-homme ,
 „ son proche parent , dont je réponds
 „ comme de lui-même , viendra de-
 „ main s'offrir à vous avec une lettre
 „ de ma part. Acceptez-le les yeux
 „ fermés ; mais sur-tout qu'il fasse
 „ l'office de son parent , je l'exige ab-
 „ solument. — On a bien voulu ac-
 „ cepter ma proposition. Je me suis

» barbouillée , enfumée , déguisée ,
» comme vous avez vu ; je me suis
» présentée à la Bastille , avec une
» lettre de ma part. On n'a pas eu
» l'esprit de me reconnoître , quoiqu'on
» ne m'eût pas reçue les yeux fermés ,
» comme je l'avois prescrit. Votre Père
» est en route ; il va bientôt arriver
» dans son pays. Il ne tardera pas à
» voir que des morts que j'ai tués se
» portent fort bien ; mais je saurai lui
» susciter des obstacles qui l'empêche-
» ront de revenir plutôt que nous ne
» voudrons ; d'ailleurs , il ne sera pas
» fâché lui-même de profiter de son
» congé. Pendant son absence , nous
» aurons le temps de faire connoissance
» ensemble , mon cher ami , & de nous
» connoître même autant qu'un peut se
» connoître ». Ces mots furent accom-
pagnés d'un regard auquel rien ne pou-
voit résister , & d'un nouvel embrasse-
ment qui fut très-vif , très-expressif , &
des plus tendres.

Je ne pus m'empêcher de partager
les transports de la belle Marquise ; elle
étoit d'une pétulance , d'une originalité
charmante. Jamais femme ne fut plus
agaçante & plus dangereuse. Je lui
demandai , dans le cours de la conver-

sation, pourquoi mon Adélaïde n'avoit pas su s'introduire chez moi comme elle, & s'il n'y auroit pas moyen de me procurer la visite. « Oh ? laissez-là votre Adélaïde, me dit brusquement la Marquise ; c'est une Agnès, cela est fait pour la vertu. Cela aime bien tendrement, bien sagement. Cela est bridé par des préjugés que cela respecte beaucoup. J'en ai eu comme elle, moi qui vous parle : deux mois de couvent m'en ont guérie ».

Il paroissoit en effet que ces deux mois avoient opéré complètement. Mon Adélaïde n'étoit pas faite pour être l'amie d'une telle femme. « Laissez-vous aimer, mon cher ami, ajouta-t-elle ; votre Adélaïde a pour vous l'amour du grand genre, l'amour du Roman ; j'ai des sentimens plus humains ». Cette femme, aussi attrayante que scandaleuse, étoit une syrene ; ses deux yeux de feu lançoient des éclairs ; son ame combustible sembloit briller dans ses regards, & s'élancer vers la mienne. C'étoit la Duchesse de Valamos, avec je ne fais quoi de plus gai, de plus spirituel, & de plus sémillant. Heureusement elle ne pouvoit faire avec moi une longue séance,

de

de peur d'être surprise. Elle reprit son enveloppe de Guichetier, & me quitta en me donnant le baiser le plus tendre, & me disant, au revoir.

Elle me laissa dans le plus grand désordre. Je m'enfermai sur le champ dans ma chambre noire. Je ne tardai pas à y voir paroître mon Adélaïde. Quelle différence ! Comme l'amour est plus attrayant, quand il est honnête, quand il paroît timidement dans un œil virginal, sous la sauve-garde de la chasteté !

La Marquise revint les jours suivans, plus folle & plus passionnée. Elle y prit goût malgré moi. J'avoue ; en rougissant, qu'elle paroissoit goûter un plaisir singulier à me voir ; & je confesse, en rougissant doublement, que je ne pouvois me dispenser de partager son plaisir. Elle étoit si belle ! Je ne dirai pas jusqu'à quel point nous nous oubliâmes ensemble ; j'en suis trop honteux. Les gens peu scrupuleux s'imagineront que je fus décidément infidèle à mon Adélaïde. Les âmes honnêtes auront peine à croire que j'aie poussé l'oubli de moi-même jusque là. Quoi qu'il en soit, je n'eus pas, dans les bras de la Marquise, l'ombre d'un

26 S. S. DE L'AVENTURIER

plaisir qui ne fût puni par de cruels remords.

Je goûtois, auprès de ma jolie Guichetière, toutes les délices terrestres & physiques. On sent bien qu'elle m'apportoit tout ce qu'il y avoit de plus exquis en vins, liqueurs, friandises de toute espèce; agrémens qui étoient cependant au-dessous de la moindre de ses caresses : car enfin elle me prodiguoit, avec une franchise naïve & piquante, selon l'expression d'Horace, des baisers

Que Vénus, au souris malin,

Humectoit de la quintessence

De son nectar pur & divin.

Oscula quæ Venus

Quintâ parat sui nectaris ambros.

Mais si j'étois un homme fortuné dans les bras de la Marquise, je devenois un Dieu dans la contemplation d'Adélaïde. Je me voyois aimé purement comme un être céleste, J'aimois avec la même pureté une Beauté ravissante, que mon art amenoit sous mes yeux comme par un prodige. C'étoit le pur commerce des âmes. Pour un prisonnier, mes chers frères, étois-je si malheureux ?

Ma Geolière quelquefois rioit comme

une folle, quand elle voyoit, dans ma chambre noire, l'image d'Adélaïde qui rêvoit amoureuxment. « Oh ! comme » elle est bonne ! disoit cette femme » sans mœurs ; elle se contente de sou- » pirer. Elle a les honneurs de l'amour » platonique ; il me faut quelque chose » de plus substantiel, & mon partage » est meilleur, ce me semble ». Ces saillies, un peu scandaleuses, étoient suivies de démonstrations qui annonçoient une personne toute différente de la pudique Adélaïde.

Je dois cependant rendre justice à la Marquise. En lui passant quelque chose de trop peu réservé dans ses mœurs, elle avoit d'ailleurs des vertus qui me réconcilioient avec elle. On vantoit sa bienfaisance. Elle se piquoit d'imiter Ninon de l'Enclos, & se vantoit, non sans quelque fondement, d'être au moins un honnête homme.

Un bonheur dont on rougit ne tarde pas à peser. D'ailleurs, quel bonheur peut-on goûter dans la captivité ? La mienne se prolongeoit trop cruellement ; & le Lecteur sûrement brûle de m'en voir sortir, autant que je le desirois moi-même. Je tournois toutes les ressources de mon esprit vers cet objet unique ;

& la Marquise faisoit des efforts très-sincères pour me tirer d'esclavage : mais je redoutois toujours son indiscretion. Il étoit sûr que nous devions être découverts, & je craignois que mon sort n'empirât par cette découverte.

Ma crainte n'étoit que trop fondée. Au bout de peu de jours de jouissance, nous étions plongés tous deux, un matin, dans un égarement inconcevable ; le Gouverneur entre, presque sans que nous nous en appercevions. Il voit une femme entre mes bras. Il s'écrie : « Ah ! bon Dieu ! est-elle tombée du » Ciel » ? Il reconnoît la Marquise. « Comment, Madame, lui dit-il en » fureur, est-ce là donc agir en amie ? » Ne voyez-vous pas le danger où vous » me jetez, si cette sottise transpire ? » — Et vous n'avez qu'à n'en point » parler, répondit-elle. — Ah ! le scé- » lérat de petit Guichetier, reprit-il ; » c'est lui qui va en porter la folle » enchère. Je vais le punir, je vais le » faire pourrir dans un cachot ». A ces mots, la Marquise saute sur ses habits de Guichetier, s'en couvre rapidement, & dit avec dignité : « Punis-moi, si tu » l'oses ».

Le Gouverneur partit déconcerté.

« Madame, sortons, lui dit-il froide-
 » ment ». Il n'y eut pas moyen de s'en
 dispenser. Il fallut obéir. Elle me lança
 le regard le plus tendre, & sortit. Ma
 porte fut refermée ; & je me retrouvai
 dans une prison ; car, depuis quelques
 jours, ce n'en étoit presque plus une.

On sent bien que mon petit Gui-
 chetier ne revint pas. L'ancien, le gros
 Pâté reparut. Il arriva positivement ce
 jour-là de son pays, très-fâché d'avoir
 fait un voyage inutile. Il entra chez
 moi ; mais il ne parla pas. J'eus beau
 le questionner, il ne me répondit pas
 un mot. Il avoit ses ordres. Ma soli-
 tude devint triste. Je courus à ma cham-
 bre noire, dans l'espérance d'y trouver
 quelques consolations ; mais Adélaïde
 n'y parut plus. Je conçus qu'elle avoit
 appris ma nouvelle infidélité ; & que son
 dépit contre moi s'étoit justement ré-
 veillé. « Ah ! m'écriai-je amèrement,
 » j'ai perdu mon Adélaïde » ! J'eus beau,
 les jours suivans, me renfermer dans
 ma chambre noire, cette chère personne
 ne daigna plus y reparoître. Seulement
 j'y voyois de temps en temps la Mar-
 quise, qui rioit comme une écervelée,
 sans que sa vue m'excitât à en faire
 autant.

Il étoit indispensable que je sortisse de ce séjour qui me devenoit insupportable. Adélaïde étoit peut-être retournée en Italie. Il falloit courir après elle, & me justifier à ses yeux, ou bien j'allois mourir de douleur, d'impatience & d'ennui. Je me sentois déjà légèrement malade : cette circonstance me donna l'idée de feindre que je l'étois gravement. Je me mis au lit. J'y ruminai le projet de m'évader ; enfin, je crus avoir trouvé un expédient pour en venir à bout.

Je m'étois remis à peindre depuis une quinzaine. M. le Gouverneur avoit permis que Madame la Marquise de *** me procurât un mannequin pour draper mes figures. Ce mannequin étoit entré dans la Bastille, avoit été visité scrupuleusement & monté chez moi. Je m'en servois pour habiller des portraits. Ce fut sur ce meuble singulier que je fondai l'espérance de ma sortie. Je dis que je voulois le renvoyer à la Marquise, qui, en effet, l'avoit fait redemander. Pâté daigna m'assurer qu'il alloit en parler au Gouverneur, & me quitta pour cet objet. Notez que j'étois alors dans mon lit, que le mannequin habillé étoit négligemment étendu sur le plan-

cher. Je me levai subitement dès que je fus seul ; je mis le mannequin dans mon lit ; je me couvris des habillemens & du masque dont je l'avois revêtu ; & je me jetai par terre à sa place. Un pécie fat plein de confiance dans ses propres lumières, employé je ne fais en quelle qualité auprès du Gouverneur , fut chargé de venir examiner le mannequin, afin de voir si je n'y avois point inséré quelques lettres. Il entra d'un air dédaigneux , me vit étendu sur le carreau , & me prenant pour ce que je voulois paroître : « C'est donc là , dit-il , ce fameux mannequin dont on parle tant ? Il n'est pas très-mal fait ; il imite assez , quoiqu'un peu gauchement , les formes humaines ». Il se contenta de fouiller dans mes poches , de retourner un peu mes membres , que je laissai mollement à sa disposition. « Bon , dit-il , cette recherche est inutile ; je ne vois pas qu'il y ait ici aucune lettre. Vous autres , vous avez toujours la manie de regarder ces prisonniers comme bien fins. Mais cela pèse. Vraiment , je ne croyois pas que cela fût si lourd.... — Oh ! oui , repartit le Guichetier , cela pèse plus qu'on ne croiroit ; il y a là

» dedans, à ce qu'on dit, une carcasse
 » de fer; il y a des rotules pour faire
 » jouer tous les membres. — Et com-
 » ment se porte Monsieur, reprit le
 » fat, en haussant la voix & regardant
 » à peine du côté de mon lit, où il
 » me croyoit gissant?... Oh! oh! Mon-
 » sieur ne daigne pas répondre! cela
 » est cruel.... — Laissez-le, dit Pâré;
 » c'est un homme singulier; il faut qu'il
 » soit bien gai pour répondre ». Mon-
 » sieur le fat sortit en haussant les épaule-
 » les. Le Guichetier me chargea sur les
 » siennes. « En effet, dit-il en gromme-
 » lant, il est plus lourd à porter que
 » cent coups de nerf de bœuf. » Il
 » sortit, en fermant bien ma porte, de
 » peur que je ne songeasse à m'échapper.
 » Il me descendit dans un appartement
 » du Gouverneur, & me jeta durement
 » sur le plancher, en disant : « Il faudra
 » porter cela chez Madame la Marquise
 » de ***; qu'on n'y manque pas ». Brisé par ma chute, j'aurois volontiers
 » cassé le museau à ce brutal; mais je disois:
 » « Me voilà déjà hors du cachot ». Et je
 » prenois patience.

Les domestiques trouvèrent ma figure
 » de mannequin fort plaisante. Ils s'amu-
 » sèrent à me mettre successivement dans

différentes attitudes , auxquelles il fal-
loit me prêter. Bientôt ils se jetèrent
réciproquement à la tête ma triste per-
sonne. A chaque élan qu'on me donnoit,
j'avois le malheur de tomber rudement
sur le pavé. J'étois meurtri , martyrisé ,
& je devois être immobile , impassible ,
tandis que je souffrois comme un damné.
Ce passe-temps amusoit fort mes bour-
reaux , qui rioient avec de bruyans éclats.
Seul , je ne prenois point part à la joie ,
quoique j'en eusse une si cruelle à la fête.
Les femmes vouloient m'ajuster ; elles
m'enfonçoient des épingles dans la chair.
J'avois la force de ne pas remuer , de
ne pas crier : mais quelle doit être la
fin de ce jeu singulier ? Il étoit imman-
quable qu'en me remuant de toutes les
façons , on devoit découvrir bientôt
que j'étois un homme. Il suffisoit qu'on
levât mon masque , qu'il tombât , qu'on
m'arrachât un gant. Après avoir souffert
avec une patience stoïque , j'allois être
découvert , & soudain renfermé dans
mon cachot & veillé de plus près. « Oh !
» Messieurs , s'écria un benêt de valet ,
» il me vient une idée impayable. Pour
» faire peur à Mademoiselle Adélaïde ,
» il faut mettre le fantôme dans son
» lit ». C'est là le nom bizarre qu'ils

me donnoient. A ces mots, le cœur me battit avec une violence & avec un charme inexprimables. On me porta en effet dans la chambre de ma bien-aimée. Je fus couché dans le lit virginal où repositoit, toutes les nuits, l'idole de mon cœur. Oh ! qu'il m'en coûtait pour paroître sans vie, quand j'étois dans le transport & dans l'effervescence ! Il est vrai qu'une épingle cruelle, restée enfoncée au bas de mon dos dans l'une des jumelles, tempéroit le plaisir que me causoit ma situation. Adélaïde entra subitement avec une compagne, avant que j'eusse eu le temps de me délivrer de cette pointe acérée. Elle pleuroit & sanglotoit. « Ah ! l'ingrat ! disoit-elle, » j'avois tout oublié. Que dis-je ? j'avois » pris plaisir à me faire une douce illusion en sa faveur ; j'avois rêvé, dans » la complaisance de mon cœur, que » je serois heureuse dans les bras de cet » infidèle ; & je vois, avec amertume, » que je me suis bercée d'une chimère, » & que je suis condamnée à traîner » dans une solitude éternelle le reste de » mes jours languissans ». La chère personne se jeta à genoux au pied de son lit, sans s'appercevoir que j'étois dedans. Elle pria son Dieu bien chaudement,

lui demanda pardon de son amour trompé, de ses espérances chimériques, le suppliant de pardonner aussi à son infidèle, & de le rendre heureux & plus sage. Sa compagne la quitta.

Je voyois mon Adélaïde abîmée dans ses larmes, & gémissant sur moi. Je ne pus m'empêcher de chercher à me justifier à ses yeux. J'osai prononcer, d'une voix timide : « Ma chère Adélaïde » ! A ce mot, elle pousse un cri. Soudain toute la valetaille aux aguets, qui attendoit ce cri, s'imagina qu'elle avoit eu peur du fantôme. On fond à grands éclats dans sa chambre. « Ah ! elle a eu peur, » disent ces polissons. Il faut encore faire peur à d'autres ; allons le porter dans le lit de la dévotte. Adélaïde restoit immobile & stupéfaite.

J'avois bien besoin de la nouvelle idée qui venoit à ces valets ! Je me trouvois dans le lit de ma chère Adélaïde. Qui sait si elle n'y feroit pas entrée après avoir soufflé sa lumière ? J'allois du moins avoir avec elle une explication, me justifier à ses yeux, la serrer dans mes bras, & passer avec elle (non dans son lit, car elle ne m'y auroit pas souffert) une nuit aussi délicieuse que chaste ; & voilà qu'on m'enlève pour

me placer dans celui d'une dévôte. On m'y traîna en effet ; on me jeta d'abord sur le ventre , & j'eus le malheur que des polissons s'amuserent à claquer la partie éminente où l'épingle étoit enfoncée : d'où l'on peut juger de la douleur que me caufoit chacune des claques. Je ne sais pas comment mon sang ne me trahissoit point en coulant de mes blessures. Enfin, je fus couché dans le lit , & laissé seul.

Bientôt la dévôte entra pour se coucher. Sur ce nom de dévôte , je m'étois figuré que c'étoit une vieille fée sèche & laide ; & , d'après cette idée , je n'étois point flatté de me trouver dans son lit. Je fus agréablement dérompé , quand je vis que c'étoit une grosse matman bien ronde , bien fraîche , bien dodue. Je m'attendois qu'elle s'amuseroit long-temps à faire ses prières ; elles furent au contraire d'une brièveté surprenante ; & un gros quart-d'heure fut employé , par la béate , à chercher ses puces. Je n'ose mettre sous les yeux du Lecteur tous les charmes qu'elle mit sous les miens, pendant cette recherche , ni lui rendre compte de l'impression qu'ils devoient faire sur un homme de mon âge , qui n'étoit pas un mannequin ,

Enfin la sainte personne va pour se mettre au lit ; elle aperçoit le fantôme , & paroît d'abord frappée ; mais heureusement elle en avoit entendu parler ; ce qui modéra sa surprise & sa crainte. Elle se remit bientôt , & dit :
» Bon ! c'est le fantôme. Mais, en vérité, cela ressemble bien à un homme..... Oh ! cela est particulier.....
» Si j'osois voir, sous ses habits, comment il est fait !..... Ces fantômes ont-ils un sexe ?..... ». Je demande pardon au Lecteur du scandale que doit lui causer une pareille dévotion. En disant ces mots , elle rioit comme une folle , & commençoit l'impertinente visite. Qu'on réfléchisse cependant , pour son excuse , qu'elle croyoit n'avoir affaire qu'à un mannequin. Elle étoit déjà déshabillée , & dans le costume d'une femme qui va entrer dans son lit ; elle avoit des charmes , & sa recherche audacieuse alloit me mettre dans le cas de me trahir. Pour la faire cesser , je lui appliquai un soufflet de poids. A ce coup imprévu elle pousse un cri , & tout le monde fond encore dans sa chambre , avec de grands éclats de rire. Elle fut déconcertée ; mais elle

38 S. S. DE L'AVENTURIER

ne se vanta ni de la visite qu'elle vouloir faire , ni du soufflet qu'elle avoit reçu.

Tous les mauvais plaisans la quittèrent bientôt , à la réserve d'un petit Abbé , Précepteur de l'enfant du Gouverneur. Je fus immobile témoin de ce qui se passa. Lecteurs , ne me le demandez pas , & plaignez ma position. Enfin l'Abbé , prêt à sortir : « A propos , dit-il ; il faut vous débarrasser » de ce vilain fantôme ». La dévote n'étoit pas trop de cet avis ; mais un gros valet , qui attendoit le Précepteur à la porte , m'enleva sans façon , & me jeta brusquement dans une espèce d'allée jusqu'au lendemain. Il fallut passer une nuit froide dans ce triste état. Je voulois remuer pour me mettre à mon aise ; mais un gros chien de basse-cour , qui étoit auprès de moi , me mit la patte sur le corps , grinça des dents , reniffla , & parut prêt à aboyer & à me dévorer. A chaque ombre de mouvement que je voulois faire , même cérémonie de sa part. Il fallut rester immobile sous la patte du dogue , & passer , sans souffler , la nuit la plus cruelle.

Enfin , quand le jour fut venu , un

porte-faix vint me prendre, m'enfonça dans un sac qu'il noua sur ma tête, me chargea sur ses épaules, & m'emporta. Le cœur me battoit. Je n'étois pas sûr encore d'avoir passé la porte de la Bastille. Je n'y voyois pas dans ce sac, & je craignois de me trahir, si je voulois donner signe de vie avant d'être dehors du malheureux château. Bientôt je reconnus, au bruit des carrosses que j'entendis rouler, que j'étois sorti du donjon : je méditois sur les moyens de m'élancer, & de planter là mon malheureux porteur.

Tout à coup j'entends crier : « *Arrête ;* » c'est un prisonnier que tu emportes ». Il n'y avoit plus à délibérer. Soudain je m'élance, je me débarrasse du sac. Le porte-faix est renversé de peur ; tout le monde reste stupéfait. J'étois dans la rue Saint-Antoine ; un homme veut me saisir ; je le jette à dix pas de moi, du plus terrible coup de poing qu'il eût reçu de sa vie. J'enfile, avec la rapidité d'un éclair, une allée que je connois, & qui aboutit dans une autre rue. J'y jette bas mes habits de fantôme & mon masque, & je suis déjà bien loin dans l'autre rue, habillé comme

40 S. S. DE L'AVENTURIER

tout le monde , & n'ayant plus rien
qui puisse attirer les yeux sur moi. On
cherche le fantôme ; je le laisse chercher ,
& je me perds dans la foule.

Fin du Livre premier.

SECONDE SUITE

DE

L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE SECOND.

Où devois-je me réfugier, dans une si pénible circonstance? « Si je vais chez » mon père, me disois-je, on ne tardera pas à m'y trouver ». Je cours au hasard, je traverse le pont Marie & l'isle Saint-Louis; je gagne bientôt le chemin de Villejuif, & je suis la grande route qui conduit à Lyon; ce qui m'inspira l'idée de me sauver en Italie, pour m'y réunir à mon Amante, qui étoit pourtant à Paris. Je me doutois bien que mon signalement ne tarderoit pas à être répandu de tous côtés; il falloit donc me déguiser. Je trouvai à Villejuif, dans une auberge, une fille que je connoissois assez particulièrement. Je lui proposai de changer d'habits avec elle. Nous payâmes notre

42 S. S. DE L'AVENTURIER

dépense avant cet échange , & quand il fut fait , on nous laissa sortir sans s'en appercevoir , & sans faire attention à nous.

Je poursuivis ma route en tournant le dos à la Capitale , bien affligé d'être contraint de quitter cette Ville sans voir mon père & mon Adélaïde , que j'y laissois malgré moi. Je chargeai la fille , dont j'avois pris l'habit , d'avertir verbalement mon père que je prenois la route d'Italie , & je la quittai avec une forte d'attendrissement.

Quand je fus près d'arriver à la poste suivante , je vis passer en voiture un Officier Croix de Saint-Louis , qui m'examina beaucoup. Il s'arrêta bientôt à la poste pour changer de chevaux , & je ne tardai pas à l'y rejoindre. Il s'avança au-devant de moi.

« Mademoiselle , dit-il , je vous vois
» avec surprise marcher à pied. Vous
» ne paroissez pas faite pour voyager
» de cette manière. D'ailleurs vous êtes
» inquiète , & je crois m'appercevoir
» que vous fuyez Paris. Je ne vous
» demande point votre secret : mais
» aurois-je le bonheur de pouvoir vous
» être utile ? & me permettriez-vous
» de vous offrir une place auprès de

» moi?..... — Je l'accepte de grand
 » cœur, Monsieur; lui répondis-je avec
 » la plus tendre reconnaissance, si vous
 » suivez la route d'Italie. — Bon Dieu!
 » Mademoiselle, est-ce que vous allez
 » si loin que cela?.... — Monsieur,
 » répliquai-je, du moins j'en prends
 » la route; si vous la suivez aussi,
 » voyez jusqu'où vous pouvez me con-
 » duire. — Hélas! répondit-il, très-
 » peu loin, pour mon malheur. Je ne
 » puis passer Fontainebleau; mais j'y
 » vais faire mes adieux à une Dame
 » qui part justement pour l'Italie, &
 » je crois entrevoir des moyens de vous
 » faire partir avec elle. Voulez-vous
 » en courir les risques, & vous fier à
 » un vieux Militaire? — Très-volon-
 » tiers, Monsieur, lui répondis-je; je
 » connois l'honneur qui anime les gens
 » de votre état, sur-tout quand ils
 » sont parvenus à l'âge mûr. Je me re-
 » mets en vos mains les yeux fermés. —
 » Vous prenez le bon parti, Mademoi-
 » selle, répliqua-t-il; je ne tromperai
 » pas votre confiance ». A ces mots,
 nous montâmes tous deux en voiture,
 & nous brûlâmes le pavé.

Dans le chemin, mon conducteur;
 malgré les engagemens qu'avoit pris

avec moi son honneur, se mit en frais pour me dire des galanteries. Je pris la chose sur le ton plaisant. Je le persiflai, & il parut déconcerté. Le voyant rester muet, pour relever la conversation, je parlai de guerre & de nouvelles du jour, quoiqu'au sortir de la Bastille je ne fusse pas au courant. « Mademoiselle, s'écria mon Officier tout émerveillé, vous parlez comme un homme ! vous avez les lumières d'un sexe & les graces de l'autre. C'en est trop ; il faut vous respecter, toute aimable que vous êtes, & s'efforcer d'être raisonnable avec vous, quand vous faites perdre la raison. »

Nous arrivâmes à Fontainebleau. J'avois bien fait d'endosser l'habit de femme. A notre arrivée, je vis arrêter un jeune homme à peu près de ma figure & de ma taille. Nous apprîmes bientôt que c'étoit sur le signalement d'un prisonnier échappé de la Bastille, qu'on avoit mis à ce pauvre garçon la main sur le collet. Il prouva qu'il n'étoit pas ce prisonnier, & fut relâché ; mais j'eus lieu d'être inquiet.

J'étois heureux de me trouver avec un Officier connu ; car si j'avois été seul, on m'auroit examiné ; & malgré

mon déguisement ; on m'auroit sûrement reconnu. Quoi qu'il en soit, mon brave Militaire me conduisit dans un hôtel, où il me présenta à une très-jolie Dame sa parente, qui partoît le lendemain pour l'Italie. Je fus très-bien reçu par cette Dame. Je crus voir que ma physionomie faisoit sur elle une douce impression, & j'aperçus dans son accueil plus que de la politesse. On me fit beaucoup parler pendant le souper ; on reconnut, par ma conversation, que j'avois beaucoup voyagé. « Ma foi, » ma petite cousine, dit le Militaire à » la Dame, vous partez seule avec une » Femme de chambre pour toute compagnie ; vous allez faire une assez » longue route, & vous vous trouverez fort embarrassée, parce que vous » n'avez jamais voyagé ; il vous faut » droit un homme pour vous conduire ; » vous n'en avez point ; mais voilà » Mademoiselle (en me montrant) qui » va en Italie, qui fait ce que c'est » que de courir le monde, & qui, à » son petit air résolu, fait reconnoître » que sûrement elle ne sera pas embarrassée pour vous servir d'écuyer, » Qu'elle s'habille en homme, ou du » moins, en amazone ; je vous jure

» qu'elle fera sa figure, & qu'elle en
 » imposera ». Je souris de ce propos.
 La Dame m'observa fort attentivement,
 & d'un air qui annonçoit de l'intérêt :
 « Si Mademoiselle, dit-elle, veut bien
 » me confier où elle va, je pourrai
 » peut-être l'y conduire. — Je vais,
 » lui répondis-je, rejoindre une tendre
 » amie nommée la Princesse Gémelli,
 » qui est actuellement à Milan. — Oh !
 » oh ! nous la connoissons beaucoup,
 » s'écria l'Officier ; elle a logé chez
 » Madame à Paris, il y a un an, pen-
 » dant le voyage qu'elle a fait dans
 » notre Capitale. — Bon, reprit Ma-
 » dame d'Aminville, car tel étoit le
 » nom de cette jolie personne, je suis
 » charmée de cette circonstance, pour
 » pouvoir vous emmener avec moi ;
 » sans manquer aux loix de la prudence ;
 » car enfin, Mademoiselle, pardonnez-
 » moi cette remarque, je n'ai pas l'hon-
 » neur de vous connoître, & vous
 » paraissez décidément vouloir rester
 » inconnue. Or, vous sentez le danger
 » qu'il peut y avoir de se charger,
 » sans connoissance de cause, d'une
 » personne de notre sexe sur tout,
 » dont la réputation est si délicate ;
 » mais vous connoissez une Dame res-

» respectable, dont le nom doit vous servir
 » de recommandation & de passe-port;
 » d'ailleurs, la candeur & l'honnêteté
 » se peignent sur votre visage ». Je
 répondis comme je le devois à un com-
 pliment si flatteur. L'Officier revint au
 projet de me déguiser en homme, ou
 du moins en amazône; mais sous ce
 costume je craignois de ressembler trop
 à mon signalement. Mon déguisement
 n'en eût pas été un; & l'on sent qu'il
 eût pu m'être funeste. Je dis d'un ton
 résolu que je n'étois pas obligée d'être
 habillée en homme pour me faire res-
 pecter. « Oh! je le crois, dit en riant
 » l'Officier ». Et il m'embrassa.

Bientôt nous prîmes congé de lui. Il
 me recommanda fort chaudement à sa
 cousine; & dès qu'il fut parti: « Ma
 » foi, dis-je à cette belle Dame, nous
 » n'avons que deux heures à dormir,
 » qu'est-il besoin de nous mettre au
 » lit, pour être obligées de nous re-
 » lever & de nous r'habiller presque
 » aussi-tôt? Si vous m'en croyez, nous
 » partirons sur le champ. — Mais la
 » nuit! dit la dame, d'un ton crain-
 » tif..... — Oh! fiez-vous à moi, lui
 » répondis-je, je ne vous laisserai pas
 » insulter. Mon courage lui en inspira.

48 S. S. DE L'AVENTURIER

« Partons, dit-elle, suivons cette intrépide amazône ». La femme de chambre fut du même avis. On fit venir des chevaux, & nous voilà sur la grande route.

J'amusai mes deux compagnes autant qu'il me fut possible, quoique j'eusse l'esprit assez inquiet, & que la nuit, d'accord avec mes rêveries amoureuses, me présentât sans cesse mon Adélaïde, ma chère Adélaïde irritée contre moi, abandonnée par moi dans une prison, Adélaïde que je fuyois malgré moi, quand j'aurois voulu la rejoindre & me justifier à ses yeux.

L'intérêt que j'avois inspiré à la Dame croissoit à chaque instant. Mademoiselle Adélaïde, sa Femme de chambre, se déridoit peu à peu auprès de moi; car d'abord elle avoit paru concevoir de l'ombrage, & craindre que je ne la supplantasse dans l'esprit de sa maîtresse. Le nom qu'elle portoit me la fit regarder d'un œil plus favorable qu'elle ne méritoit peut-être, & l'embellit à mes yeux.

A la première couchée je me trouvai dans l'embarras. Mademoiselle Adélaïde mit au lit d'abord sa maîtresse; & me fit l'honneur ensuite de me rendre le même service.

service. Il y avoit deux lits dans la chambre ; Madame d'Amainville fut couchée dans l'un , & moi dans l'autre. Ensuite la foubrette se déshabilla auprès de notre feu , & vint lestement se placer auprès de moi. « Pardonnez-moi , me » dit-elle , Mademoiselle , tous les lits » sont occupés dans l'auberge » ; & elle se glissa auprès de moi très librement , sans attendre ma réponse. « Bon Dieu ! » s'écria la Dame , que faites-vous » donc ? Est-ce Mademoiselle qu'il » faut charger des gênes de notre situa- » tion ? En vérité , vous êtes bien libre ; » venez avec moi , s'il vous plaît , — » Oh ! Madame , dit la suivante , me » voilà arrangée pour cette nuit ; Made- » moiselle m'a fait place : ainsi nous » verrons , la nuit prochaine , à suivre » un autre plan ».

Madame d'Amainville m'accabla d'ex-
cuses & de remerciemens pour la bonté
que j'avois de souffrir dans mon lit sa
Femme de chambre , qui étoit pourtant
fort jolie , quoiqu'elle eût la figure un
peu sèche & revêche. Je répondis par
monosyllabes , comme une personne à
moitié endormie , afin de m'épargner la
fatigue d'une réponse plus détaillée ; &

nous nous souhaitâmes réciproquement le bon soir.

Je puis assurer, avec la plus grande sincérité, que je ne desirois aucunement la faveur dont m'honorait Mademoiselle Adélaïde. Elle me mettoit dans un véritable embarras. Il ne falloit pas me trahir. Je me rappelois que mon père, au même âge que moi (cet âge est bien impérieux), s'étoit trouvé dans une pareille circonstance, & qu'il avoit été maître de lui-même. J'entrevois beaucoup de difficulté pour être maître de moi à ce point-là; d'autant plus que la demoiselle, très-innocemment sans doute, se colla contre moi, & me serra dans ses bras. Heureusement elle ne tarda pas à s'endormir; & que n'en pus-je faire autant!

Je restai long-temps occupé à rêver à ma situation, au danger que je courois, à mon père dont je n'avois pu prendre congé, auquel je n'osois même écrire, de peur que ma lettre interceptée ne trahît ma route; à ma chère Adélaïde que je laissois irritée contre moi, que je n'avois pu entretenir avant de partir. Je m'endormis fort tard en pensant à cette chère personne. Elle me sui-

vit dans mon sommeil. Je la vis pendant toute la nuit en rêve. Elle vouloit me fuir ; je m'écriois sans cesse : « O ma chère » Adélaïde » ! Je la saisis dans mes bras ; elle parut me presser dans les siens avec une ardeur que je ne lui avois jamais connue. Alors, je l'avouerai, mon rêve fut moins chaste que ceux que m'inspireroit ordinairement cette Beauté virginale. J'en étois surpris, & j'en rougissois moi-même, quoiqu'en dormant. Il me sembloit qu'elle m'appeloit son cher Lasseur, nom qui me paroissoit ignoble, & tout à fait étranger dans sa bouche. Je lui répondois cependant toujours tendrement, & continuois de l'appeler « Ma » chère Adélaïde ». Je la trouvois moins délicate, moins pudibonde qu'à l'ordinaire. Je me sentois étouffé dans ses singuliers embrassemens. Enfin, pour me jeter dans la confusion, il me sembla que nous avions des témoins qui éclatèrent de rire. En effet, je fus éveillé par de bruyans éclats.

J'ouvre les yeux ; je me vois pressé réellement, non pas, il est vrai, entre les bras de mon amante Adélaïde, mais dans ceux de ma compagne de lit, décorée du même nom, qui, quoiqu'en

dormant ainsi , paroissoit très-passionnée ; & crioit : « Mon cher Lafleur » ! Elle s'éveille elle-même , & se reconnoît avec surprise dans mes bras. Les éclats de rire nous font regarder autour de nous , & nous appercevons sa maîtresse qui rioit en effet , à gorge déployée , des innocens ébats que nos rêves mutuels avoient occasionnés , & où la nature avoit travaillé à notre insçu. « Ah ! mon cher » Lafleur , s'écria Madame d'Amainville » en nous contrefaisant : ah ! ma chère » Adélaïde » ! On voit qu'il étoit heureux que le nom de ma Maîtresse ressembloit à celui de la Femme de chambre. Malgré cet accident , mon sexe ne fut point trahi aux yeux de la Dame innocente. « Ah ! Mademoiselle , dit-elle à sa Femme de chambre , c'est » Lafleur que vous aimez , vous le rêvez ; & cette chère Demoiselle , ajouta-t-elle en me regardant , qui , sans » le savoir , se prêtoit à votre rêve & » avoit la bonté de vous appeler sa » chère Adélaïde » ! J'affectai de rire beaucoup de cet incident. La suivante fut d'abord déconcertée ; mais elle prit enfin son parti , & rit comme moi de l'aventure. La Dame me fit ses excuses

de m'avoir exposé à cette scène désagréable, en me laissant coucher avec cette fille. Je protestai que je n'étois point offensé contre elle, & nous nous levâmes galement.

Notre scène de nuit fournit matière à la conversation du jour suivant. Nous en rîmes beaucoup; la Dame tout de bon, les deux autres personnages comme ils purent. J'appris l'histoire des amours de la suivante. L'asleur étoit un heureux mortel qu'elle avoit toujours feint de haïr. Elle avoit jusques-là si bien joué son jeu, que sa maîtresse en avoit été la dupe; mais enfin le sommeil venoit de la trahir. Elle en rioit d'une manière aisée, qui m'annonçoit qu'elle étoit bonne comédienne.

Le soir Madame ne voulut pas permettre absolument que je couchasse avec cette fille. « Non, me dit-elle, en vérité, Mademoiselle, je ne le souffrirai pas. Je vous dois des excuses de la négligence qui m'a fait ne pas insister davantage hier au soir pour vous faire accepter mon lit; mais aujourd'hui, si vous n'avez point de répugnance, je vous prie instamment de le partager ». Je témoignai combien

j'étois confondu de tant de politesses ; & j'acceptai la proposition avec un redoublement d'embarras ; car enfin la maîtresse étoit encore plus jolie que la suivante.

Nous fûmes bientôt au lit. La Dame se montra beaucoup plus réservée que la Femme de chambre. Je m'éloignois d'elle le plus que je pouvois, dans le dessein d'être aussi sage que je le devois. Elle prit cette précaution pour l'effet de mon respect. « Ma chère amie, me dit-elle, ne vous éloignez donc pas tant : le respect est ici hors de saison ; & vous ne m'en devez pas d'ailleurs. Je ne vous demande que de l'amitié. Mais dans une auberge comme celle-ci, dans un endroit que nous ne connoissons pas, il semble que deux femmes sont plus fortes, & dans le cas de moins craindre, quand elles sont plus près l'une de l'autre. Approchez-vous donc, ma bonne amie. » Ainsi, tout ce que je gagnai, en voulant m'éloigner, fut d'inspirer à ma compagne l'envie de s'approcher de moi. Je me trouvai donc bientôt étroitement pressé contre elle, avec les plus fausses résolutions de résister à la circonstance. Lec-

teurs, eus-je la force d'être sage ? Oui, je l'eus ; mais c'est un tour de force , & je ne vous souhaite pas de pareilles épreuves.

Le lendemain matin , nous paroissions tous deux enthousiasmés de notre sagesse , nous regardions fierement Adélaïde , qui paroissoit confondue ; car elle attendoit sa revanche. Nous la persiflâmes un peu pendant la journée. Le soir venu , il parut naturel que nous n'eussions encore qu'un lit , madame & moi ; nous nous étions trop bien comportées ensemble , pour nous priver de cette petite douceur. Il y avoit pourtant des lits dans l'auberge ; mais Madame avoit peur , & ne vouloit pas coucher seule. Elle fut plus familière la seconde nuit ; elle me fit même des caresses , très-innocentes assurément , mais très-embarrassantes. J'étois sur un brâsier ; je me pinçois , je me mordois de toutes mes forces , pour que la douleur appaisât l'effervescence où me jetoit ma situation : heureusement le sommeil , qui s'empara d'elle , me délivra de cette espèce de persécution ; je vins encore à bout d'être sage cette seconde nuit ; mais je désespérois d'avoir le même bonheur la nuit suivante.

Nous nous applaudîmes encore pendant toute la journée aux yeux d'Adélaïde , qui paroïssoit confondue. Je voulois , le soir , éviter la bonne fortune qui me persécutoit ; mais il n'y avoit pas de lit dans l'auberge, Madame d'Amainville , toujours avec la même innocence, devint plus pressante. Il falloit être plus qu'un Saint pour résister à l'ascendant d'une pareille situation ; & je fesois les plus grands efforts pour en venir à bout. Je me flatte qu'on ne peut trouver mauvais que je rapporte ces circonstances , qui doivent me justifier aux yeux du Lecteur , & me disculper relativement à tous mes écarts antérieurs , en faisant voir combien j'ai toujours eu les intentions honnêtes , & combien j'ai fait d'efforts pour n'avoir rien à me reprocher.

Enfin ma compagne s'endormit , & ; malgré mon embarras , je ne tardai pas à en faire autant. Bientôt des songes trop relatifs à ma situation vinrent troubler mon sommeil. Le physique dominoit impérieusement sur le moral. Je crus encore tenir mon Adélaïde entre mes bras. Il me sembloit qu'elle se livroit à sa passion avec aussi peu de ménager-

gement que quelques jours auparavant. Je lui disois toujours : « Ma chère » Adélaïde, » ! Mais il me sembloit qu'elle m'appeloit son cher André. Je lui répondois sous ce nom , & j'étois moi-même étonné de mes transports. Enfin le lit craque & j'enfonce. Je m'éveille en sursaut , & j'entends , comme ci devant , de grands éclats de rire autour de moi. C'étoit la maligne Adélaïde qui jouissoit avec ravissement de la confusion de sa maîtresse. Cette chère Dame venoit de rouvrir les yeux ; & je n'ai jamais vu l'humiliation rendre une personne si touchante. La Femme de chambre répétoit , avec une malignité diabolique : « Ah ! mon cher André » ! Sa maîtresse , après avoir gardé quelque temps le silence , dit enfin : « Mademoi- » selle voudroit sans doute mettre le » cher André en comparaison avec M. » Lafleur ? — Pourquoi pas ? répon- » dit la suivante , si Madame l'agrée ; » ils se valent bien tous deux. — Ah ! » reprit Madame , j'espère que vous me » permettrez d'y voir quelque diffé- » rence. — Oserois-je demander à Ma- » dame , répliqua l'impertinente , si elle » compte avoir vu Lafleur ? — Je ne

« crois pas avoir eu cet honneur - là ;
 » répondit la Dame ; mais le nom dé-
 » signe ce que c'est. — Je vous jure ;
 » Madame, reprit Adélaïde , qu'il n'y
 » a que la différence du nom , & que
 » c'est d'ailleurs la même personne. An-
 » dré est son nom de baptême , & La-
 » fleur son nom de guerre. — C'est à-
 » dire , répartit la Dame , que , se-
 » lon Mademoiselle , nous sommes ri-
 » vales ? Allez ordonner qu'on attèle
 » les chevaux , & partons prompte-
 » ment ».

La maligne Adélaïde alla remplir sa commission. « C'est une méchante langue ,
 » me dit Madame d'Amainville : j'ai eu
 » trop de bonté de la souffrir jusqu'ici
 » à mon service ; elle en abuse , & me
 » donne une leçon ».

• Nous montâmes en voiture moins gaiement que la veille. La Dame affecta de ne rien dire à la Femme de chambre ; mais celle-ci ne put s'empêcher de rire assez haut. « Du moins , disoit-elle , c'est
 » moi qui ai fait le plus d'impression
 » à Mademoiselle , car c'est mon nom
 » qu'elle a répété encore , & non celui
 » d'une autre ». La pécote , comme on voit , favoit prendre le change en sa fa-

veur. Je ne daignai pas dire un mot pour la détromper.

Bientôt nous arrivâmes à Turin, & nous y dinâmes avec deux Religieuses que nous avions rencontrées dans la grande avenue qui conduit à cette Ville. L'une étoit très-jenne & très-jolie; l'autre, d'un âge plus mûr, paroissoit sa Directrice, ou, si l'on veut, sa Minerve. Leur conversation nous parut agréable. La mienne, si j'en pus croire leurs regards, sembla leur inspirer de l'intérêt pour moi. Elle venoit de Chambéry. Comme elles alloient aussi à Milan, il fut décidé que nos deux voitures ne se quitteroient pas. Nous nous réunîmes à souper. Il ne se trouva point encore assez de lits dans l'auberge; & chacune de nous dut coucher avec une compagne. Madame d'Amainville ne vouloit pas me laisser à sa Femme de chambre, & la méchante soubrette prétendoit qu'au moins sa maîtresse fût privée de moi.

« Il me vient une idée fort naturelle, » dit la Dame, puisque nous voilà si » bonnes amies (car en route on se trouve subitement aussi unies que si l'on s'étoit connu toute sa vie) : « il faut » mêler la marchandise; j'aurai le plaisir

» sir de coucher avec l'une de ces
 » Dames ; & Mademoiselle , ma com-
 » pagne de voyage , avec l'autre. —
 » C'est fort bien imaginé , ajouta la
 » Femme de chambre , & je crois qu'il
 » faut mettre ensemble les deux jeunes
 » personnes. — J'y consens , dit la mère
 » Directrice ». Les deux jeunes per-
 » sonnes rougirent ; c'étoient , sous le bon
 » plaisir du Lecteur , Mademoiselle Catau-
 » din & la jeune Religieuse. L'autre resta à
 » Madame d'Amainville , qui ne m'en parut
 » pas très-contente. Cette Dame n'étoit
 » pas tout-à-fait si âgée que sembloit
 » le vouloir faire entendre sa méchante do-
 » mestique ; elle avoit tout au plus vingt-
 » six ans , mais je n'en avois guères que
 » vingt , & sa Femme de chambre vouloit
 » la donner pour une matrone à mon égard.
 » Cette pécure eut l'honneur de coucher
 » gravement seule.

Ici mes Lecteurs vont commencer à
 se méfier de moi ; car enfin je vais pein-
 dre , pour la troisième fois , la même
 scène. La ressemblance de la situation
 produisit des effets ressemblans. « Ah !
 » Mademoiselle , me dit la jeune Reli-
 » gieuse en se pressant contre moi , que
 » je m'applaudis de vous avoir pour

» compagne ! que je vous trouve heu-
» reuse de n'être pas liée comme moi
» par des vœux ! & que j'envie en se-
» cret votre sort ! — Ah ! ma chère
» compagne , lui répondis-je d'un ton
» attendri , vous avez aimé , je le vois.
» — En avez - vous fait autant , reprit-
» elle d'une voix timide. » ~~Par~~ A ces
mots je poussai un soupir. « C'est tout
» mon bonheur & mon malheur ; lui
» répartis-je. — Que je suis charmée ,
» me répliqua-t-elle , de vous voir cette
» conformité avec moi , ma chère amie » !
Et en me disant ces mots elle me ferroit
de plus près , & m'accabloit de ses chastes
baisers , que je ne lui rendois qu'en trem-
blant. Moi , garçon très - vivant , je me
trouvois serré par une jeune Religieuse
contre son cœur palpitant. Lecteurs ,
mettez-vous à ma place ; aucun ne re-
fusera sans doute cette situation ; mais ,
ô vous qui êtes hommes d'honneur , sen-
tez mon embarras !

A la fin nous vîmes cependant à
bout de nous endormir ; & la maudite
situation amena le malheureux songe. Je
révois que mon Adélaïde avoit pris le
voile. « Ah ! Chevalier , me disoit-elle ,
» osez - vous être si pressant ? Ne voyez-

« vous pas la situation où je suis , &
 « le danger que je cours ? . . . Ah ! cruel !
 « m'y serois - je attendue ? Abuses - tu de
 « ma foiblesse ? . . . ». L'infortunée me
 résistoit , l'obstacle irritoit mes desirs.
 « Ah ! cruelle Adélaïde , m'écriois - je ,
 « tu vas être punie de tes refus , de tes
 « rigueurs ; tu céderas à ton vain-
 « queur ». Ma victime vouloit se ré-
 crier , & paroissoit réellement vertueuse.
 Sa vertu agonisante lui fit pousser un
 cri perçant. Nous ne tardons pas à nous
 éveiller mutuellement. « Ah ! ma chère
 « amie , me dit ma compagne , que je
 « sors d'un rêve cruel ! que je suis char-
 « mée de me retrouver entre les bras
 « d'une personne de mon sexe » ! Ce-
 pendant nous appercevons Madame d'A-
 mainville & la Directrice qui nous obser-
 voient. Ma compagne plonge la tête dans
 le lit. « D'où venez - vous donc , mes en-
 « fans , nous dit la Directrice ? — Ah !
 « Madame , pardonnez , répondit la
 « jeune Religieuse toute troublée , je
 « me trouvois dans un grand embar-
 « ras ». La sage Minerve ne voulut pas
 pousser les questions plus loin. Elle me
 fit signe de l'œil de ne rien dire de plus ,
 & m'examina en silence. Elle parut fâchée

d'apercevoir, dans un coin, la maligne Femme de chambre qui nous lorgnoit d'un œil perçant, & rioit sous tape. La jeune Religieuse osa montrer enfin sa tête hors du lit. « Ah ! ma chère mère, » dit-elle, j'ai rêvé le cruel Chevalier ; » & en me serrant dans ses bras, il me » prenoit pour ma rivale, l'indigne Adé- » laïde ».

A ces mots, la Femme de chambre Adélaïde leva la tête, & ne put se cacher qu'il étoit question d'une autre Adélaïde qu'elle. La Directrice dit à ma compagne en l'embrassant : « Ma chère » enfant, l'ancienne passion subsiste tou- » jours ; le cœur n'est pas guéri ». Elle fit signe à Madame d'Amainville, qui paroïssoit vouloir parler, de ne pas insister sur cette scène, pour ne pas faire jaser la Femme de chambre. Nous nous levâmes en silence, & nous montâmes en voiture. Nous parlâmes peu sur la route. Cependant la Demoiselle Adélaïde observa que c'étoit toujours son nom qui prévaloit, & que je ne répétois que celui-là.

Enfin, la dernière nuit que nous devions coucher en route, on ne voulut plus m'abandonner la jeune Religieuse ;

& , puisque j'occasionnois des rêves si passionnés , on crut devoir me donner pour compagne de lit une personne plus grave , plus modérée , & capable de m'en imposer , même dans mon sommeil. En conséquence , il fut décidé que je partagerois la couche de la sévère Directrice. Je regardai cette décision peu flatteuse , comme bien capable de produire l'effet qu'on s'en promettoit ; & je ne me sentoís pas beaucoup d'empressement pour me prêter à cet arrangement. Cependant , quand j'observai de près cette None sucrée , je la trouvai moins mal que je n'avois cru d'abord. Elle perdoit sans doute , vue auprès de sa jeune compagne ; mais , considérée à part , je trouvai qu'elle paroissoit encore fraîche & appétissante. Je me couchai gravement auprès d'elle , & je me promettois bien de passer une nuit tranquille ; mais ici le Lecteur va perdre absolument patience. Je le prie cependant d'observer que , s'il m'a trouvé sincère & vrai jusqu'ici , il doit penser que je n'ai aucun motif de me démentir en cette circonstance , & que , si j'inventoís quelques fictions , je tâcherois du moins , pour être cru , de les choisir

vraisemblables ; ainsi , l'absurdité apparente de cette aventure doit être un garant de sa réalité.

Je m'attendois à trouver la Directrice taciturne , ou du moins austère & laconique dans ses propos , froide & réservée dans ses manières. Rien de plus éloigné de son caractère. Elle avoit un caquet inépuisable. « Ma chère enfant , » me dit-elle , je vous prive d'une compagnie plus agréable que la mienne ; » mais j'ai tant de plaisir à me voir avec » vous , vous m'avez inspiré tant d'amitié , que vous y devez être un peu » sensible ». Et la Béate accompagnoit ces complimens de caresses & d'embrassemens , qu'elle paroissoit me prodiguer de tout son cœur & sans y entendre malice.

Je répondois le plus poliment que je pouvois à ses amitiés , & je cherchois à m'y soustraire ; cependant , à mon grand étonnement , je m'en sentois ému , & je me gardois bien d'en témoigner rien. Je souhaitai décidément le bon soir à ma compagne ; je feignis de dormir ; & bientôt je dormis en effet ; mais le cruel Morphée vint encore me persécuter par des songes. Ce

ne fut plus mon Adélaïde que je rêvai, ce fut la grave Religieuse même. Je me sentois pressé dans ses bras. « Ah ! père » Samuel , disoit - elle , qui auroit cru » cela de vous ? Finissez - donc , ménagez ma » chant.... Cruel!.... ménagez ma » foiblesse.... Nous nous damnons.... » Arrête »... Je m'éveille. La bonne mère me tenoit en effet ces propos. Elle s'éveilla elle même , fit un signe de croix , & dit : « Ah ! mon Jesus ! où suis-je ? » j'ai mérité cette humiliation ». Nos trois compagnes de voyage étoient rassemblées autour de notre lit. Elles n'avoient point rêvé ; & , comme nous couchions toutes dans la même chambre , elles avoient été réveillées par nos singuliers transports. La jeune Professe n'osoit rire ouvertement ; mais elle paroissoit enchantée. La Dame sourioit avec ménagement , & se taisoit d'un air indulgent. La maligne Adélaïde étoit dans le ravissement. Elle parla seule & dit entre ses dents : « C'est le père Samuel » qui est le tenant ».

Pour moi , je souriois sans prononcer un mot , & je m'habillois. Adélaïde trouva le moyen de me dire à l'oreille : « Mon drôle , je connois votre sexe ;

« vous mériteriez que je parlasse ; cela » dépendra de votre conduire ». Je n'avois pas , dans ma bourse , de quoi faire taire cette indiscrete ; je lui donnai un baiser qui me parut la flatter autant qu'un présent pécuniaire. J'étois fort embarrassé. Les trois Dames , en silence , me confidéroient d'un œil fort attentif. Elles paroissoient se douter de quelque chose ; & , chaque fois que nos regards se rencontroient , elles rougissoient. Au reste , elles n'avoient rien à se reprocher mutuellement ; mais il étoit temps d'arriver.

Nous arrivâmes en effet à Milan. Nous conduisîmes nos Religieuses à leur Couvent. Nous les quittâmes avec un regret touchant , & leurs yeux timides semblèrent me demander le secret. Madame d'Amainville voulut bien me mener sur le champ au palais où résidoit la Princesse Gémelli , & se hâta de me quitter , en me donnant pourtant son adresse , & en recevant de moi un chaste baiser , avec un attendrissement qui lui fit verser des larmes. Je fus sensible à cette séparation touchante. Mon cœur parla plus que mes lèvres , pour remercier cette gé-

68 S. S. DE L'AVENTURIER

néreuse amie. Je promis d'aller la voir dès le lendemain. J'embrassai aussi la suivante ; & , malgré sa malice , je la vis elle-même attendrie.

Fin du Livre second.

SECONDE SUITE

D E

L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE TROISIÈME.

JE vis beaucoup de voitures dans la cour du palais de la Princesse, & grande illumination qui annonçoit une fête extraordinaire. Le Suisse, qui ne me connoissoit point, ne vouloit pas à toute force me laisser monter. Mon habit de femme le trompa comme tous les autres. « Mademoiselle, dit-il en son patois, vous êtes bien gentille; mon loge il est à vous; mais je ne puis vous laisser entrer dans Madame, parce qu'elle est remplie, très-remplie d'un objet qui l'occupe. Les carrosses ils vont aller dans un moment à l'église, & les chevaux avec tout le monde. — A l'église, bon Dieu! répondis-je, il est minuit sonné; qu'y va-t-on faire? » Heureusement une

Femme de chambre qui me connoissoit entra dans ce moment. Elle me reconnoît ; elle me sauta au cou. « Laissez entrer Monsieur , dit - elle au Suisse. — Monsieur ! s'écria - t - il tout émerveillé ; que voulez - vous dire ? Il est vrai que je ne lui ai pas regardé au sexe. Entrez , Monsieur Mademoiselle , puisqu'on le veut ». je montai avec la Femme de chambre. « Ah ! me dit - elle , que vous arrivez à propos ! Si vous pouviez empêcher une horrible sottise que va faire Madame ! Mais il bien tard. Au reste , ce n'est pas sa faute ; c'est sa famille conjurée qui l'y force. Figurez vous qu'elle va épouser , dans l'instant même , l'indigne Spinacura , votre éternel ennemi. — Elle ! m'écriai - je , ô Dieu l'épouser un pareil monstre ! c'est le Ciel qui m'envoie. »

J'entre. La compagnie étoit à table. Je la trouvois nombreuse & brillante , occupée sérieusement des graves fonctions d'un festin magnifique. La Princesse me reconnoît , se lève avec transport , se précipite dans mes bras. Chéri , ce jeune homme que je trouvois si délicat , si ressemblant à mon Adélaïde , étoit auprès d'elle en habit Militaire. Il se lève , mar-

qué de se trouver mal. Je le soutiens contre mon cœur & je l'embrasse, tandis que la Princesse me presse dans ses bras. Tout le monde paroît surpris. On me regarde, on reste dans un étonnement muet. Le noir Spinacuta rougit, pâlit.

« Que veut dire ceci ? s'écrie le malheureux ». A la vue de mon déguisement, je crus m'apercevoir que la Princesse fit une réflexion tacite, & prit un parti secret : ce fut sans doute celui de supposer que j'étois vraiment une femme.

« Puisque je ne puis avoir le frère, dit-elle, qu'au moins j'aye la sœur. Méchante ! & vous avez laissé votre frère à la Bastille » !

Je compris qu'elle parloit ainsi pour donner le change à mon ennemi. J'entrai dans ses vues.

« Hélas ! Madame, répondis-je, que n'ai-je pas fait ? il a de puissans ennemis ; il faudroit de fortes sollicitations de la part de personnes de grande considération, pour contrebalancer le parti qui l'écrase.

— Ah ! s'écria Spinacuta, j'y vole du pied des Autels. Nous allons dans ce moment à l'église ; je marcherai soudain, s'il le faut, des bras d'une épouse adorée, pour aller secourir mon ami, mon sauveur. . . . Mais,

» Madame , ajouta-t-il tout bas , en s'ap-
 » prochant de l'oreille de la Princesse ,
 » vous voulez vous amuser un peu à
 » mes dépens ; c'est - là le cher Catau-
 » din lui-même déguisé en fille. — Vous
 » devez bien savoir que ce n'est pas lui ,
 » répliqua ma bienfaitrice. Vous entre-
 » tenez à son sujet une correspondance
 » exacte ; & , s'il étoit sorti de la Bastille ,
 » on vous l'auroit mandé. — Il est vrai ,
 » répondit-il , que , pour solliciter en
 » sa faveur , j'écris fort souvent ». En
 ma faveur ! le traître ! c'étoit bien
 contre moi qu'il ne cessoit de solli-
 citer.

La Princesse me dit tout bas : « Savez-
 » vous pourquoi vous avez été enfer-
 » mé ? Confiez-le moi. — C'est , lui ré-
 » pondis-je , sur les imputations calom-
 » nieuses de ce scélérat. Je l'ai reconnu
 » à n'en pouvoir douter , dans les in-
 » terrogatoires que j'ai subis. J'ai vu
 » plusieurs de ses lettres entre les mains
 » du Magistrat qui m'interrogeoit ; &
 » j'ai eu l'adresse d'en lire une bonne
 » partie , où j'étois peint des couleurs
 » les plus atroces. — Ah ! le monstre !
 » s'écria ma bienfaitrice indignée , &
 » il vouloit nous faire accroire qu'il
 » s'employoit pour vous , qu'il étoit
 » pénétré

» pénétré de la plus tendre reconnois-
 » sance pour son sauveur. De quel pas abo-
 » minable vous me tirez si à propos !
 » Voici le moment où nous devons
 » aller à l'Eglise pour le plus effroya-
 » ble hymen ; mais ce seroit un sacri-
 » lège d'y procéder. Il faut éviter ce
 » nœud funeste. Je vais me trouver
 » mal ».

Dans le moment on entre. Un Ecclé-
 siastique vient dire que tout est prêt à
 l'Eglise , & que le Prêtre attend la com-
 pagnie à l'Autel. Tout le monde se
 lève. La Princesse pâlit ; elle se soulève
 en tremblant. « Donnez-moi le bras ,
 » dit-elle à Chéri & à moi , pour passer
 » dans mon cabinet ». Spinacuta veut
 offrir le sien. « Laissez - nous un mo-
 » ment , dit ma noble amie ». Et elle
 entre avec nous dans le cabinet. « Se-
 » condez-moi bien , dit-elle , mes en-
 » fans , il faut me tirer de ce mauvais
 » pas ». Elle essuie le peu de rouge
 qu'elle avoit ; elle se poudre le visage ,
 afin de paroître pâle. « Je vais m'éva-
 » nour , reprit-elle. Sonnez ; jouez
 » votre jeu avec attention. Si vous
 » trouvez que je remplisse bien mon
 » rôle d'évanouie , vous laisserez entrer
 » Spinacuta & ceux qui voudront me

» voir , pour qu'ils soient dupes de
 » l'artifice ». Nous sonnons en effet. Les
 Femmes de chambre accourent , voient
 Madame sans mouvement , & poussent
 un cri : tant elle jouoit bien son person-
 nage !

Spinacuta vient tout effaré. « Qu'y
 » a-t-il donc , dit le malheureux » ? Il
 voit sa prétendue renversée , immobile.
 « Ah ! je m'en étois bien douté , s'écria-
 » t-il » ! On le voyoit indécis entre le
 parti de continuer à jouer la douceur
 & l'honnêteté , & celui de laisser paroî-
 tre la noirceur de son ame. La compa-
 gnie survient. Tout le monde paroît
 croire de bonne foi la Princesse éva-
 nouie. On n'épargne aucun soin pour
 la faire revenir. Elle résiste long-temps
 à tous les secours ; enfin elle rouvre les
 yeux ; mais elle se trouve si accablée ,
 qu'elle ne peut aller à l'Eglise. Elle prie
 en grâce qu'on y envoie faire ses ex-
 cuses. Spinacuta n'étoit pas de cet avis :
 mais un Médecin arrive ; il décide que
 Madame la Princesse est attaquée d'une
 maladie grave , & qu'il faut la mettre
 au lit sur le champ. On voit que cet
 obligeant Docteur s'applaudit en secret
 d'avoir une bonne maladie à traiter , qu'il
 seroit bien fâché que ce ne fût qu'un jeu.

Il n'y a pas moyen de résister au digne Esculape. On met la Princesse au lit ; on envoie remercier les Gens d'Eglise. Le deuil est substitué au brillant de la fête. Chacun se retire doucement , en témoignant la plus grande consternation. Spinacuta frémissait , grinçait des dents , se jetoit à genoux auprès du lit , protestoit qu'il ne quitteroit pas sa chère Amante , dût-il mourir à ses pieds. Il me lançoit de temps en temps des regards indécis , mais foudroyans. Il se mordit la langue de manière à se mettre la bouche en sang. Enfin , l'infailible Docteur décida que Madame avoit besoin de repos. Il nous fit tous sortir. Spinacuta feignit de s'évanouir , & se laissa emporter. Nous rentrâmes Chéri & moi , nous congédiâmes l'Esculape , & nous restâmes avec l'adorable Princesse.

« Je suis fort embarrassée , nous dit-elle ; j'ai fait là une cruelle sottise. »
« Et comment puis-je reprocher aux autres les leurs , quand j'en commets une si palpable ? Cependant je vous en dois , à vous , Monsieur le Roi des infidèles ; je fais de vos fredaines ». Je l'interrompis : « Ma noble amie , lui dis-je , je suis coupable sans

» doute ; mais qu'est devenue ma chère
 » Adélaïde ? ... — Je la crois en route ,
 » répondit-elle , pour venir nous rejoindre ».

Je regardai le jeune Chéri ; il paroissoit vivement affecté de notre conversation. Je ne pouvois revenir de ma surprise. Je lui trouvois exactement les mêmes traits que la vue de mon Adélaïde m'avoit offerts dernièrement. Il est vrai que je n'avois apperçu cette chère personne que dans ma lanterne magique. D'ailleurs mon Adélaïde étoit à Paris , ou du moins en route ; & le jeune Chéri se trouvoit à Milan ; mais il paroissoit fatigué ; & n'étoit-il point arrivant comme moi ?

» Quoi qu'il en soit , reprit la Prince
 » cesse , il faut tâcher d'employer tous
 » les moyens possibles pour prévenir le
 » malhonnête homme. Il va sans doute
 » chercher à vous perdre. Nous parlerons
 » de cela demain plus amplement ;
 » le plus pressé pour vous , à présent ,
 » est de souper & de vous coucher.
 » Vous devez avoir besoin de repos.
 » J'en ai autant besoin que vous , quoi-
 » que je ne sois pas aussi malade que
 » j'ai affecté de l'être. Bon soir , mon
 » cher Chevalier ; nous sommes tous

» bien embarrassés : mais la nuit porte
» conseil. Je vous recommande au jeune
» Chéri ».

Cet aimable enfant eut soin de me faire souper ; mais il me parla peu. Je le voyois plongé dans une profonde rêverie. Il me conduisit dans ma chambre à coucher , & prit congé de moi en soupirant. Je fus attendri , & glacé en même temps , d'un si froid accueil de la part d'un ami comme Chéri. Je remarquai aussi que la Princesse ne m'avoit point demandé comment j'étois sorti de la Bastille ; ce qui me faisoit soupçonner qu'elle en étoit instruite : mais par qui ?

Je me couchai seul , & je n'en rêvai pas moins ; mais mon songe fut tout autre que ceux des nuits précédentes. Je n'avois pas d'objet auprès de moi pour m'enflammer. Je vis , pendant toute la nuit , Adélaïde ; mais Adélaïde irritée , Adélaïde s'enfermant dans un cloître pour punir un infidèle.

Je me levai le lendemain de grand matin ; mais j'appris que Chéri étoit déjà parti pour je ne sais quel voyage. Je fus mortifié de me voir ainsi négligé. J'attendois des consolations de la part de ce jeune-homme.

Madame d'Amainville vint saluer la Princesse , qui la reçut à bras ouverts : Je n'avois pas encore jugé à propos d'arborer l'habit d'homme ; je continuai de jouer , auprès de ma compagne de voyage , le rôle de femme. Ma noble amie lui promit de s'employer sans réserve , pour lui faire obtenir une grâce qu'elle sollicitoit auprès du Gouvernement.

Spinacuta vint. Ma chère bienfaitrice feignit devant lui d'être plus malade que la veille. Il parut désespéré ; il me prit à part , m'examina du regard le plus perçant , chercha à découvrir si je n'étois pas l'objet de sa haine , déguisé en femme. Je déconcertai sa pénétration. Il finit par me traiter galamment comme une jeune beauté. Il me fit les plus grands complimens. Des desirs odieux parurent s'allumer chez lui , & l'infâme sembla projeter en secret de me sacrifier à ses déréglemens , & de me déshonorer , si j'étois réellement du sexe dont je portois le costume. Du reste , il me témoigna le plus tendre attachement , & la plus vive reconnoissance pour mon frère. Je le laissai dire tout ce qu'il voulut.

L'après-midi , je le rencontrai sur les boulevards. Il voulut absolument me

ramasser dans sa voiture. Il étoit avec une très-belle femme qui me parut sa Maîtresse, & qui me fit, comme lui, des amitiés excessives, m'invitant beaucoup à regarder sa maison comme la mienne, & me témoignant le plus grand desir de se lier intimement avec moi. Le méchant Comte me faisoit les plus tendres instances pour que je daignasse accepter les invitations de sa belle Dame. J'entrevis son dessein; il pensoit que je me trahirois auprès de cette Dalila, & qu'elle découvreroit aisément le secret de mon sexe. « Tu mériterois bien, me » disois-je en moi-même, que je dé- » couvrissse mon sexe à ta Maîtresse, en » lui faisant commettre avec moi une » infidélité, dont nous ririons ensemble » à tes dépens ». Je me débarrassai, le plus promptement que je pus, du couple imposteur. Je n'avois pas eu lieu d'estimer la Maîtresse de Spinacuta; mais à mon âge, sa beauté ne pouvoit manquer de parler à mes sens.

Le lendemain matin j'aperçus, dans notre cour, une espèce de porte-faix qui faisoit sa toilette; c'est-à-dire, qui arrangeoit son ajustement de crocheteur. Je le reconnus pour l'indigne Spinacuta. Il posa sur sa tête une fausse chevelure

30 S. S. DE L'AVENTURIER

qui le rendit méconnoissable ; mais je l'avois vu à découvert avant qu'il ne s'en affublât. Je compris qu'il se déguisoit ainsi pour venir nous espionner tous. Je l'avois observé, d'une petite fenêtre dérobée où personne ne m'avoit apperçu. Je descendis sur le champ , je dis que j'avois besoin d'un crocheteur ; on me présenta ce polisson - là. Je lui dis : « Suis - moi ». Il me suivit , fort content sans doute de son déguisement, sous lequel il croyoit n'être pas reconnu. Je le menai à la douane , où la Princesse m'avoit chargé d'aller retirer une balle de marchandises qui arrivoit pour elle. Je parlai aux Commis, & je m'arrangeai de manière qu'il n'y avoit qu'à emporter la balle. Je chargeai Spinacuta de l'enlever ; mais auparavant j'avois payé deux autres crocheteurs, pour le rosser comme un intrus ou comme un voleur , dès qu'il y toucheroit. Ils ne manquèrent pas de lui fondre sur le corps & de s'escrimer sur lui de toutes leurs forces. Oh ! ils gagnèrent bien l'écu romain que je leur avois donné.

Après avoir laissé bien rosser mon traître , j'approchai, je le reconnus pour mon crocheteur. Je parlai haut ; je dis :

« Qu'est - ce donc que ces animaux-
 » là ? » En un mot , je le fis lâcher , &
 j'ordonnai qu'on lui appliquât le fardeau
 sur son dos meurtri. Il suoit à grosses
 gouttes , & vacilloit sous le faix , comme
 un homme qui n'étoit pas accoutumé à
 ce dur métier. Je marchai parfaitement
 à mon aise ; tandis que le malheureux
 se traînoit péniblement sur mes pas. Je
 passai devant la porte de sa Maîtresse.
 Elle sortoit justement à pied dans ce
 moment-là ; elle fut me reconnoître , &
 n'eut pas la même adresse à l'égard de
 son entreteneur. Elle me sauta au cou ,
 m'arrêra long-temps dans la rue , & m'en-
 gagea enfin , non sans peine , à entrer
 chez elle. J'ordonnai à mon crocheteur ,
 qui n'en pouvoit plus , de mettre bas
 son fardeau dans la cour ; & je restai
 quelque temps au pied de l'escalier avec
 la Dame , qui me dit des horreurs de
 Spinacuta , qu'elle appeloit toujours le
 plus vil des hommes , ou plutôt des
 animaux. Il étoit à portée d'entendre
 son panégyrique. La pluie commença
 bientôt à tomber ; ce qui fit que Ma-
 dame redoubla ses instances auprès de
 moi , pour me faire monter chez elle.
 Je céдай. Le crocheteur fut laissé dans
 la cour ; il essuya l'orage dans toute son

étendue, par la raison que tous les endroits, où l'on pouvoit se mettre à l'abri, étoient occupés par des jeunes gens qui ne vouloient pas souffrir auprès d'eux un malotru comme lui. Au contraire, ces jeunes laquais, pour le punir d'avoir voulu faire le hargneux, s'amusoient à le jeter sous les gouttières, & se le renvoyer les uns aux autres à coups de pied. Le seul moment, où l'on voulut bien le laisser tranquille, lui devint encore plus funeste ; car, quelqu'un ayant profité de l'orage pour vider, par la fenêtre, un vase dont on ne peut présenter le nom ni même l'idée, il en reçut toute la profusion sur sa tête ; ce qui le rendit le plus hideux personnage qu'on put imaginer.

Il étoit trop sale pour qu'il fût possible de lui remettre le fardeau sur ses épaules. Sa Maîtresse me prêta sa voiture, dans laquelle j'emportai ma marchandise. J'ordonnai au dégoûtant personnage de me rejoindre à l'hôtel de la Princesse Gémelli. J'y arrivai bienrôt ; je prévins toute la maison de recevoir, comme il le méritoit, le vil garnement qui venoit à pas lents. Il ne tarda pas à paroître. Jamais gueux n'offrit un aspect si *soulevant*. La valetaille lui jeta

sur le corps des sceaux d'eau fangeuse ,
puisée dans le ruisseau , & se mit en de-
voir de lui nettoyer le visage avec des
balais. Ensuite on lança sur lui plusieurs
dogues , qui le roulerent encore dans la
boue. Enfin sa fausse crinière , arrachée
de dessus sa tête , laissa la facilité de le
reconnoître : alors chacun lui fit un mil-
lion d'excuses , sans que personne pût
retenir les ris immodérés qu'il avoit ex-
cités. Il grinçoit des dents ; il parut
aussi noir & aussi atroce que dégoû-
tant. Cependant il se contint , & se re-
tira gravement sans dire un mot , en
méditant sans doute une insigne ven-
geance : mais on craint toujours moins
des complots sur lesquels on est prévenu.
La Princesse me dit : « Vous êtes un mé-
» chant ; mais cependant le scélérat mé-
» rite un traitement cent fois plus mé-
» chant encore ».

Soit que je fusse homme ou femme ,
il n'étoit pas douteux que le monstre
me détestoit , après la mortification qu'il
venoit d'essuyer. Cependant il reçut des
nouvelles de France , qui lui apprirent
que son prisonnier s'étoit échappé de la
Bastille , qu'on n'épargnoit aucun soin
pour le retrouver , qu'on croyoit qu'il
s'étoit sauvé du côté de l'Italie , & qu'on

le prioit , s'il découvroit ce fugitif , de faire ses efforts pour qu'il fût arrêté. Le scélérat se hâta de montrer cette lettre au Gouverneur de Milan , qui crut que les égards dus à la Cour de France l'obligeoient à voler au devant de ses desirs , en s'assurant de ma personne. L'ordre fut expédié pour m'arrêter , & un ami de la Princesse nous en donna l'avis , qui nous jeta dans le plus grand trouble. La Princesse ne se trouvoit pas moins embarrassée que moi ; elle étoit persécutée pour terminer le mariage différé par son accident imprévu. L'indigne Spinacuta vint nous voir dans cette circonstance. Il me dit qu'il me connoissoit , que j'étois un homme , & que je lui ferois raison de ma conduite à son égard. A ces mots , l'insolent , enhardi par l'habit de femme que je portois , leva la main comme pour me donner un soufflet. Je le prévins , & lui en appliquai un terrible. « Viens , malheureux , lui dis-je , me rendre raison de tes insultes ». Nous descendons ensemble. Je reçois dans le moment une lettre que je n'ai pas le temps de lire. Nous vîmes à la porte une escouade de Sbirres. « Messieurs , leur dit Spinacuta , saisissez ce coquin ». J'étois en déshabillé de mous-

feline , avec un léger soupçon de rouge. Les Sbirres paroissoient embarrassés ; je me crus arrêté dans ce moment , & un violent accès de douleur ferra mon cœur effrayé. Mais le chef de l'escouade , mettant au malheureux Spinacuta la main sur le collet : « C'est vous même , » dit-il , que j'arrête de la part de l'Em- » pereur ». Spinacuta pâlit : on se saisit de sa personne , on l'enleve , & je reste immobile.

Cependant je lis ma lettre , qui étoit du Ministre d'Etat de France ; elle m'apprend qu'on a reconnu mon innocence ; que l'ordre de mon élargissement est donné ; que mon accusateur , ayant mis en jeu , par ses calomnies , diverses Puissances respectables , méritoit un châtiment exemplaire ; & que je ne tarderois pas à être vengé. Je vis alors la cause de l'emprisonnement du détestable Comte ; & j'appris qu'il étoit envoyé garrotté à Naples , sa Patrie. La Princesse se vit tirée d'embarras , aussi bien que moi , par cette heureuse aventure. Elle se leva sur le champ ; car elle avoit gardé le lit depuis mon arrivée , pour jouer la malade. Son Médecin paroissoit désespéré de ce qu'elle ne l'étoit pas réellement. Nous célébrâmes dès le soir

16 S. S. DE L'AVENTURIER

même une petite fête , en réjouissance de notre délivrance. Mais hélas ! un nouvel embarras m'attendoit.

La Princesse tomba réellement & dangereusement malade. Dut-elle ce malheur aux efforts de son Esculape ? Je lui rendis , dans cette circonstance , tous les soins que je lui devois. Je la veillois jour & nuit. Elle paroissoit extrêmement sensible aux peines que je me donnois , avec tant de courage & de bonne volonté. Je la vis deux fois aux portes de la mort. Sa reconnoissance & son amitié pour moi sembloient rallumer , dans ses yeux , le flambeau de la vie , prêt à s'éteindre. Pour comble de malheur , j'appris qu'Adélaïde venoit d'être attaquée de son côté d'une maladie grave. J'étois à tout moment tenté de voler auprès d'elle ; mais je ne pouvois le faire qu'en abandonnant la Princesse. D'ailleurs on me cachoit obstinément où languissoit mon Amante infortunée. Je la supposois malade en route , dans une auberge , & j'en ressentais une double inquiétude. On me cachoit aussi ce qu'étoit devenu Chéri , dont l'absence ajoutoit aux tourmens de mon esprit.

Enfin , la nature triompha , chez la Princesse , d'une maladie très opiniâtre.

Cette noble amie se trouva beaucoup mieux ; mais sa convalescence fut longue. Je la conjurai à genoux de m'apprendre où étoit mon Amante, & de me permettre de voler à son secours. « Il n'en est pas besoin, dit-elle ; cette » chère Adélaïde arrive demain ; elle » est beaucoup mieux ». En effet, elle arriva foible & pâle, mais plus touchante peut-être, dans cet état, par une tendre langueur. Je voulus me jeter à ses pieds. Elle parut vouloir m'éviter ; une rougeur presque imperceptible colora cependant ses joues quand elle m'aperçut. Elle reçut mon compliment avec politesse ; mais elle se déroba sans pitié à mes embrassemens. Je fus affligé, jusqu'au fond du cœur, d'une si cruelle réception.

Pendant plusieurs jours Adélaïde ne parut point à la table de la Princesse, ni même dans ses appartemens, au moins tandis que j'y étois. Quand je l'apercevois quelquefois de loin, elle me paroissoit plongée dans une sombre rêverie. Ma bienfaitrice aussi, de son côté, devenoit rêveuse, & soupiroit sans cesse. Je ne comprenois rien à cette mélancolie répandue autour de moi. Je craignois qu'elle ne me gagnât. Ma douleur

étoit violente ; mais elle ne me prenoit que par accès.

Cependant un soir je surpris Adélaïde plongée dans ses rêveries mélancoliques , sous un berceau de verdure. Elle voulut s'enfuir , mais je la retins. « Non, cruelle , lui dis-je , vous ne condamnerez pas à la mort un malheureux sans l'avoir entendu ». Je parlai beaucoup ; je fis sur l'inhumaine une impression visible ; je me justifiai plainement à ses yeux. J'avois pour moi son cœur ; je saisis sa main qu'elle laissa entre les miennes. Elle trembloit & soupiroit. Des larmes coulèrent de ses beaux yeux. Je me jetai à ses genoux ; je baisai mille fois ses mains tremblantes. La lune sembloit se complaire à faire parvenir jusqu'à nous sa lumière argentine , en traversant les feuillages. Que mon Adélaïde me parut céleste dans ce moment touchant ! Elle laissa tomber sur mes épaules ses bras , qui embrassèrent presque mon cou. Elle m'avoua que la Princesse la pressoit aussi d'oublier le passé , & de terminer un hymen si longtemps différé. « Mais , ô Dieu ! ajouta-t-elle , quel nouvel obstacle s'élève ! » — O Ciel ! m'écriai-je , & quel est donc cet obstacle » ? Elle ne voulut

jamais me le découvrir ; & je recueillis ,
 dans ses bras , de nouvelles alarmes :
 mais je vis qu'elle me plaignoit , je vis
 qu'elle m'aimoit. « Ah ! chère Adélaïde ,
 » lui dis-je , si j'ai votre cœur , je triom-
 » pherai de tous les obstacles ». J'ap-
 perçus dans ses regards l'aurore de mon
 bonheur. Nous restâmes les bras entre-
 lacés. La Princesse nous surprit dans cette
 douce étreinte. Elle nous serra tous deux
 contre son cœur. « Ah ! dit-elle , soyez
 » heureux, tendres Amans ; & , puisque je
 » ne puis l'être moi-même , que je jouisse
 » au moins , par contre-coup , de votre
 » félicité » ! J'embrassai avec transport
 ma noble amie , dont les yeux versèrent
 aussi une pluie de larmes qui couloient
 jusqu'à mon cœur. Nous sortîmes tous
 trois du berceau , les bras entrelacés ; nous
 tombâmes à genoux devant la lune pai-
 sible & radieuse , devant le ciel étoilé ,
 que nous prîmes à témoins de nos ser-
 mens mutuels. O moment délicieux ! Il
 me sembla qu'un rayon de bonheur s'é-
 chappa du sein de l'Eternel , & passa
 dans mon ame. Je quittai ma charmante
 Adélaïde & ma chère Princesse , que j'ai-
 mois presque autant qu'elle. Je ne pus
 leur dire qu'à *demain* , & je comptai
 fermement que le lendemain devoit être

le jour , où mon bonheur seroit pour jamais assuré au pied des Autels. Je m'enfuis précipitamment chez moi ; je me mis au lit , & je m'endormis dans les songes les plus rians.

Le lendemain matin , je crus qu'il ne me convenoit plus de me dénaturer & de m'avilir sous les sots vêtemens de femme. Pour rendre heureuse mon Adélaïde , je devois être un homme , & j'en pris l'habit. Je descendis chez la Princesse ; une de ses Femmes me dit qu'elle n'avoit pu se refuser aux instances d'une Dame de la plus haute considération , qui étoit venue , de grand matin , l'enlever à la campagne avec Adélaïde. J'appris , en frémissant , qu'elles devoient y passer quelques jours. Mon bonheur m'en parut différé pour des siècles. Je traînai mon ennui dans toute la ville pendant trois jours mortels , désespéré d'ignorer le lieu fortuné qu'honoroient de leur présence les deux amies de mon cœur , & furieux de ne pouvoir , pour cette raison , les y aller rejoindre.

Enfin , j'appris le troisième soir qu'elles étoient de retour. Je volai à l'appartement de la Princesse pour voir les deux Beautés ; mais , au lieu de m'ouvrir la porte à deux battans ; on me fit des

excuses , & l'on me pria de laisser reposer ces Dames. Je restai confondu.
 « Est-ce bien à moi que l'on parle ;
 » m'écriai-je ? Regardez-moi , me re-
 » connoissez-vous bien ? — Oui , Mon-
 » sieur le Chevalier , me répondit-on ,
 » nous vous reconnoissons parfaite-
 » ment ; mais nous avons les ordres
 » les plus précis de ne pas vous laisser
 » entrer ».

Je me retirai furieux ; je pestai hau-
 tement contre les caprices du sexe ; je
 me couchai la rage dans le cœur , & ne
 pus dormir. Je me levai de très-grand
 matin ; j'allai dans la campagne sou-
 lager mon cœur au grand jour , & pleu-
 rer avec l'aurore. Je rentrai plus calme ;
 j'allai chez la Princesse ; on me laissa en-
 trer. Elle étoit en compagnie. Elle me
 reçut avec politesse & froideur ; ce qui
 m'inquiéta. Je vis Adélaïde traverser
 l'antichambre ; elle m'aperçut & se
 sauva sur le champ. Je ne pus m'empê-
 cher de m'écrier : « Ah ! cruelle , tu me
 » donnes la mort » ! Je me retirai le
 cœur serré ; je ne pouvois entrer en ex-
 plication avec la Princesse ; je mau-
 dissois la compagnie , qui me privoit de
 l'avantage de lui demander la raison d'un
 changement si étrange ; & je sortis fu-

rieux, pour chercher des lumières qui pussent éclaircir à mes yeux ce funeste mystère.

A peine posé-je le pied sur le seuil de la porte, qu'une espèce d'Exempt m'aborde & me prie de le suivre, pour venir parler à Son Excellence M. le Gouverneur. Je suis fort étonné de ce message. Je demande à l'Exempt s'il ne se trompe point ; il me répond si catégoriquement, qu'il est clair que c'est moi qu'il est chargé de conduire chez le Gouverneur. Je le suis avec inquiétude ; nous arrivons. Ce Seigneur me reçoit d'abord assez mal. « Qu'est-ce » donc que j'apprends, Monsieur, me » dit-il ? comment ! quatre plaintes à » la fois contre vous » ! Je demeure ébahi. « Et quelles plaintes, m'écriai- » je ? — Vraiment, répondit Son Excel- » lence, vous n'en manquez pas une. » Voilà quatre femmes grosses, & c'est » Monsieur qui a fait tous ces chefs- » d'œuvre ». Ce langage étoit de l'hébreu pour moi. J'en fis humblement l'aveu au Gouverneur, le priant de s'expliquer mieux. Il reprit sur le champ : « La Maî- » tresse, la Femme de chambre, tout » est bon pour ce Monsieur ; &, ce qui » doit paroître plus révoltant encore,

» c'est qu'il y a deux Religieuses. — Deux
 » Religieuses , bon Dieu ! m'écriai - je ,
 » effrayé de cette profanation ! — Oui ,
 » ajouta Son Excellence ; & travailler
 » ainsi en route ! quatre enfans en quatre
 » nuits » ! Ici je commençai à compren-
 dre quelque chose ; je me rappelai mes
 deux Religieuses avec lesquelles j'avois
 voyagé , & dont j'avois même partagé
 la couche , & Madame d'Amainville avec
 la Soubrette. « Et se déguiser en femme ,
 » reprit le Gouverneur , pour coucher
 » avec des femmes honnêtes & les désho-
 » norer » !

Ce langage me parut clair ; mais je
 ne méritois pas de reproche. « Il est sûr ,
 » ajouta Son Excellence , que vous
 » avez couché avec quatre femmes ,
 » qu'elles sont déclarées grosses toutes
 » les quatre , & qu'elles jurent , d'une
 » manière uniforme & d'une voix una-
 » nime , ne pouvoir accuser que vous » .
 Je suppliai ce Seigneur de m'écouter ;
 je lui racontai en détail l'histoire telle
 qu'elle étoit ; je jurai que je n'avois fait
 que dormir à côté de ces femmes , que
 j'avois rêvé comme elles , que je ne pou-
 vois savoir ce que j'avois pu faire pen-
 dant mon sommeil ; mais que j'étois sûr
 d'avoir respecté ces Dames , tant que

24 S. S. DE L'AVENTURIER

j'avois été éveillé. « Voilà, Monsieur;
» ajoutai-je, l'aventure telle qu'elle
» est; voyez s'il est possible qu'en dor-
» mant j'aye pu opérer avec tant, de
» justesse, & mettre, sans le savoir,
» dans un si grand embarras, des in-
» fortunées qui devoient être sacrées
» pour moi ».

Le Gouverneur parut frappé de ma candeur : il ne savoit quoi me répondre. « Je n'y comprends rien, me dit-il;
» voilà une chose bien absurde & bien
» invraisemblable ». Je n'y comprenois pas plus que lui ; & vous, Lecteurs, vous y attendiez-vous ? Pouvois-je être coupable de cette manière ? Étoit-il possible que j'eusse fait, en dormant, tant d'ouvrage sans m'en être aperçu ? Car enfin, j'ai dit la pure vérité. Y a-t-il exemple d'une pareille aventure ? On a bien entendu parler d'un père qui fut enivré par ses deux filles, & qui les féconda en dormant ; mais ce fait est puisé dans une source sacrée que je ne puis citer ici : c'est une matière de foi étrangère à notre discussion. Pour moi je n'étois pas ivre, & l'on m'accusoit d'avoir fait le double du travail de ce père endormi. Comment cela pouvoit-il être ? Ces Dames : n'avoient-elles pas

d'autres agens qu'elles vouloient cacher, en rejetant sur moi toute la faute ? Quoi qu'il en soit, je me trouvois plus embarrassé que le Gouverneur. « Il faut » pourtant, dit-il, tirer d'embarras, » sur-tout ces pauvres Religieuses ; car » enfin on veut les punir sévèrement ». Je répondis que je ne connoissois pas d'autre expédient de ma part, que de raconter à leur Supérieure le fait tel qu'il étoit ; que mon récit s'accorderoit sans doute avec le leur, & que ce récit devoit suffire pour constater leur innocence & la mienne. Le Gouverneur me congédia, avec injonction de me présenter toutes les fois que j'en serois requis.

Je me retirai l'amertume dans le cœur. « Quoi ! me disois-je, les malheureuses » bonnes fortunes me persécutent à ce » point ! Elles me rendent coupable en » dormant, sans aucune participation » de la part de ma volonté ! C'est-là sans » doute le motif de la nouvelle colère » dont m'accablent la Princesse Gémelli » & mon Adélaïde ».

J'espérois pouvoir me justifier ; mais je ne voyois point ces deux Dames. D'un autre côté Madame d'Amainville, lasse de son veuvage, & charmée du

poids que je lui faisois porter , sollicitoit vivement , auprès du Gouvernemen-
 t , pour qu'il me forçât de réparer
 son honneur en l'épousant. La maligne
 Adélaïde , sa Femme de chambre , avoit
 le front d'exiger la même réparation.
 Je fus sommé juridiquement , en un
 même jour , d'épouser la Maîtresse & la
 Suivante. Je fis ma déposition en forme ,
 pour la justification des deux Religieu-
 ses. Il résultoit toujours , de cette mal-
 heureuse histoire , que j'étois jugé pu-
 nissable , pour m'être déguisé en femme ,
 & avoir peut-être abusé volontairement
 de ce dangereux déguisement ; mais la
 nécessité de me cacher , pour assurer mon
 évasion , faisoit mon excuse .

Enfin je parvins à la Princesse. « Eh
 » bien , me dit-elle , vous voilà dans de
 » beaux draps ! Quatre femmes engros-
 » sées à la fois ! Deux infortunées Re-
 » ligieuses exposées au sort le plus af-
 » freux ! Deux femmes qui réclament
 » votre main avec des droits ! Malheu-
 » reux ! vous alliez épouser Adélaïde ;
 » car enfin il n'y avoit plus de pré-
 » texte pour reculer ; & voilà une mau-
 » dite affaire qui nous replonge tous
 » dans le malheur. Cette Madame d'A-
 » mainville a de forts appuis dans ce
 » pays-ci ,

» pays-ci ; & , dans le fond , que vou-
 » lez-vous lui opposer ? Comment Adé-
 » laïde pourroit-elle vous ravir à une
 » femme qui , dans la situation où elle
 » se trouve , a sur vous des droits si
 » sacrés ? — Ecoutez moi , répondis-je ,
 » ma noble amie ; je vous en conjure à
 » genoux ». Alors , la main sur le cœur ,
 je lui racontai , avec la plus rigoureuse vé-
 rité , l'histoire de mes quatre nuits , de
 mon sommeil , & de mes rêves.

» Voilà , ma chere & noble amie ,
 » ajoutai-je , voilà exactement le fait.
 » Jugez si je suis coupable , si j'ai l'ombre
 » de part à cet accident ; & si je n'ai pas
 » droit de refuser , sans scrupule , une
 » femme qui veut s'armer du glaive des
 » Lois , pour m'attacher à mon Amante.
 » Daignez donc , ô ma bienfaitrice !
 » me mettre en présence de mon Adé-
 » laïde , & obtenir d'elle mon pardon.
 » — Hélas ! mon cher ami , répondit la
 » Princesse , que voulez vous , que je
 » fasse ? Votre Adélaïde s'est sauvée ,
 » pour ne vous plus revoir : elle est ren-
 » trée dans un couvent ; & je ne fais
 » plus par quel moyen la tirer de ce
 » malheureux asile. — O ciel ! m'é-
 » criai-je avec amertume , je suis bien
 » malheureux ! je me vois aussi rigou-

» reusement puni , quand je suis parfaite-
 » ment innocent , que lorsque j'étois
 » coupable. Ah ! Madame , dites-moi ,
 » je vous prie , où est cette chère &
 » cruelle personne , pour que je vole à
 » ses pieds , & que je m'y justifie. — Je
 » ne puis absolument vous le dire , re-
 » prit la Princesse d'un ton décidé , qui
 » me plongea dans le désespoir ». Elle
 vit mes souffrances. Elle me plaignit.
 L'intérêt le plus doux se peignit dans ses
 yeux. Je ne l'avois jamais vue si tendre
 à mon égard. Ses regards annonçoient ,
 j'oserois presque dire , de l'amour. Ce-
 pendant elle ne perçoit le cœur. « Je
 » ne comprends plus votre Adélaïde , me
 » disoit-elle ; je suis sûre qu'elle n'a pas
 » donné son cœur à aucun autre homme ;
 » cependant , elle me paroît changée à
 » votre égard. Je serois tentée de croire
 » qu'elle cherche des prétextes pour
 » vous fuir & renoncer à vous. — O
 » Dieu ! m'écriai-je douloureusement ,
 » Adélaïde ne m'aime plus ! voilà le der-
 » nier coup. Sa colère étoit affreuse ,
 » mais son indifférence est mortelle. Que
 » dis-je son indifférence ? Elle me hait
 » peut-être ». La Princesse pleura long-
 » temps avec moi ; & cette douce amie
 » versa un baume consolateur sur les blef-
 » sures de mon cœur.

Cependant le jeune Chéri revint. Je ne savois pas où il étoit allé passer plus d'un mois. Ce jeune homme affecta , non-seulement de ne pas me le dire ; mais je le vis froid & réservé pour moi. Il étoit d'ailleurs plongé dans une mélancolie continuelle. « Ah ! disois-je en soupirant , j'ai perdu ma Maîtresse & mon ami ».

Je fus conduit en forme , par un Juge & par mon Avocat , au couvent des deux Religieuses qui étoient les victimes de nos songes mutuels. Je renouvelai de vive voix , devant la Prieure , le Directeur , & les Administrateurs , la déposition que j'avois faite par écrit. Je racontai , dans le plus grand détail , tout ce qui s'étoit passé entre les deux sœurs & moi. « Nous n'avons pu nous donner le mot , ajoutai-je ; & , si elles ont dit la vérité , leur récit doit s'accorder avec le mien ». On fit venir les deux chères personnes , pour les confronter avec moi. Le petit accident dont on se plaignoit étoit assez visible dans l'une & l'autre. Je les vis s'avancer avec une douce confusion , qui les rendoit encore plus touchantes. Elles osèrent enfin lever les yeux sur moi. Elles me reconnurent avec un air de plaisir , d'enchantement , que je

ne puis décrire. Ma figure, sous l'habit d'homme, sembloit leur causer une extase voluptueuse, que je n'avois pas ci-devant apperçue dans leurs yeux. Elles s'entre-regardoient, &omboient, en soupirant, dans les bras l'une de l'autre, comme n'ayant rien à se reprocher mutuellement. Elles firent leur déposition parfaitement conforme à la mienne. Tout annonçoit l'indubitable innocence de ces deux Nones, aussi bien que la mienne, & sollicitoit leur grace. Il est vrai qu'on voyoit, par leurs ayeux, que la jeune Professe aimoit un Chevalier, & que la mere Directrice aimoit le Pere Samuel. A cette partie de la déposition, ce Pere fut un peu déconcerté. C'étoit le Directeur lui-même. « Comme les songes, » dit-il, sont extravagans & bizarres, » comme on a bien raison de dire qu'il » faut les interpréter en sens contraire » ! La Prieure vouloit faire des difficultés, en regardant les coupables comme d'un œil d'envie ; mais mon Avocat lui dit : « Madame, je fais comment on a extor- » qué des vœux à cette jeune Professe. Je » fais tous les tours qu'on lui a joués » pour parvenir à ce malheureux but. » Je saurai prouver la nullité de ces » vœux abusifs, & les faire casser ». A

tes mots , les deux Religieuses furent comme frappées d'un doux transport. La jeune parut se croire déjà sortie du couvent , & liée avec moi du nœud de l'hymen. La Prieure la regarda d'un œil envieux , qui sembloit vouloir la priver du bonheur que cette jeune personne se promettoit déjà si visiblement.

Le Directeur & les Administrateurs dirent : « Allons , Madame , il faut en-
 » sevelir cette malheureuse affaire dans
 » le secret. Nous voyons ici une inno-
 » cence mutuelle ; mais le Public n'y
 » croiroit pas. Nous saurons trouver le
 » moyen de délivrer les deux Sœurs ,
 » sans que la honte qu'elles ont encouru-
 » rue , & non méritée , transpire hors
 » de ces murs. Il faut leur pardonner ,
 » & oublier totalement ce qu'on ne de-
 » voit pas savoir. N'y consentez-vous pas ,
 » Madame ? — Mes vénérables Chefs ,
 » répondit elle , je vous ai appelés pour
 » m'éclairer : vos avis sont des ordres
 » sacrés auxquels j'obéis aveuglément ».

A ces mots , elle monta sur son Tribunal , & dit aux deux Sœurs , que leur innocence ayant paru presumable aux yeux des Vénérables , quelles que pussent être leurs fautes , elle leur pardonnoit.

Elles vinrent toutes deux se proster-

ner aux pieds de l'indulgente Prieure ; pour la remercier & lui baiser la main. Elle daigna leur donner le baiser de paix, & d'un signe absolu les congédia benignement. Les deux Nones justifiées se retirèrent , en me lançant un regard qui annonçoit le désir qu'elles auroient eu de rester avec moi , & le regret de me perdre. La Prieure me regarda aussi d'un œil assez particulier , qui sembloit dire ; « Le benêt ! voyez , que ne s'adressoit-il » à la Prieure » ? Je pris congé de l'auguste compagnie ; & je me vis , avec plaisir , séparé de deux femmes qui m'avoient fait cependant une douce impression.

Ce n'étoit pas tout. J'avois encore deux Beautés sur les bras. L'une des deux m'embarraissoit par son crédit. On conçoit que c'étoit la Maîtresse. La Soubrette Adélaïde se vantoit aussi d'avoir de fortes protections , & de me forcer de l'épouser. Elle se donna , en effet , beaucoup de mouvement ; mais tout l'effet de ses démarches & de ses hautes protections , fut d'obtenir que je lui donnerois quatre sequins , environ 45 livres de notre monnoie , pour l'aider à faire ses couches. Telle fut la somme à laquelle on estima l'honneur de cette digne Beauté.

Je souscrivis de bon cœur à cet arrêt. La sœur Déesse me jeta un regard qui annonçoit qu'elle me plaignoit d'être privé d'une si rare acquisition, que celle de ses charmes ; & je m'applaudis d'être débarrassé de cet honneur ; mais il n'étoit pas si aisé de me délivrer de la Maîtresse.

Le Gouverneur nous avoit renvoyés en justice réglée. Je n'avois pas le moyen de plaider ; & j'étois violemment tenté de m'enfuir à Paris, auprès de mon père ; mais l'espoir de recouvrer le cœur de mon Adélaïde, & la nécessité de consoler ma chère Princesse Gemelli, que je voyois tomber dans la langueur, me retenoient à Milan. Chéri lui-même, tout changé qu'il me paroïssoit à mon égard, m'attachoit à ce pays, par le plaisir de l'y voir quelquefois, & de contribuer à essuyer ses larmes. L'infortuné en versoit continuellement. Il me fuyoit pour pleurer, & jamais il ne vouloit m'ouvrir son cœur. Il falloit donc, puisque je restois à Milan, trouver quelque moyen de satisfaire Madame d'Amainville, sans l'épouser, afin d'éviter un procès que je ne voulois ni ne pouvois soutenir. Je crus devoir prendre les voies de la conciliation, & je me flattai

de pouvoir lui inspirer , par le langage de la persuasion , une résignation douce à mes volontés. Je pris le parti de lui tendre ma visière. Il me sembloit qu'une femme qui poursuivoit un homme en justice pour s'en faire épouser , devoit le recevoir à bras ouverts quand il se présenteroit. Je comptois d'ailleurs sur l'impression favorable que ma vue avoit toujours produite sur elle pendant le peu de temps que j'avois passé avec elle , & je m'attendois à me voir reçu avec ce sourire que ma présence faisoit ci devant épandre sur ses lèvres vermeilles. J'entre à mon abord , elle pâlit , frissonne , tombe renversée. Je veux la secourir : « Ah ! malheureux ! dit-elle avec horreur , ne m'approche pas. — Sortez , Monsieur , sortez , me crie toute la compagnie ». Il n'y a pas moyen de m'en dispenser. Je sors fort humilié ; je vais me promener dans un grand cimetière public qui est fort beau. La tristesse du lieu s'accordoit avec la mélancolie de mon ame : « Fort bien , me disois-je , voilà mon affaire en bon train ; Madame d'Amainville paroît d'une humeur accommodante , & dans des dispositions tout-à-fait favorables ».

Moi, qui avois toujours eu le bonheur d'inspirer autour de moi un tendre intérêt, je me trouvois dans une situation bien mortifiante. J'avois perdu le cœur d'Adélaïde, j'inspirois l'horreur à Madame d'Amainville, je voyois même Chéri, mon ami, me dédaigner & me fuir. Il n'y avoit que la Princesse Gémelli qui me restoit fidele. Ses yeux continuoient de me témoigner de l'attachement ; mais elle ne m'admettoit que rarement en sa présence, & me forçoit, par-là, de chercher ailleurs de la dissipation. Tant de mélancolie, entassée autour de moi, pénéroit insensiblement dans mon cœur, étouffoit ma gaîté, & me menaçoit de la consommation ; je devenois malade, ou réel ou imaginaire ; ce qui est aussi dangereux.

J'appris bientôt que Madame d'Amainville étoit malade aussi de son côté. Ma vue lui avoit causé tant d'horreur, qu'elle en avoit fait une fausse couche. Je gémis de son accident ; mais j'eus lieu de croire qu'elle auroit dorénavant moins de raisons de me persécuter, pour me faire accepter sa main. Il est vrai que son horreur pour moi devoit redoubler. Elle voyoit dans moi un monstre

échappé des prisons , qui avoit profité d'un honteux déguisement pour assouvir sa brutalité , qui ne distinguoit ni le rang ni l'état , qui confondoit la Maîtresse avec la domestique , & couvroit du même opprobre le sang le plus noble & le plus abject ; qui sacrifioit à ses desirs effrénés les objets mêmes consacrés au Seigneur , & ne craignoit pas de les livrer , pour se procurer un moment de plaisir , aux remords éternels & au sort affreux dont une pareille faute est punie dans les Monasteres. C'est ainsi qu'on parloit de moi dans cette maison. La Dame , qui avoit de la naissance , de la fortune , de la jeunesse , & de la beauté , étoit trop offensée , trop humiliée de voir refuser sa main , pour admettre , sur mon compte , des sentimens raisonnables. Plusieurs ames charitables daignerent me rapporter ces propos. J'en étois affligé. Je ne pouvois supporter l'idée de passer pour un homme sans honneur , & je voulus absolument me laver d'une pareille imputation.

J'écrivis à la Dame offensée une lettre qui , ayant l'éloquence du cœur , étoit touchante & persuasive. J'appris que cette missive fit sur elle une impression

assez favorable. J'y joignis les sollicitations de plusieurs personnes qui avoient du crédit sur son esprit, & la recommandation de la Princesse Gémelli, qui lui répondit de mes sentimens & de mon honneur. Enfin, elle consentit à me voir. Elle étoit convalescente, & plongée dans une douce langueur. En entrant, elle vit dans mes regards un tendre intérêt qui parut la flatter. Son courroux, presque dès l'abord, expira dans ses yeux. Elle me laissa asseoir auprès d'elle sur un sofa, & même prendre sa main, qu'elle ne songea point à retirer des miennes. Je plaicai ma cause avec chaleur. Je déduisis à ma belle ennemie les raisons les plus fortes, pour lui prouver mon innocence. J'y joignis des caresses innocentes & respectueuses. Je la serrai dans mes bras, je lui baisai les mains. Elle paroissoit ne pas vouloir se laisser persuader; elle résistoit à mes raisons: mais elle étoit sensible à mes caresses; je ne les épargnois pas. La compagnie qui survint nous obligea de nous séparer. J'obtins la permission de revenir le lendemain. Je n'y manquai pas. La chère Dame fut encore plus douce & plus traitable que la veille; mais tous mes argumens étoient sans force. Mon

silence produisoit autant d'effet. Elle ne vouloit pas absolument être persuadée par le langage le plus persuasif ; il fallut y ajouter des manieres expressives, joindre, pour ainsi dire, le geste à la déclamation, & jouer avec elle une pantomime très-animée, puisque les paroles ne la contentoient pas.

Ce jeu, où nous nous trouvâmes engagés sans dessein prémédité de part ni d'autre, nous mena plus loin que nous ne pensions. Nous nous oubliâmes comme deux écervelés ; & pour réparer une faute commise en dormant, je dois laisser croire à peu près que nous en commîmes une en veillant.

Ainsi s'étendit le Bata,

comme dit Homere.

Ainsi s'exécutoit l'arrêt de Jupiter.

Quoi qu'il en soit, cette chere Dame ; qui m'avoit regardé comme un malheureux, pour un accident, fruit inopiné de nos songes mutuels, où ma volonté n'étoit point répréhensible, me regarda comme un très-honnête homme, quand je lui eus manqué bien décidément & les yeux ouverts ; & je n'eus pas d'autre voie pour lui prouver mon

innocence, que de devenir bien coupable. Je fus très-honteux de cette nouvelle faute ; mais il en résulta un nouvel inconvénient. Ma complice , plus contente de moi , n'en désira que plus vivement de m'avoir pour époux. Je lui protestaï que j'avois des engagemens antérieurs ; la Princesse le lui protesta de même , & une Médiatrice d'une si haute considération lui fit entendre raison. Cependant la petite Dame se plaignit à elle du nouveau grief qu'elle avoit contre moi , & d'une faute qu'elle auroit dû taire , parce qu'elle lui étoit commune avec moi. La Princesse vint à bout de lui faire comprendre , que , pour son honneur , elle devoit ensevelir tous ces petis scandales dans le silence & l'oubli.

La Princesse me parla de ma nouvelle caravane , dont je rougis beaucoup. Elle me promit bien de la cacher à mon Adélaïde , mais j'appris que cette chere personne en avoit été instruite , je ne fais comment ; & il fut décidé que je n'étois pas digne d'elle. Lecteurs , le croyez-vous ?

Je fis , à peu près dans le même temps , deux connoissances , qui chercherent à me procurer des dissipations ; & l'on va juger si ces deux nouveaux amis avoient

l'étiquette des ministres du plaisir. L'un étoit un Médecin , l'autre un Abbé. Le premier avoit soigné la Princesse Gémelli dans sa grande maladie ; depuis quelque temps je me plaignois beaucoup à lui de ma santé. « Toute votre maladie n'est » que de l'ennui , me disoit-il ; je vous » en procurerai la guérison. Il vous faut » une dissipation honnête , & des objets » nouveaux qui parlent à votre imagination , & vous retirent de l'espèce » de croupissement où je vous vois plongé. J'entreprends cette cure ».

L'autre ami de fraîche date étoit un soi-disant Ecclésiastique , qui n'en avoit pas , je crois , l'état , mais qui en portoit la décoration. C'étoit un de ces hommes serviables , qui , sous le petit manteau , s'adonnent dans les maisons , & vous disent toujours : « Laissez - vous servir ». Enfin , c'étoit un de ces inutiles qui cherchent à se rendre nécessaires , dont on devroit se défaire à tous momens , & dont on croit toujours ne pouvoir se passer. Cet honnête homme , Espagnol d'origine , venoit , dit-on , de Naples. Il ne l'avouoit cependant pas bien ouvertement. Nous fîmes connaissance dans un café. Il parut me prendre en amitié. Le drôle n'étoit embarrassé de rien. Toutes

mes peines étoient des vétilles ; il devoit m'en tirer en se jouant. Il fut se faire introduire , par moi , chez la Princesse Gémelli , & je lui accordois quelque confiance. Je me plaignois aussi quelquefois à lui de ma santé. « Vous ne savez pas , » me disoit-il , remonter les poids quand » ils sont en bas. Vous n'avez pas le secret de tirer parti de tout , & de vous » faire servir par des gens auxquels il » faudroit inspirer l'envie de vous être » utile ». Je lui parlois un jour de la répugnance que j'avois pour me droguer. « Il ne vous faut pas de drogues , me » dit-il. Vous ne savez pas ce qu'il y a de » nouveau dans l'Empire d'Esculape. Sa » Cour est à présent à Cythere. C'est une » partie de plaisir aujourd'hui que d'être » malade ; & l'on vous fait trouver la » santé au milieu des plaisirs. Laissez » vous servir ; je vous conduirai quelque » part où vous trouverez cette bienheureuse » santé que vous croyez avoir perdue. Vous verrez du nouveau ; c'est » l'Abbé Basile qui vous le promet ».

J'eus la bonté de me fier à cette parole , quoiqu'elle me fût donnée si lestement. Je dis à l'Abbé que le Docteur Buonafede , le Médecin de la Princesse , m'avoit fait à-peu-près la même promesse.

112 S. S. DE L'AVENTURIER

« Il vous parloit de la même chose , mē
» répondit Basile. Il est aussi des nôtres.
» Vous verrez le Temple de la Santé.
» C'est bien autre chose qu'en France
» & en Angleterre ; ce sont bien d'au-
» tres merveilles. C'est votre imagina-
» tion qui est malade , c'est elle qu'il
» faut guérir ». Nous prîmes jour pour
mon introduction dans ce Temple de la
Santé dont on me parloit ; & j'attendis
avec impatience ce bienheureux jour.

Fin du Livre troisième.

SECONDE SUITE

DE

L'AVENTURIER FRANÇOIS

LIVRE QUATRIEME.

Le jour venu pour l'exécution de notre projet, mon Médecin, auquel j'en avois rendu compte, n'eut pas le temps de m'accompagner, & me remit au seul Bafle, ce qui ne me plut pas beaucoup, parce que je commençois déjà à ne plus avoir grande confiance dans ce petit Collet. Il me fit attendre, si long-temps, que, ne comptant plus sur lui, je me couchai, & même je m'endormis. Il vint m'éveiller, me fit lever. La nuit étant fort obscure, il me conduisit dans une voiture bien fermée, avec un air de mystere, qui me donnoit quelque inquiétude. Nous arrivons enfin dans un quartier que je ne reconnois pas au milieu de l'ombre. mon guide ouvre une petite porte,

me fait entrer, & referme sur le champ la petite porte, sans entrer avec moi, de sorte que je me trouve seul, dans une nuit profonde, au milieu d'un édifice que je ne connois pas.

Ici je commençai à pester. « Je suis
 » un grand sot, me dis-je à moi-même,
 » de me mettre à la merci d'un homme
 » qui m'est suspect, pour me guérir d'une
 » maladie que je n'ai peut-être pas ». Je regarde autour de moi. La nuit étoit des plus sombres ; cependant j'entrevois un ciel très-voilé, à peine visible. Je m'étois cru d'abord enfermé dans quelque vestibule obscur, & l'aspect du ciel m'indiquoit au contraire que je devois être en plein air. J'avance à tâtons, je me casse le nez contre une colonne qui, au toucher, me paroît de marbre. Je tourne à droite ; autre colonne qui ne casse le nez ; à quelque pas de là, troisième colonne aussi dure que les précédentes. « Oh ! oh ! me disois je, que veut
 » dire ceci ? Suis-je au milieu des ruines
 » de Palmyre ? » Cependant plus j'examinois, plus il me paroissoit que j'étois dans un vaste enclos entouré de portiques soutenus par des colonnes de marbre. Le grand cimetière, ou *campo santo* de Mi-

lan , dont j'ai déjà parlé , avoit cette forme. J'étois donc dans ce cimetière : mais quel rapport ce triste asile avoit-il avec le plaisir ; avec la Cour de Cythere , où l'on m'avoit promis de me conduire ?

Tout-à-coup j'entends percer dans les airs d'affreux gémissemens ; je vois de longs fantômes qui semblent sortir de la terre , & qui s'égarent de tous côtés. Ils sont couverts de linceuls mortuaires. Ce jeu , fait pour inspirer de la terreur à des femmes , ne me paroissoit qu'une comédie ; mais des voleurs pouvoient être cachés sous ces voiles funéraires , & le dénouement pouvoit être désagréable. Je n'avois , pour toute arme , que mon épée. Je la tire du fourreau , & la fais étinceller. Sa lueur semble effrayer les ombres errantes éparfes autour de moi.

Bientôt je vois paroître , sur un Trône , qui s'avance de lui même , un grand squelette couronné , orné du manteau royal , tenant pour sceptre une faux redoutable. La lumière lui sort par les orbites des yeux. Les fantômes errans s'assemblent autour de ce singulier Souverain , & lui rendent hommage. Je cours , l'épée à la main , au devant du spectre nocturne. A mesure que j'avance

ce, il recule sur son Trône. Je suis entouré de fantômes blancs. Je leurs fais, avec mon épée, dessiner un cercle, & je les tiens à une certaine distance de moi.

Nous avançons toujours vers le milieu du cimetière, les fantômes & moi. Tout-à-coup, au moment où je m'y attendois le moins, je sens le terrain manquer sous mes pieds. J'enfonce, je suis renversé, & je me trouve seul dans un cachot creusé sous la terre, dans une espèce de tombeau où regne l'ombre la plus épaisse. Je reste confondu. D'autres auroient été pétrifiés. « Que veut dire » ceci, me disois-je ? pour guérir les » maladies de l'imagination, il paroît » qu'on veut allumer l'imagination ; mais » avec ces belles inventions, il y a une » infinité de gens qu'on fera mourir de » peur, au lieu de les guérir ». Cependant je me trouvois enterré tout vivant ; & j'en frémissois de colère. Je frappois vainement de tous côtés autour de moi ; j'étois enfermé bien hermétiquement.

Alors j'entendis chanter les Prières des morts, à-peu-près comme dans nos Temples. Je soupçonnois d'abord que c'étoit pour moi ; mais je n'eus plus

lieu d'en douter , quand j'entendis prier *pro Gregorio* (pour Grégoire). Je ne comprenois rien à cette farce scandaleuse , où je voyois même de l'impiété. On vouloit apparemment me faire accroire que j'étois mort , & me traiter comme tel. Aux chants funéraires succéda un silence très-long , & pendant lequel je m'ennuyai horriblement. Enfin , j'entends ouvrir des trapes. Je sens sortir de terre des hommes qui s'élevent à tâtons dans ma sépulture & se pressent autour de moi.

Stupéfait , anéanti , je sentis de grandes mains velues qui s'emparèrent de ma tête. J'eus lieu de craindre qu'on ne voulût m'étrangler. Je résistai de toutes mes forces ; mais , malgré mes vains efforts , on me boucha la bouche ; nouveau motif de croire qu'on vouloit se défaire de moi en m'étouffant. On vint à bout de me tenir sous le nez un flacon , dont j'étois forcé de respirer l'odeur enivrante. Je sentois que cette odeur indéfinissable m'étourdissoit , & je craignois qu'elle ne finît par m'empoisonner. Quand mes bourreaux crurent sans doute que j'en avois assez respiré , ils s'enfoncèrent sous la terre , & je me retrouvai seul ; mais troublé ,

mais étourdi , défaillant , luttant contre l'anéantissement , ou bientôt je tombai jusqu'à nouvel ordre.

Après un sommeil profond & léthargique , dont je ne puis savoir la durée , éveillé par le son des trompettes , j'ouvre enfin les yeux. Je me vois dans un Palais magique , imitant ceux de l'Opéra , merveilleusement illuminé , qui sembloit bâti dans les airs , au milieu des nuages. Un vieillard vénérable , tenant dans sa main droite la boule du monde , & , par un mélange profane , ayant à ses pieds l'Aigle qui portoit la foudre , siégeoit sur le Trône des nues. Quatre beaux jeunes gens , à-peu-près costumés comme nos Peintres représentent les Anges , sonnoient de la trompette vers les quatre points cardinaux du Ciel. De jolis petits enfans , dont je ne voyois que la tête , ayant de petites aîles sous le menton , dont ils sembloient se cacher les yeux , éblouis de l'éclat du rayonnant vieillard , représentoient assez bien ce qu'on nous peint sous le nom de Chérubins & de Séraphins. Un cortège rayonnant d'hommes & de femmes vêtus de blanc étoit prosterné sur les nues , devant le Trône du Souverain. Des éclairs étinceloient

par intervalles , & doroiënt les nuages ;
& la foudre grondoit sous ses pieds.

Tout cet appareil étoit fort bien imaginé , fort bien exécuté , capable de faire illusion ; mais je ne me croyois point mort , ni aux pieds de l'Etre suprême. Les quatres jeunes gens , parés chacun d'une paire d'aïles , appelerent les morts des quatre parties du monde. Alors quatre autres personnages aïles vinrent m'enlever , & me forcerent de me prosterner aux pieds du Trône. Un nouveau vieillard , qui n'étoit pas celui qu'on paroïsoit adorer , ouvrit un grand livre , & lut un abrégé de ma vie , qui , à mon grand étonnement , se trouva assez exact. Alors l'homme siégeant sur le Trône , auquel on osoit donner le nom sacré de la Divinité , me dit : « Accusé de tant » de déréglemens , qu'as-tu à répondre » aux pieds de ton Juge ? — Eh ! Messieurs , répondis-je , cessez de vous jouer » d'un homme qui n'est ni crédule ni » tout-à-fait ignorant ». A ces mots , la foudre gronda ; une profonde & subite obscurité fit disparaître tous les objets ; je fus enlevé rapidement , & replongé dans mon premier caëhor , ou dans un pareil.

Cet accident imprévu me mortifia singulièrement. J'étois beaucoup plus à mon aise au milieu du Palais magique, que dans le silence & l'ombre d'un tombeau. J'appelai long-temps, sans qu'on daignât me répondre. J'avois beau demander en grâce qu'on me tirât de cette prison, promettant de me soumettre à tout ce qu'on voudroit, le plus profond silence régnoit toujours autour de moi. Pour comble de disgrâce, je n'avois ni à boire ni à manger, & je commençois à sentir le besoin de l'un & de l'autre. Enfin, le sommeil, qui a toujours été propice à mon pere, me le fut pareillement. Il m'amena les songes les plus heureux, &, pour la seconde fois, éveillé par les trompettes, je me retrouvai au pied du Trône.

Plusieurs autres infortunés s'y trouvoient prosternés comme moi, pour être jugés. Ils répondirent tous humblement aux questions qu'on leur fit; & leur sentence leur fut prononcée. Quand mon tour fut venu, malgré toute l'envie que j'avois de me comporter avec une apparence de respect, je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Soudain la foudre éclata comme la précédente

cédente fois , une nouvelle obscurité fit tout disparaître ; je fus encore enlevé invisiblement , & replongé dans mon cachot. Cette seconde leçon me corrigea totalement de l'envie de rire ; d'autant plus que je sentoie le besoin de réparer la nature affoiblie. Je restai encore très-long-temps dans ce triste état. J'avois beau crier , on ne me répondoit pas. Pour comble de malheur , le sommeil ne venoit point me soulager , précisément parce que j'en avois besoin. « Les malheureux ! » me disois-je ; belle façon de me guérir ! Ils jouent un jeu à me tuer. Peut-être est-ce leur dessein ».

Enfin , je ne sais si ce fut sommeil ou défaillance , je perdis connoissance ; & j'eus le bonheur , à mon réveil , de me retrouver encore , au son des trompettes , au pied du Trône des nues. Une voix imposante prononça ces paroles : « Pour la troisième & dernière fois ».

Frappé de cet avertissement laconique , je me gardai bien de laisser échapper la moindre imprudence , qui pût annoncer que je n'étois pas la dupe de cette comédie. On me demanda ce que j'avois à répondre devant mon Juge. Je répondis qu'on avoit lu un précis de ma vie , qui m'avoit paru très-exact ; que je n'a-

vois jamais commis aucune faute qu'à mon corps défendant ; mais qu'enfin je n'en avois pas été exempt : j'ajoutai même, en faisant un grand effort pour conserver mon sérieux, que j'en étois très-repentant, & que j'en demandois humblement pardon.

Alors les harpes d'or sonnerent pour célébrer la gloire du pécheur repentant. Une obscurité vénérable se répandit dans le Temple des nues. Le tonnerre gronda aux pieds du Trône. Une voix éclatante se fit entendre, & prononça ces mots : « Il s'est repenti ; » qu'il soit placé auprès du séjour de » la félicité ; qu'il jouisse , du moins , » de la vue du bonheur ». Soudain je fus enlevé de nouveau & placé dans une espece de petit boudoir , sous un berceau de treillage , mêlé de verdure & de fleurs , d'où , par une assez grande fenêtre , je jouis de la perspective la plus riante.

La vue de l'Elysée , ou j'avois séjourné dans les montagnes de la Sierra Morena , n'avoit rien de supérieur à celle de ce beau paysage. J'y vis des Bergers, & des Bergeres, ornés à l'envi de fleurs & de guirlandes, se livrant aux

doux ébats qu'un amour innocent leur permettoit. Il falloit que la scene fût bien riante ; puisque , malgré le besoin qui me tourmentoit , je m'oubliai quelques momens dans la contemplation de ce beau spectacle , sans faire attention à une petite table qui étoit servie auprès de moi. Enfin , l'aspect d'une autre bien plus appétissante qu'on apporta presque sous mes yeux , hors de mon berceau , me fit penser à la nécessité de soulager mes besoins. Je regardai dans ma petite niche , j'aperçus ma petite table servie avec frugalité ; mais assez honnêtement. Je me jetai sur un bouillon qui me fit beaucoup de bien ; j'avalai un verre de vin très-passable , qui ne m'en fit pas moins. Ensuite je mangeai plus posément l'ordinaire assez copieux qui étoit en mon pouvoir ; mais je regardois , par ma fenêtre , l'autre table. Je la voyois entourée de la plus agréable compagnie , de la plus brillante jeunesse des deux sexes. La joie y régnoit avec l'amour décent. La chère la plus exquise , la conversation la plus gracieuse , les propos les plus flatteurs , quelquefois des chansons charmantes , secondées d'une musique délicieuse , animoient ce repas.

enchanteur. Je pouvois tout voir & tout entendre ; mais ce mince bonheur ne me suffisoit pas. J'avois toujours joué le rôle d'acteur ; celui de simple spectateur ne m'amusoit nullement. Comme on ne paroissoit pas faire à moi la moindre attention , je voulus parler , afin de prendre part à la fête. Soudain un abat-jour ferma hermétiquement ma fenêtre ; & je me retrouvai plongé dans une profonde obscurité.

Je frappai du pied sur la terre , & je priai instamment qu'on rouvrit ma fenêtre , promettant solennellement de ne plus parler. On me fit attendre , ou plutôt languir fort long-temps. J'entendois cependant la musique enchanteresse , les éclats de rire , & jusqu'au bruit des baisers , sans doute innocens , que les Bergers imprimoient sur les lèvres de leurs Bergeres. Quelquefois ils parloient aussi des fots témoins de leurs plaisirs , & ces propos me regardoient. On s'exprimoit avec ironie & pitié sur ces benêts ; & je ne sais si quelques mots échappés à un jeune homme ne me firent pas entrevoir qu'on ne tarderoit pas à faire , à ces malheureux témoins , une opération qui les priveroit de leur sexe , afin de les

rendre plus traitables & plus faciles à conduire.

On sent qu'il n'y avoit là aucune constance qui pût m'égayer. Je frémissais dans l'ombre ; mais il ne falloit pas témoigner mon ressentiment si je voulois qu'on me rendît du moins la clarté. Elle me fut enfin restituée , & je me vis , par grace , rétabli au rang de ces témoins qu'on appelloit des benêts. Mais les cruels n'avoient pas assez excité dans moi la jalousie & l'indignation ; il leur manquoit de goûter sous mes yeux des plaisirs portés à un excès scandaleux , pour faire naître en mon cœur le comble du désespoir.

Je vis deux couples charmans entrer dans un berceau voisin du mien , où je pouvois les observer à souhait. L'un de ces deux couples étoit blond , l'autre brun. Je vis donc régner , d'un côté , la douce mollesse , la tendresse languissante , & tout ce qu'il y a de plus touchant ; de l'autre , j'apperçus la pétulance , le plaisir , le transport , & tout ce qu'il y a de plus agaçant. Que ne se dirent-ils pas ! quels propos enchanteurs ! qu'elles délicieuses & perfides caresses ! Ah ! Cataudin , étois-tu fait pour n'être

que spectateur ? « Si je reste ici encore
 » quelques jours , me disois-je , il y
 » a de quoi me faire tomber dans l'é-
 » tisie & dans la consommation. Les bar-
 » bares veulent , je le vois , me rendre
 » réellement malade , pour avoir le plai-
 » sir de me guérir ». Puis excité , mal-
 » gré mes intentions honnêtes , par les
 » scènes d'intimité dont on avoit la cruauté
 » de me rendre témoin : « Encore si j'avois
 » pour ma part , ajoutois-je , le moindre
 » individu de ce sexe enchanteur , afin
 » de n'être pas là tout seul à me mor-
 » fondre , tandis que , je vois les autres
 » s'amuser... Ne fut-ce qu'une simple
 » servante !... Ah ! Chevalier de Rosa-
 » mene , quel propos ! Je ne me recon-
 » nois plus ».

Tout à coup je vois paroître dans
 mon boudoir une grosse servante , une
 joufflue assez appétissante , qui me tombe
 des nues. Je demeure ébahi. Bientôt un
 feu sédition s'allume dans mes veines ;
 j'en suis honteux & désespéré. J'oublie
 toute la délicatesse que l'honneur &
 le sentiment m'inspiroient. Je ne suis
 plus qu'une machine mue par des pas-
 sions aveugles. Les cruels ! par quelles
 combinaisons ils m'avoient amené à une
 situation si peu digne de moi ! Je serre

dans mes bras , puisqu'il faut le dire ,
cette grosse réjouie ; & je rougis trop
de cette scène pour la raconter. Qu'on
ne me croie pas cependant si coupable
que je puis le paroître. Je fus bientôt
puni d'un égarement involontaire. Je
vis entrer dans le bosquet de la jouis-
sance (c'est ainsi que j'entendois nom-
mer le lieu de plaisir que j'avois sous
les yeux) , je vis entrer , dis-je , dans le
bosquet une grande personne voilée ,
mais très-bien faite. Elle avoit la taille
& l'encolure de mon Adélaïde. Un
jeune-homme s'empara d'elle , en di-
sant , « Ma chère Adélaïde ! » O Ciel !
Je voulois tout briser. Cependant je
me contenois , de peur d'être puni par
un enlèvement soudain , du moindre
éclat que je ferois : mais voir mon
Adélaïde entre les bras d'un autre ,
randis que j'étois réduit à une servante !
J'étois dévoré des serpens de la jalou-
sie. Mon imagination s'allumoit ; je
croyois entendre précisément la voix
de mon Amante ; je croyois la recon-
noître , quoiqu'elle eût le dos tourné
de mon côté. Cependant mon odieux
rival poursuivoit ses instances auprès
d'elle. On l'écoutoit , on lui rendoit
caresses pour caresses ; que fais-je ? il

alloit être heureux sans doute. Je n'y puis plus tenir ; je m'écrie : « Ah ! perfide ! » J'enfonce tout à coup ; & je me retrouve sous la terre.

Cette épreuve fut peut-être une des plus cruelles de ma vie. O Dieu ! celle que j'aimois étoit dans les bras d'un rival, d'un ravisseur , & je frémissois sous la terre , dans l'ombre & dans le tombeau !

« Mais est-il vrai , me disois-je ? Adé-
 » laïde peut-elle se prêter à un jeu si
 » indigne d'elle ?.. Ah ! la perfide ! En
 » toute autre circonstance je ne l'aurois
 » pas cru ; mais depuis quelque temps
 » elle me fuit ; mais la Princesse avoue
 » qu'elle est changée à mon égard. C'est
 » ici qu'elle vient chercher des plaisirs
 » odieux ! O ! Adélaïde , Adélaïde !..
 » Cependant il faut absolument songer
 » à sortir de cet affreux état , & n'être
 » plus le jouet de ces malheureux , qui ,
 » avec leurs trappes maudites & toutes
 » leurs autres machines , me font mon-
 » ter & descendre à leur gré , tantôt
 » sur la terre , tantôt dessous. Oh ! im-
 » bécille ! & c'est moi qui , de gâité de
 » cœur , me suis remis au scélérat qui
 » m'a précipité dans cette ridicule de-
 » meure , où l'on se joue de moi comme
 » d'un enfant » !

Je faisois tout bas ces réflexions ; car on m'en eût puni , en me laissant plus long-temps dans l'ombre , si on les eût entendues. Enfin , l'on m'enleva encore de ce noir cachot , & je fus jeté , pour ainsi dire , sur la terre. Je me trouvais à la porte d'une grande salle , où j'aperçus beaucoup de monde qui se pressoit d'entrer ; j'entrai comme les autres. Je vis un tribunal de Médecins en hermine & en robes rouges , siéger gravement comme la Cour de Pluton , avec tous les ornemens de la dignité médicale. Parmi ces Docteurs empesés , je reconnus mon Médecin Buonafede. Je fus tenté de lui sauter au collet , & de lui reprocher , avec des gestes expressifs & démonstratifs , de m'avoir fait faire une démarche qui m'attiroit tant de disgrâces : mais je sentis qu'il falloit me contenir , si je ne voulois être replongé dans l'ombre. On me fit placer à mon rang. Tous les malades imaginaires , qui cherchoient la santé , approchoient l'un après l'autre. Ils demandoient d'être régénérés , & renvoyés sains & bien portans aux régions de la lumière. On leur tâtoit le pouls ; & l'on prononçoit : « Soit fait ainsi qu'il est requis ». Alors on les faisoit sortir par une porte op-

posée à celle par où ils étoient entrés. La curiosité de voir le lieu où on les conduisoit , & la crainte d'être reconduit dans l'ombre , plutôt que dans les régions de la lumière , me forcèrent de faire comme les autres , quand mon tour fut venu. Après avoir fait la même supplique que mes compagnons les malades , j'obtins les mêmes paroles : « Soit fait ainsi qu'il est requis ». Alors on me fit passer , comme les autres , dans de grands appartemens où nous attendîmes la fin de la séance doctorale. Ce moment arrivé , nos Esculapes quitterent leurs fûtarres , & le mien vint à moi les bras ouverts. Loin de répondre à ses amitiés , je l'accablai de reproches , maudissant le moment où je m'étois engagé dans une démarche si funeste. « Après l'attachement » que vous m'avez témoigné , lui dis-je , devois-je m'attendre , de votre part , à un tour si perfide ? Barbare , en promettant de me rendre la santé , vous avez risqué mille fois de me donner la mort ; & moi sûr tout né pour jouir , moi réduit à être témoin ! » Oh ! ce rôle de témoin me tenoit au cœur.

Mon Docteur parut surpris de ce

que je lui disois. « Expliquez - moi
 » donc , reprit - il , ce que vous avez
 » éprouvé , afin que je voye si l'on
 » vous a soumis à de plus rudes épreu-
 » ves que les autres ». Je lui racontai
 de point en point tout ce que j'avois
 souffert , depuis que le maudit Abbé
 Basse m'avoit conduit dans le cime-
 tiere. Quand j'eus finis mon récit : « On
 » a passé de beaucoup les bornes
 » avec vous , me dit le Médecin. Il
 » faut que vous ayez quelque erine-
 » mi qui vous ait recommandé pour
 » qu'on vous tourmentât. — Ah ! m'é-
 » criai - je , si je croyois que ce fût ce
 » détestable Abbé !... Mais quel in-
 » térêt peut - il avoir à me faire souf-
 » frir ? Au reste , que signifient ce ci-
 » meriere , ces fantômes , ce tombeau ,
 » ces funérailles , ce jugement , cet ap-
 » pareil religieux & profane , par un
 » mélange sacrilège ? Quel rapport tout
 » cela peut - il avoir avec ce qu'on a
 » promis ? Il est question de me guérir ,
 » pourquoi me rendre malade , à demi-
 » mort ? — C'est assez l'usage des Mé-
 » decins , me répondit le Docteur.
 » Quand les gens ne sont pas malades ,
 » & veulent être guéris , il faut bien
 » leur donner une maladie ; & , plus

» on la rend grave , plus il y a de
» gloire à les en délivrer. — Mais
» enfin , repris - je , pourquoi ces céré-
» monies mystiques , qui rendent à
» faire accroire aux gens qu'ils sont
» morts ? — Mon cher ami , me répon-
» dit l'Esculape , c'est pour avoir plus
» de mérite à leurs yeux ; car il est
» encore plus beau de ressusciter les
» gens , que de les guérir. Au reste ,
» il faut considérer nos desseins &
» notre position. Il est ici question de
» travailler sur l'imagination des hom-
» mes , de la frapper fortement , pour
» leur faire croire que nous avons un
» pouvoir surnaturel , que nous som-
» mes des especes de Dieux. Il faut
» observer que nous avons affaire à des
» peuples très-superstitieux , coufus de
» préjugés , & sur l'imagination des-
» quels tout ce qui est relatif aux ob-
» jets religieux a le plus de pouvoir.
» C'est donc parmi ces objets que
» nous avons cherché les illusions les
» plus capables de leur faire impres-
» sion. Nous ne leur persuadons pas
» précisément qu'ils sont morts , que
» nous allons les ressusciter ; mais nous
» leur faisons accroire du moins qu'ils
» sont hors du monde , dans un nouvel

» Univers ; que nous allons les régé-
 » nérer , les renvoyer à la lumière , &
 » leur donner , pour ainsi dire , un
 » corps tout nouveau. Nous sommes
 » au commencement de notre établis-
 » sement ; nous allons en tâtonnant.
 » Nous n'avons encore rien de bien
 » arrêté sur la manière d'initier les
 » croyans dans nos mystères & de leur
 » faire illusion. Notre but , comme je
 » vous le dis , est de frapper l'imagina-
 » tion. Nous perfectionnerons nos res-
 » sorts & notre plan ; mais il faut , dans
 » ce pays-ci , employer des moyens re-
 » latifs aux objets religieux. Au reste ,
 » mon cher ami , je vais tâcher de vous
 » dédommager de ce que vous avez
 » souffert ».

A ces mots , le Docteur me conduisit
 dans une salle magnifique , où je vis une
 foule de jeunes Beautés réunies , & dans
 la parure la plus séduisante ; ce coup-
 d'œil étoit l'un des plus beaux que
 j'eusse encore vus. Toutes ces belles
 personnes annonçoient la complaisance
 la plus obligeante ; & leurs regards sem-
 bloient solliciter les cœurs de se rendre à
 leurs charmes. J'en vis une , entr'autres ,
 qui me frappa singulièrement par un air
 de candeur & d'innocence , nuancé dans

ses yeux avec le feu d'un timide amour.

Je ne pus m'empêcher de lui rendre les armes pour le moment. « Parmi toutes
 » ces belles, me dit mon Docteur, vou-
 » drez-vous bien choisir celle qui vous
 » plaira le plus, pour devenir son pé-
 » dadogue ? Vous allez entrer tout à
 » l'heure, avec les hommes, dans une
 » salle contiguë, où un Docteur va vous
 » faire une belle oraison, pour vous ex-
 » poser le système du Magnétisme ani-
 » mal, par lequel vous allez tous être
 » guéris. Or, comme ces matières sont
 » trop abstraites pour les femmes,
 » comme ces chères personnes conçoit
 » vent plus par sentiment que par rai-
 » sonnement, chaque homme choisit
 » celle qui lui sourit le plus, pour lui
 » expliquer, ou plutôt lui faire sentir,
 » en particulier, dans un charmant tête-
 » à-tête, tout ce qu'elle pourra conce-
 » voir de nos mystères. Choisissez donc,
 » mon cher ami, celle que votre cœur
 » vous inspire d'éclairer, & qui vous
 » paroît la plus susceptible de vous
 » écouter. — Mon choix est fait, m'é-
 » criai-je avec transport, en regar-
 » dant la belle innocente qui m'a-
 » voit d'abord frappé ». Cette jeune
 » Beauté rougit & parut enchantée ; ce

qui la rendit plus charmante. Mon guide sourit, & me dit : « Vous êtes de bon
 » goût, elle est très-jolie; venez donc re-
 » cevoir des lumières, pour avoir le plai-
 » sir de les lui communiquer ».

Nous entrâmes, à ces mots, dans une espèce d'amphithéâtre, au milieu duquel siégeoit un Arcopage de graves Docteurs en finarrie, dont le chef élevé sur la tribune aux harangues, quand tout le monde fut placé, quand le silence fut établi, entonna ainsi son discours emphatique, avec toute la pompe doctorale.

« Mes chers malades, vous êtes des
 » bêtes; la chose est palpable, oui, vous
 » êtes des bêtes, en comparaison des
 » êtres célestes supérieurs à votre na-
 » ture; mais vous êtes des Anges par
 » rapport aux êtres animés uniquement
 » par le brute instinct. Vous êtes des
 » ignorans, mes chers disciples; oui,
 » vous l'êtes positivement & relative-
 » ment. Vous l'êtes positivement, parce
 » que vous ignorez ce qu'il y a de plus
 » nécessaire aux hommes; ce ressort par
 » lequel l'homme malade se rétablit,
 » comme il le désire, dans un état de
 » santé. Vous l'êtes relativement; aux
 » faux savans, parce que vous n'avez

» point, comme eux , corrompu votre
 » esprit par la fausse science dont se
 » parent ces dangereux Docteurs , qui
 » vous assassinent journellement. Vous
 » êtes donc des ignorans , mes chers
 » malades , & je vous en félicite , parce
 » que vous êtes mieux disposés , par
 » cette heureuse ignorance , à vous im-
 » biber , pour ainsi dire , de la subli-
 » me doctrine que nous allons vous
 » prêcher , & plus aptes à en ressentir
 » les heureux effets : car enfin c'est sur
 » l'imagination qu'ils operent ; & si l'on
 » n'a pas foi en notre doctrine , l'imagi-
 » nation n'étant pas prévenue en la fa-
 » veur , ne peut en recueillir les fruits.
 » C'est cette faculté seule qui est ma-
 » lade chez vous , c'est elle seule qu'il
 » faut guérir. Les brutes sont bornées
 » au physique ; leur vie est dans leur
 » sang , leurs maladies sont donc pure-
 » ment physiques ; mais l'homme est
 » doué d'une ame. Quand cette substance
 » céleste est malade , le corps est en
 » mauvais état ; c'est donc cette ame
 » qui souffre , & c'est elle qu'il faut
 » rendre à la santé. Or des Docteurs
 » purement automates prétendent vous
 » guérir , comme les bêtes , par quel-
 » ques simples ou autres remèdes ma-

» tériels , & ne confiderent dans vous
 » que le physique. Vous êtes des ma-
 » chines d'un ordre fupérieur , qui a des
 » rapports avec tout l'Univers ; il eft
 » donc indifpenfable , pour vous guérir ,
 » de connoître le grand reffort du monde.
 » Il y a dans l'Univers une vertu magné-
 » tique , qui étoit , pour les anciens ,
 » une qualité occulte , & qui eft à pré-
 » fent connue de quelques mortels fa-
 » vorifés de la nature & fupérieurement
 » organisés. Cette vertu magnétique eft
 » comme un courant de vie qui anime
 » tous les êtres ; mais ces différens êtres
 » y participent plus ou moins. Il eft des
 » infortunés qui s'abreuvent moins que
 » les autres au courant de la vie , &
 » qui , privés de cette fève heureufe ,
 » languiffent & dépériffent : tel eft votre
 » état , mes chers malades. Mais il eft
 » auffi des favoris que la nature a orga-
 » nisés d'une manière célefte , qui favent
 » fe rendre maîtres de ce courant de vie ,
 » & en faire paffer l'heureufe influence
 » dans le fein des malades qu'ils en voient
 » privés. C'eft à ces mortels fupérieurs
 » qu'il vous faut recourir. Tandis que
 » les gens paffés Docteurs de la Faculté
 » vous traiteront comme de ftupides

138 S. S. DE L'AVENTURIER

» animaux : & croiront vous guérir par
» des simples , des potions sans effet ,
» & autres remèdes puérils , nous vous
» traitons ici selon le rapport que vous
» avez , mes amis , avec le système du
» monde. Nous voyons les choses dans
» de grand , nous les administrons de
» même. Nous faisons couler dans vo-
» tre sein ce fleuve *animateur* , qui forme
» la vie de tout ce qui respire. Des hom-
» mes supérieurs ont , dans tous les si-
» cles , entrevu cette doctrine. Les Egyp-
» tiens en faisoient usage ; les Mages ,
» d'où vient encore le nom de Magi-
» ciens , connoissoient l'influence des
» astres sur nous , & savoient se rendre
» maîtres de cette influence , pour opé-
» rer , par ce moyen , le bonheur de
» leurs semblables. Des hommes , qu'on
» a cherché à ridiculiser sous le nom
» d'Astrologues , ont eu le même secret ,
» que la nature leur révéloit par l'apti-
» tude qu'elle leur donnoit de diriger à
» leur gré cette influence. Telle est , chers
» malades , la doctrine que nous profes-
» sons , tel est le secret par lequel nous
» saurons vous guérir. Vous avez vu les
» grandes choses que nous avons déjà opé-
» rées en votre faveur. Nous vous avons

» fait sortir du monde terrestre, où vous
 » végétiez ; nous vous avons transpor-
 » tés dans un monde idéal, où nous
 » faisons vous régénérer. Félicitez-vous
 » donc d'être des ignorans, de n'être
 » pas bridés par les préjugés des faux
 » savans, puisque cette heureuse igno-
 » rance nous donne la facilité de vous
 » plonger dans une illusion qui vous
 » procurera la santé. Sachez concevoir
 » le degré que vous tenez dans la chaî-
 » ne des êtres. Sentez que vous êtes
 » des bêtes, en comparaison des intel-
 » ligences supérieures ; que nous vous
 » traitons comme d'heureuses machi-
 » nes soumises à notre ascendant ; &
 » donc nous mettrons à profit l'imbécil-
 » lité fortunée, pour leur bonheur &
 » notre gloire ».

Il est clair que ces Messieurs nous re-
 gardoient comme des stupides, dont ils
 se jouoient évidemment. Ils nous le di-
 soient ; & tous leurs auditeurs, traités
 de bêtes, prétendoient qu'ils méritoient
 ce nom par l'air d'admiration que la plu-
 part offroient visiblement ; & qu'on ne
 pouvoit méconnoître à leur bouche
 béante. Ensuite ces heureux ignorans,
 qui ne comprenoient pas toutes les belles
 choses qu'ils avoient admises, allerent ;

comme moi , dans la salle voisine , pour les communiquer & les expliquer à leurs belles. Ils dirent à ces jeunes personnes , qu'il y avoit un courant de vie qu'on feroit couler chez elles ; qu'ils étoient des bêtes ; qu'elles en étoient aussi ; mais que c'étoit tant mieux , parce que leur maladie étoit imaginaire , & qu'en ne comprenant rien au traitement , elles seroient bien mieux guéries. Toutes les belles admirèrent de si rares merveilles , & regardèrent comme de grands Docteurs les ignorans qui les leur exposoient d'une manière si savante.

Pour moi , j'approchai de ma nouvelle Maîtresse , la petite Anguillere : je lui exposai les choses aussi savamment qu'aucun autre : je la fis rire comme une petite folle ; mes caresses lui en apprirent autant que mes raisons.

Bientôt on nous fit passer dans la salle des crises. On nous banda , à tous , les yeux pour nous y conduire. Nous restâmes long-temps privés de la lumière. Je sentoîs , pour mon compte , des mains délicates qui me chatouilloient. J'éclairois de rire , comme il est d'usage dans cette circonstance. J'entendois rire les autres ignates ; d'où je conclus que nous étions tous chatouillés. « Voilà , me di-

« fois-je , une guérison qui commence » fort gaîment ». Nous étions pressés dans les bras de personnes du sexe , & l'imagination s'allumoit par l'effervescence qu'on faisoit naître dans le sang des prétendus malades.

Enfin , l'on nous débanda les yeux. Nous nous vîmes tous assis dans une salle décorée avec une volupté enchanteresse. Chacun de nous portoit sur ses genoux le doux fardeau d'une très-aimable nymphe , qui avoit sans doute rempli à son égard le rôle de chatouilleuse. Il y avoit , au milieu de la salle , deux statues qui paroissoient de marbre blanc : je dis qui paroissoient ; car , à les bien considérer , on appercevoit que ce n'étoit qu'une imitation. Elles avoient bien le luisant , la couleur , & le veiné du marbre poli ; mais il sembloit qu'on leur entrevoyoit une certaine mollesse. L'une représentoit un homme , l'autre une femme ; tous deux nus , mais de la forme la plus belle. Les hommes se rangerent autour de la statue de femme , les femmes autour de celle d'homme.

Après différentes cérémonies mystiques opérées par les Docteurs pour magnétiser les statues , on vit ces figures s'animer au grand étonnement de l'assem-

plaisirs artistement variés remplissoient tous nos instans , & ne nous laissoient point de vuide.

Le lendemain de ma premiere jouissance , on m'envoya une statue de bronze pour me palper. Cette figure, très-bien imitée de l'antique , représentoit une femme de la plus rare beauté. Je fus étonné de la voir entrer majestueusement dans ma chambre. Elle me tendit les bras , je m'y précipitai. Elle me toucha d'abord , comme eût pu faire un Médecin *Magnétiseur*. Peu à peu elle mit plus de mollesse, & de volupté dans ses manieres. Enfin, quand elle s'aperçut qu'elle faisoit impression sur moi , elle se débarrassa , je ne sais comment , d'une enveloppe bronzée qui la couvroit ; & je vis , avec autant d'enchantement que de scandale, une très-belle femme , dans un état que je ne puis décrire. Elle étoit d'une blancheur éblouissante , & le parut doublement , quand elle sortit de cette enveloppe sombre & triste. Je sentis que j'étois tombé dans une maison fort peu décente ; & j'en voulus de nouveau à l'Abbé qui m'y avoit conduit. Je concevois qu'il falloit que les Docteurs prissent une voie plus honnête pour

pour guérir leurs malades. Il y avoit trop à réformer dans leurs procédés ; & un établissement de cette sorte ne pouvoit subsister. Je ne pus m'empêcher de faire quelques représentations à ma statue dépouillée, sur l'indécence d'une pareille conduite. Elle courut se cacher dans un de mes deux lits, pour dérober à mes yeux des appas dont la prostitution me scandalisoit. Elle parut pénétrée de mes remontrances ; je vis couler ses larmes, & j'en fus attendri. Alors il m'arriva ce qu'on voit tous les jours arriver à des femmes honnêtes, dévotes même, qui veulent se mêler de convertir des hommes. Le vice scélérat triompha de l'innocente vertu. Je fus donc la dupe de cette femme, ses pleurs me touchèrent, j'eus la foiblesse de chercher à la consoler ; & ce soin, si honnête dans son principe, me mena plus loin que je ne voulois.

Je vis que toutes les prétendues statues de ce beau séjour étoient des hommes & des femmes ; qui avoient un fourreau de peau bien hermétiquement collée sur la leur. Cette enveloppe étoit peinte en marbre ou en bronze, d'une manière à tromper. Les yeux de ces figures étoient couverts avec un art qui

ne les laissoit pas appercevoir , quoiqu'elles ne fussent pas privées de la vue. Il n'étoit pas surprenant que de pareilles statues fissent impression , & l'on voit trop en quoi consistoit leur vertu magnétique.

Je remarquai , de plus , que toutes les Beautés , statues ou non statues , que je voyois dans ce dangereux séjour , étoient à peu près à la disposition de ceux qui se montroient jaloux d'en faire la conquête ; ce qui m'inspiroit une répugnance secrète. Je n'ai jamais goûté le liberrinage. Mes divertissemens cependant devenoient de plus en plus agaçans. Les statues se familiarisoient avec nous. D'abord elles faisoient leurs rôles de statues ; ensuite elles nous palpoient à la maniere des Docteurs *magnétiseurs* ; mais leurs gestes paroissoient ceux de machines qui iroient par ressorts & par le jeu d'une manivelle ; bientôt après elles devenoient tout-à-fait vivantes. Alors le mélange des bronzées & des marbrées étoit piquant. On voyoit d'abord danser des contredanses formées de figures des deux couleurs. Ensuite , nous autres malades , nous entrions en danse , mêlés avec ces effigies. Il étoit amusant de voir , là une

statue qui se mettoit en mouvement, plus loin une autre qui dansoit, & plus loin enfin, une autre qui sortoit de son enveloppe. Tout ce que je raconte ici se passoit pourtant avec une espèce de décence. On ne pouvoit nier qu'il y eût des graces, de l'enchantement; mais on y desiroit plus d'honnêteté. D'ailleurs il s'y trouvoit, selon l'idée des entrepreneurs, tout ce qui pouvoit guérir des gens qui n'étoient point malades.

Le plaisir est comme ce monstre dont parle Horace, qui a la tête d'une belle femme & la queue d'un poisson.

Desinit in piscem mulier formosa superne?

Si l'aspect en est riant, les suites rendent sérieux. Mon Docteur me conduisit d'abord dans un endroit où l'on recueilloit toutes les Beautés qui portoient des marques visibles de ces plaisirs, par lesquels on avoit prétendu les guérir. Elles restoient là jusqu'à ce qu'elles se fussent débarrassées de ces indices d'une conduite peu sage. On prétendoit que leur honneur étoit bien à couvert dans cet asyle. Elles y entroient par une Maison où elles étoient censées mises en pension, & qui communiquoit, sans que personne en fût rien.

avec ce secret asyle. Elles en sortoient par la même Maison, quand elles étoient débarrassées de leur fardeau; de sorte que le public ne pouvoit se douter ni du plaisir goûté, ni des suites qu'il avoit eues.

Je causai avec une de ces petites femmes, qui étoit déjà rondelette. Malgré l'épreuve à laquelle on l'avoit soumise, elle paroissoit avoir conservé une innocence comique & intéressante.

« Cela est singulier, me disoit-elle; je
 » me croyois bien guérie, & voilà que
 » l'incommodité me reprend, & per-
 » sonne ne veut plus me *magnétiser*.
 » J'avois eu, ci-devant, des obstruc-
 » tions, durété, enflure même dans le
 » bas ventre, suppressions enfin très-
 » inquiétantes : pardonnez-moi de
 » vous tenir ce langage d'une malade.
 » Le régime de cette maison m'avoit
 » guérie, mais je vois renaître à pré-
 » sent les embarras, l'enflure, les sup-
 » pressions (je vous le dis tous bas),
 » enfin tout ce dont je me plaignois ».

L'innocente me laissa entrevoir qu'elle consentiroit encore à être *magnétisée* par moi. Je ne crus pas devoir profiter de sa bonne volonté. Elle me raconta la manière dont elle avoit été introduite

dans cete maison. Je reconnus qu'on l'avoit éprouvée beaucoup moins rigoureusement que moi. La petite personne étoit fort crédule. « Cela est plaisant , disoit-elle , d'être comme cela transportée dans un autre monde. » Moi , je m'y trouverois assez bien. » Sans le nouvel embarras dont je me plains , qui me force à garder la retraite , je ne demanderois pas à retourner dans l'autre monde ; mais je voudrois bien , puisqu'on doit me régénérer & me faire un nouveau corps , qu'on effaçât tous les petits défauts qui déparent le mien , & qu'on me rendît parfaitement belle. » On ne peut jamais l'être trop. Savez-vous quelque moyen pour cela ? Je vous croirois très-capable de me rendre aussi jolie que je le desire ». Je fus très-flatté de la bonne opinion que me témoignoit cette petite bestiole ; mais je ne cherchai point à lui montrer mon savoir-faire. Je vis qu'avec l'aptitude à tout croire , elle n'avoit que des idées très-vagues de tout ce qu'on avoit voulu lui persuader.

Mon Médecin me conduisit dans un autre asyle , qui pouvoit être nommé le

152 S. S. DE L' AVENTURIER

pressé de partir , je regarde autour
de moi ; & je me vois dans mon lit ,
dans mon propre lit , chez la Princesse
Gémelli.

Fin du Livre quatrieme.

SECONDE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE CINQUIEME.

JE fus très-surpris , comme on peut se l'imaginer , de me retrouver ainsi dans mon lit. Je me rappelai l'endroit où j'avois passé plusieurs jours , & où j'aurois juré que j'étois encore. Je fus tenté de croire que mon séjour dans cette singulière habitation n'étoit qu'un rêve ; mais , en dépit des apparences , les circonstances en étoient trop présentes à mon imagination , pour que je pusse douter de leur réalité.

Tout-à-coup mon domestique entra dans ma chambre , & , me voyant éveillé , il parut fou de joie. « Ah ! » triomphe ! victoire ! s'écria-t-il ; vous » êtes enfin éveillé ! — Comment , » éveillé , lui dis-je ! — Oui , mon cher

» Maître , reprit-il , comment vous sen-
 » tez-vous , après un sommeil de près
 » d'un mois?... Oh ! voilà une singu-
 » liere maladie ! On n'a jamais rien
 » vu de pareil... Mais vous voilà frais
 » comme une-rose ». Je restois stupé-
 fait , & ne pouvois articuler une parole.
 Le frippon alla chercher le portier &
 deux autres domestiques. « Voyez , leur
 » dir-il , le voilà réveillé. N'est-il pas
 » plus frais & plus vermeil qu'il n'a
 » jamais été?... Après avoir dormi si
 » long - temps... C'est un vrai pro-
 » dige ». Tous les domestiques s'é-
 crioient : » C'est un vrai prodige ».
 Tous me félicitoient d'être si bien por-
 tant , après avoir dormi si long-temps.
 Chacun s'exaltoit à l'envi sur une si
 rare aventure. Je restois muet & stu-
 péfait.

Mon Médecin entra. « Monsieur , lui
 » cria-t-on , il est éveillé. — Ah ! tant
 » mieux , dit-il en m'embrassant ; j'en
 » suis ravi. Il y a long-temps que je
 » fréquente les malades ; j'en ai vu de
 » bien désespérés ; mais jamais je n'ai
 » rien vu de si extraordinaire qu'un
 » sommeil d'un mois ; au reste , cela
 » n'est pas sans exemple. Tous nos
 » Auteurs font mention d'accidens sem-

» blables ; mais le cas est très-rare , &
 » peut passer pour merveilleux. — Com-
 » ment , Docteur , lui dis-je , vous osez
 » être complice d'un pareil jeu , vous
 » qui m'avez vu si souvent dans la re-
 » traite indécente où l'on m'avoit con-
 » duit ! — Mon cher ami , me répondit
 » le Docteur Buonafede , je crains que
 » vous ne soyez pas encore bien
 » éveillé ». Pour lui prouver que je
 l'étois , je lui détaillai plusieurs circon-
 stances qu'il devoit savoir aussi bien
 que moi ; je lui rappelai sur-tout ce
 qu'il m'avoit dit plusieurs fois , pour jus-
 tifier les absurdités que je reprochois à
 son entreprise , qu'elle n'étoit pas per-
 fectionnée , qu'on n'alloit encore qu'à
 tâtons , qu'on se proposoit de réformer.
 « Mon bon ami , me dit il , prenez
 » bien garde à tous ces propos sans
 » suite qui vous échappent. Savez-
 » vous que , si des gens qui vous con-
 » noîtroient moins , vous entendoient
 » parler ainsi , ils croiroient qu'un grain
 » de folie a succédé à votre sommeil
 » extraordinaire. Cela n'est pas sans
 » exemple dans de pareilles circon-
 » stances ». Je ne pus entendre parler
 ainsi le maudit Docteur , sans impa-
 tience , où plutôt sans colere. Il témoi-

gna, sur mon état, une inquiétude qui m'offensa vivement.

L'Abbé, mon introducteur, ne tarda pas à paroître. Je voulus lui sauter au collar. On me retint. Il affecta beaucoup d'étonnement. « Monsieur l'Abbé, » lui dit le Docteur, ne craignez rien, » ce ne sera rien ; c'est une suite assez » naturelle d'un sommeil si extraordi- » naire ; mais cela ne durera pas. L'es- » sentiel c'est qu'il est éveillé. — Oh ! » j'en suis enchanté, répondit l'Abbé, & » de plus, il est en bonne santé, ce me » semble. Vous voilà en bon train, » mon cher chevalier, nous ne tarde- » rons pas à vous guérir radicalement. » Quand voulez-vous que nous allions » dans l'endroit dont je vous ai parlé ? » — Comment, malheureux, lui répon- » dis-je, ne m'y avez-vous pas mené ? » Ne vous souvenez-vous pas des plai- » sirs scandaleux que vous m'y avez » procurés, d'un mois presque entier » que vous m'y avez fait passer ? Ne » vous rappelez-vous pas le cimetière » où vous m'avez conduit ? — Mon » cher ami, répliqua l'Abbé, vous » m'affligez de parler ainsi. Je ne sais » ce que vous voulez dire. Je n'ai pas » mis le pied dans aucun endroit scan-

« daleux. — Comment, repris-je, vous
 « n'étiez pas l'une des statues qui dan-
 « soient? » A ces mots, tout le monde
 éclara de rire: « Mais, mon cher ami,
 « reprit le Docteur, daignez donc ré-
 « fléchir sur ce que vous dites. On
 « vous a mené goûter des plaisirs dans
 « un cimiterie, & Monsieur l'Abbé
 « étoit une statue dansante. Peut-on
 « s'empêcher de prendre ces propos
 « sans suite, pour les écarts d'une ima-
 « gination déréglée? » Je regardai au-
 tour de moi. Je vis que tous ceux qui
 m'entouroient paroïssent me croire
 dans le délire. J'en fus tout-à-fait hon-
 teux, & je n'osai presque plus insister
 sur ce que j'avois vu. Non que je dou-
 tasse de ce que j'avançois, & que j'ad-
 hërassè à ce qu'on vouloit me persua-
 der que j'avois dormi si long-temps;
 mais je n'osois plus soutenir ce qui me
 faisoit passer pour un fou.

Je voulus savoir si la Princesse étoit,
 à mon égard, dans la même idée que
 toute sa maison: je descendis chez elle.
 Cette noble amie me reçut avec sa ten-
 dresse ordinaire: « Mais, mon cher
 « ami, ajouta-t-elle après les compli-
 « mens ordinaires, qu'est-ce donc que
 « l'on dit? Est-il vrai que vous avez

258 S. S. DE L' AVENTURIER

» dormi pendant un mois ? — Quoi ! ma
 » chère Princesse , répondis-je , vous
 » donnez aussi dans l'erreur générale !
 » Si j'avois dormi depuis un mois ,
 » ne le sauriez-vous pas depuis long-
 » temps ? n'auriez-vous pas eu la bonté
 » d'envoyer chaque jour savoir de mes
 » nouvelles , & n'auriez-vous pas ap-
 » pris que j'étois absent ? — Hé mais ;
 » mon enfant , reprit-elle , j'arrive , &
 » j'apprends cela dans le moment. J'ai
 » été aussi un mois absente ; mais , puis-
 » que vous avez été je ne fais où ,
 » racontez-moi donc cela. Où vous
 » a-t-on mené ? Que vous est-il ar-
 » rivé » ?....

Alors je fis à la Princesse un récit
 abrégé de ce qui m'étoit arrivé depuis
 un mois , & je lui racontai toute l'his-
 toire du *Magnétisme* , omettant seule-
 ment certaines faiblesses dont j'étois
 honteux. Tandis que je parlois , elle
 m'examinait d'un œil perçant , où se
 peignoit la compassion ; elle branloit la
 tête , en disant : « Il n'est que trop vrai.
 » — Quoi ! ma Princesse , m'écriai-je ,
 » est-ce que vous vous joindriez à mes
 » ennemis pour me croire dans le dé-
 » lire ? — Mais , mon enfant , me
 » répondit-elle , que voulez-vous que

» je dise ? Là , de bonne foi , jugez-vous
» vous-même , & avouez que tout ce
» que vous avez raconté là est bien
» extraordinaire , bien peu croyable. —
» Cela peut être extraordinaire , repris-
» je , mais je vous jure que rien n'est plus
» vrai » ; & j'ajoutai tout ce que je pus
imaginer de plus convaincant pour
prouver à la Princesse que j'avois du
bon sens. Dans ce moment , le fourbe
de Médecin entra. Il affecta un air dé-
sespéré. « Hé bien , lui dit ma Bien-
» faitrice , il paroît que vous avez rai-
» son. Le pauvre malheureux » ! Je
voyois que ma rhétorique avoit joli-
ment réussi. J'étois cru décidément fou.
Je n'avois plus qu'à me présenter à mon
Adélaïde avec cette belle réputation
là.

J'osai cependant demander des nou-
velles de cette rigoureuse Beauté. « Je
» ne fais que vous dire , me répondit
» la Princesse ; je n'y comprends rien :
» j'ai beau plaider en votre faveur , je
» ne puis plus rien gagner sur elle ;
» j'ai perdu sa confiance. — Et moi j'ai
» perdu son amour , m'écriai-je dou-
» loureusement. Me sera-t-il permis ,
» du moins , de la voir , d'aller me jus-
» tifier à ses yeux ? — Mon bon ami »

» répondit ma noble amie, je ne vous
 » conseille pas de le faire à présent dans
 » l'état où vous êtes. — Dans l'état où
 » je suis, repris-je avec douleur!....
 » Je suis bien malheureux. J'ai perdu
 » le cœur de mon amante; & pour com-
 » ble de disgrâce, on veut me faire
 » passer pour fou. Il y a de-quoi me le
 » faire devenir ».

Je quittai la Princesse profondément
 affligé. Je cherchai dans ma tête à bien
 examiner les choses. « Mais suis je donc
 » fou, me disois-je? ai-je dormi? ai-je
 » rêvé, comme on me le soutient? A
 » propos, j'ai un moyen de m'assurer
 » du fait. J'avois cent sequins sur moi;
 » il me semble que je les ai donnés
 » chez ces charlatans. Voyons s'ils sont
 » encore dans ma bourse. J'y mets la
 » main; point de sequins. Ah! les frip-
 » pons, m'écriai-je! Cela est indubi-
 » table; on veut me faire passer pour
 » fou; c'est un complot formé par mes
 » ennemis. Mais j'ai été chez les *Ma-*
 » *gnétiseurs*; je le prouverai: j'y ai dé-
 » pensé mon argent ».

Je remontai chez moi. Mon valet
 me parla toujours sur le même ton.
 « Tiens, malheureux, lui dis-je, vois
 » si je n'ai pas été réellement conduit

» dans l'endroit dont je t'ai parlé. Tu
 » fais que j'avois cent sequins; je les
 » ai dépensés; je ne les ai plus à présent:
 » qu'as-tu à répondre à cela? — Non
 » Monsieur, me répondit le coquin,
 » vous ne les avez point dépensés;
 » c'est moi, mon cher Maître, qui ai
 » été obligé, pendant votre sommeil,
 » de les employer pour votre soulage-
 » ment. Oh! je vous présenterai mon
 » mémoire; vous verrez si je suis fidele
 » à mon Maître ». Je restai confondu.

Cependant je commençois à sentir un
 certain mal-aise. Toutes les nuits je souf-
 frois des douleurs sourdes, & je rêvois
 toujours Anguillotte, la prétendue
 innocente à laquelle je les devois. De
 même que quand on couve une indi-
 gestion, on a des rapports empreints
 du goût de quelque mets qu'on a man-
 gé, & l'on juge que c'est ce mets mal
 digéré qui cause l'indigestion; de même
 je sentoie les avant-coureurs d'une ma-
 ladie à laquelle je m'étois exposé; & je
 jugeois que j'en étois redevable à cette
 perfide sainte-Nitouche.

Enfin, la secrète incommodité, que
 je craignois, se déclara décidément.
 J'en fus d'autant plus humilié, qu'il
 m'étoit impossible de nier que je l'avois

méritée. Ce fut alors que je me jugeai indigne, non - seulement d'Adélaïde, mais même de tout son sexe. Souillé d'une contagion impure, mes embrassemens devenoient, en quelque sorte, pestiférés. On devoit me fuir comme un être immonde, indigne de posséder une chaste épouse, qui respireroit peut-être la mort entre mes bras; indigne de donner le jour à des enfans qui, phagant la vie dans une source infectée, pourroient me reprocher, par la suite, leur existence déplorable, & languiroient sous mes yeux, victimes innocentes de mes égaremens. Accablé de honte, j'allai confesser ma faute & dévoiler mon état à un Chirurgien. Il me soumit à une visite aussi humiliante que l'aveu que je lui avois fait. Mais, à mon grand contentement & à ma grande surprise, il ne fit que rire de mon indisposition, & m'assura que je n'avois qu'une bagatelle, dont il me débarrasseroit fort aisément & sans me soumettre à aucun régime particulier. « Vous » avez, me dit-il, ce petit inconvénient » de commun avec les Héros & les Rois » mêmes. En cueillant des roses, devez- » vous être surpris d'avoir été effleuré » par une légère épine? » Ce secourable

mortel me consola beaucoup , me releva même un peu à mes yeux. Je recommençai à soulever mes regards vers le Ciel , & à ne plus rougir de moi-même. J'osai regarder mes semblables ; mais je n'en fus pas moins piqué contre l'indigne Abbé qui m'avoit conduit dans ce borbier. Il vint , pour son malheur , dans un moment orageux , où j'étois au comble de mon indignation : Je l'accablai de justes reproches ; & , joignant le geste aux paroles , je lui donnai une correction très-marquée , & dont je ne le vis pas aussi révolté que je l'aurois cru. Il me parut fait à de pareils présens ; & la rupture seule de mon bâton put me faire penser à mettre fin à cet acte de justice.

Satisfait de cette petite vengeance ; j'en ris moi-même après ; & , tout occupé des moyens de rétablir ma santé , je ne pensai plus à cette misère : j'avois dans la tête d'autres inquiétudes. Je ne pouvois me procurer des nouvelles de mon Adélaïde. Chéri , dans le sein duquel je voulois épancher ma douleur , Chéri paroissoit me fuir : il étoit entré au service de l'Empereur. Il se voyoit idolâtré de tous les jeunes Officiers qui me l'enlevoient tous les jours. La Princesse

seule continuoit de m'honorer du plus rendre intérêt ; mais je la voyois mélancolique & languissante. Pour comble de disgrâce , j'appris , par une de ses femmes de chambre , qu'elle n'ignoroit pas la petite maladie que je cherchois à cacher ; que Chéri en paroïssoit instruit comme elle , & que le bruit en étoit parvenu même jusqu'aux oreilles d'Adélaïde. L'excès de ma confusion me fit rentrer sous terre à cette nouvelle , & je me retrouvai de nouveau le dernier des hommes.

Tandis que je m'occupois à me guérir de cette infirmité , on songeoit à me faire traiter d'une autre , dont le siège est tout différent. Un beau matin , je fus cité , pour la seconde fois , devant le Gouverneur , qui me demanda s'il étoit vrai que j'eusse eu querelle avec un Ecclésiastique , qui se plaignoit d'avoir été blessé par moi. Je lui répondis qu'il n'avoit point été question de querelle ; que ce n'étoit qu'un acte de justice , par lequel j'avois puni un polisson qui le méritoit ; que la manière dont je l'avois traité ne faisoit point de blessures , mais simplement des contusions. » Fort bien , reprit son Excellence ; & c'est avec cet air leste &

» dégagé que vous avouez une violence qui mériterait punition, si vous » n'étiez pas dans l'état dont on m'a » parlé » !... A ces mots, M. le Comte me renvoya devant un Magistrat chargé de m'interroger & de recueillir les dépositions qui seroient faites pour ou contre moi.

Je comparus devant le vénérable Robin, qui me demanda, d'un ton magistral, de quel droit j'avois porté la main sur un homme d'un état respectable; & pourquoi je l'avois traité de la manière la plus outrageante. Je répondis qu'il avoit abusé de ma confiance, en me conduisant dans un lieu scandaleux, où j'étois très-fâché d'avoir mis le pied, & où ma bourse & ma santé avoient été endommagées. Le Magistrat exigea que je lui expliquasse quel étoit ce lieu scandaleux; &, de questions en questions, je me trouvai engagé dans le récit de ce qui m'étoit arrivé d'extraordinaire pendant près d'un mois : récit qui m'avoit déjà fait passer pour fou dans la maison de la Princesse Gémelli, & qui produisit le même effet dans cet interrogatoire. Je ne pus m'empêcher de déclamer contre les Médecins, que je traitai de charlatans. Il y avoit là deux

Esculapes chargés de m'examiner ; ils avoient ricané pendant tout mon récit ; & mes yeux les avoient , plus d'une fois , menacés d'une juste punition. Ils dirent au Juge : « Cela est clair » , & voulurent me tâter le pouls. Je retirai ma main avec indignation. » Vous le voyez , dirent-ils » au Magistrat ; il suffit d'observer ses » yeux égarés & furieux. D'ailleurs , » c'est une maladie de famille ».... Il y avoit là sur le bureau un tome des Mémoires de mon pere : on y voit qu'il a été mis à Bicêtre , comme fou. « C'est » parce qu'il l'étoit sûrement , dirent » ces Messieurs ». Le Juge parut convaincu. Il me sembla que les deux indignes Médecins , aussi bien que le Magistrat , étoient payés pour me déclarer insensé. Ils me dirent gravement , « Cela » suffit » , & me renvoyerent. Le Juge parla cependant à l'oreille à quelqu'un qui sortit sur le champ , & courut d'un air affairé. Je témoignai aux trois personnages tout le mépris qu'ils m'inspiroient ; ce qui ne fit qu'empirer ma cause.

Cependant , comme on ne m'avoit point prononcé de jugement , je comptois retourner tranquillement chez moi ; mais , à ma sortie du Palais de ce Tribunal

inique, je fus arrêté par des Sbirres. Je me défendis vaillamment avec ma seule canne; car j'étois sans épée. J'en jetai plusieurs dans la boue; mais je fus accablé par le grand nombre. On me lia; on me garotta. J'entendois le Peuple dire autour de moi : « C'est un fou; c'est » dommage ». On me plaignoit; mais tout le monde paroissoit intimement persuadé que j'étois fou.

Je frémissais : « Je vais donc, me » disois-je, être enfermé, enchaîné, » comme mon père, aux Petites-Maisons, dans une loge de fou » : ce qui est un véritable supplice pour quelqu'un qui ne l'est pas réellement. Je fus agréablement surpris de me voir transporter à l'Hôtel-Dieu. Je ne pouvois comprendre pour quel but on m'y entraînoit. « Hé bien, me disois-je, puisqu' » que je suis malade, on m'y guérira ». Je fus conduit, en effet, dans une salle assez propre; on me mit dans un lit; mais on m'y garrotta. « A propos de quoi, » m'écriai-je » ? On ne se pressa pas de me répondre. Je m'aperçus que les autres malades étoient garottés de même. On commença par me saigner du pied; on m'appliqua ensuite les sang-sues. Je demandai pour quelle

raison. Un malade, mon voisin, me répondit : « C'est pour vous donner » les hémorroïdes. — A propos de » quoi, lui dis-je ? — C'est, reprit-il, » pour vous dégager la tête. — Hé, je » n'ai pas la tête malade, répartis-je. » — Et vous ne voyez donc pas, répli- » qua-t-il, que, vous & moi, l'on pré- » tend que nous sommes insensés ? Nous » voilà ici dans la salle des fous ; & vous » voyez de quelle maladie on nous » traite ». Je me sentis excessivement humilié d'un pareil traitement. J'en devins furieux ; mais c'étoit donner des armes contre moi que de laisser éclater ma fureur. « Ah ! m'écriai-je avec amertume, dans sa loge de Bicêtre, mon » père fut moins malheureux que » moi ».

Les Médecins vinrent me visiter. On m'examina beaucoup la tête ; on me la frappa comme un tonneau que fonde un Rat-de-cave. Quelqu'un parla de me trépaner. » Malheureux, m'écriai-je, » voulez-vous me rendre fou ? ai-je » eu la tête fracassée ; pour être soumis » au trépan » ? Un Docteur moitis pressé dit : « *Adagio*. Commençons par la » douche ; si elle ne produit rien, nous » en viendrons au trépan. » En consé-
quence

quence, on me mit sous une fontaine, & l'on fit tomber l'eau, avec violence, sur mon malheureux chef, dont on avoit préalablement coupé les cheveux. Oh ! j'eus la tête cruellement lavée ! On sent combien je devois frémir & rougir en même temps d'un pareil traitement. Après cette trop longue épreuve, on me reporta dans mon lit, la tête ébranlée & toute étourdie. Les cruels avoient juré que j'étois fou, ou que je le deviendrois. Je voulois écrire à la Princesse Gémelli ; mais garrotté, comme je l'étois, comment pouvoit écrire ?

Le second jour de ma détention, une très-aimable compagnie vint voir mon voisin le malade, avec lequel j'avois déjà lié connoissance, & qui paroissoit m'avoir pris en amitié. Il se trouvoit, dans la compagnie, quelques Dames très-aimables. J'y voyois, entre autres, une jeune Demoiselle, à peu près de l'âge de mon Amante ; presque aussi belle qu'elle : il me sembloit que je reconnoissois, dans les traits de cette charmante personne, un mélange de ceux d'Adélaïde & de Scintilla. Elle m'émut vivement dès le premier coup-d'œil : je croyois entrevoir dans ses regards une impression réciproque d'intérêt. Mon compagnon

Le malade me présenta gravement à ces Dames , en leur disant : « Mesdames , » j'ai l'honneur de vous présenter ce » Monsieur garrotté , qui est fou comme moi. » Il vouloit faire entendre sans doute par-là que je n'étois pas fou ; car apparemment il se supposoit parfaitement dans son bon sens. M. le garrotté , Chevalier de Rosamene , salua ces Dames aussi galamment qu'il pouvoit le faire dans cette circonstance. La compagnie me répondit , en souriant , par une légère inclination de tête , & par quelques signes de complaisance & de bonté. Mais Mademoiselle Artémise ; c'est le nom de la jeune personne dont je viens de parler , me rendit très-sérieusement une révérence bien profonde , qu'elle accompagna d'un regard plein d'un si tendre intérêt , que j'en fus pénétré jusqu'au fond du cœur. On se mit à causer de matières au-dessus du langage ordinaire. Mon camarade sourint la conversation comme un homme d'un bon sens consommé. Tout ce que je dis parut aussi me faire honneur ; & je vis toutes les Dames , entre autres , me regarder avec un intérêt mêlé , je disois presque d'admiration. Personne ne se seroit douté , au son de monobleste & de décence qui ré-

gnoit dans la conversation, qu'il y avoit là deux prétendus fous. Je racontai quelques-unes de mes aventures, qu'on parut écouter avec une sorte d'enchantement, dont je fus justement flatté.

Tandis que je jouissois du plaisir que je paroissais inspirer, au milieu de l'enivrement que j'éprouvois à faire une impression si favorable sur une compagnie dont j'étois si charmé, on vint m'enlever pour me conduire au lieu où l'on administre les douches. On proposa aux Dames de leur procurer le plaisir de ce spectacle. Elles me suivirent toutes, surprises & affligées de la manière leste & cavaliere dont on me traitoit. On me posa & l'on m'assujettit la tête sous la fontaine, & l'on me lava le crâne aussi impitoyablement que la veille. Ce traitement devoit me paroître humiliant; mais le souffrir devant ces Dames, devant la touchante Artémise ! Ô Dieu ! voit succéder la pitié, oui, la simple pitié, à l'admiration que j'avois vue, pendant notre conversation, se peindre dans leurs yeux ! Je frémissais, &, malgré les efforts que je faisois pour me contenir, l'indignation devoit éclater sur mon visage :
 « Allons, mon ami, me disoient ces
 « Dames, prenez patience, c'est pour

» votre bien ». J'en prends à témoins
 toutes les Puissances du Ciel ; c'est-là ce
 qui me dépitait le plus. « Quoi ! me
 » disois-je , les monstres triomphent !
 » Malgré tout ce que ma conduite &
 » mon langage offrent de bon sens ,
 » on me croit fou , sur leur décision ,
 » sur leur traitement » ! La petite Ar-
 témise , je dois le dire pour ma con-
 solation , n'offroit pourtant rien qui me
 désobligeât dans ses regards. Je n'y voyois
 qu'une pitié noble & tendre , où il n'y
 avoit rien d'humiliant pour celui qui en
 étoit l'objet. La compagnie eut la const-
 tance d'assister à toute l'opération , &
 de me voir reporter dans mon lit. En-
 suite on prit congé de mon camarade
 & de moi. M. le Chevalier de Rosa-
 mene , malgré sa tête lavée , fut honoré
 d'un sourire flatteur & d'un soupçon de
 révérence de la part de ces Dames ; mais
 la révérence de la fidèle Artémise fut
 encore sérieuse , profonde , & accompa-
 gnée d'un regard qui me pénétra jusqu'au
 cœur. On promit de révenir me voir
 dès le lendemain. On me témoigna qu'on
 étoit enchanté de ma conversation ; mais
 on ajouta , sans doute pour modérer ma
 vanité , qu'on desiroit que les douches
 opérassent un bon effet , & qu'on se

flattoit de me voir bientôt parfaitement rétabli : compliment révoltant , qui me déclaroit fou. Artémise ne parut point adopter une façon de penser si offensante à mon égard.

Le lendemain , ma généreuse Princesse vint me voir , avec une grande Demoiselle faite au tour , qui avoit la tête ensevelie dans une grande caleche ; mais que je reconnus pour mon Adélaïde , quoique je ne fisse que l'entrevoir. Mon cœur vola au devant de ce couple chéri. « Ah !
 » mon cher ami , me dit la Princesse ,
 » que vous devez nous en vouloir de
 » n'être pas venues plutôt vous rendre visite ! Je vous jure que nous ignorions parfaitement le lieu de votre retraite , malgré toutes les diligences que nous faisons pour le découvrir : nous ne l'apprenons que dans la minute ». Adélaïde tomba à genoux auprès de mon lit. « Mon cher ami , me dit-elle , pardonnez-moi votre malheur : j'y ai peut-être contribué. Ah ! si je le croyois , je me détesterois ». Je vis , avec douleur , que ces deux Beautés aussi me croyoient réellement fou , & que mon Amante craignoit d'avoir contribué , par ses rigueurs , à me mettre dans cet état. « Ah ! qu'osez - vous penser , lui répon-

» dis-je, ma chere Adélaïde ? Pouvez-
 » vous donc vous résoudre à croire que
 » j'ai perdu l'usage de la raison ? Ne
 » seroit-ce pas me juger indigne de
 » vous, & par conséquent me condam-
 » ner à ne vous posséder jamais ? Ah !
 » mes cheres amies, je prouverai que
 » ma raison n'est point aliénée ». Mes
 deux anges tutélaires commençoient à
 le croire, & me regardoient avec une
 sorte d'extase.

Tout à coup on vient m'enlever com-
 me la veille, malgré ma résistance,
 pour m'administrer les douches. Les
 deux tendres amies m'y suivirent. J'eus
 encore la tête lavée, cruellement lavée
 devant elles. Il falloit que je subisse une
 si humiliante épreuve devant toutes les
 personnes dont l'estime pouvoit me
 flatter. Mes deux Beautés parurent me
 plaindre ; mais elle me disoient aussi :
 « C'est pour votre bien » ; & ce com-
 pliment devoit me mettre en colere,
 même contre elles. On me reporta dans
 mon lit. La Princesse fit ses générosités,
 en me recommandant fortement. On
 promit que je serois bien traité, & l'on
 tint parole. Ma chere bienfaitrice &
 mon Adélaïde me quitterent, après m'a-
 voir embrassé tendrement. Elles me pro-

testèrent qu'elles alloient faire tous leurs efforts pour me tirer bientôt de cette rigoureuse captivité. Je les vis partir avec le plus grand regret. J'avois eu soin de leur présenter réciproquement le fou, mon voisin, qui avoit des intervalles très-lucides, & mais qui étoit pourtant réellement fou. —

A peine ces Dames étoient-elles parties, que celles de la veille revinrent. Elles m'aborderent de l'air le plus amical : mais la jeune Artémise, à un sourire céleste, à une rougeur enchantée, joignoit un respect égal à sa tendresse, qui étoit doublement flatteur pour moi dans cette circonstance. La conversation se lia comme la veille, & fut aussi intéressante. On me fit détailler tout au long l'histoire qui m'avoit fait passer pour fou. Je la racontai avec tous les détails susceptibles d'être racontés devant des Dames, & je mis dans mon récit une suite & une liaison qui annonçoient du bon sens. Les Dames parurent enchantées de ma narration. Artémise étoit comme suspendue au fil de ma voix. « Mais en effet, dit sa mère, j'ai entendu parler de quelque chose comme cela. Ce n'est point une chimère ; j'en suis certaine. Oh ! me

» voilà convaincue de votre bon sens.
 » Ce jeune homme a des ennemis». Elle appela le premier Médecin. « Mon-
 » sieur, lui dit-elle, voilà un homme
 » qui n'est pas fou. — Cela se peut
 » bien, Madame, répondit-il. Vous
 » voyez l'efficacité de nos remèdes ;
 » voilà déjà guéri. — Je n'ai jamais été
 » fou, m'écriai-je ; vous m'avez traité
 » d'une maladie que je n'avois pas. —
 » Vous l'entendez, Madame, reprit le
 » Médecin ; nous avons trop tôt chanté
 » victoire ; il n'est pas encore tout-à-fait
 » guéri ; mais il est beaucoup mieux.
 » — Monsieur, reprit la Dame, il a été
 » conduit chez des Charlatans qui se
 » vantent de guérir par le magnétisme
 » animal : connoissez-vous cela ? —
 » Chimère que tout cela ! reprit l'Es-
 » culape. Fou, archi-fou qui va là
 » chercher la santé ! — Mais, reprit la
 » Dame, vous devez du moins délier
 » ce jeune homme. — Voyons, répli-
 » qua le Docteur, voyons du moins
 » s'il en est temps ». A ces mots, il mit
 ses lunettes, me tâta le pouls & la tête,
 approcha son oreille de la mienne, pour
 entendre si mes artères ne battoient
 point trop fortement. « Hem, il seroit,
 » dit-il, peut-être encore opposé de

» le laisser quelque temps garrotté ;
 » mais pour complaire à Madame , il
 » n'y a rien qu'on ne fasse. Garçons ,
 » déliez ce malade , & qu'il n'ait plus
 » que les mains attachées. — Non ,
 » Monsieur , reprit la Dame , j'exige
 » absolument qu'il soit parfaitement
 » libre ». Le Docteur m'examina en-
 core de plus près , & dit : « Qu'il soit
 » donc fait ainsi que l'ordonne Madame ,
 » quelque danger qu'il y ait à cela. Ou
 » en fera quitte pour le veiller de plus
 » près ».

Dès que je fus libre, je baisai respec-
 tueusement la main de ma chere bien-
 faitrice , & j'osai en faire autant à celle
 de la jeune Artémise, dont le visage se
 couvrit d'une rougeur charmante. « Sur-
 » tout , ajouta la Dame , qu'on le traite
 » avec douceur , & qu'on ne le laisse
 » manquer de rien. — Maman , infi-
 » nua la timide Artémise , laissera-t-on
 » toujours Monsieur exposé à recevoir
 » la cruelle douche ? — Non , sans
 » doute , reprit sa mere. M. le Docteur ,
 » j'exige absolument que vous le dis-
 » pensiez de cette indigne ablution ». Le Docteur y consentit. Mon camarade
 le fou disoit : « C'est fort bien fait !
 » A mon tour à présent ». Son tour

ne venoit point , & il en étoit tout surpris. La mere d'Artémise reprit :
 « Je vous laisse un témoin qui m'instruira
 » de votre conduite. Ma fille reste ici.
 » Il y avoit long-temps qu'elle se croyoit
 » appelée par le Ciel au service des ma-
 » lades. Je combattois toujours sa pré-
 » tendue vocation ; & j'avois l'espérance
 » de la faire revenir d'une si étrange ré-
 » solution ; mais depuis qu'elle a vu ce
 » jeune homme , sa vocation l'a reprise
 » avec tant de force , qu'il n'y a plus
 » moyen d'y résister. Heureusement elle
 » n'a pas encore prononcé ses vœux. Elle
 » entre donc dès aujourd'hui postulante ,
 » à mon grand regret , je l'avoue ; &
 » je vais la remettre à Madame la Su-
 » périeure ».

A ces mots , Artémise me lança un regard qui sembloit me dire : « C'est
 » pour vous que je fais ce sacrifice ».
 Le Docteur la lorgna , en souriant , avec ses lunettes. « Oh ! le petit Ange , dit-
 » il , sa vue seule guérira nos malades ;
 » & nous envierons leur sort ». Je me félicitai tout haut du bonheur que j'allois avoir d'être soigné peut-être par de si belles mains , & je dis que je ne desirois plus de sortir de l'Hôtel-Dieu. « Il n'est pas
 » besoin de me garronner , dis-je au Doc-

» reur ; ce bel objet a plus de force
 » que tous les liens pour me retenir. —
 » Hem, dit l'Esculape, en riant, il n'est
 » pas si fou ; nos remèdes ont opéré ». Le détestable Docteur ! il avoit la rage d'attribuer tout à ses remèdes.

Je quittai Madame Buonamici, mere d'Artémise, avec les plus tendres remerciemens. Elle alla présenter sa fille à la Prieure, & cette jeune personne fut sur le champ reçue postulante. J'eus le bonheur que, dès le jour même, elle vint m'apporter un bouillon. Je vis bien que je devois cette faveur à la bonne volonté du Médecin, payé pour être honnête à mon égard. La tendre Artémise, devenue ma bienfaitrice, me parut encore plus intéressante. Je voyois en elle un Ange secourable, envoyé vers moi des palais éternels. La pudique tendresse qui caractérisoit sa physionomie, le tendre embarras, & la rougeur timide que je voyois s'y peindre tout la rendoit céleste à mes yeux. Je ne lui avois pas fait un compliment, quand je lui avois dit que je n'étois plus pressé de guérir ; c'étoit la pure vérité. Ma justification, ou plutôt la preuve de la saine raison dont je jouissois, traînoit en longueur, malgré les efforts réunis de la Princesse & de Madame Buonamici ;

& je n'étois pas impatienté de ces détails. Je pouvois me plaire dans une salle de fous. J'y voyois tous les jours mon Adélaïde & ma noble amie ; j'y étois servi par ma petite Artémise ; pouvois-je m'y déplaire ? Il est vrai que je n'y avois plus la tête lavée. Je présentai ces Dames les unes aux autres. La plus tendre amitié s'établit sur le champ entre Adélaïde & la jeune Artémise. Ces deux ames , d'une trempe supérieure , étoient parfaitement sympathiques ; & les vœux de leur amitié venoient tous se réunir sur moi.

Bientôt la belle Artémise prit l'habit de Religieuse. Elle étoit adorable sous la guimpe & le voile. Je lui trouvois quelque chose d'angélique. J'en avois plus de plaisir à me voir servi par elle ; & il sembloit qu'elle s'en acquittoit avec un redoublement de complaisance & d'ardeur.

Enfin , le Gouverneur entendit parler bien positivement des Docteurs du Magnétisme. Il se rappela mon histoire , & vit que je n'avois pas tant de tort qu'on l'avoit cru ; que par conséquent je pouvois bien n'être pas si excessivement fou. Il pensa qu'il pourroit tirer de moi des lumières pour la découverte

de ces honnêtes gens. il me fit venir.
 « Hé bien , me dit-il , on prétend que
 » vous êtes guéri ? — M. le Comte,
 » lui répondis-je , je n'ai jamais été ma-
 » lade de la maladie dont on m'a sup-
 » posé atteint. — Racontez-moi donc ,
 » reprit-il , ce que vous avez vu chez ces
 » gens au Magnétisme. On dit que cela
 » est singulier ».

Je fis alors à S. E. un récit très-circonf-
 tancié. « Cela est plaisant , me dit ce
 » Seigneur ; je ne m'étonne pas qu'on
 » vous ait pris pour un fou. Si ce que
 » vous dites n'étoit pas prouvé , cela
 » pourroit paroître absurde. C'est mon
 » affaire à présent de veiller sur ces
 » mysteres. Quant à vous , mon cher ,
 » guéri ou non , il paroît que vous n'êtes
 » pas fou ; & que , par conséquent , on
 » peut vous rendre votre liberté. Vous
 » êtes donc parfaitement libre dès ce
 » moment. Je fais plus. Il faut bien vous
 » accorder quelque petit dédommage-
 » ment. Nous avons reçu dernièrement ,
 » au service de l'Empereur , un jeune
 » Officier , votre intime ami , nommé
 » Chéri. Il est bien foible , bien déli-
 » cat ; mais je fais qu'il a de la bra-
 » voure. D'ailleurs il a la conduite la
 » plus régulière de tout le Régiment.

» Je crois lui faire un cadeau , aussi bien
 » qu'à mon Souverain , de vous enga-
 » ger dans le même service. Je fais le
 » grade que vous occupez dans celui
 » d'Angleterre ; il faut vous en donner
 » ici l'équivalent. Recevez donc , mon
 » cher ami , ce brevet de Colonel , que
 » j'ai eu soin de faire dresser & signer
 » pendant votre détention. Je compte
 » que j'aurai toujours à m'applaudir de
 » l'acquisition que je fais aujourd'hui » .

Je reçus , avec la plus vive reconnois-
 sance , le brevet que me présenta S. E. ,
 & je lui peignis mes sentimens , d'une ma-
 niere qui lui prouva démonstrativement
 que je jouissois de toute la plénitude de
 mon bon sens.

Je m'étois levé fou , me voilà Colonel.
 Il falloit changer de logement comme
 de situation. J'allai à l'Hôtel - Dieu pren-
 dre congé des Médecins , des malades ,
 des Religieuses , & sur-tout de ma petite
 Artémise. Quand elle me vit habillé ,
 ma figure parut lui causer la plus douce
 impression. Il fallut me résoudre à lui
 dire que je venois lui faire mes adieux.
 Je lui racontai le changement arrivé su-
 bitement dans ma situation. Je lui dis ,
 du fond de mon cœur , que je regrettois

l'état de malade , qui , du moins , me faisait jouir de sa société & de ses soins. Je la vis abattue , & quelque temps muette. Comme un tendre regret transpiroit aussi dans ses beaux yeux ! J'exhortai cette fille angélique à en faire autant que moi , à quitter cette retraite , & à retourner dans le monde , pour en faire l'ornement. Elle parut fâchée d'avoir pris l'habit ; mais elle me dit qu'elle ne pouvoit le quitter , au moins si-tôt. « Ah ! » que vais-je faire ici sans vous ? ajouta-t-elle d'un ton pénétré ». Je lui fis les promesses les plus solennelles de ne l'oublier jamais , & de venir la voir le plus souvent qu'il me seroit possible. Je l'embrassai tendrement , je la quittai baignée de pleurs ; & je m'enfuis le cœur serré.

Fin du Livre cinquieme.

SECONDE SUITE

DE

L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE SIXIEME.

LA Princesse me reçut avec ravissement. Adélaïde parut avoir les mêmes sentimens ; mais les pleurs s'y joignoient , & un fond de mélancolie perçoit dans ses yeux , à travers les rayons de la joie. Je fus reçu à bras ouverts par tout le monde ; mais chacun me félicitoit sur ma guérison parfaite. Il passoit donc pour constant que j'avois été fou. J'avois beau le nier. « Rien de plus naturel , disoit-on , que cette négation formelle ; mais » rien de moins croyable ». Je ne pouvois digérer une opinion si peu flatteuse pour moi , & si bien répandue dans le public.

Le plaisir d'être libre , & de vivre chez la Princesse avec mon Adélaïde , me con-

solloit de cette petite disgrâce ; mais dès le lendemain , je ne vis plus mon Amanté. La Princesse me dit que l'inhumaine avoit absolument voulu retourner à son couvent , qu'elle refusa de me faire connoître. « Ah ! c'en est fait , me dis-je avec amertume , j'ai perdu le cœur d'Adélaïde. Je l'ai trop mérité : mais , Dieu ! si quelque rival me l'enlevait !... Quelque rival ! ô Ciel !... Je punirois le traître ».

Chéri entra , tandis que je prononçois ces mots. Il voulut d'abord se retirer , mais je le retins. « Eh quoi , Chéri ; lui dis-je , vous , mon unique ami , vous me fuyez , vous refusez de partager , avec un second vous-même , les peines & les consolations qu'il peut avoir !... Après une amitié si tendre , & qui paroïssoit devoir être inviolable !... Vous étiez mon ami , vous êtes à présent mon confrère , vous ne pouvez vous dispenser de me voir. . . Ah ! Chéri , tout le monde m'abandonne , & vous m'enfoncez le poignard dans le cœur ». Chéri ne put retenir ses larmes. « Mon bon ami , me dit-il d'une voix entrecoupée , si vous saviez tout , loin de me faire des reproches , vous me plaindriez. — Vous n'êtes

„ pas le seul repris-je, qui s'effraye de
 „ moi, la cruelle Adélaïde me fuit. Quand
 „ tous les obstacles sont levés pour notre
 „ union, quand nous pourrions aller au
 „ pied des Autels prononcer les sermens
 „ qui nous rendroient heureux... elle
 „ s'ensevelit dans un cloître, & m'envie
 „ jusqu'au plaisir de comploter sa retrai-
 „ te ! — Ah ! mon cher Catandin, re-
 „ prit Chéri, les larmes aux yeux, il y
 „ a de grands obstacles que vous ne
 „ connoissez pas ; ils sont insurmonta-
 „ bles. — Ils sont insurmontables ! re-
 „ pris-je ; ah ! cruel ! — Qui, repliqua-
 „ t-il, il est trop vrai ; Adélaïde ne peut
 „ jamais être à vous ; il faut que vous
 „ y renonciez. — Ah ! barbare, m'écriai-
 „ je, vous me jetez dans la consternation.
 „ Moi, renoncer à mon Adélaïde !...
 „ Ah ! jamais... Non, Chéri, ne me
 „ faites jamais une pareille proposition ;
 „ je la prendrois pour une injure. Et
 „ que ferois-je, grand Dieu, dans l'U-
 „ nivers sans mon Adélaïde ? — Et,
 „ reprit Chéri, n'y a-t-il donc qu'elle au
 „ monde, qui puisse être quelque chose
 „ pour vous ? Et ne pouvez-vous trouver
 „ aucune femme qui vous dédommage de
 „ sa perte ? — Et qui voulez-vous, m'é-

» criai-je , qui puisse remplacer , à mes
 » yeux , mon Adélaïde ? est-il une fem-
 » me dans le monde que je puisse lui
 » comparer ? — Ah ! mon ami , repartit
 » le jeune homme , vous vous exagérez
 » son mérite. La Princesse Gémelli , no-
 » tre constante bienfaitrice , quoique l'a-
 » mour ne vous parle pas en sa faveur ,
 » n'est-elle pas digne d'être comparée à
 » votre Adélaïde ? Que lui manque-t-il ?
 » Beauté , fortune , naissance , les dons
 » réunis de l'esprit & du cœur !... Un
 » amour pour vous... — Un amour ! ar-
 » rêtez , répliquai-je vivement , la Prin-
 » cesse est au-dessus de cette foiblesse ,
 » C'est une Divinité tutélaire , que je
 » révere avec tendresse , comme un être
 » céleste. Penser à l'amour vis-à-vis d'elle ,
 » ce seroit , à mes yeux , une espece de
 » profanation. Je suis fier des sentimens
 » d'intérêt & de bonté dont elle m'hon-
 » nore ; mais je croirois l'outrager , si j'o-
 » sois penser que l'amour pût lui parler
 » en ma faveur. Rappelez-vous toute sa
 » conduite avec nous , & respectez notre
 » auguste bienfaitrice. — Ah ! mon cher
 » ami , reprit Chéri , depuis sa dernière
 » maladie , depuis les tendres soins que
 » vous lui avez si justement prodigués ,

» elle est bien changée. Voyez la langueur
» qui couvre son visage, & sa santé qui
» s'altère chaque jour. Oh ! mon cher
» Cataudin , c'est à vous à lui sauver une
» seconde fois la vie. — Et que faut-il
» faire ? demandai-je tout ému. — Il faut
» l'épouser , répondit Chéri. — Vous n'y
» pensez pas , repris-je. La Princesse ne
» songe point à commettre , avec moi,
» une si haute sottise. Si je me proposois,
» je serois sûrement très-dédaigneuse-
» ment refusé ; elle mépriseroit un mal-
» heureux transfuge qui voudroit lui pré-
» senter le rebut d'Adélaïde. La Prin-
» cesse est noble & pure dans ses géné-
» rosités ; la soupçonner du motif dont
» vous parlez , la croire capable de dé-
» pouiller celle qu'elle a comblée de ses
» bienfaits , ce seroit l'outrager. Pouvez-
» vous , Monsieur , vous vanter d'avoir
» son aveu , pour me faire une pareille
» proposition ? — Non sûrement , répon-
» dit Chéri. — Avez-vous du moins,
» repris-je , celui d'Adélaïde ? — Je ne
» puis , répliqua-t-il , vous rien dire là-
» dessus. Je parle selon mon cœur. Je
» dis les choses comme je les sens.
» Vous ferez ce que vous voudrez ».
A ces mots , Chéri me quitta , un peu

couroucé en apparence , mais cependant avec je ne fais quoi de tendre encore & de touchant dans ses regards.

Cette conversation m'avoit beaucoup affecté. J'allai me promener sur le bord du canal , en réfléchissant à ce que venoit de me dire Chéri. « Quoi ! me disois-je , la Princesse pourroit-elle songer à m'épouser ? Elle y a pensé autrefois ; mais c'étoit avant de connoître Adélaïde. Depuis ce temps , elle nous a toujours témoigné , à tous deux , l'amitié la plus pure , la plus noble , & la plus désintéressée. Elle a fait ce qu'elle a pu pour m'unir à mon Amante ; elle n'est point capable de vouloir m'enlever à sa protégée. Il est vrai que , depuis sa maladie , elle paroît me regarder plus particulièrement & plus tendrement que ci-devant ; il est vrai qu'elle tombe dans une langueur alarmante , & que je surprends souvent son œil fixé sur moi avec un touchant intérêt ; mais les hommes sont toujours portés à se flatter , à interpréter en leur faveur les choses les plus indifférentes. Ah ! j'ai de grandes obligations à cette Princesse ; mais me condamner

» roit-elle à la payer aux dépens d'Adèle ?
 » laide , aux dépens de tous mes vœux ?
 » Mon Amante consentiroit-elle à être
 » sa victime ? » Je restai long-temps absorbé dans mes réflexions , flottant dans une mer d'incertitudes ; mais toujours décidé à ne pas sacrifier mon unique Amante.

Chéri lui ressembloit plus que jamais , à cette Amante adorée. J'avois eu le bonheur de la voir plusieurs fois depuis quelque temps. Il est vrai qu'elle avoit soin de se cacher le visage le plus qu'elle pouvoit ; mais j'en avois assez vu pour reconnaître qu'elle étoit le vrai portrait de Chéri. Depuis que ce jeune homme étoit au service de l'Empereur , il portoit , comme moi , de petites mouches qui le déguisoient un peu. J'ai tout lieu de croire qu'elles étoient postiches ; car il ne paroissoit pas encore avoir l'ombre d'un poil follet. Mais il avoit le teint brillant. On disoit , tant pour la beauté de ses traits , que pour la douceur de son caractère & la régularité de sa conduite : « C'est une vierge ». On n'étoit pas moins persuadé de sa valeur. Plusieurs Officiers même avoient cherché à le tuer : l'épée , à la main , & il s'étoit toujours si bien montré , qu'il leur

en avoit fait passer l'envie : mais j'appris une chose singulière sur le compte de ce jeune homme si sage. Le bruit se répandit qu'il avoit fait un enfant d'une fille ; (car c'est ainsi qu'on s'exprimoit grossièrement), & qu'il alloit être forcé de l'épouser.

Je fus justement surpris de cette nouvelle qu'on me débita de tous les côtés. Je restai quelques jours dans le silence, vis-à-vis de Chéri, qui paroissoit inquiet, afin de voir s'il m'en parleroit le premier. Il s'en garda bien. Je fus donc obligé de commencer, & de le questionner. Il ne nia point, & me dit, d'un ton assez décidé : « Qu'y auroit-il » de surprenant là-dedans ? Si je répare » ma faute, qu'aura-t-on à me repro- » cher ? — Mon bon ami, lui répon- » dis-je, vous parlez en homme d'hon- » neur ; mais, au nom de l'amitié qui » nous unit, pourrais-je me flatter de » voir cette Beauté ? — Cela est impos- » sible, me répondit-il. » Et il me quitta assez brusquement. Je me sentis enfin offensé de cette conduite. « Je suis » bien bon, me dis-je un peu déprimé, » de conserver de l'amitié pour ce » jeune écolier ; cela n'est pas capable

„ d'attachement. Qu'il ait fait un enfant ;
 „ qu'il épouse sa Déesse, qu'elle soit ce
 „ qu'elle voudra, que m'importe ? »

Cependant je m'informois de tous
 côtés sur le compte de Chéri & de son
 enfant. Tout le monde m'assuroit que
 l'histoire étoit très-vraie ; mais personne
 ne me paroissoit connoître la Beauté
 qu'il avoit fécondée ; ou du moins on
 vouloit paroître l'ignorer, pour ne pas
 me donner la satisfaction de me la faire
 connoître.

Un malheureux me fournit enfin de
 tristes lumières. Ce maudit Abbé Ba-
 file, que j'avois pû pour avoir abusé
 de ma confiance, eut l'adresse de s'y
 insinuer de nouveau. Ce fut la Princesse
 elle-même qui me le recommanda. J'a-
 vois eu le malheur de l'introduire chez
 elle ; & je ne pouvois refuser de com-
 muniquer avec un homme qui étoit ho-
 noré des bontés de ma bienfaitrice. Je
 demandai à ce fourbe, s'il savoit quel
 étoit l'objet des amours du jeune Chéri.
 Il me dit d'abord qu'il l'ignoroit ; mais
 de manière à me faire croire qu'il vou-
 loit me le cacher. Je le pressai, il résista
 quelque temps, & voulut s'envelopper
 du manteau du mystère. Enfin, me
 dit-il ; pourquoi voulez-vous que je
 „ cherche

« cherche à mettre la dissension entre
 » deux amis comme Chéri & vous ? on
 » dit , du moins , qu'il a été votre ami. —
 » Ah ! sans doute , m'écriai-je en soupi-
 » rant. — Mais tout le monde , ajouta-t-il ,
 » y voit du changement. — Le change-
 » ment est visible , répondis - je ; mais
 » j'en ignore la cause. Achevez ; vous
 » allez peut-être me la découvrir.
 » — Vous voyez aussi , reprit-il , du chan-
 » gement dans votre Adélaïde ? — Ah !
 » m'écriai-je , c'est ce qui me déchire
 » le cœur. J'en ignore aussi la raison.
 » Pour suivez ; je tremble. Voici le grand
 » jour des révélations. — Si je vous ap-
 » prends , pour suivre l'Abbé , quelle est
 » la Maîtresse de Chéri , le double mys-
 » tère vous est découvert ». A ces mots ,
 il me sembla que le cruel me lança un
 serpent qui pénétra dans mon sein. « Ah !
 » barbare , m'écriai-je , que dites-vous ?
 » Mais achevez de me percer le cœur.
 » Dites ; quelle est cette Maîtresse ? —
 » Puisque vous le voulez , reprit le per-
 » fide , cette Amante aimée de Chéri ,
 » qui va l'épouser , selon le bruit public ,
 » c'est votre Adélaïde ». A ces mots , je
 pousse un cri , & je reste muet , im-
 mobile , comme frappé de la foudre.
 Il me semble qu'une Furie , sortie des

enfers , me frappe les yeux , de sa torche ardente , & me fait voir un million de lumieres.

Ce changement d'Adélaïde , celui de Chéri , le conseil qu'il m'a donné d'épouser la Princesse , l'assurance barbare qu'il m'a répétée , qu'Adélaïde ne seroit jamais à moi , le bruit qui s'est répandu de son mariage prochain , bruit dont il est convenu lui - même ; toutes ces circonstances désespérantes , réunies , semblent m'offrir le flambeau de l'évidence.

« Quoi ! me disois-je , Adélaïde , la pu-
 » reté même , auroit pu trahir son hon-
 » neur , se seroit exposée à concevoir ,
 » dans son sein , un fruit illégitime , au-
 » roit consenti à trahir le premier choix
 » de son cœur , l'ami de sa tendre en-
 » fance ! & Chéri , ce jeune homme si
 » vertueux , dont tout le monde admire la
 » sagesse , la douceur , & la bonne con-
 » duite , Chéri , lié avec moi par l'ami-
 » tié la plus noble & la plus sacrée , au-
 » roit pu jouer le rôle d'un vil subor-
 » neur , s'exposer au mépris du Public , à
 » celui de la Princesse la bienfaitrice , &
 » trahir son ami ! Non , cela n'est pas
 » possible. — Je veux bien le croire , ré-
 » pondit Basile , avec la plus insigne ma-
 » lignité. Supposez que je n'ai rien dit ;

» j'ai pu me tromper. Vous avez rai-
 » son , tout cela n'est pas possible. Je
 » me rétracte solennellement. — Non ,
 » cruel , repartis-je , non , je vois votre
 » odieuse finesse. Vous avez lancé la
 » trait dans mon cœur , & vous voulez
 » le laisser faire son effet , sûr de m'a-
 » voir empoisonné. Mais il ne sera pas
 » dit que vous aurez avancé des pro-
 » pos si odieux sur le compte de deux
 » infortunés honorés de l'estime publi-
 » que , que vous les aurez couverts d'op-
 » probre & d'infamie , sans vous sou-
 » cier de me donner aucune preuve. Je
 » vous somme de me prouver ce que
 » vous avez avancé , sinon vous m'en
 » répondrez. La vengeance sera terri-
 » ble... — Ah ! reprit l'abbé , voilà ce
 » que je craignois. Je ne voulois pas
 » m'engager dans ces délations qui ré-
 » pugnoient à mon cœur ; mais , puis-
 » que vous voulez des preuves , il faut
 » bien , pour mon honneur , que je vous
 » en fournisse. Parlez donc ; quelles preu-
 » ves exigez - vous ? quelle force doi-
 » vent - elles avoir ? Si Adélaïde a donné
 » son portrait à Chéri , si elle lui a fa-
 » crist vos lettres , croyez - vous que
 » cela prouve quelque chose ? — Et
 » comment pouvez-vous savoir , répon-

« dis-je , qu'il a ces lettres ? On n'affi-
 « che pas ordinairement ces sortes de
 « faveurs. — Mon bon ami , reprit Ba-
 « sile , je suis fâché d'appuyer sur vos
 « blessures , en vous faisant toucher mes
 « preuves au doigt & à l'œil ; mais je
 « vous jure que j'ai vu ces lettres entre
 « les mains de Chéri. — Il ne suffit pas
 « de les avoir vues , répondis-je précipi-
 « tamment , il ne suffit pas même de les
 « avoir lues , il faut les produire sous
 « mes yeux... Barbare , je t'en punirai ;
 « mais achève de me donner une affreuse
 « lumière , & une certitude désespérante.
 « Je veux ignorer , & je brûle d'ap-
 « prendre ».

Basile me donna rendez-vous pour
 minuit. La Princesse devoit aller à la
 campagne avec Chéri. L'indigne déla-
 teur , qui avoit la bassesse de suborner
 les domestiques , devoit me faire entrer
 avec lui dans la chambre du jeune-
 homme , par l'entremise d'une Femme
 de chambre ; & nous devions y voir ,
 à notre aise , tout ce que m'avoit an-
 noncé le traître. Je le trouvai au ren-
 dez vous. Il m'y avoit devancé. Il y
 étoit avec la perfide Suivante toute prête
 à nous faire entrer. J'avoue que je sentis
 des remords d'une conduite si basse. Je

ne pouvois me résoudre à entrer furtivement dans un appartement , à violer l'asile d'un honnête homme , & à lui ravir ses secrets par cette odieuse voie : mais une fatale curiosité m'entraînoit. Je suivis mes lâches guides. Nous trouvâmes , dans un secrétaire , le portrait d'Adélaïde , que j'avois fait faire moi-même , dont je lui avois fait présent ; le mien , que la Princesse lui avoit donné ; une bague tressée de mes cheveux , consacré de l'amour honnête , qui me paroissoit indignement trahi ; une infinité d'autres petits cadeaux que j'avois faits à la cruelle ; & enfin , toutes les lettres que je lui avois écrites. A cette vue , je tombai tout-à-coup à la renverse sur le lit du barbare Chéri. Mes yeux se voilerent un moment des ombres de la mort. Je les rouvris bientôt. L'Abbé voulut m'administrer des secours ; je le repoussai avec horreur , & , sans lui dire un mot , je m'enfuis précipitamment chez moi. Je tremblois de tous mes membres. J'eus cependant la force de me mettre seul au lit , mon domestique étant au bal. Je me couvris beaucoup , pour transpirer & me guérir d'un frisson universel qui me tourmentoit. Je restai long-temps immobile , insensible , dans

la stupeur , presque privé de tout sentiment. Un sommeil de fer me surprit enfin ; mais il fut troublé par des songes cruels , sans suite , sans liaison , de vrais rêves d'un malade. Je voyois Adélaïde , Chéri , qui m'assailloient au fond d'un bois , le poignard à la main ; qui me perçoient & me déchiroient à l'envi la poitrine ; qui m'enterroient encore tout vivant , & qui , après avoir dansé sur ma tombe , s'y joignoient ensemble par des nœuds abhorrés.

Je me levai de grand matin ; mais , pour comble de malheur , j'appris que la Princesse ne reviendrait pas de plusieurs jours. Je me trouvois seul , sans consolation. Ma situation ne pouvoit être plus affreuse. J'allois me promener dans le fatal cimetière dont j'ai parlé , qui n'étoit plus au pouvoir des charlatans. J'errois le soir , dans l'ombre , au milieu des tombeaux. J'y méditois sur mon état déplorable ; j'y formois le projet de quitter Milan , de m'enfuir aux extrémités du monde. Au bout de quelques jours , mon désespoir s'adoucisant , & se changeant par degrés en une mélancolie plus douce , comme un froid glacial qui se desserre & devient humide , j'eus la force de composer , sur

mon infortune , une Romance , dont je fis les paroles & la musique. Je la chantois le soir , dans mon cimetière , sous les rayons paisibles de la lune , en m'accompagnant d'un luth amoureux ; & je versois de douces larmes. Sans doute cet air étoit touchant , puisque j'ai vu plusieurs fois des gens indifférens fondre en pleurs , en me l'entendant simplement chanter.

Pour mon malheur , je ne voyois que l'indigne Abbé. Je le questionnois sur ce qui se passoit dans le monde. Il me disoit ce qu'il vouloit. Je lui demandai si la trahison de Chéri n'avoit point transpiré. Il parut d'abord vouloir faire encore le mystérieux ; mais , pressé par moi , il me dit enfin que cette nouvelle étoit très-répandue , qu'elle faisoit l'entrerien public , qu'on en parloit diversement ; mais , qu'on s'attendoit à un combat singulier entre le Chevalier de Rosameng & Chéri. Je frissonnai de cette idée , & je ne répondis pas. Je sentois , en frémissant , qu'en qualité de militaire , je ne pouvois me dispenser d'en venir à cette horrible extrémité. Quelques jours après , l'Abbé me dit que les Officiers étoient surpris & scandalisés de ce que je ne m'étois pas encore comporté en homme.

d'honneur ; qu'on faisoit des paris dans la Ville , pour ou contre ma conduite brave ou lâche ; que mon honneur ne pouvoit être plus compromis. Il m'apprit, de plus, que le mariage de mon rival devoit se faire le lendemain. Cette nouvelle me rendit ma fureur , & me décida. Je sortis pour chercher mon ennemi. Je le trouvai sur la place du Dôme avec plusieurs Officiers. Je vis qu'on s'attendoit à une explication de ma part avec l'infortuné Chéri. J'abordai ce jeune-homme ; il parut embarrassé devant moi ; mais cependant il s'avança pour m'embrasser. Je le repoussai avec horreur.

« Perfide , lui dis-je , quel est ton projet ? Serpent que j'ai réchauffé dans mon sein , tu veux m'embrasser ! »

Fuis. Je rougis de l'uniforme que je porte , quand je vois qu'il m'est commun avec toi , & que tu le déshonores ».

Chéri voulut se justifier. Les Officiers scandalisés lui dirent : « Monsieur , vous êtes Militaire , vous savez où les gens de notre état portent leur justification. »

Après ce que M. le Chevalier vous a dit , il n'y a pas deux partis ». A ces mots , on nous tourna le dos. Nous restâmes seuls vis-à-vis l'un de l'autre.

Je quittai aussi le malheureux Chéri, qui me tendoit les bras, & qui patoissoit foudroyé. Je lui dis en partant : « Mon- » sieur, je vous donnerai de mes nouvel- » les ». Un ami survenu le soutint & l'entraîna, & je partis furieux.

Je rentrai chez moi, encore tourmenté des accès orageux de la plus violente colere. « C'en est donc fait, me disois- » je, le parti en est pris. L'indigne » Chéri mourra de ma main, ou moi » de la sienne ». Mais bientôt le remords vint succéder à ma colere, & me présenta ses couleurs. J'étois comme un homme égaré dans une forêt, qui, après la foudre & la tempête, entendroit siffler les serpens, rugir les monstres sauvages, & se verroit exposé à en être dévoré. « Malheureux ! me disois-je, que » vas-tu faire ? Plonger la mort dans le » sein de ton ami, assassiner celui qui » te fut cher, qui combattit à tes côtés » pour ta vie, que tout Milan admire con- » me un être angélique, que le Ciel sem- » bloit voir, avec complaisance, uni avec » toi ! Et que dira la Princesse ? ... Ah ! » fût-il, à mon égard, l'homme du monde » le plus coupable, il doit être sacré pour » moi, puis qu'il est sous la protection » de mon adorable bienfaitrice. Et la

» cruelle Adélaïde !... Ne lui porterais-
 » je pas aussi la mort dans le sein , en
 » immolant son nouvel Amant ? Elle le
 » mérite sans doute aussi , la perfide ; mais
 » puis-je tourmenter Adélaïde , quoi-
 » qu'elle soit coupable » ?

Le maudit Abbé vint. Il me plaignit beaucoup de la dure nécessité où il me voyoit de me battre contre mon ami. Je lui peignis mes remords. Il n'osa les combattre de front. Il affecta même d'y applaudir : « Mais , ô fatal honneur ! s'é-
 »crioit-il , idole des braves guerriers ,
 » faut-il que des remords si vermineux se
 » taisent devant toi , & paroissent une
 » lâcheté révoltante , qu'on doit repous-
 » ser avec horreur ? — Mais pourquoi ,
 » interrompis-je , immoler un ami ? Suis-
 » je si sûr de son crime ? Il a mes
 » lettres ; qui sait s'il ne les a pas vo-
 » lées ? Du moins je n'ai pas vu les
 » siennes. Il faut , pour le croire cou-
 » pable , que je voye des preuves de
 » sa main , ou que j'en entende de sa
 » bouche ».

L'odieux Abbé parut assez mécontent de mes réflexions. Il fronçoit le sourcil & ruminoit en lui-même. Enfin , je le vis sortir sans me dire un mot ; mais paroissant couvrir quelque dessein.

Une heure après , je me promenai dans le Jardin de la Princesse. J'entrai sous un berceau , pour rêver à ma triste aventure. J'étois aussi immobile qu'un homme qui seroit plongé dans un profond sommeil.

Bientôt je fus tiré de ma rêverie par la voix de Chéri même , que j'entendis parler près de moi. Je regardai doucement entre les feuillages , je l'aperçus , & je fus tenté de voler dans ses bras , pour lui fournir les moyens de se justifier : mais je le vis tout entier à la conversation qu'il avoit avec Basile. Le scélérat l'avoit amené là , par une perfidie , pour me mettre à portée d'entendre tout ce qu'il diroit. Ce malheureux s'étoit aussi insinué dans la confiance de l'infortuné jeune-homme. Ils s'assirent sur un banc auprès de mon berceau. Je me disposai à les écouter , je pouvois les entendre.

« Mais , disoit l'Abbé , ne pourriez-
 » vous pas chercher à le voir , pour
 » vous justifier à ses yeux , pour le sa-
 » tisfaire ? — Et , répondit Chéri , quelle
 » justification voulez-vous que je pro-
 » duise devant lui ? Quelle satisfaction
 » puis-je lui donner ? Il veut épouser
 » Adélaïde ; & moi je ne veux pas qu'il

» l'épouse. — Mais enfin , reprit l'Abbé ,
 » il va donc se trouver seul dans le
 » monde , privé de ce qu'il aime. Ah !
 » vous êtes cruel à son égard. — Moi
 » cruel ! répliqua vivement Chéri : je
 » veux qu'il épouse une Princesse ado-
 » rable , qui est la réunion de toutes
 » les vertus & de toutes les perfections ,
 » à qui il doit tout. — Mais enfin , dit
 » Basile , que ne le menez - vous voir
 » son Adélaïde ? Peut-être la voix de
 » cette personne , qu'on dit si belle ,
 » auroit quelque poids sur son cœur ,
 » & l'engageroit à faire ce que vous
 » désirez. — Moi , répondit Chéri , que
 » je le mène voir Adélaïde , pour que
 » tout son feu renaisse auprès d'elle ,
 » & qu'il devienne plus incorrigible
 » que jamais ! Je sais combien il devient
 » fou en présence de cette fille ; je
 » veux qu'il ignore ce qu'elle est de-
 » venue , afin que je sois obéi ; car
 » enfin cela est fixé dans mon cœur.
 » Jamais Cataudin n'épousera Adé-
 » laïde ; & je m'y opposerai de tout mon
 » pouvoir ».

« Ah ! perfide , m'écriai-je , en for-
 » tant du berceau ; j'en suis donc sûr
 » enfin , c'est donc toi qui es le véritable
 » artisan de mes maux ! je l'ai entendu

» de ta propre bouche. C'est toi qui ne
 » veux pas que j'épouse Adélaïde ! Rends
 » grace à la Princesse, que je révere &
 » dont je respecte la demeure , si je ne
 » te punis pas sur le champ ». En di-
 » sant ces mots, je lui appuyois brutale-
 » ment le poing sur le visage. Il étoit muet
 » & immobile , & me regardoit d'un œil
 » douloureux , mais tendre.

Dans ce moment, nous sommes abor-
 » dés par quatre Officiers qui venoient
 » pour voir Chéri. « Allons , mes amis ,
 » dirent - ils , il n'y a pas moyen de vous
 » en défendre. Nous venions pour ten-
 » ter un dernier effort , malgré les lois
 » de l'honneur , que vous auriez déjà
 » dû suivre ; nous voulions voir s'il n'y
 » auroit pas quelque biais pour récon-
 » cilier deux amis si étranges que vous ,
 » sans en venir à l'extrémité honorable
 » que vous semblez craindre tous les
 » deux ; nous en rougissons pour vous ;
 » mais enfin il n'y a plus moyen de
 » reculer. Nous voulons régler cela. Il
 » ne faut pas que deux aimables jeunes-
 » gens , comme vous , périssent. Au pre-
 » mier sang , morbleu ! cela suffit ; après
 » cela , vous vous retrouverez les meil-
 » leurs amis du monde ».

Je voulois me retirer sans rien dire ; mais deux de ces écervelés me suivirent, deux autres restèrent auprès de Chéri. Je tâchois de me défaire d'eux ; mais je n'en pus venir à bout. Ils vouloient absolument diriger notre combat, s'en rendre maîtres. « Nous vous servirons de » témoins, me dirent-ils. Les deux autres rempliront le même office auprès » de Chéri. Nous arrangerons tout pour » vous faire soigner tous deux, en cas » de blessures, & pour vous mettre en » lieu de sûreté ». Il fallut absolument prendre l'heure & le lieu. Le moment fut fixé au lendemain, à six heures du matin. Le lieu fut un endroit écarté dans la campagne, caché par des arbres, mais proche du grand chemin. Il fut réglé que je laisserois à mon adversaire le choix des armes ; & mes extravagans témoins partirent, pour lui faire part de nos arrangements, & lui donner l'heure & le lieu du rendez-vous.

Je passai la nuit la plus terrible, dans des songes orageux. Je me voyois, comme Oreste, tourmenté, par les Furies, qui m'offroient la tête de l'infortuné Chéri, me reprochant de l'avoir massacré. J'entendois une voix qui planoit sur

les vents , la pluie & le tonnerre , & me crioit : « Arrête. — Ah ! me disois - je , » sa ressemblance seule avec mon Adé- » laïde ne devoit-elle pas me le rendre » sacré ? » Je m'éveillai tout transi , couvert d'une sueur froide , maudissant les malheureux témoins qui m'entraînoient à un combat funeste que je me reprochois ; & il est certain que , sans eux , je n'aurois pas poursuivi cette déplorable vengeance. J'aurois cédé à la voix des remords. Ces barbares entrèrent chez moi dès cinq heures du matin. Il fallut me lever. Mes genoux trembloient , quand je fus debout. Je fis mes efforts pour déguiser à mes témoins ce secret inconvenient. Je m'habillai avec peine , & je les suivis avec mon épée & deux pistolets. Je marchois péniblement. J'avois , à mes yeux , l'air d'un patient qu'on mène à la mort. Un vent très-violent nous souffloit au visage , & paroissoit me repousser. Je cédois presque à sa violence ; & mes deux barbares me tiroient , pour me faire surmonter cet obstacle. Il me sembloit que j'étois entraîné par les Euménides. « Malheureux ! » me disois-je , la nature même t'arrête ; » l'Être suprême fait souffler l'Aquilon

» fougueux contre toi , pour empêcher
» le crime ».

Nous arrivons sur la place fatale. Je crois sentir que la terre tremble sous mes pas. Je vois déjà , sur la grande route ; une chaise de poste pour le vainqueur , une litière & un Chirurgien pour le vaincu. Chéri ne tarda pas à paroître avec ses conducteurs. Ils étoient exactement obligés de le soutenir par-dessous les bras. Il étoit pâle & mourant ; oh ! c'étoit bien lui qui avoit l'air d'être conduit au supplice. En le voyant , je sentis un frisson qui parcourut toutes mes veines. Il ne m'avoit jamais paru ressembler , d'une manière si frappante , à mon Adélaïde. Il me sembloit que c'étoit elle-même que j'allois immoler. Toute ma tendresse se réveilla dans mon cœur. Je fus tenté de voler dans les bras de mon ami. Il se précipita tout-à-coup dans les miens. Il inonda mon visage de ses douces larmes. Oh ! comme je le plaignois , comme je devenois un monstre à mes yeux !

Cependant j'entendois les Officiers dire , en parlant de Chéri : « Ce n'est
» pas un homme que cela ; il a la figure
» d'une jeune fille , il en a l'âme & la
» foiblesse. — Arrêtez , m'écriai-je , il

» a su se montrer mieux qu'aucun de
 » vous. Si vous l'aviez vu sur mer, dans
 » les combats, vous auriez admisé sa
 » valeur. Il va vous en donner des preu-
 » ves. — Qu'il se hâte donc un peu,
 » aussi bien que vous, répondirent ces
 » extravagans ; car enfin nous ne savons
 » que penser. Nous ignorons si vous êtes
 » parfaitement guéri de la maladie dont
 » on vous a traité à l'Hôtel-Dieu, &
 » si cette maladie n'a point remplacé
 » la valeur qu'on vous prôtoit aupara-
 » vant ». Les insolens osoient me trai-
 » ter de lâche ou de fou. « S'il ne faut
 » que vous prouver, leur dis-je, que
 » cette valeur n'est pas remplacée, je le
 » prouverai sans peine à celui d'entre
 » vous qui osera se présenter, à tous
 » les quatre l'un après l'autre, si vous
 » voulez. Je serai plus empressé quand
 » il sera question de me montrer con-
 » tre vous, que contre mon ami. —
 » Fort bien, dit avec dédain l'un de
 » ces Messieurs, voilà ce que l'on ga-
 » gne à servir de pareilles gens. — Mon-
 » sieur, reprit un autre, commencez
 » toujours par terminer l'affaire dont il
 » est question, & nous verrons après,
 » qui de nous daignera se charger de
 » vous apprendre à vivre ».

« Allons , Chéri , mon ami , m'écriai-
 » je , il faut en découdre ; il faut prou-
 » ver à ces Messieurs que nous avons du
 » cœur , afin de les punir d'en avoir
 » douté. Tiens , mon ami , je te donne
 » le choix des armes , prends ton épée
 » ou ce pistolet ». Chéri , détournant
 les yeux , prend le pistolet. « Cruel ! tu
 » veux donc ma mort ? lui dis-je d'un
 » ton pénétré ». Je croyois qu'il se con-
 tenteroit de l'épée , au premier sang.
 Nous tirons au sort , & son arrêt me con-
 damne à risquer , le premier , d'immoler
 mon ami. A travers la pâleur mortelle
 qui couvroit son visage , je crus y voir
 percer quelque signe de joie ; de ce que
 je devois tirer le premier. Il se tint
 immobile , en position de recevoir la mort.
 O Ciel ! j'avois là mon ami devant les
 yeux , un des plus beaux ouvrages du
 Créateur , qui se présentoit à mes coups ;
 & il falloit , de sang froid , lui brûler la
 cervelle ! Je n'en avois pas la force. L'a-
 mitié , les remords , les vertus , les Fu-
 rries , tout me retenoit. Je voyois mille
 éclairs battre sur mes yeux. La terre s'en-
 fuyoit sous mes pieds. Trois fois je sou-
 levai mon bras pour commettre le crime ,
 trois fois mon bras tremblant retomba. En-
 fin : « Je ne serai point barbare à cet excès ,

» m'écriai je, tirons ». J'éleve mon bras, le coup part... Non ce n'est pas moi qui ai frappé mon ami. J'élevois la main pour tirer en l'air. Un malheureux me tire le bras tandis que je lâche le coup, en change la direction, & la balle sacrilège va se plonger dans le sein de l'infortuné Chéri. Ses deux témoins le soutiennent, & lui crient : « Vengé-toi ». Les deux miens furieux jettent dans un fossé le malheureux qui m'a voulu arrêter le bras. « Ah ! mon ami, m'écriai-je, je n'ai pas voulu te frapper ; mais je suis un montre, punis moi ». Je me tiens fixe, dans l'attitude nécessaire pour recevoir la mort que j'implôre. Chéri me peint, dans ses yeux, le plus tendre intérêt. Il a la force de faire ce que je n'ai pas eu le bonheur d'exécuter ; il tire en l'air son pistolet, me donne la vie, & tombe.

Tout à coup nous entendons crier : « Arrête, arrête ». C'est la Princesse qui arrive à six chevaux, qui se précipite de la portière. C'étoit son Couteur qui avoit eu la force d'arriver avant elle, qui n'a pas eu celle de parler, qui, voulant me retenir le bras, pour empêcher le coup, lui avoit donné la plus affreuse direction. « Ah ! malheureux, s'écrie la Princesse, » épargne ton Adélaïde » Mon Adélaïde,

ô Ciel ! il n'est plus temps. Chéri étoit Adélaïde. Elle mouroit par mes mains ; je vis son beau sein qu'on découvrit , je vis le sang qui en couloit , je crus voir la foudre tomber sur moi , le Ciel s'écrouler sur ma tête. Oh ! que n'avois-je un gouffre ouvert à mes pieds ! que n'avois-je un bûcher allumé ! je m'y serois jeté. Je saute , comme un éclair , sur l'épée d'un témoin , je me la passe au travers du corps , & je me précipite sur l'herbe , dans les bras de mon Amante. Mon sang se confond avec le sien. Elle soulève ses yeux appesantis : quel tendre amour s'y peint à travers les ombres de la mort !

« O mon ami ! dit elle , qu'as-tu fait ?
 » O ma noble amie , quelle affreuse lumeniere vous avez offerte à cet informé ! Vous lui donnez la mort la plus
 » cruelle , ou des remords éternels. —
 » Ah ! malheur à moi ! s'écrioit la Princesse. Pourquoi ai-je été si fidelle à
 » votre funeste mystere ? C'est moi qui
 » suis la cause de votre mort à tous
 » deux. Chere & cruelle Adélaïde , c'est
 » à mon fol amour que tu voulois t'im
 » moler , malgré moi » !

Cependant , au lieu de perdre le temps à nous écouter , on nous soignoit. J'entrevois que plusieurs personnes arrivent.

Déjà je ne voyois plus qu'au travers d'un nuage. Il me sembloit pourtant que , parmi les nouveaux venus , je distinguois le Médecin de l'Hôtel-Dieu , qui se vantoit de m'avoir guéri. Je crus entendre qu'il crioit : « Je l'avois bien dit que cet homme-là n'étoit pas guéri. Je réclame ce » malade ». Je sens qu'on me tiraille en divers sens , qu'on paroît se disputer mon individu agonisant. Je sens mon cœur defaillir. L'ombre s'étend sur mes paupieres ; l'Univers disparoît...

Fin du Livre sixieme.

SECONDE SUITE

DE

L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE SEPTIEME.

JE rouvre enfin les yeux. Je me vois sur un lit , entre les bras d'une Religieuse qui fixe sur moi ses doux regards, & qui me baigne de ses larmes. C'étoit la tendre Artémise. « Ah ! mon bien aimé , » me dit-elle , vous vivez , je respire. — » O ! ma chere Artémise , lui répondis-je , c'est vous qui me sauvez la vie : » elle me feroit odieuse de la part de » tout autre ; elle m'est précieuse de » votre main seule. Mais où suis-je ? Où » est mon Adélaïde ? — Tout va bien , » mon ami , reprit Artémise , vous êtes » à l'Hôtel-Dieu. Notre premier Médecin vous a réclamé , comme un malade dont il n'avoit point terminé la guérison. La Princesse Gémelli vou-

» loit vous faire transporter chez elle,
 » pour vous soigner avec Adélaïde ; mais
 » le barbare l'a emporté. — Et mon Adé-
 » laïde ? m'écriai-je. — Elle est aussi bien
 » qu'elle peut être , répondit Artémise ;
 » on ne juge pas sa plaie mortelle ;
 » ni la vôtre , mon bon ami. Soyez sans
 » inquiétude sur cette chère personne ;
 » vous savez qu'elle est entre bonnes
 » mains. La Princesse n'épargnera rien
 » pour la sauver ; & quant à vous ,
 » mon cher ami , tant qu'il me restera
 » un souffle , je l'emploierai pour vous » .
 Je baisai tendrement la main de cet
 Ange tutélaire. « O Vierge pure & cé-
 » leste , lui dis-je , vous perdez vos
 » soins pour un scélérat. Ah ! qu'Adé-
 » laïde vive ; & que je sois rayé du
 » nombre des vivans ! Quoi ! vous ,
 » ame chaste , innocente , vous daignez
 » vous intéresser en faveur d'un mon-
 » tre que l'Univers doit abhorrer ! Ah !
 » quel baume sur les plaies affreuses de
 » mon cœur , que l'intérêt d'une ame si
 » belle » !

Je commençai alors à sentir ma bles-
 sure ; elle étoit très-douloureuse ; mais
 Artémise m'assuroit qu'on ne la jugeoit
 pas mortelle. Quel rendre intérêt se
 peignit dans ses yeux , quand elle vit

dans les miens l'impression de la douleur ! Il falloit tous les soins d'une si charmante personne , pour me faire supporter la vie , pour m'empêcher de repousser avec horreur tout ce qui tendoit à me la conserver : que dis - je ? Artémise me la rendoit presque douce , malgré l'horreur de ma situation. Cette jeune bienfaitrice me faisoit une si douce impression , que je goûtois presque une sorte de plaisir à être malade , pour avoir l'avantage d'être soigné par elle. Il est vrai que le zèle & le tendre amour , qui assaisoient ses soins , les rendoient délicieux.

Cependant j'étois justement surpris de ne point voir la Princesse. Cette noble amie me savoit blessé dangereusement , & elle ne daignoit , ni visiter son protégé , ni lui donner de ses nouvelles.

« Malheureux Cataudin , en étois - tu
 » digne ? Après tant d'imprudences ou
 » plutôt de forfaits , n'as - tu pas dû
 » laisser sa patience & ses bontés ?... Et
 » mon Adélaïde , qu'est - elle devenue ?
 » On m'assure qu'elle va très - bien ;
 » mais tant que je ne l'apprends pas
 » de sa bouche , ou du moins de sa
 » main , je n'ose me fier aux rapports
 » les plus favorables ».

Pour

Pour comble de malheur je m'ap-
percevois que l'indigne Médecin ne m'avoit
réclamé que comme un fou , puisqu'il faut
le dire ; & s'il réussissoit à me guérir
de ma blessure, ne voudroit-il point me
faire enfermer aux Petites-Maisons ? Et
ne le méritois-je pas ? N'avois-je pas fait
l'acte de folie le plus complet & le plus
cruel ? Et la Justice d'ailleurs ne voudroit-
elle pas se mêler des suites de cette af-
faire ? Assassin , suicide , ou fou , quelles
alternatives !

Mon inquiétude empirait mon état ,
& ne permettoit pas aux remèdes d'opé-
rer leur effet. Arémise me représentoit
tendrement cette influence dangereuse
de mon esprit malade ; elle m'invitoit à
être plus tranquille , par les motifs les
plus touchans , par les soins les plus com-
plaisans : mais , hélas ! mon inquiétude
augmentoît tous les jours. Je ne recevois
point de nouvelles de la Princesse. Etoit-
elle malade elle-même ? Etoit-elle assez
irritée contre moi , pour ne plus vouloir
entendre parler du malheureux Rosame-
ne , pour me rejeter loin d'elle , malgré
ma situation douloureuse , qui sollicitoit ,
du moins , sa pitié ? L'une & l'autre idée
étoit aussi désespérante. Je n'apprenois

dans les

leur !

charn

port

po

d

ALICE

me

me

VENFURIER

de mon Adélaïde. On

qu'elle alloit bien,

elle étoit ; mais je

de sa part, per-

Pas une âme ne me

horrible enveni-

, & me menaçoit d'une

Le détesta-

ne visiter. Le regar-

qui avoit beau-

mes malheurs, par les

qu'il m'avoit faits, je

« Ah ! fuis, m'é-

contente-toi de

la mort, aussi bien qu'à

Le lâche se mit à

hypocrite, auprès de

Chevalier, me

m'écouter ; je viens de

Francille Gémellin — De la

est-il vrai, lui

preuve en offres-tu ? Don-

Je n'en ai point,

Je n'en ai point,

scélérat, ré-

le Chevalier,

encore un coup,

le n'ai point de

parce qu'elle n'a

vous écrire ; & je vais vous en dire
 la raison , en vous apprenant ce qu'est
 devenue cette protectrice chérie. —
 » Qu'est-ce donc qu'elle est devenue ;
 » m'écriai-je ? — Monsieur le Chevalier ;
 » reprit-il , vous savez qu'elle avoit fait
 » transporter Mademoiselle Adélaïde
 » chez elle. Elle lui a prodigué les plus
 » tendres soins. Elle a passé la nuit au-
 » près d'elle ; & l'on commençoit à bien
 » augurer de cette chère personne. —
 » Ciel ! m'écriai-je , auroit-elle changé ,
 » auroit-elle empiré ? — Pour Dieu ! dai-
 » gnez m'écouter , répliqua le fourbe.
 » Le lendemain matin , la Princesse , qui
 » vous aime , alloit sortir pour venir vous
 » voir. Tout-à-coup des envoyés secrets
 » l'ont arrêtée par ordre du Gouverne-
 » ment ». A ces mots , je pousse un cri ,
 & je reste quelque temps immobile &
 muet , regardant le malheureux qui m'a-
 voit fait ces cruels rapports.

« Qu'a-t-elle donc fait , dis-je enfin
 » au scélérat ? — On l'ignore , répon-
 » dit-il. On ne lui a pas donné le temps
 » de regarder autour d'elle , de dire un
 » mot à qui que ce soit , d'écrire une
 » syllabe. — Et mon Adélaïde , repris-je
 » en frémissant , qu'est-elle devenue ?

» — Vous jugez bien, dit-il, qu'un pa-
 » reil coup de foudre... dans une pa-
 » reille circonstance... Je ne fais que
 » vous dire... au moins, si elle y suc-
 » comboit, ce ne seroit pas vous qui
 » l'auriez immolée. C'est le Gouverne-
 » ment, c'est cette nouvelle affreuse de-
 » la détentio[n] de la Princesse. — Elle
 » respire donc encore ? lui répliquai-je,
 » — Mais, reprit-il, j'ai tout lieu de le
 » croire. — Malheureux ; interrompis-je,
 » tu ne fais que le croire ; & où est-
 » elle ? — C'est ce que j'ignore, répon-
 » dit-il ; mais soyez sûr que je la décou-
 » vrirai, si elle existe encore. — Si elle
 » existe encore, m'écriai-je ! Son existence
 » est douteuse, & la Princesse est partie,
 » & l'on ignore sans doute où elle est
 » renfermée. O Ciel!... »

* * *

Dans un instant de calme, où la ma-
 ladie me laisse quelque ombre de repos,
 je reprends ma narration. Je me crois
 menacé d'une fin prochaine, & je veux
 consigner sur le papier la suite de mes
 aventures, aussi loin que je pourrai la
 conduire. Je prie la tendre Artémise,
 qui daigne me soigner, & dont le style
 est aussi pur que son cœur ; elle qui
 aura vu mes derniers momens, de ter-

miner mon récit ; quand je ne serai plus.

On sent que tout ce que m'avoit dit le cruel Basile avoit porté de nouveaux coups de poignard dans mon cœur, & rendu ma situation plus déplorable, comme un orage empire l'état d'un malade & le fait tourner à la mort. Je fus tourmenté de la fièvre la plus violente, j'eus le transport, je fus garrotté dans mon lit ; & à mon réveil, je sentis que ce transport ayant confirmé l'idée qu'on avoit de ma folie, si je n'avois pas le bonheur de mourir, je serois condamné à une éternelle captivité.

Ma plaie se rouvrit vingt fois, & mon lit fut baigné de mon sang. Enfin le monstreux Abbé vint me porter le dernier coup. A son aspect abhorré : « Qu'est devenue mon Adélaïde, lui criai-je d'une voix forte » ? Le barbare étoit en grand deuil, un mouchoir blanc à la main, comme un personnage théâtral. Il n'épargna ni les sanglots, ni les larmes, ni les mots entrecoupés. Il me présenta une lettre d'Adélaïde, contenant, disoit-il, ses dernières volontés. Je voulus la lire, je n'en eus pas la force. J'avois un voile répandu sur les yeux. « Mais, barbare, » lui dis je, parle donc, vit-elle encore ? »

Enfin , en paroissant se déchirer la poitrine , en se frappant le sein , le scélérat prononça ces mots terribles • « Elle nous con-
 » temple à présent du haut des Cieux. —
 » Ah ! barbare , lui dis-je en défaillant ,
 » tu as consommé ton ouvrage. Fuis ,
 » tu m'as donné la mort ». A ces mots ,
 je tombai dans le plus profond éva-
 nouissement.

Je ne revins là moi qu'au bout de plusieurs jours ; & je me trouvai toujours sous les regards touchans de la tendre Artémise. Je repensai à la lettre de ma chère Adélaïde. Je me sentis la vue moins nébuleuse , & j'eus la force de lire cette lettre chérie ; je la mets , arrosée de mes larmes , sous les yeux du Lecteur.

Lettre d'Adélaïde à Cataudin.

« O mon cher Cataudin , le premier choix de mon enfance , l'éternel objet de mes vœux & de mes soupirs , pourquoi l'amour le plus tendre , pourquoi ce sentiment qui doit faire le bonheur des Amans , quand il est réciproque comme le nôtre , a-t-il fait toujours notre malheur , & va-t-il nous conduire tous

deux peut-être à une mort que je n'ose
 envisager sans horreur ! C'est ma cruelle
 jalousie ; c'est cette suite fatale de l'amour
 porté à son comble, qui a peut-être causé
 tous nos maux. Je ne pouvois forcer tout
 mon sexe à fermer les yeux sur toi. Des
 circonstances ; sans doute irrésistibles,
 ont entraîné dans des infidélités passa-
 gères, pendant lesquelles ton cœur m'est
 toujours resté. J'ai osé m'irriter contre ces
 effets naturels & indispensables de la
 présence du plus cheri des hommes. J'ai
 osé aspirer à l'éprouver... Epreuves cruel-
 les, qui ne l'ont été que pour moi !
 Enfin j'ai senti les tristes effets de ces
 résolutions indiscrettes & de ces erreurs
 fatales. J'ai voulu les réparer. Je me suis
 aperçu que notre auguste bienfaitrice
 avoit toujours senti pour toi un noble
 attachement, qu'elle prenoit pour de l'a-
 mitié ; & qui étoit quelque chose de
 plus tendre. J'ai vu qu'elle avoit tou-
 jours eu la force de soumettre, aux
 lois de la générosité, ce sentiment ca-
 ché, quelle avoit toujours travaillé sin-
 cèrement pour notre bonheur récipro-
 que, & je me suis pressé à recueillir
 les fruits de ses nobles sacrifices : mais
 j'ai cru m'apercevoir enfin que la der-

derrière maladie, & les soins que tu lui avois prodigués dans cette crise, avoient brisé cette force qui la faisoit oublier continuellement pour ne s'occuper que de nos intérêts. J'ai cru que je devois, à mon tour, me consacrer à une femme adorable, qui avoit tout fait pour nous, & au tendre Amant, que j'aurois avec le plus pur dévouement. J'ai pensé qu'en travaillant pour le bonheur de la Princesse, & pour sa fortune & sa gloire, je ferois une chose digne de moi; qu'en rendant heureuse ma bienfaitrice, ainsi que mon Amant, je le serois moi-même par une sorte de retentissement. O fatale erreur ! Par ce malheureux projet, j'ai creusé l'abîme où nous nous voyons plongés.

Mon bon ami, armez-vous de courage pour recevoir cet aveu ; je vais peut-être paraître devant le tribunal du grand Juge. Oserois-je vous dire que je le désire ? Ma vie a été jusqu'ici empoisonnée d'amertume. Je viens de causer les plus grands malheurs, par l'erreur la plus déplorable. La mort est un asile qui me dérobera la plus affreuse existence.

J'ai causé peut-être votre mort, & vous êtes innocent de la mienne. Je

fais qu'on vous a tiré le bras , & qu'on a changé la direction du coup que vous ne vouliez pas m'adresser. C'est le hasard seul qui a fait mon malheur ; ou plutôt c'est le Ciel qui m'a punie.

La Princesse , notre chère bienfaitrice , se trouve aussi enveloppée dans notre infortune. Il lui est survenu tout à-coup une disgrâce qui lui a été suscitée par des ennemis. Comment une ame si aimante peut-elle avoir des ennemis ? Mais cette disgrâce ne peut durer : la vérité perçera. Tâchez de vivre , mon bon ami , pour la consoler , pour faire son bonheur , & pour vous entretenir quelquefois avec elle , de l'infortunée Adélaïde.

Vous pouvez avoir encore de beaux jours. Vous avez été élevé à l'école du malheur ; il y a là de quoi être sage & heureux. Les infortunes , qui ont déchiré votre cœur , y entretiendront une douce sensibilité , un attendrissement perpétuel , qui a ses charmes.

Ah ! mon bon ami , je me berce du doux espoir que vous allez me survivre ; mais qui fait si ce ne sera pas moi plutôt qui aurai le malheur de recueillir vos cendres ? Cette idée me fait frémir. La plume me tombe des mains. . . Mon

bon ami, comment paroîtriez-vous devant le souverain Juge, coupable de votre mort, vous présentant devant lui, sans avoir été appelé ? Ce Juge est notre pere. Si je paroïssois avec vous en sa présence ! Si nous étions deux à lui demander grâce !.. Puisque je n'ai pu vivre avec vous, s'il m'étoit permis, du moins, d'y mourir !.. Mais non, vivez, rendez heureuse notre chere Princesse.

Mon bon ami, ne vous alarmez pas plus qu'il ne faut. Je ne suis pas encore condamnée par les Médecins. J'aurai peut-être le malheur de vivre. Si je suis la premiere rétablie, je volerai dans vos bras. Je tâcherai d'accélérer votre guérison par mes soins. Je vous servirai. Je suis jalouse de la belle Artémise ; elle vous rend des services bien méritoires. Ce n'est pas l'amour qui l'entraîne, c'est la pitié seule qui l'inspire. Ame pure, objet des regards complaisans du Ciel ! Son innocence est encore sans tache. Elle n'a point brûlé de feux profanes. C'est une chaste Vierge ; c'est un Ange sur la terre.

Avec quel doux plaisir je m'entretiens avec vous, mon cher ami ! Tâchez de répondre, de votre côté, à votre Adé-

laide. Mon cher Caraudin, je sens une petite défaillance. Je me hâte de vous dire que je n'ai jamais cessé de vous aimer. J'ai affecté quelquefois de l'indifférence ; mais combien elle coûtoit à mon cœur ! Ah ! mon bon ami... Je n'en puis plus. Mon bon ami... Pardon... Adieu... Peut-être... »...

La lettre n'est point finie... O Ciel ! peut-être Adélaïde étoit-elle tombée en défaillance dans ce moment. Peut-être étoit-ce là le dernier mot qu'elle avoit écrit. Le scélérat me disoit qu'elle n'étoit plus ; mais je ne pouvois le croire sur sa parole. Il me sembloit que mon cœur me disoit le contraire.

Je donnai cet écrit précieux à lire à ma chère Arémise. Elle versa en silence de douces larmes. Qu'elle étoit belle dans ce moment ! Elle remplaçoit presque, à mes yeux, la tendre Adélaïde. Elle me dit que Basile étoit revenu ; que n'ayant pu obtenir de me parler, il lui avoit remis deux lettres qu'on avoit trouvées dans les papiers d'Adélaïde. Je les joins ici en soupirant. C'étoit une lettre d'Adélaïde à la Princesse Gémelli, & une réponse de cette chère bienfaitrice. Comme vos deux pièces jettent de nouvelles

existence est enveloppée, je crois devoir les communiquer à mes Lecteurs. O chère Adélaïde, que tu nous as fait de mal à tous deux, en voulant travailler à mon bonheur ! Je ne pouvois le trouver que dans tes bras.

Lettre d'Adélaïde à la Princesse Gémelli.

« Ma bonne Princesse, ma noble amie, vous m'avez toujours permis de vous ouvrir mon cœur. Je vous l'ai ouvert sans réserve. Vous y avez lu comme dans le vôtre. Vous y avez reconnu tous les sentimens heureux ou malheureux qui ont varié sa destinée. Vous y avez toujours vu notre chère Infidèle régnant comme un Monarque inébranlable sur son Trône. Vous m'avez honorée d'une confiance réciproque. Vous m'avez raconté tous vos secrets, ou du moins vous m'avez promis de me les révéler tous. Vous l'avez fait jusqu'ici ; mais il en est un de réserve, ce me semble, qui vous tourmente, & que vous voulez cacher, même à la confiante Adélaïde. Expliquez-vous.

Vous avez jadis aimé le Chevalier de Rosamente. Vous me l'avez avoué

mille fois. Vous preniez plaisir à le dire. Vous avez même pensé à l'élever jusqu'à votre personne ; & c'étoit votre projet cheri. Vous avez daigné sacrifier le secret de votre cœur aux bonheurs de l'infortunée Adelaïde. Une grande Princesse s'est immolée à une petite particulière, sa protégée. Le trait étoit digne de vous, & vos bienfaits continuels ont, depuis, égalé un si généreux sacrifice. Vous avez conquis, par ce procédé, la personne à laquelle vous voulez vous sacrifier. Elle est à vous sans réserve ; & vous pouvez en disposer comme de vos propres facultés ; mais c'est à cette heureuse favorite à faire à présent son devoir. Vous aimez, ma belle Princesse, & vous ne m'en dites plus. Vous avez d'abord donné votre cœur au Chevalier, parce qu'il vous avoit sauvé la vie au milieu d'une fureur écroulée. Il vient de vous la sauver peut-être une seconde fois, par les justes loins qu'il vous a rendus dans une maladie mortelle. Votre ame aimante & reconnaissante s'est attachée, avec une nouvelle force, à celui par qui vous respirez. Vous n'êtes plus maîtresse à présent d'un sentiment si impérieux. Il faut que vous viviez avec le

Chevalier , ou que vous renonciez à la vie.

Mon tout est à présent venu , ma chère Princesse , & je vais remplir mon devoir d'aussi bonne grace que vous. La générosité est bien moindre de ma part que de la vôtre. Vous ne me deviez rien , & je vous dois tout. Que dis-je ? est-ce un sacrifice que je fais ? Non , c'est une nouvelle grâce que je vous demande. Je n'ai pas la bassesse d'aimer comme les âmes vulgaires , que leur intérêt seul anime. J'aime Carandin pour lui-même , & non pour moi. N'est-il pas naturel , voulant son bonheur , que je cherche à lui procurer le sort le plus heureux & le plus glorieux qu'il puisse désirer ? Quoi ! je vois un moyen de lui faire la fortune la plus brillante , de lui obtenir le parti le plus cher , le plus beau qu'il puisse envisager ! & je l'attacherois à un humble parti comme moi , à un sort obscur comme le mien ! Je m'opposerois à sa fortune , à sa gloire , à son bonheur ! Ne serois-je pas un monstre ?

J'aime mon Carandin ; lui seul est l'objet de mes vœux , de ma complaisance. C'est mon idole. Je veux le placer sur un Trône , sur un Autel , & ty

adorer en silence , dans un respectueux éloignement. Je puiserai , de loin , mon bonheur dans ses yeux , en y lisant le sien. J'aurai rempli mon devoir à l'égard de ma noble bienfaitrice. Je verrai cette personne révérée , dont les bienfaits font ma vie , m'avoir enfin quelque obligation. Je serai ennoblie à mes yeux. Je me verrai la dépositaire du bonheur du couple cheri , qui le réfléchira dans mon cœur. Ah ! cette perspective m'enchanté. Ma chère bienfaitrice , daignez agréer mon projet ; daignez vous y prêter. Faites le sort , la fortune d'un homme que vous aimez , que vous avez trouvé , jusqu'ici , seul digne de votre cœur. Ecoutez-le ce cœur qui vous parle , qui soupire en secret , que vous avez dompté si long-temps , mais qu'il est temps enfin de satisfaire. Adélaïde ne vous cède rien. Son Amant est plus à vous qu'à elle. Le respect dû à votre rang le contraint devant vous à présent ; mais quand vous l'aurez élevé jusqu'à vous , alors il s'épanouira ; il s'attachera à son égale ; & votre amour réciproque sera d'autant plus violent , qu'il aura été plus long-temps contraint.

Tels sont mes sentimens , ma respectable amie. Avouez que tels sont aussi

les vôtres. Daignez souscrire à mon projet. Souffrez que la rendue Adélaïde fasse aussi quelque chose pour vous ; & sentez qu'elle ne peut être heureuse , si elle ne voit heureuse sa chère Princesse. . .

O noble Adélaïde ! c'est cette héroïne de l'amitié , c'est ce cœur animé des plus sublimes vertus que j'ai pu méconnoître ! Ah ! malheureux Caraudin ! tu l'aurois connu si tu avois été capable des mêmes sacrifices. Et cette chère personne n'est plus , dit-on , sur la terre , & c'est ma main cruelle qui l'a fait périr ! Affreuse idée ! Je ne puis m'y livrer , je ne puis y croire. Elle m'écrase comme un tonnerre. Lisons , pour reprendre haleine , la réponse de la chère Princesse.

Réponse de la Princesse Gemelli , à son amie Adélaïde.

« Tu ne veux donc pas m'avoir la moindre obligation , cruelle Adélaïde. Mes bienfaits pesent donc à ton cœur , aussi sensible , que généreux. Tu veux me rendre mille fois plus que je ne t'ai prêté. Pour récompense des générosités les plus ordinaires , tu veux me céder

ton Amant, celui qui est, à nos yeux, & peut-être aux miens, le premier des hommes ; tu veux me donner la vie, car enfin, pourras-tu vivre, quand tu verras ce mortel cher entre les bras d'une autre ?

Vous êtes jalouse, Adélaïde ; & qui ne le seroit pas d'un si intéressant jeune homme ? Oui, je l'aime, je l'ai toujours aimé. J'ai pensé à lui, tant que j'ai vécu, & qu'il avoit le cœur prévenu pour un autre ; mais quand j'ai appris qu'il d'aimoit ma douce amie, j'ai senti qu'il falloit renoncer à un homme qui ne pouvoit me donner son cœur, en échange du mien. Bel effort, de vous céder ce qui vous appartenoit ! Pourquoi ne seroit-ce pas autant de haine que de générosité ? Pourquoi voulez-vous que j'épouse un homme qui en aime une autre que moi ? L'honnête garçon ne me l'a pas caché. C'est lui qui m'a refusée. Ma fortune, mon rang ne l'ont point tenu, non plus que ma personne. Il aimoit sa chère Adélaïde ; qu'il la possède.

Il s'est toujours comporté avec moi d'une manière qui lui a mérité mon estime. Vous voulez me faire accroire qu'il m'a de grandes obligations. Il a

été le premier à m'obliger sans m'avoir jamais vue ; il m'a rendu le plus signalé service ; il m'a donné la vie ; il a risqué la sienne pour sauver la mienne ; il m'a conquis au péril de ses jours. En voulant me donner à lui , je ne lui faisois présent que de son bien.

Dans ma dernière maladie , j'aurois péri , sans les soins assidus , inappréciables qu'il m'a rendus , encore au péril de sa vie ; car il n'a craint ni la sangue ni la contagion. Il n'a pas quitté un moment le chevet de mon lit. Il a passé , auprès de moi , vingt-deux nuits de suite , sans qu'il m'ait été possible de lui voir fermer l'œil un moment , pendant un si long espace de temps. Cet effort étoit au-dessus des forces de la nature. Sa générosité le soutenoit & l'animoit ; & vous osez me vanter encore la mienne ; & vous voulez que je dispose de celui qui auroit tout dû de disposer de moi , s'il le vouloit ; que je le prive de tout ce qu'il aime ! Pour quelle récompense ? Pour ma fortune. Ne voilà-t-il pas une belle vanille auprès de son mérite , auprès de ce que je lui ferois perdre ?

Nous avons trop tourmenté cet excellent jeune-homme. Il a paru le mé-

niter par quelques infidélités : mais comment vouliez-vous qu'il s'en dispensât ? Est-ce lui qui a jamais cherché à porter ailleurs son hommage ? N'a-t-il pas fui par une vertu peu commune, toutes les conquêtes que les plus fiers triomphateurs se font gloire de rechercher ? Les autres femmes ont des yeux comme nous, ma chère ; & ce mortel est enforcelant ! N'avons-nous pas vu des Beautés , fieres avec tous les autres hommes , lui offrir , jusques devant nous , un cœur qui n'étoit pas accepté ? Il eût fallu , pour résister à tant d'attaques & à l'ascendant des circonstances , qu'il eût été d'une nature supérieure à la nature humaine ; & nous avons osé le vexer , & nous donner les airs de le punir !

Mademoiselle, je me suis trop longtemps prêtée à vos caprices romanesques. Je vous ai permis d'abord d'endosser l'habit d'homme vis-à-vis de votre Amant. En vérité , il faut que la nature vous ait douée d'un charme inexplicable. Comment donc , ma belle ? ce jeune homme ne vous a bien vue que dans votre enfance. Depuis que vous êtes avec moi, vous avez toujours su vous voiler & vous déguiser devant lui. Il vous con-

nuit si peu , que vous avez vécu auprès
 de lui , travestie en homme , sans qu'il
 vous ait reconnue. Il a dans la tête ,
 une Beauté idéale , une Divinité supé-
 rieure à tous les objets que lui offre ce
 bas monde , & qu'il appelle Adélaïde.
 Tout ce qu'il voit n'est que dans l'ordre
 de la nature , & ne peut être son Adé-
 laïde. . . Je vous jure que vous avez eu
 tort de poursuivre si long-temps ce dé-
 guisement. Vous voyez ce qui en ré-
 sulte. Ce brave garçon , par sa confiance
 & sa bonne foi , méritoit de n'être pas
 trompé.

Il a trop expié ses fautes , ma chère
 Adélaïde ; il est temps de vous montrer
 sans voile à ses yeux ; il est temps de
 couronner sa flamme ; elle le mérite. Un
 homme qui peut vous aimer si constam-
 ment , si ardemment , quand il vous con-
 noît à peine , est peut-être l'Amant le
 plus méritant qu'on ait jamais vu. Il
 vous a fait des infidélités ; mais ne vous
 a-t-il pas fait des sacrifices ? Finissez ; je
 l'exige , ma chère Adélaïde. Je ne sais ce
 que je crains ; mais je crains quelque chose.
 J'ai des pressentimens. Renoncez à votre
 projet. J'y suis très-sensible ; mais fiez-
 vous un peu plus à la vertu de vos amies.
 Les Grands ne sont pas faits pour être

heureux , mais pour faire des heureux. Laissez-moi remplir à votre égard , & à celui de votre ami , une si haute destination , &c... ».

Grand Dieu ! quelle impression me fit la lecture de ces deux lettres ! mais quelle impression tardive ! Je les lus cent fois , je les baisai mille , en les arrosant de mes pleurs. O femmes nobles , sublimes , que je me sentois petit devant vous ! Mais combien j'avois été imbécille ! Quoi ! j'avois pu vivre si long-temps avec mon Adélaïde sans la reconnoître ; & j'avois poussé la méprise jusqu'à la résolution cruelle d'immoler celle que j'aimois , tandis que je devois songer à l'épouser.

Je m'étois laissé abuser , je ne fais comment ni pourquoi , pour un malheureux , payé sans doute pour me trahir. N'étoit-ce point un secret émissaire de l'indigne Spinacuta ? Il m'a fait voir que Chéri avoit mes lettres , mon portrait , celui d'Adélaïde. Rien de plus simple. Chéri n'étoit autre qu'Adélaïde.

O Dieu ! j'étois si aimé , & en même temps si malheureux ! Et celles qui m'aimoient , que sont-elles devenues ? La chère Princesse Gémelli languit dans les

horreurs de la captivité. Pour qui ? Pour moi seul. Ce sera encore le noir Spincata qui aura semé des calomnies sur son compte , pour la punir de la préférence dont elle sembloit m'honorer. Et pour Adélaïde, ô Ciel ! un monstre ose assurer qu'elle n'est plus. Nouvelle affreuse ! coup terrible de la main du sort , qui me frappe sur la poitrine , en me jetant hors de la terre des vivans ! Non , je ne puis croire , sur la foi d'un scélérat , cette effrayante nouvelle ! « Non , mon ami , ne » le croyez pas , me dit la tendre Artémise ; mais en attendant que vous re- » trouviez vos deux cheres amies , qui » les remplacera pour vous ? car vous » voilà seul à présent dans les déserts » du monde. Permettez-vous à la timide » Artémise de chercher , par ses soins , » à vous tenir lieu , tant qu'il sera possible , des objets célestes que vous avez » perdus ? »

« — Oui , mon Artémise , lui répondis-je ; vous seule me restez dans l'univers. Il n'y avoit que vous sous le Ciel qui fussiez digne de remplacer de si chères personnes , & sa bonté a daigné vous amener dans mes bras. Il proportionne ses faveurs aux coups qu'il me porte ».

Cette chère Artémise paroissoit prendre, dans mes bras, la figure même de mon Adélaïde. Un amour du plus grand caractère se peignoit dans son œil virginal. En la voyant, un doux rayon de plaisir pénéroit dans mon cœur, comme un beau jour sourit dans les rigueurs de la saison glaciale. Mais, hélas ! je voyois s'altérer la santé de cette belle personne. Il lui survenoit quelquefois des défaillances qui faisoient craindre pour la vie. C'étoit moi sans doute qui étois la cause de sa triste situation. Elle la devoit à trop de fatigue qu'elle avoit prise pour me soigner. J'étois l'assassin d'Adélaïde, de la Princesse, & même d'Artémise...

Quelle défaillance affreuse vient m'assaillir moi-même ! Je n'ai jamais rien senti de pareil. Ah ! la mort, de sa main de glace, vient presser mon cœur. C'en est fait... O mon Adélaïde !... O mon Artémise !... Je me meurs. L'Univers s'efface. Mon Dieu, pardonne-moi ; reçois-moi dans tes bras...



*Lettre de Grégoire Merveil, Marquis
d'Erbeuil, père du Chevalier, à Julie
son épouse.*

Milan, 16 Février.

Ma chère Julie, je suis désespéré. Je suis arrivé trop tard. Tu fais pourtant, ma bonne amie, que je n'ai pas perdu de temps ; que dès que j'ai appris le malheur de mon fils, j'ai pris la poste sur le champ. Je l'ai trouvé sur son lit, sans mouvement. On me soutient qu'il est mort ; mais moi, qui sais que je suis tombé en léthargie à Casaliniaggiore, moi, qui sais que la léthargie ressemble à la mort, je me flatte qu'on se trompe, & que je ramènerai mon fils des portes du trépas.

On lui a suscité des chagrins de toute espèce. C'est ce damnable Spinacuta qui le persécute éternellement. Le malheureux est enfermé à Naples ; mais, du fond de sa prison, il lui suscite des tracasseries diaboliques. Il a envoyé un Agent secret, que j'ai découvert. Ci-devant il s'étoit servi d'un certain Figaro, mauvais sujet qu'on a produit, avec avantage, sur nos théâtres. Ce fripon ne l'a

l'a pas été assez au gré de l'odieux persécuteur. Il en a choisi un plus méchant, de la même Societé, un scélérat décidé, un organisiste hypocrite, nommé Basile. Ce vil polisson est venu s'établir à Milan, pour remplacer le Comte & devenir la Furie persécutrice de mon fils. Il a pris le costume d'un petit Abbé pimpant. Il a conduit Cataudin, d'abord chez des Médecins *Magnétiques*, pour le faire assassiner à la sourdine; ensuite il l'a fait passer pour fou. Il l'a précipité dans le combat malheureux qui occasionne sa mort. Enfin, il lui a appris, pour lui donner le coup de grace, que sa maîtresse étoit morte. Je ne fais pas si cela est vrai. Je ne puis déterrer cette infortunée Adélaïde. Quoi qu'il en soit, j'ai fait mourir sous le bâton le détestable Basile; & que n'ais-je pu rendre le même service à son indigne maître! On a trouvé, dans la poche du coquin subalterne, une lettre qu'il écrivoit au coquin titré qui le soudoyoit. Heureusement, il n'avoit pas eu le temps de la faire partir. Je t'en envoie copie. Pour moi, je prodigue mes soins au cadavre de mon fils; car on jure que c'est un cadavre. Soins superflus! Je ne perds cependant pas l'espoir. Je t'écirai bientôt plus au long.

Réponds-moi , ma chere amie ; soutiens-moi dans cet horrible malheur ».

*Lettre de Basile au Comte Spinacutta ,
incluse dans la précédente.*

« Mon très cher & très honoré Maître , à qui je donne bien plus volontiers ce nom qu'à ce pauvre Comte Almaviva , ruiné depuis qu'il a pris , pour son Intendant , ce coquin de Figaro , la prudence ma forcé de quitter ce Maître pour un meilleur. Vous allez voir que je saurai mieux répondre à votre confiance , que le malheureux Barbier de Séville. J'ai su , je crois , vous défaire de l'éternel Chevalier de Rosamene ; mais il faut vous donner des détails qui puissent satisfaire votre cœur noble , & vous faire goûter le plaisir , plus que noble , de la vengeance.

Je n'ai pas eu de peine à m'insinuer dans la confiance de ce jeune indiscret. D'abord , je lui ai persuadé qu'il étoit malade , afin qu'il n'eût pas l'insolence de se parer d'une santé florissante , tandis que mon très-honoré Maître , son ennemi , ne jouissoit pas de la sienne. Ensuite , pour lui procurer une maladie réelle , & peut-être mortelle , je l'ai mis entre les mains des Médecins. Je l'ai conduit dans

un singulier asile, où des Docteurs prétendent guérir toutes les maladies, par une vertu *magnétique* qu'ils disent répandue dans l'Univers. C'est une comédie ; mais on vient à bout d'y faire tourner la tête aux malades, & ordinairement ils en sortent avec une suite funeste des plaisirs qu'on leur a fait goûter. J'ai voulu que le Chevalier ne manquât aucun de ces inconvéniens. Au sortir du *magnétisme*, il est devenu fou, ou du moins j'ai su le faire passer pour tel. Il a été enfermé & traité d'une manière qui décrédite un homme pour toute sa vie. Après la maladie de la partie supérieure, il en a éprouvé une autre dans la moyenne région ; & j'ai su l'engager à s'adresser, pour s'en faire guérir, à un Charlatan qui a beaucoup augmenté le mal.

Tout cela n'étoit encore rien. Votre ennemi avoit souffert ; mais il falloit qu'il mourût. J'ai su le brouiller avec un jeune-homme que je soupçonnois être son amante déguisée. J'ai obtenu la confiance de ces deux jeunes écervelés ; & je les ai amenés à se battre l'un contre l'autre. Vous sentez mon but. Je me suis dit :
« Le jeune ami tuera le Chevalier, & nous en serons ainsi débarrassés ; ou bien

le Chevalier le tuera , & il mourra de douleur , ou se brûlera la cervelle de désespoir d'avoir tué son amante , ou du moins il fera obligé de se sauver. De cette manière nous l'écarterons , & je saurai bien le retrouver tôt ou tard , pour lui procurer l'honneur d'être immolé à la satisfaction de mon très-honoré Maître ».

Ce que j'avois imaginé n'a pas manqué d'arriver. Les deux Adversaires se sont trouvés à un rendez-vous. Le prétendu jeune-homme a choisi le pistolet : le Chevalier a tiré si heureusement , quoiqu'il voulût épargner son ami , qu'il lui a fait passer deux balles dans le sein. Alors s'est fait la reconnoissance. Le malheureux avoit blessé son Amante. Figurez - vous son désespoir. Il n'a pas manqué , sur le champ , de se passer une épée au travers du corps. On a emporté les deux moribonds chacun de leur côté. Il falloit envenimer les plaies du Chevalier ; car , sans cette précaution , avec un tempérament de fer , il auroit pu en revenir. J'ai déterré une lettre de sa Maîtresse , par laquelle cette imbécille déceloit que son déguisement & la fausse nouvelle qu'elle semoit de la prétendue résolution où étoit Adélaïde d'entrer dans le Cloître , n'avoit pour but que d'amener le

sieur Cataudin à épouser la Princesse Gémelli. C'étoit un de ces beaux sacrifices d'héroïne de Roman, un de ces efforts de vertu, faits pour nous amuser, nous autres gens sans préjugés. Elle protestoit qu'elle aimoit toujours son Chevalier. Vous sentez bien que celui-ci a été doublement désespéré de l'avoir immolée. Je n'ai pas manqué de lui apprendre, avec le cœur bien serré, qu'elle n'étoit plus. Je n'en fais rien, dans le fond, parce que j'ignore ce qu'elle est devenue ; mais je présume qu'elle est morte.

Vous sentez qu'un redoublement de désespoir a repris le Chevalier ; qu'il s'est jugé indigne de vivre ; qu'il n'a plus voulu souffrir aucun remède. D'ailleurs son sang un peu infecté, puisqu'il faut le dire, par la secrète incommodité dont je vous ai parlé, a envenimé la plaie ; de sorte que jamais Médecin n'a si bien opéré que moi, pour expédier les malades ; & l'on m'assure en effet que le sieur Cataudin, avec tout son mérite, a rendu son dernier soupir.

Pour comble de bonheur, la Princesse Gémelli a été arrêtée à cette époque, par un effet de nos sages mesures ; de sorte qu'elle n'a pu ni voir ni secourir le Chevalier, qui s'est trouvé seul & abandon-

né. Elle est à présent avec vous ; c'est-à-dire , au moins , dans la même prison. Vous voilà au comble de vos vœux. Vous êtes débarrassé de votre ennemi ; vous n'avez plus qu'à sortir de prison , en faire sortir votre Amante , & l'engager à vous épouser.

Il y a un revers à cette médaille si riante. Le Marquis d'Erbeuil , pere du Chevalier , est arrivé pour voir mourir son fils. On dit que sa figure enchante toutes les femmes. Pour moi , elle me glace & me pétrifie. Quel homme ! il veut m'exterminer ; & ce ne sera pour lui qu'un jeu. Il vous en prépare autant qu'à moi , mon très-honoré Maître. Vous êtes bien heureux d'être enfermé ; votre prison vous met du moins en sûreté contre ses coups. Je tremble. J'ai un pressentiment. Je veux partir incessamment de Milan. Vous croyez peut-être que c'est pour la peur ; Non. C'est pour aller le braver jusques dans Paris même. La fortune m'y attend, je crois. Vous y avez envoyé Figaro ; il y a fait une sensation singuliere. Je me flatte d'en faire autant. J'ai lieu de le croire ; car enfin j'ai un mérite qu'on doit accueillir. Je suis nécessaire à Paris. Les François sont méchans comme d'autres , soit. Ils ont un

talent tel quel pour perdre ceux qui les offusquent : mais en général, ils sont trop étourdis, trop inconsiderés. Ils n'ont que de la superficie ; il leur manque de la profondeur. Ils sont bons pour une boutade : mais machiner une intrigue combinée par une haine réfléchie ; faire périr lentement un ennemi, sans qu'il se doute que vous lui en voulez ; l'amener, sans qu'il s'en apperçoive, au bord de l'abîme & l'y pousser ; rester les bras croisés, & lui faire faire à lui-même toutes les démarches pour sa perte ; c'est-là un art encore fort au-dessus des François ; & j'espère qu'en le leur enseignant, je ferai une immense fortune. Déjà un Auteur m'a introduit, avec Figaro, dans une Comédie ; il apprend aux François, par mon canal, ce que c'est que la calomnie, & le parti qu'on en peut tirer. Vous voyez qu'il rend par-là un grand service à sa Nation. Je veux enseigner à cette Nation légère tous les secrets de la scélératesse. On s'y occupe de misérables tracasseries qui méritent tout au plus, à leurs auteurs, le titre mesquin de *méchant*. Il faut des noirceurs, morbleu ! pour prétendre au noble titre de *scélérat*. Je vois cependant des dispositions. Déjà ce nom a perdu de son horreur. On s'est même ac-

coutumé à un autre , qui sembleroit devoir encore plus répugner , parce qu'il désigne un patient puni du supplice affreux de la roue. On prodigue à Paris de tous côtés , & l'on répète à l'envi l'élégante épithète de *roué*. Vous sentez que quand l'horreur du supplice a disparu , celle du crime ne doit pas durer long-temps.

Je voudrois voir cet Auteur , pour l'inspérer. J'espère que j'en ferois quelque chose. Son éloge de la calomnie m'a prévenu en sa faveur. Je lui apprendrois à me peindre à fond dans la nouvelle pièce qu'il médite. On dit qu'elle est de mauvaises mœurs. *Bravo !* L'Auteur fera son chemin ; il a des dispositions. Ce n'est pas que je prétende vous le donner pour un *scélérat* , ni pour un *roué* : il en est sûrement bien loin. Il connoît même si peu le mérite de ces noms , qu'il s'offenseroit si on les lui donnoit. Cela écrit inconsidérément tout ce qui lui vient sous sa plume. N'a-t-il pas fait des Drame où il a peint la vertu ? Ne veut il pas se mêler aussi de bienfaisance ? Ce n'est pas là encore un homme. Je crois appercevoir dans lui de la suffisance , de la vanité , si commune à sa Nation , du vent , en un mot. C'est un ballon rempli d'air , si vous voulez , une bulle d'eau de savon , brillante &

formée d'un souffle , qu'un autre souffle fait évanouir. (Je dis tout cela au hasard ; car je ne le connois pas personnellement.) Mais il a du moins eu la gloire de mettre dans sa Piece , contre la coutume générale , un scélérat impuni.

Ah ! Monsieur le Comte , on ne sent pas tout le mérite d'un scélérat. On s'obstine à faire cas d'un honnête homme. On ne veut pas sentir qu'un bourru de cette espece est roide & ne fait jamais plier ; que le vicieux au contraire est souple & se prête à tout ; qu'on sera sûr de lui , qu'on lui fera faire tout ce qu'on voudra , tant qu'on aura de l'argent. Chassez le vice , vous ôtez le liant de la Société ; plus de brillant , plus de plaisir. Sous le sceptre de fer que porte la vertu , tout est austere , triste , uniforme ; & le monde assoupi rentre dans le néant »

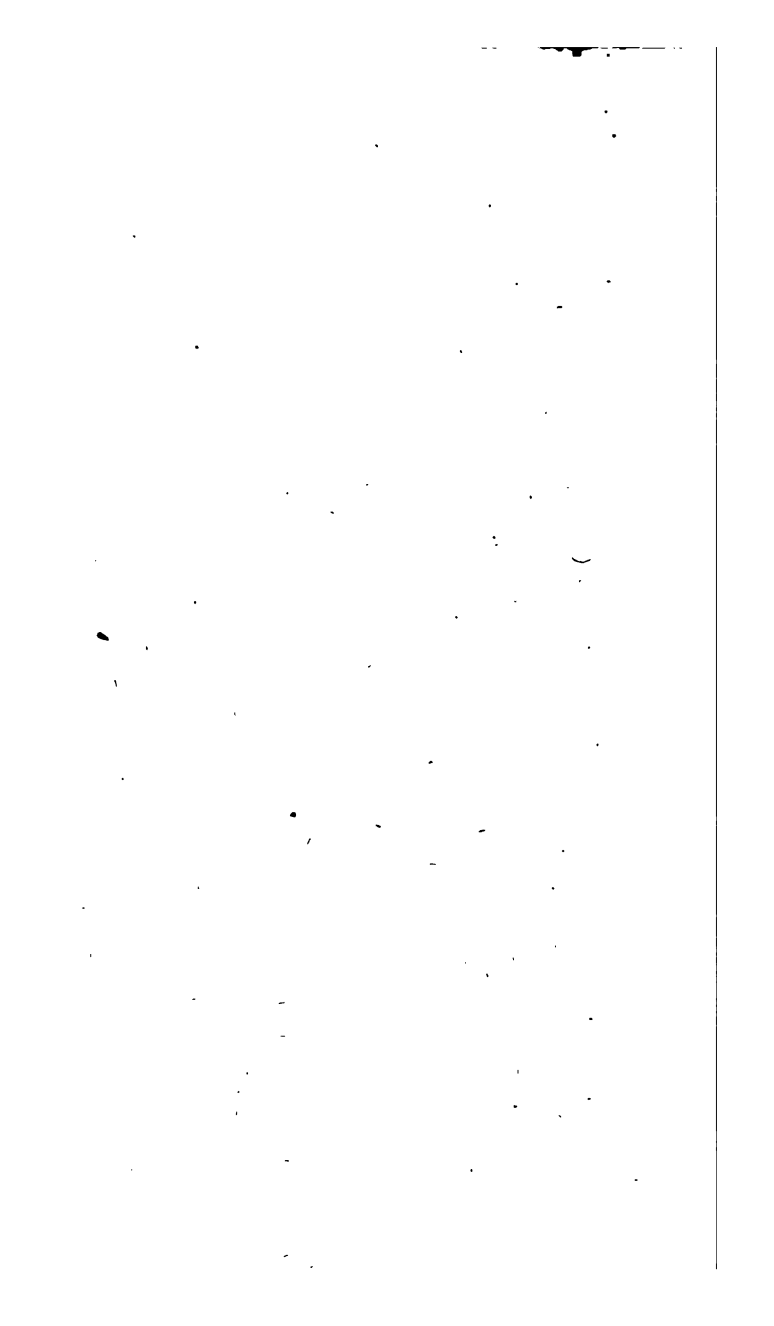
Suite de la lettre du Marquis d'Erbeuil.

« L'indignation ne me permet pas d'en copier plus long. O ma Julie ! quel odieux scélérat ! Comment peut-il exister sur la terre un homme aussi abominable ? J'ai pourtant entendu parler sur ce ton plusieurs grands Seigneurs & des gens en place. Ma tendre amie , le monstre a été

puni, & M. de Beaumarchais n'aura pas le désagrément de le peindre aussi noir qu'il étoit. Je t'ai dit que j'avois fait mourir sous le bâton cet indigne Basile. Mes gens viennent de m'apprendre que, s'étant aperçus qu'il respiroit encore, ils l'avoient étouffé dans un boubrier, comme on en ufoit anciennement à l'égard des lâches. Je n'aurois osé mettre sous tes yeux son abominable langage, si je ne t'avois appris, en même-temps, son châ-riment. Cependant je vais être obligé de partir sur-le-champ, pour éviter les poursuites qu'on va faire au sujet de cette équitable vengeance. On sent que l'homme étoit un scélérat, qu'il est justement puni; mais ce n'étoit pas à moi à le faire exécuter. On m'a fait prévenir, sous main, de me soustraire aux recherches de la Justice. Ainsi, je pars sur-le-champ. Je ne pourrai rendre à mon fils les derniers devoirs, ni m'assurer s'il ne reste pas un souffle de vie caché dans son sein. Je recommande qu'on l'examine aussi scrupuleusement que j'aurois pu le faire, avant de le déposer dans la sépulture. O mon cher fils! en quelles mains étois-tu tombé? O que n'as-tu vu la lettre abominable où ce scélérat se peint avec tant d'impudence! Quels malheurs tu aurois

évité ! Mais où soupçonner des âmes si diaboliques ? C'est le ton du siècle. Il y a des gens qui adorent le Dieu du mal, c'est-à-dire, le Diable, puisqu'il faut le nommer par son nom, qui se dévouent à son service. Aussi voit-on ces gens-là renverser les notions du juste & de l'injuste, confondre & détruire toute morale, & prêcher la méchanceté par principes. Il en est d'autres qui mettent ces abominables principes en pratique. On vit la même chose en Italie, du temps de Machiavel : mais détournons les yeux de cet affreux tableau. Nous avons tant de malheurs particuliers à déplorer ! Mon fils, doué par la nature de tant de brillantes qualités, va être mis au tombeau. Son persécuteur, âme infernale du même limon que celle de Basile, est, heureusement pour lui, à l'abri de ma vengeance, dans une prison ; mais je ne le perdrai pas de vue. Tout est prêt pour mon départ, ô chère Julie ! & je monte en chaise, pour te rejoindre sous peu de jours ».

Fin de la troisième Partie.



SECONDE SUITE
DE L'AVENTURIER
FRANÇOIS,
CONTENANT LES MÉMOIRES
DE CATAUDIN,
CHEVALIER DE ROSAMENE,
FILS DE
GRÉGOIRE MERVEIL.

Per varios casus, & tot discrimina rerum
Venimus.

VIRG.

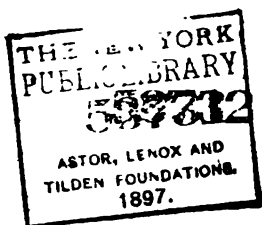
N'OUVELLE ÉDITION.
TOME QUATRIÈME,

Faisant le septième de l'Ouvrage.



A BRUXELLES,
Chez DUJARDIN, Libraire de la Cour,
ET A PARIS,
Chez DEFER DE MAISONNEUVE, Libraire,
rue du Foin-Saint-Jacques,

1 7 8 9.



53732



SECONDE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

QUATRIEME PARTIE.

LIVRE PREMIER.

MES chers amis , je ne suis pas mort.
Voilà déjà deux fois que je l'ai échappé
belle ; mais enfin , je respire ;

Et l'avare Achéron vient de lâcher sa proie.

J'étois tombé dans l'anéantissement.
Combien ce triste état a-t-il duré ? Qu'est-
ce qui s'est passé pendant ce temps-là ? Je
l'ignore. J'ai appris que mon père , par
un excès de tendresse , étoit venu de France

4 S. S. DE L'AVENTURIER

pour me secourir. O tendre père ! Il m'a trouvé mort. Il a été obligé de partir, sans avoir la douceur de savoir que je ressusciterois. Je n'ai point vu son arrivée, je n'ai point vu son départ. Je me suis éveillé. On va croire que c'est dans un tombeau. Non. D'abord, c'étoit au sein de la nuit. J'étois nu, exactement nu, fort durement couché. En tâtonnant, je reconnus que j'étois sur une grande table, fort éloignée de valoir un lit de plume. En promenant mes mains autour de moi, je sentis que la droite se reposa machinalement sur quelque chose qui ressembloit au sein très-ferme & très-froid d'une femme. Je tressaillis, non d'horreur ; mais simplement de surprise ; & en égarant plus loin ma main timide, je reconnus toutes les dépendances qui m'assurèrent que j'étois auprès d'une femme nue comme moi : « Que signifie une telle situation, à me disois je aussi scandalisé que surpris. Apropos de quoi coucher un homme nu sur une table, auprès d'une femme aussi indécemment dépouillée ? Pourquoi choisir le temps de ma prétendue mort, pour un arrangement si peu honnête ? »

Je compris cependant qu'on avoit dû me croire effectivement mort ; qu'en cette qualité on m'avoit porté dans la chambre

où l'on ensevelit les morts ; qu'au jour naissant , je devois être probablement enveloppé dans le linceul ; que ma voisine , au sein froid & ferme , devoit être une morte posée sur la même table , pour le même objet.

Cette morte m'intéressoit. Je desirois qu'elle pût , comme moi , revenir à la lumière. Mes mains , je l'avoue , s'égardoient ; non pour satisfaire aucun désir malhon- nête , mais dans l'intention d'examiner s'il n'y avoit pas espérance de la rappeler à la vie. Puisqu'on voit la légitimité de mon but , qu'on me permette de dire que je touchois une peau de satin , & que je sentoie , dans les formes de ce corps , tout ce qui pouvoit annoncer la jeunesse. Autant qu'il m'étoit possible de juger des traits par le tact , en passant la main sur le visage , il me sembloit que ce devoit être celui d'une très-jolie personne. Toutes ces circonstances m'intéressoient nécessairement , quoique l'humanité dût suffire pour m'émouvoir en faveur de cette femme , quelle que fût sa figure : & comme Atémise étoit la dernière personne de son sexe que j'avois vue , & qui m'avoit intéressé , je prêtois à la morte les traits de cette belle personne. Je me rappelois même les défaillances que je lui avois vu

6 S. S. DE L'AVENTURIER

éprouver récemment ; & je concevois une espèce de soupçon lointain , qui me la faisoit entrevoir dans cette dépouille immobile.

J'appuyois , avec crainte & respectueusement , ma main sur la poitrine. Il me sembla que le cadavre s'échauffoit singulièrement sous ma main fortunée. Je sentis battre le cœur , d'abord foiblement & d'une manière douteuse , ensuite très-décidément. La beauté , que je supposois à cette infortunée , me fit vaincre la répugnance que tout mort ou vivant doit inspirer en pareille circonstance. Désirant de la ranimer , je la ferrai dans mes bras. Je sentis sa poitrine s'échauffer de plus en plus sous la mienne , & son cœur battre contre mon cœur. Je poussai l'humanité jusqu'à presser sa bouche de la mienne. Enfin , j'entendis exhaler un grand soupir. Je redoublai mes tendres & salutaires caresses. La personne s'écria : *Stelle ! dove son'io ?* (Ciel ! où suis-je ?) Je reçus ces mots avec les plus vifs transports de joie. Cette voix d'ailleurs , ne m'étoit pas inconnue ; elle avoit même je ne sais quoi de tendre qui pénétrait jusques dans mon cœur. « Ma » chère amie , dis-je à la nouvelle ressuscitée , ne craignez rien , vous êtes dans

» les bras d'un ami. On nous a pris
 » pour morts , sans doute , vous & moi.
 » On nous a mis sur cette table , pour
 » nous entevelir dans la matinée ; mais
 » nous y mettrons bon ordre. Rendons
 » grace au Ciel ; nous ne pouvions
 » nous éveiller plus à propos. —
 » Qu'entends-je , reprit la morte rendue
 » à la vie ? Est-ce vous , mon cher Che-
 » valier ? » Alors , je reconnus la per-
 » sonne. « Est-ce vous , lui répondis-je ;
 » ma chère Artémise ? Comment vous
 » trouvez-vous ici ? Vous étiez donc aussi
 » tombée en léthargie ? — Hélas ! reprit-
 » elle , sans doute il y a de la sympathie
 » entre nous deux. Quand je vous ai vu
 » rendre ce que je croyois le dernier
 » soupir , j'ai été si saisie , que je suis
 » tombée évanouie. On m'a fait reve-
 » nir à force de soins ; mais la maison
 » où vous veniez de mourir m'a paru ,
 » dès-lors , insupportable , & j'ai voulu en
 » sortir. Mais , ô Dieu ! comme j'ai
 » trouvé ma mere indisposée contre moi !
 » Un scélérat , un hypocrite , qui veut
 » s'emparer de mon bien , m'a ravi le
 » cœur de cette mere , auparavant si
 » tendre. Elle s'est emportée contre moi ,
 » elle m'a dit qu'elle avoit fait tout ce
 » qu'elle avoit pu pour m'empêcher

B S. S. DE L'AVENTURIER

» d'entrer dans cette maison ; mais
» que , puisque , sans égard pour elle ,
» j'y étois entrée , elle vouloit absolu-
» ment m'y faire rester ; que si je pré-
» tendois en sortir , elle m'abandonne-
» roit , me renieroit pour sa fille , &
» me donneroit sa malédiction. J'ai vu
» que j'avois perdu le cœur de ma mère.
» A la suite d'une perte récente , qui
» m'étoit déjà si sensible , j'en ferois une
» nouvelle , à laquelle on ne peut rien
» comparer. J'ai vu d'ailleurs toute la
» maison s'armer contre moi. J'ai été
» renfermée très-étroitement. Je me
» suis senti le cœur si serré , que j'ai
» été attaquée d'une fièvre des plus
» violentes. J'ai eu le transport. J'ai
» perdu la connoissance , qui m'étoit si
» pénible. Enfin , sans doute , on m'a
» prise aussi pour morte , puisque me
» voilà dans ce cruel état. Je reconnois
» très-bien que nous sommes dans la
» chambre où l'on ensevelit les morts.
» On n'aura pas eu le temps , hier au
» soir , de nous coudre dans le funeste
» linceul , on a réservé ce triste office
» pour ce matin. Ah ! que le réveil
» nous est venu à propos ! Que je le
» bénis ce réveil , puisqu'il me rend le
» mortel chéri dont la perte m'étoit si

» sensible ! Je reprends la vie , je re-
 » trouve l'homme qui m'est cher , sans
 » doute aussi je recouvrerai ma liberté
 » & le cœur de ma mere ».

Je pressai dans mes bras cette jeune
 personne , avec un attendrissement inex-
 primable. O ma douce Artémise ! lui dis-
 » je enfin , mon Ange tutélaire , le seul
 » bien qui me reste sur la terre , faut-il
 » que je vous cause tant de malheurs ,
 » en récompense de tant de bienfaits
 » dont vous m'avez comblé , & que le
 » Ciel me condamne à paroître ingrat ,
 » même quand je suis privé du senti-
 » ment ? Non , ma chere amie , il ne
 » faut pas nous endormir dans la cir-
 » constance où nous sommes ; nous de-
 » vons profiter de la vie qui nous est
 » rendue , & nous soustraire aux tyrans
 » qui nous persécutent. — Hélas ! reprit
 » Artémise , il est trop vrai ; si l'on
 » nous retrouve ainsi échappés à la mort ,
 » on nous enfermera chacun de notre
 » côté , vous comme son , puisqu'il faut
 » le dire , moi peut-être en la même
 » qualité ».

Tandis que nous parlions ainsi , le
 jour commençoit à poindre , & , par
 degrés , nous appercevions les objets

répandus autour de nous. Nous vîmes très-clairement que nous étions en effet dans la chambre où l'on ensevelit les morts. Il s'en trouvoit plusieurs , autour de nous , qu'on avoit déjà enveloppés dans le drap mortuaire ; deux ou trois autres étoient encore nus ; entre autres un Negre qui , dans ce triste état , avoit la figure du Diable , & fit pousser un cri à la timide Artémise. Je craignis que ce cri fatal ne nous attirât la visite soudaine de quelque surveillant. Il ne vint heureusement personne : mais le chant du coq nous annonçoit que nous ne tarderions pas à voir paroître quelqu'un ; & c'est ce qu'il étoit à propos d'éviter.

Il falloit sortir de ce triste asile ; mais le pouvions nous étant nus ? Nous eûmes beau regarder autour de nous , nous n'apperçûmes que le triste uniforme des morts , que des linceuls funéraires , qui ne pouvoient former , pour des vivans , un habillement décent ; car enfin , si nous paroissions sous ce bizarre accoutrement , il est certain que nous devions être remarqués & arrêtés. Il nous falloit un vêtement qui pût au contraire nous dérober aux regards les plus clairvoyans.

N'ayant rien autre chose , nous nous

servîmes de ce que nous avions. Nous entortillâmes les draps les plus fins autour de notre corps & de tous nos membres ; il ne nous resta de nus que les pieds , les mains , & la tête ; ce qui nous donnoit une figure assez plaisante. Nous prîmes chacun un second drap sur nous , pour nous servir de draperie ou de manteau. D'autres linceuls furent employés à nous faciliter notre descente par la fenêtre ; car , étant enfermés sous la clef , nous ne pouvions sortir que par cette voie. Artémise auroit eu bien de la peine à en venir à bout sans mon secours. Nous attachâmes nos draps à la fenêtre , qui heureusement n'étoit pas bien haute. Je me glissai le premier en dehors , & quand je fus descendu seulement d'une brasse , je dis à la chere Artémise d'appuyer ses deux pieds sur mes épaules , & de bien empoigner le drap ; ce qu'elle fit assez adroitement. Dans cet état , je me glissai le long du linceul , en soutenant mon doux fardeau. Quand nous fûmes en bas , nous nous trouvâmes dans un jardin. Heureusement il n'y avoit point de chien qui pût réveiller le monde par ses aboyemens ; mais en récompense nous vîmes un mur assez élevé , qu'il falloit escalader , pour sortir entièrement

de prison. Je vins à bout de grimper jusqu'au haut. Là , j'attachai le bout de mon drap à une barre électrique plantée sur le sommet. Je redescendis ensuite pour chercher Artémise. Je la fis monter sur mes épaules , & j'eus la force de m'élever le long du drap , en soulevant cette chère personne. Parvenus en haut , il nous fut aisé de descendre du côté de la rue ; par le même procédé que nous avions employé pour descendre de la fenêtre , & nous nous trouvâmes ainsi en liberté : mais pour combien de temps ? Nous tremblions à tous momens d'être arrêtés ; & quand nous apercevions de loin quelqu'un , nous enfilions un autre chemin.

Cependant nous rencontrâmes la patrouille au détour d'une rue ; & nous en étions si près , qu'en paroissant fuir , nous aurions excité à nous poursuivre. Nous passâmes donc fierement de l'autre côté de la rue. A notre grand étonnement , les Soldats ne nous dirent rien ; seulement , nous crûmes en voir quelques - uns sourire. Cette heureuse circonstance nous rendit plus hardis ; & quand nous rencontrions quelques Bourgeois , nous passions avec dignité

en les regardant. Ils nous appeloient *Signore maschere* (Mesdames Masques), comme on diroit en France, *Beaux Masques*, & ils sourioient. Cela me fit conjecturer que nous étions en carnaval ; & quoique j'ignorasse parfaitement, depuis l'époque de mon malheureux combat, en quel temps je vivois, je reconnus, par un calcul fort aisé, que nous devions être au Mardi Gras ; ce qui étoit réel & fort heureux pour nous.

Chacun revenoit paisiblement du bal, & s'en retournoit chez soi. Nous revenions d'une autre fête ; & quoique les passans ne nous gênaient pas beaucoup, nous entrâmes dans une petite rue écartée, pour en éviter l'affluence. Nous vîmes qu'on avoit attaché une malheureuse échelle à la chaîne d'une sonnette. Un gros chien, en sautant, morfilloit cette proie, & faisoit sonner la clochette. Le portier venoit, ouvroit la porte ; le chien, à son approche, s'écartoit, & le contemploit flegmatiquement à une respectueuse distance. Le portier regardoit de tous côtés, ne voyoit personne, juroit contre les polissons, & se retiroit en fermant sa porte. Un moment après qu'il étoit parti, le chien recommençoit son jeu sonnant ; le portier

revenoit avec un fouet qu'il cachoit sous sa veste, de maniere qu'on le voyoit pendre. Le dogue reculoit avec le même respect ; l'homme n'appercevoit encore personne, & se retiroit en redoublant ses juremens. - Nous observions cette farce, d'un angle obscur où nous étions cachés. Nous ne savions où nous retirer. Il ne nous étoit pas possible de rester, de jour ; au milieu de la rue, dans un état si comique. Nous souhaitions de bon cœur, que le Janus de cette porte, en courant après le chien, nous fournit l'occasion d'entrer chez lui. Enfin le bon homme revint ouvrir ; il sortit pour voir, si, en rodant quelques pas, il ne découvreroit point le sonneur. Il ne vit aucun homme ; mais il apperçut la pitreuse éclanche pendue à la chaîne de sa sonnette. Alors il eut assez d'imaginative pour deviner la cause de la sonnerie ; il courut, avec son fouet, après le chien, qui gambada devant lui, & finit par se jeter si à propos dans ses jambes, qu'il le fit tomber le nez dans la boue, ou dans ce qu'on voudra. Pendant ce bel exploit, il avoit laissé sa porte ouverte, & nous eûmes le temps d'y entrer, avant qu'il pût voir clair & rentrer lui-même.

Nous crûmes devoir éviter les regards. Nous nous enfonçâmes dans un long corridor très-obscur , où nous ne rencontrâmes personne. Que faire ? nous ne pouvions obtenir des secours , sans être vus ; & nous ne pouvions être aperçus sans risquer d'être pris pour des voleurs. Nous rodâmes long-temps sans but déterminé , fort embarrassés de nos personnes. Enfin , nous crûmes entendre un bruit souterrain , qui s'élevoit de dessous nos pieds , & qui ressembloit à de la musique. Nous écoutâmes , & nous nous confirmâmes dans l'opinion que c'étoit en effet un son musical. Nous distinguâmes , de plus , un bruit sourd & cadencé comme celui des fauts réglés ; ce qui nous annonçoit qu'on dançoit au son des instrumens , comme il est d'usage. Nous cherchâmes les moyens de parvenir à la salle du bal. Nous trouvâmes , à force de tâtonner , un escalier obscur , par lequel nous descendîmes. Nous découvrîmes enfin la porte de la salle , ou plutôt de la cave. Nous remarquâmes , à quelques toises de-là , un grand trou creusé dans le mur , avec les pierres dérangées & enlevées de ce trou ; ce qui nous fit conjecturer qu'on passoit d'un bâtiment voisin dans celui-

ci , par cette breche , où l'on pouvoit ensuite remettre les pierres , pour la reboucher à volonté. Nous étions à la porte des plaisirs ; nous entendions , comme on dit , les joies du Paradis ; elles ne nous tenoient point ; mais il nous falloit un asile & des secours.

« Que risquons-nous , dis-je , à ma » chere amie , de frapper à cette porte ? » Ces gens se divertissent , ils sont gais » & contents. Les gens de bonne hu- » meur sont ordinairement assez ac- » commodans ». Artémise trembloit ; mais elle ne pouvoit s'opposer à mon dessein. Je lui donne un baiser , & je frappe à la porte. On ne nous entendit pas d'abord , parce qu'on étoit tout occupé de la danse bruyante. Nous fûmes obligés de redoubler , tant qu'à la fin on nous ouvrit. Nous apperçûmes un assez nombreuse assemblée , composée de Capucins & de Capucines. Nous entrâmes gravement , couverts de nos linceuls. A notre aspect , les Capucins effrayés poussèrent des cris , & les Capucines , au contraire , firent de grands éclats de rire. Nous aurions été surpris de voir que le sexe le plus foible témoignoît le plus d'assurance , si nous n'avions pas apperçu que les Re-

ligieuses avoient de grandes barbes qui, sous leurs guimpes, ne les rendoient pas fort agréables ; tandis que les Religieux étoient de jeunes inberbes effeminés : d'où nous conclûmes que les deux sexes avoient troqué d'habus pour un déguisement mutuel.

Les jolis petits Capucins continuoient d'avoir peur ; & les grosses Capucines barbues poursuivoient leurs bruyans éclats de rire. Enfin ces prétendues meres nous dirent, d'une voix mâle : « Messieurs les revenans, soyez » les bien venus ; sans doute vous venez » neez prendre part à nos plaisirs ; & » nous y consentons de bon cœur ; mais » commencez par le buffet ». Nous en avions besoin. Nous nous restaurâmes volontiers. Ensuite il n'y eut pas moyen de nous dispenser de danser, quelque peu d'envie que nous en eussions. On doit se rappeler que nous avions chacun, pour tout habillement, un drap entortillé autour de nos membres, & un second par dessus, qui nous servoit de draperie ou de manteau. D'abord on jeta à l'écart le drap qui formoit notre manteau ; & nous nous trouvâmes réduits, Artémise & moi, à celui qui étoit roulé autour de nos membres. Dans

cet état, il n'étoit pas, ce me semble; fort aisé de danser. On nous tiroit les mains, & l'on nous faisoit tourner malgré nous. Les linceuls se dérouloient nécessairement dans un pareil exercice; nous nous trouvions insensiblement dépouillés, au grand étonnement de l'assemblée, & à notre grande confusion. Des malheureux aidèrent le déroulement, nous débarrassèrent trop parfaitement de notre enveloppe; & l'on sent dans quel état ils nous mirent. « Oh ! la » plaisante mascarade, s'écrioient les » hommes déguisés, toujours en éclatant de rire ». Il paroît que ces jeunes-gens croyoient de bonne foi que nous étions venus là, par un bénéfice du carnaval, sous ce singulier déguisement, pour prendre notre part de la fête. Figurez-vous la confusion de la pudique Artémise, de se voir en cet état devant une assemblée où il y avoit des hommes. Jamais un Praxitele ne pourra représenter la pudeur virginale avec des traits si caractéristiques & si naïfs, que ceux qu'offroit en cet instant ma compagne. Tout le monde immobile, frappé d'une surprise muette, paroïssoit la contempler avec enchantement. Il sembloit que l'impression de

cette pudeur enchaînoit les transports du désir qu'on voyoit éclore ; mais enfin ils éclatèrent. Une des plus ardentes Capucines barbues se précipita sur elle, & la serrant dans ses bras : « Femme ou Ange, » qui que tu sois, dit-il, je t'adore ». Tous les autres se précipitèrent à l'envi, pour suivre ce malheureux exemple. Me fera-t-il permis de dire que les Religieuses, de leur côté, paroïssent me lorgner aussi amoureusement du coin de l'œil ? Jaloux de mon Artémise, j'arrachai à un Musicien sa contre basse, & je sautai à grand coups d'instrument sur le corps des effrontés. Je les empoignois par la barbe, je les jetois sur le carreau à dix pas de moi, & je les foulois aux pieds. J'étois déjà triomphant sur un trophée formé des corps des vaincus ; mais pendant que je terrassois les uns, d'autres s'emparoient de mon Artémise. Il en survint un si grand nombre, qu'ils eurent la force de m'enchaîner à un pilier. Ah ! les coquins, si je n'avois pas été affoibli par une longue maladie...

Alors le plus grave de la bande me dit : « Mon ami, soyez sans inquiétude. » Pour soustraire cette innocente Beauté à la pétulance de ces jeunes poursui-

20: S. S. DE L'AVENTURIER

» vans , je m'en empare , moi. — Grande
» obligation que nous t'aurons là ! m'é-
» criai-je. Elle saura bien te résister ».
Tous les autres crièrent , en chorus :
« Nous saurons bien la lui disputer ».
Grande consolation pour Artémise &
pour moi ! Enfin le barbare l'enleva
malgré ses cris ; & tous les Capucins
disparurent. Nous restâmes seuls , les
Capucines déguisées & moi. Alors la
principale me dit : Mon ami , ne crai-
» gnez rien. Votre compagne sera res-
» pectée ; elle est entre les mains du
» Gardien. Quant à vous , personne
» n'est ici capable de vous faire vio-
» lence ; & , pour vous dérober même
» aux importunités de cette jeunesse ,
» je m'empare moi-même de votre
» personne. Venez , mon fils , trouver
» votre salut sous l'aîle d'une mere ».
Celle qui me parloit si dignement avoit
à peine vingt-six ans , & me paroissoit fort
appétissante. Elle me détacha du pilier ;
mais elle me laissoit les mains enchaî-
nées. Ses compagnes disoient entre leurs
dents , assez intelligiblement : « Ei , la
» vilaine goulue , qui veut tout pour
» elle » ! Ces Déeses , pour rentrer dans
leur couvent , passerent toutes par la
breche dont j'ai parlé. La Religieuse

ma Minervé , me couvrir , comme elle
 put , de ses habillemens. Elle me donna
 même une guimpe , pour me servir de
 ceinture. Elle parvint ainsi à me con-
 duire jusqu'à sa cellule , qu'elle ferma
 exactement sur nous. Quand nous fûmes
 seuls : « O mon ami ! me dit-elle en
 » m'embrassant , vous êtes sans doute
 » un Ange que le Ciel nous envoie ;
 » car je ne puis croire que vous soyez
 » un simple mortel. Un homme n'au-
 » roit pu pénétrer jusqu'à nous ; un
 » homme n'aurait pas vos grâces inef-
 » fables : mais je me reproche de vous
 » laisser ainsi enchaîné ». Alors elle me
 délia les mains en me disant : « Vous
 » voyez combien je me fie à vous ». Je
 témoignai à la grâve mere la recon-
 noissance que m'inspiroient ses sen-
 timens & ses manieres si favorables pour
 moi. « Mais , mon cher fils , ajouta-t-elle
 » enfin , qui êtes vous ? Comment se
 » fait-il que vous vous trouviez au mi-
 » lieu de nous ? — Madame , répondis-
 » je à la Béate , vous paraissez trop
 » honnête pour vouloir me trahir , d'au-
 » tant plus que je n'ai rien à me repro-
 » cher. Je suis un mort ressuscité ; mais ,
 » pour vous parler plus clairement , voici
 » mon histoire ».

Alors je lui racontai de point en point mon combat , ma blessure , ma maladie , ma léthargie , mon réveil , & mon introduction dans cette maison.

« Jesus , mon Dieu ! disoit la Religieuse en faisant , à chaque instant , des signes de croix , tout ceci est conduit par le Ciel , mon cher enfant ; oui , c'est le Ciel qui vous envoie ». Elle m'ajouta cent autre propos de cette espece , en me laissant toujours habillé comme la Vérité , selon une expression vulgaire ; en me regardant même , je crois , d'une façon particulière , avec une distraction affectée. Elle s'aperçut enfin que je grelois. « O mon bon ami ! me dit - elle , mille fois pardon de ma distraction. Fourrez-vous bien vite dans mon lit , pour ne pas gagner un rhume. Je monterai la garde auprès de vous ». Je me glissai , en effet , dans le lit comme un trait ; mais je lui dis : « Madame , j'y entre uniquement pour me réchauffer ; car je suis transi ; mais je vais vous le restituer sur - le - champ. Je n'abuserai pas de votre complaisance , jusqu'à vous laisser veiller auprès de moi hors du lit. — Mon bon ami , reprit-elle , si l'on me soupçonnoit avec vous ,

» vous sentez toutes les conséquences
 » qui en résulteroient , & l'idée qu'on
 » auroit de moi. J'aurois eu beau res-
 » ter innocente auprès de vous , com-
 » me je le dois , des gens diaboliques
 » auroient la noirceur de n'en rien
 » croire ; & telle est même l'opinion
 » publique , pardonnez-moi de le dire ,
 » ou du moins de le penser , que ce se-
 » roit. . . ». Ici je vis ma Religieuse
 embarrassée , & je repris , « que ce se-
 » roit de la vertu perdue , n'est-ce pas ?
 » — Que vous êtes méchant ! reprit-
 » elle ». Enfin la personne mitonnée
 me parut une franche hypocrite. Je ne
 veux point scandaliser les âmes hon-
 nêtes , en leur offrant tous les détails
 qui me donnerent cette opinion de ma
 Capucine , ni leur rendre un compte
 exact de la nuit qu'il fallut passer dans
 sa compagnie. Il est vrai que les cir-
 constances étoient contre elle ; & mal-
 gré mes bonnes intentions , elles étoient
 aussi contre moi.

Le Chapitre féminin avoit décidé
 qu'on laisseroit cette matinée entière
 aux jeunes Religieuses , pour qu'elles
 pussent se rétablir des fatigues de la nuit
 du Mardi Gras. Il paroît qu'on avoit
 daigné fermer les yeux , afin de les laisser

jouir du bal dont j'ai parlé. Nos Prieures de France ne seroient probablement pas si complaisantes.

Après une nuit passée , dirai - je en bonne fortune , avec la Capucine , qui me parut plus contente de moi que je ne l'étois moi-même , je dis à cette belle : « Il faut que je vous quitte un » instant , ma chere amie ; car enfin , » vous sentez que je suis obligé d'aller » délivrer ma compagne ». En effet , la chere Artémise ne m'étoit point sortie de la tête pendant toute la nuit. Je me la représentois entre les bras des audacieux Capucins , & je frémissais de jalousie & d'indignation. « Ah ! cruel , » me dit la Nonne , vous brûlez de me » fuir & de rejoindre votre complice. » Pourquoi ne pas la laisser où elle est ? » Je vous jure qu'elle ne manquera de » rien. — Je le crois bien , répondis je ; » mais je ne veux pas , moi , que tout lui » soit fourni par des Capucins , & que » son honneur soit exposé. . . — Qu'appellez-vous , son honneur ! s'écria la » Religieuse : ô Ciel ! qu'osez-vous » penser sur le compte des Séraphiques ? Ah ! mon cher ami , son honneur est en sûreté chez les Capucins » autant que chez nous-mêmes. Ils » font

» sont aussi sages, aussi vertueux que
 » nous pouvons l'être. Ce sont les mè-
 » mes principes ». En effet, je m'ap-
 percevois beaucoup de cette sagesse :
 s'ils étoient aussi vertueux que ma com-
 pagne de lit, la jeune Artémise étoit
 en de bonnes mains.

Nous nous levâmes. Comme il falloit
 me donner de quoi me couvrir, la Re-
 ligieuse, nommée Sainte-Monique, me
 fit endosser l'habit de Capucin sous le-
 quel elle avoit paru au bal; &, pour
 elle, je la vis se revêtir de sa guimpe
 & de son uniforme féminin, sous lequel
 je la trouvai très-appétissante. Elle me
 fit jurer de revenir dans ses bras dès
 que j'aurois délivré Artémise. Je passai
 par la brèche dont j'ai parlé; avec le ca-
 puchon sur la tête, je fus pris pour un
 Capucin; & je rodai dans toute la mai-
 son, sans qu'on fit attention à moi.
 D'ailleurs les Moines étoient au chœur,
 J'avois beau chercher, je ne découvrois
 aucune trace de mon Artémise. Enfin,
 elle m'apperçoit d'une fenêtre, & je l'en-
 tends crier en françois: « Ah ! le voilà ».
 Je la reconnus, quoiqu'elle fût habillée
 en petit Capucin. Elle me dit qu'elle
 étoit enfermée sous la clef; que je ne
 pouvois monter chez elle que par la fe-

nêtre. Je profitai du moment où il n'y avoit pas de témoins, & je grimpai, à l'aide d'une vigne sauvage qui tapissoit la muraille. Je me précipitai dans les bras de cette charmante personne ». O
 » ma chere Artémise ! lui dis-je , avez-
 » vous été respectée ? — Oui , heureux-
 » sement , me répondit-elle ; mais pour
 » combien de temps ? C'est ce que j'ignore. Hier , je me suis jetée à leurs
 » pieds , pour implorer leur pitié. Ils
 » ont été touchés de mes larmes , parce
 » qu'ils étoient tous fatigués , & qu'ils
 » avoient plus besoin de repos que de
 » toute autre chose ; mais aujourd'hui ,
 » mais à tous momens , je tremble. O
 » Dieu ! sauve mon honneur. — Il ne
 » faut pas perdre de temps , repris-je ,
 » ma chere Artémise ; je vais vous aider à descendre par cette fenêtre ».
 Elle y consentit ; mais malheureusement il vint quelqu'un dans la cour sur laquelle donnoit cette fenêtre. Il fallut attendre le départ de cet importun.

Pendant ce temps fatal , je restois devant ma compagne , dans une oisiveté qui me pesoit. Je la voyois grande , belle , enchanteresse. Je me disois :
 » Quoi ! cette charmante personne se-

» roit-elle la proie de ces indignes pe-
» naillons? Je ne le souffrirai pas. Si
» une fleur si belle doit être cueillie,
» qui peut y avoir plus de droits que
» moi? ... ». On frémit déjà de loin ;
on craint de me voir coupable & scélé-
rat. Ames honnêtes, je tâcherai de ne
point vous scandaliser ; & vous me
plaindrez peut-être. Il y a des momens,
dans la vie, où la tentation est au-dessus
de nos forces. Nous nous sentions mal-
heureusement tous deux dans cet em-
barras réciproque , par une funeste
sympathie. Je me disois cependant :
« Dois-je outrager une fille si honnête,
» si sage, ma bienfaitrice? » Ces bon-
nes pensées opéroient en sa faveur ;
mais j'avois eu le malheur de lire, de-
puis peu, un certain livre plein de mé-
rite, où l'auteur avoit inséré, sans
s'en appercevoir, un trait dangereux.
J'avois présent à l'esprit un jeune Don
Alonzo, qu'il donne pour un person-
nage vertueux. Il survient une érup-
tion d'un volcan. Le vertueux Don
Alonzo a le bonheur de sauver une
jeune Vierge consacrée à la garde du feu
sacré. Il la conduit dans la campagne, il
y passe, tout au plus, deux heures avec
elle ; & là, sans respecter une jeune

Beauté qui doit lui être sacrée, parce qu'il l'a sauvée, parce qu'elle se confie à lui, parce qu'elle est jeune & innocente, parce qu'elle est d'un état révérend dans ce pays-là, parce qu'enfin elle doit être enterrée vive si elle perd sa virginité, le cruel lui ravit sans pitié, dans si peu de temps, cette fleur précieuse; & l'on donne cela pour un Sage! Cet exemple me fut bien dangereux. Je trouvai que la circonstance où j'étois me rendoit bien moins condamnable que Don Alonzo. L'Auteur n'a pas, sans doute, prévu ce mauvais effet que pouvoit produire son Ouvrage. Son Héros commet là une faute dont je n'aurois pas été capable; & il ne se la reproche point! & il va chicaner les Péruviens sur leurs préjugés, tandis qu'il a manqué aux principes de la morale, communs à toutes les Nations! Moins coupable que lui, j'avois de cuisans remords.

La chère Artémise, qui portoit ci-devant, dans ses beaux yeux, le calme de la vertu, se trouvoit alors confuse & humiliée. Les importuns étant sortis de dessous nos fenêtres, je vins à bout de faire descendre ma compagnie par la fenêtre, & je la conduisis chez les Capucines. La Mère Sainte-Monique, que

je devois rejoindre , la revêtit d'une guimpe & de l'uniforme d'une Capucine , & la conduisit dans une cellule , pour qu'elle y prît du repos , dont elle avoit grand besoin. Je n'en avois pas moins besoin , qu'elle. Après quelques restaurans pris à la hâte , ma Religieuse me conduisit dans une autre cellule , où , sur un lit solitaire , je me livrai au plus profond sommeil.

Je restai plongé pendant long-temps dans le plus doux anéantissement. Je m'éveillai enfin , je ne me souviens plus comment ; & je fus quelque-temps sans pouvoir reconnoître où j'étois. Enfin , je me rappelai avec peine tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma résurrection. Je ne vis plus , auprès de moi , l'habit de Capucin , dont j'avois été revêtu avant de me coucher ; mais je trouvai , en sa place , celui d'une Capucine. Il fallut m'en revêtir comme je pus ; mais je le fis très-mal adroitement ; de sorte que quand je parus devant la Mere Sainte-Monique , elle ne put retenir de grands éclats de rire , qu'elle accompagna des embrassemens les plus passionnés. Je lui demandai ce qu'étoit devenue mon Artémise. « Vous allez tout savoir , me » dit-elle , venez dans ma cellule ». La

chère Dame voulut m'y faire des amitiés qui m'impatienterent. Je lui répétois sans cesse : « Qu'est devenue mon Arté- » mise » ? Elle sembloit vouloir éluder ma question , que je lui renouvelois impitoyablement ». Mon cher ami , me » disoit-elle , modérez vous , elle n'est » pas perdue ». Pendant ces délais , elle rajustoit ma guimpe & mon habillement de None , que j'avois très-mal arrangés. J'avois l'habit d'une Religieuse ; & la fureur qui éclatoit dans mes yeux , & la colere qui rendoit encore ma voix plus forte , juroient avec ce modeste uniforme. « Que voulez- » vous , me dit Sainte-Monique ? ... Je » ne fais pas... Il se pourroit que les » jeunes Capucins , sachant que la bre- » che de notre mur souterrain étoit en- » core ouverte , fussent venus , & qu'ils » eussent emmené , avec eux , cette » jeune personne... — Ah ! les scélé- » rats m'écriai-je en me saisissant d'une » grosse bûche , je les assommerai ». Je descends les montées quatre à quatre. Je rencontre une vieille Mere , qui me crie : « Ecoutez donc , ma Sœur ». Je poursuis mon chemin sans faire attention à elle , & je l'entends-dire de moi , en se signant : « Ah ! bon Dieu ,

« la dévergondée ! » J'arrive au lieu où étoit la breche, mais je la trouve rebouchée. O Ciel ! je frappe à coups redoublés de ma bûche. J'entends des éclats de rire de l'autre côté ; & je distingue qu'on prend des mesures pour empêcher que mes coups ne dérangent les pierres replacées. Furieux , j'éclate en reproches. Je traite les ravisseurs de scélérats ; & à chaque injure que je prononce , j'entends redoubler les éclats de rire. Enfin je distingue la voix de ma chere Artémise , qui crie & semble m'implorer. On l'enleve , & sa voix gémissante se perd dans le lointain. Il n'y avoit pas moyen de passer par ce trou rebouché. Il falloit sortir par la porte du Couvent femelle , pour entrer dans le Couvent mâle , & réclamer hautement mon Artémise : mais , revêtu de l'uniforme d'une Religieuse , comment pouvoir mettre le pied dans la rue ?

Cependant il arrive un courier tout essoufflé. « Il s'est échappé , dit-il , deux » morts de l'Hôtel-Dieu. On prie ceux » qui les trouveront de les ramener sains » & faufs , s'il est possible. Il y aura » bonne récompense. On défend de les » tuer , ni de leur faire aucun mal ».

La Mere Prieure fit chercher dans

tout le Couvent, pour voir s'il ne s'y trouveroit point de morts, recommandant beaucoup qu'on ne les effarouchât pas. Il ne s'y trouva qu'un bon vivant ; mais on ne lui en rendit pas compte. On forgea, au contraire, une fausse lettre d'obédience, où j'étois qualifié de Mere Sainte-Hélène, envoyée dans ce Convent par les Supérieures. Je fus reçu à bras ouverts par la Prieure, en cette qualité. On me fit donner une cellule. Je participai, dès ce moment, à tous les avantages de la Communauté ; & , dès le soir même, j'eus l'honneur d'assister à l'exercice de la discipline ; qui m'amusa singulièrement, parce que des hommes ne sont pas dans le cas d'y assister. J'ai promis solennellement de ne jamais faire la description de cette cérémonie ; je tiendrai parole. On sent que je me ménageai, & que je ne me fis pas saigner.

Toutes les jeunes Religieuses avoient connivé dans l'arrangement qui me faisoit passer pour une Capucine. Chacune prétendoit avoir les mêmes droits sur ma personne. On avoit cédé les honneurs du premier pas à la Mere Sainte Monique ; mais toutes les autres comptoient

bien jouir de ma compagnie , chacune à son tour , selon l'âge ou l'époque de la profession.

Je ne goûtois point du tout ces arrangemens. C'étoit jouer , dans ce Couvent , le rôle de la prétendue Sœur Besogne , dont il est parlé dans la *Pucelle*. Il en devoit résulter les mêmes inconvéniens ; ce qui étoit fort contraire à ma santé , & répugnoit à mes principes : car enfin un homme qui pensoit ne pouvoit consentir à vivre dans un travestissement si scandaleux , à porter le libertinage & une malheureuse fécondité dans l'asyle de la chasteté & de la virginité. Je sentois tout le danger auquel je serois exposé , si j'étois découvert. Il y avoit , dans ce bercail , plusieurs , tant Novices que jeunes Professes , très-jolies. Je me trouvois comme un Sultan dans un charmant sérail. Tous les jeunes gens envieront mon sort : mais je frémissais de me trouver là , & je sentois que la prudence & l'honnêteté me défendoient d'y rester.

Ce qui m'inquiétoit le plus , c'étoit le séjour de mon Artémise chez les Capucins. Je vins à bout de la faire réclamer. Les Novices furent contraints de la rendre. Avoient-ils abusé de la

circonstance ? Lui avoient-ils fait violence ? C'est ce que j'ignore & n'ai jamais pu pénétrer à fond. J'aime à croire qu'elle sut résister à cette pétulente jeunesse. Du moins elle s'en vantoit ; &, ingénue comme elle étoit, j'eusse commis un crime, en refusant de la croire. Elle étoit, comme moi, vêtue en Capucine. On lui forgea aussi une lettre d'obédience qu'elle présenta à la Prieure ; & nous nous trouvâmes ensemble dans le même Couvent.

A peine eus-je recouvré mon Artémise, que je voulus à toute force quitter ce Monastere avec elle ; car, en effet, qu'avois-je à faire dans cette prison mystique ? Les Capucines me conjuroient en grace de rester, pour ne pas les trahir. « Car enfin, si vous partez, me » disoient-elles, on verra que nous » avons usé d'imposture, afin de vous » faire passer pour une Professe. Attendez une circonstance favorable ». Je risquois & je m'ennuyois ; je ne voulois donc pas les écouter : mais je n'avois ni argent, ni habits pour m'échapper. Je lus vaincre cette difficulté.

Nous découvrîmes qu'il y avoit un petit hôpital de quelques lits, fondé

pour de vieilles femmes infirmes , attaché à notre Couvent. Artémise témoigna le goût qu'elle avoit pour servir des malades , & fit voir les talens qu'elle possédoit dans cette partie. Je prétendis avoir les mêmes talens & le même goût qu'elle. On jugea donc à propos de nous attacher au service des malades ; & , comme il n'y avoit plus là ni tour , ni grille , quoique les Nones , qui se méfioient de nous , nous surveillassent de près , nous trouvâmes le moyen de nous échapper , & nous courûmes à toutes jambes dans la rue , de peur d'être rattrapées. Heureusement , nous étions dans un quartier fort écarté , où il y avoit très-peu de monde ; car notre course précipitée , avec une mise comme la nôtre , devoit nous faire remarquer.

Nous ne tardâmes pas à rencontrer une voiture , où il y avoit deux jeunes gens qui paroissoient tout émerveillés de nous voir. Nous allâmes vers eux , en leur criant : « Ah ! sauvez nous ». Ils nous ouvrirent de grand cœur la portiere , nous reçurent avec eux , & fonette , cocher.

Les deux jeunes gens paroissoient enchantés de nous posséder. Presque toutes les politesses furent d'abord pour

Artémise. Cela étoit naturel ; car enfin elle étoit femme , elle avoit les graces de son sexe. Pour moi , je devois à ma grande jeunesse d'être pris pour un individu de ce sexe ; mais l'extrême délicatesse ne devoit pas se trouver dans mes traits. Cependant l'un des deux nous dit : « Pour moi , j'aime cette grande » Virago » ; & il sembla prendre le parti de tourner ses affections de mon côté. L'autre , dès le commencement , avoit paru décidément s'attacher à ma compagne. On nous demanda fort poliment nos ordres , protestant qu'on alloit nous conduire où nous voudrions , & faire ce que nous ordonnerions. « Messieurs , » dis-je aux jeunes gens , je débute par » vous dire , pour vous inspirer de la » confiance , que nous n'avons ni feu » ni lieu. Nous venons de nous échapper , par un miracle , d'un Convent » où il ne nous étoit pas possible de » rester. Nous avons besoin d'un asyle » où nous puissions éviter d'abord les recherches qu'on va sans doute faire sur » notre compte ; ensuite il faut nous aider » à trouver les moyens de nous évader » de ce pays. Nous tenons toutes deux » à des familles honnêtes , riches même , » qui nous mettront à portée de satis-

» faire aux obligations que nous pour-
» rions contracter. Au reste , nous n'al-
» lons pas tarder à faire ensemble une
» connoissance plus particuliere. Nous
» vous raconterons quelques circon-
» stances essentielles de notre histoire.
» Nous vous peindrons au juste notre
» situation. Vous verrez si vous pourrez
» nous obliger ; & nous verrons , de
» notre côté , si nous pourrons consentir
» à être obligées par vous. A en juger
» par l'accueil honnête que vous
» nous faites , & par tout ce que nous
» voyons de vous , nous jugeons d'a-
» vance que nous ne pouvions tomber
» en de meilleures mains ». Ce dis-
cours , qui eût été tout simple de la part
d'un homme , parut surnaturel & divin
de la part d'une femme. Nos jeunes gens
assurèrent qu'ils étoient prêts à suivre
toutes nos volontés , sûrs qu'une per-
sonne , qui s'exprimoit si bien , devoit
être aussi recommandable par les qua-
lités de son cœur , que par celles de son
esprit.

Nos jeunes éveillés nous dirent qu'ils
alloient dîner tête-à-tête dans une mai-
son de campagne , & nous offrirent
de nous y conduire. « Volontiers ,

» répondis-je , nous ferons partie car-
» rée ».

Nous arrivâmes dans un château qui étoit un vrai palais. Nous y fûmes servis avec une magnificence singulière , & l'on eut , pour ma compagne & pour moi , tous les égards dus à notre sexe. Je racontai notre mort , notre arrivée dans le Couvent , & notre évasion. Je n'omis que les passe-temps secrets que je me reprochois , & tout ce qui pouvoit me faire reconnoître pour ce que j'étois. Je dis que je serois charmée qu'on pût nous procurer à chacune un habit d'homme pour nous déguiser , & quelque argent , sur notre billet , pour nous procurer la subsistance dans notre évasion. Les jeunes gens ne parurent pas pressés de nous laisser partir. Ils nous invitèrent beaucoup , au contraire , à rester ; & nous promirent d'ailleurs , de la meilleure grace du monde , tous les habits & l'argent que nous pourrions désirer.

Vers la fin du repas , j'eus besoin de sortir un moment. Je pris un peu le frais dans le jardin. Il y avoit une grille ouverte qui donnoit sur le grand chemin. Je passai le seuil de la porte , pour regarder cette grande route , qui me parut

belle. Un équipage à six chevaux venoit à toutes brides : je m'arrêtai un moment pour le voir passer ; ce qui étoit imprudent , pour un homme qui avoit intérêt de se cacher.

Une figure de Prêtre m'aborda poliment , & me parla de choses indifférentes. J'eus la patience de rester là quelques minutes pour l'écouter. Tout-à-coup je me vois assailli par une foule de gens armés , qui sortent des haies & de je ne sais où. Je voulus crier ; on me boucha le passage de la voix. Ils étoient en si grand nombre , qu'ils m'entraînèrent , malgré ma résistance. Bientôt d'autres spadassins vinrent me disputer aux premiers. Je fus tirailé d'un côté & de l'autre. L'on finit par s'accorder & me faire monter dans une voiture bien escortée , pour me conduire , à quelques milles de là , chez un Juge ou Podesta. Nous comparûmes devant l'Illustrissime. Les premiers qui m'avoient arrêté dirent que j'étois un mort décédé à l'Hôtel-Dieu , qui devoit être enterré dans le cimetière commun , & qui précédemment avoit été enfermé comme fou. Ils me réclamoient donc gravement , dans la double qualité de fou & de mort. Les autres soutenoient que j'étois une Religieuse

échappée du Couvent des Capucines ; ce que prouvoit l'habillement dont j'étois revêtu ; & ils prétendoient m'avoir , comme Professe fugitive.

Le Podesta me demanda ce que j'avois à répondre. Je lui dis que je n'étois ni mort , ni fou , ni Religieuse ; & que je me sentoie en état de prouver ces trois assertions. Il me demanda pourquoi j'étois habillé en Religieuse. « C'est , » lui répondis-je , parce que je n'ai pas » d'autre habit pour le présent , & que » j'ai pensé qu'il étoit moins indécent » d'être habillé en Religieuse , que » tout à fait nu —. Pourquoi donc , » reprit-il , & comment n'avez-vous » pas d'autre habillement que celui-là ? » — C'est , répliquai-je , une histoire » qui seroit un peu trop longue à vous » raconter. J'en ferai le récit à M. le » Gouverneur de Milan , devant lequel » j'ai déjà eu l'honneur de paroître plusieurs fois , qui en fait le commencement , & dont je réclame le jugement » & la protection ». Ma demande fut octroyée. On me conduisit à Milan ; on prévint le Gouverneur , & je comparus devant lui.

Il me reconnut du premier coup-d'œil. « Mais comment donc , me dit-

» il ! quelle est cette nouvelle farce ?
» Vous croyez donc toujours être en
» carnaval ? » Pour ma justification ,
je lui racontai l'histoire de ma mort ,
de ma résurrection , de mon introduc-
tion chez les Capucines , de mon éva-
sion , & du malheur que j'avois eu
d'être arrêté comme mort & comme
Religieuse. « Je suis inquiet , ajoutai-
» je , de ma compagne Artémise , que
» j'ai laissée chez deux jeunes gens
» qui la trouvent appétissante , &
» contre lesquels elle aura peut-être
» peine à se défendre ». Je lui nommai
les deux jeunes Seigneurs ». Si elle est
» sage , me répondit S. E. elle se dé-
» fendra. Ce sont deux jeunes gens
» pleins d'honneur , qui ne sont pas
» capables de lui faire violence. Vous
» êtes plus heureux que sage ; mais en
» vérité la fortune s'amuse à farcer avec
» vous. Je ne fais comment arranger
» cela. Vous avez , sur le corps , une
» affaire d'honneur ; de plus , vous avez
» été deux fois enfermé comme fou ;
» après cela , vous voilà mort. On se
» croyoit débarrassé de vous. Point du
» tout : voilà que vous vous échappez
» en enlevant une autre morte ; & vous
» vous introduisez dans un Couvent

» de Capucines. Vous vous donnez
 » pour une Religieuse, & vous travail-
 » lez sans doute à faire des petits Reli-
 » gieux ; car nous savons comme vous
 » besognez ; & sans doute , dans quel-
 » ques mois , nous entendrons parler
 » des suites de ces belles opérations. Je
 » vous avoue qu'une conduite où une
 » destinée si bisarres me paioissent fort
 » embarrassantes , & qu'on ne fait pas
 » trop comment laisser la liberté à un
 » jeune homme aussi ingambe & aussi
 » dispos que vous. Quittez cette masca-
 » rade ; je vais vous faire donner d'au-
 » tres habits , & je verrai ce que je
 » pourrai faire pour vous ».

Madame la gouvernante entra quand
 son mari finissoit ces mots. Elle me re-
 connut. « Ah ! il est charmant , s'écria-
 » t-elle. Monsieur le Comte , il faut ab-
 » solument nous laisser le temps de
 » jouir de son déguisement. Nous som-
 » mes encore en carnaval ». (Notez
 que le carnaval dure à Milan jusqu'au
 premier Dimanche de Carême , & l'on
 voit , par-là , que je n'avois été que quel-
 ques jours chez les Capucines.) Sans
 attendre la réponse de son mari , la belle
 Dame m'emmena avec elle , & me pré-
 senta galamment à une nombreuse as-

semblée qu'elle avoit chez elle , comme une jeune Religieuse sa parente , à laquelle on avoit accordé une petite vacance. Tout le monde , par politesse , témoigna être enchanté de ma figure & de mes graces. Toutes les Dames , parmi lesquelles il s'en trouvoit de jolies , m'embrassèrent avec transport. Tous les Cavaliers s'empresserent de me baiser la main respectueusement. La Gouvernante rioit comme une folle. Son mari vint , & ne put s'empêcher de sourire lui-même. On dîna gaiement. Tous les honneurs furent pour moi. Après le repas on dansa , & je ne pus me dispenser de prendre part à la danse. On ne tarissoit point sur mes louanges. On me trouvoit des graces jusques au bout des doigts. Un Poëte improvisateur chanta mes louanges ; & , avant la soirée , il y avoit déjà des sonnets à ma gloire , imprimés sur du satin blanc.

Tous ces honneurs m'ennuyoient beaucoup. Je me représentois Artémise en proie à la pétulance des deux jeunes Militaires ; & , d'ailleurs , l'image de ma chere Adélaïde , morte par mes coups , me persécutoit sans cesse. Je sentoï , enfin , que je ne tarderois pas à être reconnu , & que les hommes furieux

44 S. S. DE L'AVENTURIER

changeroient, en outrages inévitables ; les hommages inconsiderés qu'ils me rendoient pour le moment.

Ce que je prévoyois ne manqua pas d'arriver. Il vint, dans le cours de l'après-midi, plusieurs visites d'Officiers aussi empressés que les autres de m'honorer de leur courtoisie ; mais qui, peu à peu, me reconnurent, & me le firent savoir en me marchant sur le pied. Ils étoient piqués d'avoir été pris pour dupes ; & , plus ils m'avoient rendu d'hommages quand ils me croyoient femme, plus ils vouloient m'en punir, en me reconnoissant pour un homme.

Je me hâtai d'aller prendre les habits de mon sexe. Je réjoignis les fier-à-bras. Nous sortîmes ensemble. Dans la soirée même, au clair de la lune, je donnai, avec mon épée, une leçon à deux des plus suffisans, qui en ont été plus de six mois au lit ; ce qui fit passer aux autres l'envie qu'ils rémoignoient de me tâter. Ce nouvel exploit vint encore aux oreilles du Gouverneur, qui me dit :
« Monsieur le Chevalier, quelque attache-
» ment que j'aye pour vous, je ne
» puis absolument vous permettre de
» rester sur les terres de mon Gouver-
» nement. Ni les hommes, ni les fem-

» mes, rien n'est sacré pour vous, mon
» cher. Vous allez prendre les Beautés
» jusques dans les Cloîtres ; vous les
» prendriez sur l'autel. Vous enlevez les
» vivans & les morts. Vous êtes à crain-
» dre, respirant, comme ne respirant
» pas. Je n'abuserai pas de la confiance
» que vous m'avez témoignée, en de-
» mandant d'être conduit devant moi ;
» mais il faut partir absolument ; il faut
» partir, vous dis-je, ou je vous fais
» arrêter sans rémission. — Mais Arté-
» mise, lui dis-je d'une voix tremblante?..
» — J'aurai soin de la faire chercher ,
» me répondit-il , & de vous faire passer
» de ses nouvelles, quand je saurai où
» vous serez réfugié. Je me charge, de-
» plus, d'employer tous les moyens
» imaginables pour la réconcilier avec
» sa mere, & lui faire un sort aussi heu-
» reux que vous pourriez le désirer ;
» mais partez sur le champ. Voilà ma
» bourse. Ecrivez-moi, si vous avez
» besoin de quelque chose ; mais par-
» tez »....

Je n'avois rien à répondre à des ins-
tances si pressantes ; il falloit recevoir les
bienfaits de S. E. & suivre ses volontés.
Il m'en coûta ; mais je partis. Je me ren-
dis d'abord au lieu où j'avois laissé Ar-

remise. Les deux jeunes Seigneurs n'y étoient plus. On m'assura que la jeune Religieuse, ma compagne, s'étoit échappée. (Car je déclarai qui j'étois, sans quoi l'on ne m'auroit pas reconnu.) Je rodai dans tous les environs, pour apprendre de ses nouvelles : je ne pus en recevoir. Quelqu'un me dit cependant qu'elle avoit pris une route qu'il me montra. Je la suivis pendant long-temps. Je reçus quelques renseignemens sur le chemin, qui m'indiquoient sa trace. Je poursuivois ainsi cette chere Amante à la piste : elle m'entraîna, de cette manière, jusques en France. La chere personne, selon les lumieres que je recueillois, s'étoit engagée dans les montagnes du Dauphiné; mais elle s'y étoit perdue. J'eus beau m'informier de tous les côtés, je ne recueillis plus de nouvelles sur son compte.

J'arrivai, en la cherchant, jusqu'à la grande Chartreuse. J'allai y demander l'hospitalité, qui me fut accordée. On sent combien le lieu & tout ce que j'y voyois, secondoit la mélancolie dont j'étois abreuvé. Je me promenois, avec une sombre volupté, dans ces lieux consacrés au silence, à la solitude, & à la pénitence. Je me voyois seul dans

l'Univers. J'avois perdu mon Amante par ma propre main ; mes vaines expiations pouvoient-elles effacer ce crime ? La Princesse, ma bienfaitrice, étoit enfermée, soustraite aux regards des mortels, & je ne pouvois rien faire pour elle. Enfin, je venois de perdre tout récemment la tendre Artémise. Que de fautes, d'ailleurs, n'avois-je pas à me reprocher ! Quels passe-temps criminels ! N'avois-je pas porté la débauche dans le sanctuaire de la pudeur ? Le lit conjugal m'avoit-il été sacré ? Dans les asyles les plus saints, sur les grandes routes, en veillant, en dormant même, sous la terre, au milieu du feu, dans les airs, dans notre Religion, dans celle des Payens renouvelée ; par-tout ma funeste destinée ne m'avoit-elle pas précipité dans des fautes que toutes mes larmes ne pouvoient effacer ? Quoique jeune, bon Dieu ! n'avois-je pas eu assez d'aventures ? Adélaïde n'existoit plus sans doute. Je me devois au Dieu qui m'avoit ravi mon idole. La mélancolie conduit à la dévotion : tout, d'ailleurs, m'y portoit dans cette maison. Les chants religieux, que j'entendois répéter dans le Temple du Seigneur, me sembloient des accens de voix célestes, qui

48 S. S. DE L'AVENTURIER
m'appeloient à Dieu. Ma vocation me
parut constatée par le flambeau de l'évi-
dence. Je demandai, avec larmes, le
saint habit. Il me fut accordé les bras
ouverts; & me voilà Chârtreux.

Fin du Livre premier.

SECONDE

SECONDE SUITE

DE

L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE SECON D.

JE fais grace à mes Lecteurs du temps où je fus postulant , & des cérémonies de la prise d'habit. Me voilà Chartreux , comme je l'ai dit. On est toujours vis-à-vis de soi dans cette solitude ; & si quelqu'un va là pour se guérir de quelque passion , il me paroît prendre la voie la plus détournée. La solitude remet sous ses yeux l'image de la personne qu'il chérit ; & cette image s'agrandit à sa vue & le poursuit sans cesse ; de même que quand on sort d'une ville , les tours , les clochers , & tous les objets les plus frappans s'élèvent & s'allongent dans les airs , à mesure qu'on s'éloigne. Ma chere Adélaïde se présenta donc à mes yeux , plus belle que jamais. J'avois su conserver un portrait de cette chere per-

Tom. IV.

C

sonne, où elle étoit représentée en pied dans un très-petit médaillon. C'étoit le Gouverneur de Milan, dans les mains duquel je ne fais quel hasard l'avoit amené, auquel j'en étois redevable. On a vu ce que je savois faire avec des verres dans ma prison de la Bastille. Je fis usage du même talent dans ma cellule. J'obtiens quelques verres, avec lesquels je trouvai le moyen de faire paroître sur le mur, de grandeur naturelle, l'image de mon Amante, exprimée avec une netteté qui la rendoit vivante à mes yeux. C'étoit tout ce que je pouvois faire dans une cellule; car les Chartreux n'auroient pas souffert que j'y conservasse un tableau ou une statue représentant une jeune fille. L'image que j'enfantois sur le mur, n'étoit que passagère & fugitive comme une ombre; & quand je parlois, elle disparoissoit tellement, que D. Prieur avoit beau faire sa visite chez moi, il n'étoit pas possible qu'il y trouvât l'idole de mon cœur. Cependant elle étoit sous mes yeux, tant que je restois dans ma retraite. Je lui dressois un petit autel; & ma chère Adélaïde étoit la Divinité qui obtenoit mes adorations. Je fis secrètement en miniature les portraits de Scintilla, d'Artémise, de la Princesse Gé-

melli, de toutes les personnes qui m'étoient les plus chères. Je faisois, à l'aide de mes verres, paroître leurs images autour de celle de mon Adélaïde, comme un cortège auguste qui rendoit hommage à la Reine de mon cœur. O quelles satisfactions voluptueuses j'éprouvois dans la compagnie de ces ombres chéries, qui devoient l'existence à mon amour & à mon industrie !

J'avouai à Don Prieur que j'étois tourmenté d'une passion malheureuse, qui exigeoit que j'eusse quelques occupations qui pussent me distraire. Il me permit, puisque j'étois versé dans la peinture & dans la sculpture, de cultiver ces talens, pourvu que je ne cherchasse à rendre que des objets relatifs à la Religion. Je lui dis que, s'il me le permettoit, j'entreprendrois la statue de la Vierge, objet de nos plus saints hommages. Il y consentit, & je fis une statue qui représentoit parfaitement mon Amante, avec les attributs & le costume que nos Artistes donnent à la Mere du Sauveur. Je ne comptois pas en cela commettre une profanation. Les Apeles & les Phidias, quand ils représentent les personnages célestes, sont obligés toujours de prendre pour modèles des

Beautés terrestres. Je comptois qu'on me laisseroit mon ouvrage pour ma satisfaction ; mais Don Prieur en fut si content , qu'il voulut absolument en décorer l'autel d'une Chapelle où nous allions tous les jours rendre hommage à la Vierge sacrée , dont ma statue passoit pour être l'image. J'avois un plaisir sensible à pouvoir aller chaque jour adorer à genoux la Divinité de mon cœur. « Non , ma » chere Adélaïde , me disois-je en moi- » même , ce n'est point un sacrilege de te » rendre une espece de culte. Si la mort » t'a ravie à la terre , tu dois être , dans » les Cieux ; sur un des trônes qui en- » rourent celui de l'Eternel. Je ne fais » que prévenir ta canonisation ». Je souriois secretement en voyant tous les Chartreux à genoux , comme moi , devant la statue de mon Amante. Toutes ces occupations nourrissoient , dans mon cœur , le feu sacré de l'amour.

Je vivois ainsi avec des ombres que je faisois paroître sur ma muraille ; & cette vie avoit ses agrémens , parce que ces ombres m'étoient chères. Mais j'étois autre chose qu'une ombre. J'avois un corps aussi bien qu'une ame , & je sentoïis le besoin de conserver avec des êtres qui eussent l'un & l'autre. Je ne

voyois les révérends Peres, mes maîtres ou mes confrères, qu'une fois la semaine ; mais, les eussé-je vus tous les jours, des Chartreux n'étoient pas tout-à-fait ce qu'il falloit pour me dédommager de la perte d'Adélaïde, & de tant de Beautés enchanteresses, dont j'avois été l'heureux possesseur. Un chat, un chien, quelques oiseaux, joints à ces vénérables Peres, ne me dédommageoient point encore. La culture de mon petit jardin avoit ses charmes. J'y voyois naître, sous mes yeux, les fruits & les fleurs. Les végétaux sembloient se disputer, avec les animaux, le soin de varier mes loisirs. Mais combien il me restoit de vuide ! D'ailleurs, je l'avoue à ma confusion, les exercices monotônes du chœur me paroissoient bien longs. Quand on n'est pas conduit, dans de pareilles maisons, par la vraie dévotion, on y est bien malheureux. Mon pere a vécu dans une île déserte ; mais il y respiroit en plein air, il y étoit libre, il y étoit Roi d'un pays charmant, il n'y avoit point de chœur. Moi, au contraire, j'étois chargé d'entraves. Son île étoit un Empire, & ma retraite une prison.

Chaque fois qu'on recevoit un nouveau Néophite, je plaignoïs le jeune

infortuné ; & , par une contradiction qui est dans la nature , j'étois charmé d'avoir un nouveau compagnon de mon infortune.

Un jour , on en reçut un que j'examinai moins que les autres , quoiqu'en général je ne fisse pas grande attention à la figure de ces nouveaux venus. J'avois la tête plus occupée ce jour-là que les autres jours. Enfin le moment vint de donner à celui - ci le baiser fraternel. Je me mis à genoux auprès de lui , sans le regarder ; je posai ma joue contre la sienne , & j'allois passer de l'autre côté sans le regarder davantage. Il me serre la main , me dit : « Ah ! cruel ! » Je le regarde , je le reconnois. Ciel ! ô Ciel ! c'étoit mon Artémise.

Le prétendu Novice me dit tout bas : « Ne témoignez rien de votre surprise ; ne nous trahissons pas ». Il fallut me contenir. Je laissai achever la cérémonie , & je brûlois de pouvoir converser avec la chère Artémise ; mais cette douceur me fut interdite. Il fallut attendre le seul jour de la semaine où nous pouvions nous promener dans le parc ; encore ne pus-je alors lui parler en particulier , ni par conséquent lui rien dire ni rien entendre de la bouche. Seule-

ment elle vint à bout de me dire tout bas : « Je suis logée immédiatement » auprès de vous. Tâchons de nous » voir ». Cette nouvelle me donna beaucoup de courage & d'espérance. Dès le soir , quoique je n'eusse point d'échelle , & malgré les obstacles qui rendoient la communication presque impossible , je parvins à franchir le mur qui séparoit nos deux jardins. Je volai dans les bras de ma chère Artémise. O quels embrassemens ! quelle douce réunion ! Mais il fallut nous priver promptement de cette douceur. « A » tous momens me dit - elle , Don » Prieur peut entrer chez nous. Si l'on » nous trouvoit ensemble , ce seroit un » crime capital. Il ne faut pas nous » trahir dès les premiers jours. Il est » nécessaire que nous restions encore » ici quelque temps , parce que , selon » des rapports vrais ou faux , on m'a » chine quelque chose contre nous. » On nous cherche tous deux , & vous » sur - tout , dans toute la France & l'I- » talie. Votre signalement est répandu » par - tout. On a intéressé les Gouver- » nemens , les Puissances. Personne ne » nous soupçonne ici. Retournez vite » dans votre cellule ».

Il fallut obéir à mon Artémise, & la quitter après un baïser aussi tendre que chaste. Que la solitude me pesa quand je fus rentré dans ma cellule ! Mais il étoit question de me procurer les moyens de voir, quand je voudrois, mon Artémise. Je réfléchis à tout ce qu'elle m'avoit dit, au nouveau danger que je courois ; mais sur-tout je songai à ouvrir une communication entre elle & moi. On pouvoit à chaque moment entrer chez nous ; il falloit donc à chaque moment être prêt à paroître seuls, quoiqu'en compagnie. On pouvoit visiter nos cellules pendant notre absence ; il falloit donc que la communication fût invisible.

En ne travaillant que la nuit, je vins à bout de faire une ouverture au mur qui nous séparoit. Un double panneau de boiserie la couvroit & la remplissoit de chaque côté. Nous n'avions fait que tailler ce panneau, qui existoit précédemment. En poussant un bouton, nous le faisons descendre, & nous nous trouvons à découvert vis-à-vis l'un de l'autre. La conversation finie, à l'aide du même bouton, notre panneau remontoit & fermoit hermétiquement l'ouverture, en joignant de manière à trom-

per les yeux les plus clairvoyans. Pour plus de sûreté , j'avois mis devant ma boiserie un tableau qu'on m'avoit permis de peindre, représentant mon Adélaïde en pied , sous le costume de la Reine des Cieux. Quand je voulois voir Artémise , j'avois ainsi l'indignité de faire descendre Adélaïde, mais Adélaïde seulement en peinture. De son côté ma compagne avoit une armoire qui couvroit l'ouverture. Elle n'avoit que les deux battans à ouvrir ou fermer ; & la clôture ou jointure du panneau étoit imperceptible chez elle comme chez moi. Nous avons eu soin , d'ailleurs , d'arranger nos portes de manière qu'elles fussent difficiles & très-bruyantes à ouvrir. De sorte que Don Prieur auroit eu beau venir pour nous surprendre , il auroit toujours trouvé notre panneau bien fermé ; mais d'ailleurs il ne s'en doutoit pas , le bon homme. Il étoit venu plusieurs fois chez Artémise ou chez moi , tandis que nous étions en conversation , & l'ouverture avoit été si promptement fermée , qu'il n'avoit pu se douter de rien.

A la faveur de cette communication , nous vivions ensemble aussi parfaitement & presque aussi sûrement que

dans le monde ; & c'étoit un double agrément pour nous , de jouir de cette liberté , au milieu de la captivité austère d'un Couvent de Chartreux. Cette vie devint par - là très - agréable. Nous mangions ensemble , & nous vivions presque comme mari & femme. Les heures du cœur étoient longues ; mais , pendant ce temps au moins , nous jouissions de la vue l'un de l'autre ; & nous avions , par signes imperceptibles , des entretiens muets , qui avoient leurs charmes. On me demandera si la communication étoit ouverte la nuit. Je répondrai qu'Artémise ne le vouloit pas ; que , sans aucune mauvaise intention , je la pressai beaucoup pour y consentir , & qu'enfin j'obtins son aveu tacite. Nous avions assurément les vues les plus innocentes ; mais les passions ont plus d'ardeur & font plus de ravage dans ces asyles , où elles ont , pour s'évaporer , moins de distractions & de dissipations. Elles nous tyranniserent impérieusement , & confondirent tous les projets que nous avions faits d'être parfaitement sages. Je ne donnerai pas ici des aveux plus détaillés ; mais j'inviterai tous les Lecteurs qui voudront être chastes , à ne jamais le mettre dans un pareil dan-

ger. O plaisirs criminels ! pourquoi faut-il que la contrainte & la gêne surmontées vous donnent tant d'attraits, & qu'en vous condamnant, je me plaise encore, malgré moi, à me rappeler votre perfide mémoire ?

On sent bien que, dès que nous fûmes libres vis - à - vis l'un de l'autre, nous commençâmes par nous raconter mutuellement comment nous nous trouvions dans cette retraite. Les Lecteurs savent déjà comment j'y étois venu. Les petits événemens qui venoient d'y conduire Artémise étoient aussi simples. Elle me les raconta, avec des grâces que je ne puis rendre, dont je n'essaye pas même de donner l'idée.

« Vous savez, me dit-elle, mon cher
 » Chevalier, que vous nous quittâtes
 » subitement, les deux jeunes gens &
 » moi. Vous me laissâtes seule à la
 » merci de ces étourdis. Votre présence
 » leur en imposoit sans doute. Dès que
 » vous fûtes parti, de polis & galans
 » qu'ils étoient, ils devinrent des bandits,
 » je dirois presque des scélérats.
 » Au lieu d'un assaillant, j'en eus deux.
 » Ils se montrèrent insolens & railleurs.
 » J'avois beau pleurer, me jeter à leurs
 » pieds, réclamer leur honnêteté, ils

» ricanotent de ma douleur. A peine
 » les novices Capucins étoient - ils aussi
 » indécens. Ce fut apparemment la
 » chaleur du combat ; car j'appelle
 » ainsi leur opiniâtreté à m'attaquer,
 » & mon courage à me défendre ; ce
 » fut, dis - je , la chaleur du combat qui
 » dut nous empêcher de remarquer le
 » vacarme que dut exciter la prise de
 » mon cher Chevalier. J'étois dans le
 » plus horrible embarras ; malgré mon
 » trouble , je m'apperçus que vous ne
 » reveniez pas , & ce fut sur-tout le be-
 » soin que j'avois de vos secours , qui
 » m'y fit penser. Qu'étiez-vous devenu ?
 » Je me vis enfin pressée avec tant d'a-
 » charnement par les deux scélérats ,
 » que je me trouvai réduite à la seule
 » ressource de me jeter par la fenêtre.
 » Elle étoit ouverte , très - peu haute ;
 » & du fumier , que le hasard avoit
 » ramassé au - dessous , adoucit ma
 » chute. Je me fis très - peu de mal ; je
 » me relevai lestement , & je volai hors
 » du château. Un Pèlerin , qui m'avoit
 » vu sauter , vint au devant de moi. Il
 » me prit dans ses bras. — Ma belle
 » Demoiselle , dit - il , ne vous êtes-vous
 » point fait mal ? — Non , Monsieur,
 » lui répondis-je ; mais , de grace, sau-

» vez-moi. — Ne craignez rien , reprit-
 » il , ma belle enfant ; les deux inso-
 » lens , qui vous poursuivent , ne vous
 » feront pas violence en public. En
 » effet , ils accouroient ; mais le Péle-
 » rin , avec un pistolet à chaque main ,
 » leur cria : « Si vous avancez , je vous
 » brûle la cervelle. » Ils firent semblant
 » de rire , me dirent que je n'entendois
 » point la plaisanterie , & rentrèrent
 » chez eux. Je remerciai mon libéra-
 » teur. — Mais , Monsieur , lui dis-je ,
 » votre ouvrage n'est fait qu'à moitié.
 » Vous voyez l'habit que je porte ; il
 » va m'être funeste , si vous ne me se-
 » condez. On me poursuit , & si je pa-
 » rois sur le grand chemin sous cet
 » habit , à coup sûr je serai arrêtée.
 » J'avois une compagne qui pourroit bien
 » être tombée dans les mains des Sbir-
 » res. (C'étoit de moi qu'elle parloit.)
 » Je tremble , je ne fais ce qu'elle est
 » devenue. Ne l'auriez-vous point rencon-
 » trée ? — Et oui , vraiment , répondit
 » le Pèlerin ; je l'ai vue très-clairement
 » au milieu d'un régiment de Sbirres
 » qui s'étoient emparés de sa personne.
 » — O bon Dieu ! m'écriai-je en pleu-
 » rant. — Ma belle enfant , reprit ce
 » brave homme , il ne faut pas vous

61 S. S. DE L'AVENTURIER

» désespérer ; il ne faut pas sur-tout
» que vous vous exposiez à être arrêtée
» comme elle. Je n'ai point d'habits à
» vous donner pour vous déguiser ;
» mais prenez ma souguenille de Pé-
» lerin , elle couvrira du moins votre
» uniforme de Religieuse. Je passai le
» surtout du bienheureux voyageur. J'en-
» dossai le grand chapeau & le collier
» de coquillages ; je pris en main le
» bourdon , & me voilà Pélerin. Mon
» conducteur , qui resta lestement vêtu ,
» me donna le bras.

» J'appris qu'on vous avoit mené
» d'abord chez le Podestà du village
» le plus prochain. Nous nous achemi-
» nâmes vers cet endroit ; mais nous
» apprîmes , sur la route , qu'on vous
» conduisoit à Milan , mon cher Ca-
» taudin. Nous nous y rendîmes le
» plus secrètement qu'il nous fut pos-
» sible. Là , mon guide me proposa un
» habit d'homme pour me déguiser
» mieux. Nous perdîmes bientôt vos
» traces dans cette grande Ville. Quel-
» qu'un me dit pourtant que vous
» aviez pris la route de France. On
» vous représentoit comme habillé en
» homme ; ce qui étoit naturel. On spé-
» cifioit même à-peu-près quel habit

» vous portiez ; & je crois qu'il y avoit
» beaucoup d'imaginaire dans le por-
» trait du fugitif qu'on me donnoit pour
» vous. Je suivis le fantôme qu'on avoit
» tracé à mes yeux. Je demandois dans
» les auberges un homme semblable à
» ce fantôme. Selon la manière dont je
» m'y prenois pour questionner , avec la
» manie de ne mettre fin à mes questions ,
» que quand on m'avoit dit ce que je
» voulois , je venois à bout de me faire
» dire par-tout : « Oui , nous avons vu
» cet homme ; il a pris telle route » ;
» & je croyois vous suivre , quand il
» paroît au contraire que je vous pré-
» cédois.

» Enfin , un jour je rencontrai un hom-
» me assez vieux , qui me parut fort dé-
» vot , auquel je demandai , comme aux
» autres , s'il ne vous avoit point vu. Je
» vous dépeignis. Il me répondit :
» Je crois avoir chez moi le jeune-
» homme dont vous me parlez ; venez ,
» vous en jugerez ». Je le suivis. Il s'é-
» cartta de la grande route , & me con-
» duisit dans sa maison , qui étoit jolie.
» J'y trouvai , en arrivant , un très-vieil
» homme & une très-vieille femme ,
» qui étoient son pere & sa mere , &

» qui touffoient & crachoient sur leurs
 » tisons : je vis , de plus , une vieille
 » servante aussi infirme qu'eux ; mais je
 » n'apperçus pas l'ombre d'un jeune-
 » homme.

« Embrassez , me dit le béat , ce bon
 » vieillard & cette chere vieille ; re-
 » gardez-les comme votre pere & votre
 » mere. — Mais mon Amant , lui dis-je ,
 » où est-il ? — Mon bon ami , reprit
 » l'hypocrite , fiez-vous à moi , vous ne
 » vous en repentirez pas. — Moi , plus
 » forte que lui , je m'y fiaï ; & j'appris
 » à connoître l'homme austere en pa-
 » roles , qui avoit eu l'art de m'atti-
 » rer chez lui. Sans vous offrir à mes
 » yeux , il vint à bout de m'y reténir
 » long-temps. On me demandera pour
 » quel but ; car mon habit d'homme devoit
 » empêcher ses desirs de naître à mon
 » égard : mais , à ses regards passionnés
 » d'une maniere odieuse , je voyois qu'il
 » devinoit mon véritable sexe. Les pre-
 » miers jours , il me disoit que vous l'a-
 » viez quitté sans qu'il sût pourquoi ;
 » mais que sûrement vous ne tarderiez
 » pas à revenir. Il s'étonnoit de ce que
 » vous aviez pu fuir un homme comme
 » lui. Il m'assuroit ensuite qu'il vous

» avoir vu dans tel endroit ; & « si vous
» voulez , disoit-il , je vous y menerai
» le plutôt que je pourrai ».

» Que vous dirai-je enfin , mon cher
» Chevalier ? Le vieux fourbe cherchoit ,
» par tous ces délais , à me retenir , pour
» vous effacer de mon cœur , & pren-
» dre votre place. Bientôt il me ma-
» nifesta ses mauvais desseins , auxquels
» je n'eus pas de peine à résister. Enfin ,
» un jour que j'étois à la Messe aux Char-
» treux , je vous reconnus pour un des No-
» vices. Le desir me prit sur-le-champ
» de vous rejoindre. Je me promenai
» dans votre maison , dans ce clos solitaire
» où vous ne pouvez vous promener vous-
» même qu'une fois la semaine. Le char-
» me de la solitude , la douce mélanco-
» lie enpreinte sur tout ce qu'on voit
» ici , firent mon ame , & m'inspire-
» rent le desir singulier de partager avec
» vous un sort qui avoit ses douceurs.
» Déguisée en homme , je fus reçue sur
» un très-léger examen , & j'ai le bon-
» heur de mener , avec mon cher Ché-
» valier , une vie que je souhaiterois de
» ne voir jamais finir ».

J'embrassai tendrement ma chere Ar-
témise , après son récit. Je l'aimois , sans
transport cependant ; & je goûtois avec

, elle du moins un sort tranquille: Oh ! si mon Adélaïde avoit été à sa place, je n'aurois plus eu rien à désirer.

Je n'avois point de livres de littérature ; mais la solitude , ma situation , mes malheurs , mes jouissances , tout me rendit Poète. Il me falloit des objets pour occuper la sphere active de mon esprit , qui fermentoit depuis que j'étois si tranquille dans mon petit ménage de Chartreux. La Poésie vint m'offrir ses idées , tantôt sombres , tantôt riantes. J'entrepris un grand Ouvrage en vers , que je composai au cœur , pour m'abrégér la durée de ce long exercice. Je prétextai un gros rhume & une extinction de voix , afin d'être dispensé de chanter. Mon corps étoit donc seul présent au cœur ; mon ame s'égaroit dans les enchantemens & dans les pays célestes. Si l'avou que je fais ici peut scandaliser les gens pieux , si une semblable occupation leur paroît profane , dans le lieu & dans la circonstance , ils seront peut-être édifiés , quand ils verront le fruit de ce travail ; car enfin je ne me suis permis , dans ce Poème , que de chanter la vertu. Artémise avoit un goût excellent , un tact merveilleux. Je la consultois , & j'en recevois d'excellens avis.

Ces occupations ne me suffisoient pas encore. On doit se rappeler que j'ai voyagé chez des peuples que j'ai nommés Sylphes, dans une Ville aérienne, où l'on avoit l'usage de s'élever dans l'air, à l'aide de globes vuides, ou remplis de fumée ou d'air inflammable. La captivité, où je me trouvois, m'inspira l'envie de monter dans les airs. Je voulus pour cet effet composer un globe & une nacelle. Je ne pus y travailler sans la permission de Don Prieur, qui, par curiosité, me le permit d'abord. Il me donna du tafferaz. Artémise m'aida à le coudre, sans qu'on en sût rien. J'en formai mon globe. Je le remplis d'air chaud, & j'y attachai une petite lampe, dont la lumière, entrant par une étroite ouverture, entretenoit la chaleur & la raréfaction de l'air. Cet air raréfié devenoit plus léger que l'air atmosphérique, & le globe s'élevait naturellement dans les Cieux. Le mien fut composé de tafferaz azuré, pour qu'on l'apperçût moins aisément dans l'air. J'y suspendis une nacelle pareillement de couleur d'azur; & je m'élançai dans l'Empyrée, d'abord aux yeux du seul Don Prieur. Artémise, qui étoit prévenue, me regarda d'une petite fenêtre. Pour les autres

Chartreux, ils étoient chacun dans leur cellule, & ne se doutoient de rien. Par hasard, personne du canton n'aperçut le globe, parce que nul n'étoit prévenu. Je m'élevai à plus de mille toises. Je restai quelque temps stationnaire dans l'air, jouissant du plus beau spectacle qu'il fût possible de concevoir. Je redescendis ensuite à plomb dans mon jardin, où D. Prieur m'embrassa avec transport. « Mon cher enfant, me dit-il, vous avez » fait là une découverte des plus belles » qu'il soit possible d'imaginer. Mais il » faut voir le parti qu'on en peut tirer ; » car ce n'est rien d'être merveilleux, » on doit être utile. Je réfléchirai là- » dessus, mon bon ami. Amusez vous » toujours à perfectionner votre inven- » tion ; nous reparlerons de cela dans » une quinzaine ». Il faut noter que, dans ce temps là, on n'avoit point encore entendu parler de la découverte des globes aërostatiques. Au moment où j'écris, il commence à en être question ; mais j'étois un précurseur ignoré. Je ne prétends point ici diminuer la gloire de M. Mongolfier. Je ne me suis pas aperçu qu'il ait entendu parler de mes expériences. Sa gloire lui appartient donc entièrement.

Je continuai secrètement mes expériences. Nous étions dans le temps de la pleine lune. Je m'élevois le soir à la clarté de cet astre nocturne, afin de n'être pas observé. Je voyageois dans l'air, je descendois sur les châteaux, j'attachois mon globe aux girouettes, & je pénétrois dans l'intérieur des maisons, où je paroissais un Etre descendu du Ciel. Quoique j'évitasse, le plus qu'il m'étoit possible, d'être apperçu, j'eus plusieurs aventures singulieres, que je me ferois un plaisir de raconter, si je ne craignois de trop alonger ces Mémoires. Je ne puis cependant me refuser à la tentation d'en écrire une qui m'amusa beaucoup. J'ignore si le Lecteur en sera aussi content que moi.

Un beau soir, je m'abattis sur un Couvent de Génovéfines, qui étoit à quelques lieues du mien. Je pensai que c'étoit là un lieu où je pourrois voir des choses plaisantes. On n'étoit point encore couché. Je vis, à travers des fenêtres de plusieurs cellules, plusieurs Religieuses qui se déshabilloient pour se mettre au lit. J'apperçus alors des charmes que des yeux mortels ne devoient pas contempler, & que les regards seuls du céleste époux étoient en droit

d'observer du Trône des Cieux. J'en remarquai une très-jolie, qui cherchoit ses pères, puisqu'il faut le dire familièrement. Je m'amusai quelques momens à jouir de cette vue, quoique je me reprochasse intérieurement cette espèce de trahison; car enfin la jeune Sœur ne soupçonnoit pas qu'elle eût un témoin. Je fus puni, un instant après, de mon indiscrette curiosité; car j'aperçus, à travers les vitres d'une autre cellule, une vieille Mère dans la même recherche que la Jeune; ce qui me présenta le plus hideux coup-d'œil, & me fit reculer d'horreur. Je retournai vers la jolie chercheuse; j'étois même tenté de la surprendre, car je voyois la fenêtre ouverte; mais je ne pus me résoudre à lui donner tant de confusion.

En rodant autour des fenêtres, à leur niveau, dans le cloître, j'aperçus sur un balcon deux jeunes Pensionnaires qui prenoient le frais, & qui parurent m'avoir aperçu. Je le jugeai aux propos que je leur entendis tenir. « Ah! » vois-tu, s'écria l'une des deux, cette » grand boule bleuâtre? On dirait que » c'est la Lune qui est descendue du » Ciel. — Oui, sûrement, répondit l'autre, ce ne peut être que la Lune, ou

» peut - être la Planete de Vénus ; je
» tremble , Mademoiselle , sauvons -
» nous. N'appercevez - vous pas quel -
» que chose suspendue à la Planete ?
» — Mon dieu , oui , ma chere amie ,
» reprit la premiere ; je tremble , sau -
» vons - nous : elle approche. Mon Je -
» sus ! ayez pitié de nous ». Voyant
que j'étois apperçu , je voulus profiter
de la circonstance ; & , pour rassurer mes
deux craintives colombes : « Ne crai -
» gnez rien , leur dis-je , mes cheres en -
» fans ; je ne viens point du Ciel pour
» vous faire aucun mal. — O mon
» Dieu ! s'écrierent les deux belles , il
» vient du Ciel ! » Elles tomberent sur
leurs genoux. J'approchai de leur bal -
con , j'y attachai mon globe ; & j'entrai
par la fenetre , chez ces deux jeunes
personnes. Elles se prosternerent la face
contre terre : « Relevez - vous , leur dis -
» je du ton le plus amical ; mes cheres
» Vierges , votre innocence vous rend
» cheres au Ciel , & dignes des regards
» des esprits célestes. Vous pouvez
» avoir quelques fautes à vous repro -
» cher ; car qui est parfait sur la terre ?
» Je vous les dirai peut-être par la suite ,
» & ce ne sera que pour vous en an -
» noncer le pardon ; mais pour le mo -

« ment, je ne veux que vous féliciter,
 « & vous apprendre combien j'ai de
 « plaisir à vous voir. Daignez donc lever
 « les yeux & me regarder. Ce n'est pas
 « un ennemi qui est devant vous ». Les
 deux belles s'enhardirent par degrés, le-
 verent un peu la tête, m'appercurent;
 & reconnoissant mon habit de Chartreux :
 « Ah ! c'est S. Bruno, s'écria l'une des
 « deux ». Il pourra se faire que quel-
 ques Lecteurs de Romans ignorent que
 S. Bruno étoit le Fondateur des Char-
 treux : il faut donc que je le dise, afin
 que ces gens ignares & non lettrés sa-
 chent pourquoi mon habit me faisoit pren-
 dre pour ce Saint.

J'étois venu sûrement sans aucun
 dessein de tromper ame qui vive ; mais
 ces jeunes personnes s'enfermoient
 d'elles-mêmes. Je les trouvois fort jo-
 lies, sur-tout l'une des deux, qui pa-
 roissoit la Maîtresse ; car l'autre, quoi-
 que gentille, n'avoit l'air que d'une
 Femme de chambre. Il me parut que
 ma figure fit une douce impression sur
 l'une & l'autre, principalement sur la
 Maîtresse. Une étincelle d'amour, qu'elle
 dut voir dans mes yeux, la flatta sans
 doute. Je l'entendis dire tout bas à la
 Femme de chambre : « Qu'il a l'air
 » doux

» doux & honnête pour un Saint » ! Je crus , pour m'amuser , devoir entrer dans leur idée. Ce qui me mortifioit beaucoup , c'est que je ne pouvois rester avec elles qu'un moment , parce que , ne voulant pas qu'on s'aperçût au Couvent de mes promenades aériennes , je ne pouvois m'absenter long-temps.

« Mes cheres enfans , leur dis-je , j'ai voulu vous voir , je vous ai vues. Le cours des lois éternelles me rappelle à présent au séjour céleste. Je reviendrai vous voir demain , à peu près à la même heure. Qu'aucun indiscret témoin ne trouble l'auguste faveur que vous recevez des Cieux. Sur-tout renfermez dans votre cœur le secret de cette faveur unique. Le moindre mot échappé vous la feroit perdre. Vous m'êtes cheres , jeunes Beautés. Je vous quitte à regret , & vous me reverrez , si vous êtes discrettes. Rentrez , pour le moment , dans votre appartement , & ne paroissez plus sur le balcon ». A ces mots , les deux innocentes baisèrent humblement le bas de ma robe ; je remontai dans ma nacelle , & je m'élançai dans l'air.

Je m'aperçus que le joli couple , conformément à mes ordres , ne repa-

roissoit pas en effet sur le balcon , quoi-
 que la fenêtre restât ouverte. Je redescen-
 dis , & je m'arrêtai proche de cette fenê-
 tre , pour entendre jaser les deux chères
 femmes. « Il est sûr , Mademoiselle
 » Laure , disoit la Femme de chambre ,
 » que vous recevez là , du Ciel , une
 » faveur des plus signalées. Sacrifiée par
 » vos parens , à un aîné qu'ils veulent
 » enrichir , vous trouvez dans les
 » Cieux un Protecteur qui va travailler
 » à votre bonheur ; car enfin , l'air de
 » bonté & d'affection que nous avons
 » vu transpirer dans ses regards célestes ,
 » annonce tout l'intérêt dont il vous
 » honore. Et qui sait si , par sa faveur ,
 » vous ne pourrez pas épouser le jeune
 » Chevalier de Foudras , que vos pa-
 » rens vous refusent , & que vous avez
 » paru trouver d'une figure assez reve-
 » nante ? — Ah ! Barbe , que dis-tu ,
 » répondit Laure ? à présent qu'est-ce
 » que tous les hommes à mes yeux ?
 » Que sont-ils auprès de Saint Bruno ?
 » Quelle jeunesse rayonnante ! quelle
 » fraîcheur aérienne ! Avoue que c'est
 » là un personnage vraiment céleste ; &
 » qu'une jeune élue , qui a eu le privi-
 » lège de le voir , ne peut plus goûter
 » les ignobles mortels. — Mais enfin ,

» ma chere Maîtresse , reprit la Femme
 » de chambre , vous êtes terrestre , vous ;
 » & vous ne vous flattez pas sans doute
 » d'épouser Saint Bruno ». A ces mots ,
 l'intéressante Laure soupira , & je fus
 obligé de remonter dans les Cieux , pour
 regagner mon Couvent , où je n'étois
 plus qu'un des derniers serviteurs du
 grand Saint pour lequel on me prenoit
 ailleurs.

Je me rappelai l'histoire d'un Tisse-
 tand , qu'on voit dans les Mille &
 un Jours , qui se fit passer pour Maho-
 met auprès de la Princesse de Gazna.
 Je me souvins de plusieurs pieces de
 Théâtre composées sur ce sujet , entre
 autres , d'une Comédie manuscrite que
 je connois depuis long-temps , intitulée
le Faux Mahomet , où c'est un Marquis
 François qui joue le rôle de Prophète.
 Je vis de la conformité entre cette aven-
 ture & la mienne. Je souris du hasard
 qui m'ouvroit les moyens de m'amuser ,
 en représentant un personnage céleste.
 Ici je me peins avec toute ma scélé-
 ratesse ; car enfin ma conduite va bien-
 tôt devenir peu susceptible d'apologie.
 Aussi coupable que la plupart des autres
 jeunes gens , je n'ai au-dessus d'eux que
 l'avantage de reconnoître mes torts ; &

» homme selon votre cœur. Je ne
 » pas trop si le Chevalier de Foud
 » vous convient ; quoi qu'il en so
 » oubliez les relations que je puis ave
 » avec un séjour supérieur ; & , enco
 » une fois , parlez-moi comme à
 » ami. Vous me prenez pour Sai
 » Bruno ; mon habit , & l'avantage q
 » je paroïs avoir de venir du Ciel , vot
 » donnent cette idée. Je ne nie point
 » je n'assure point la vérité de cet
 » conjecture ; mais pourquoi , mes e
 » sans , ne me prendriez-vous pas po
 » un mortel ? — Bienheureux habita
 » du Ciel , répondit Elure , eh ! Co
 » ment pouvons-nous vous prend
 » pour un mortel , quand nous voy
 » que vous savez nos noms , nos id
 » nées , & tout ce qui nous regarde
 » sans que personne vous en ait instruit
 » Quel mortel peut avoir le don de
 » deviner si parfaitement ? — Quoi
 » qu'il en soit , ma belle enfant , lui
 » dis-je en lui serrant la main , regar
 » dez-moi comme votre ami. Pour que
 » vous puissiez vous prêter mieux à l'il
 » lusion , je daignerai paroître à vos yeux
 » sous un costume moins sacré. Je me
 » permettrai même de vous faire d'in
 » nocentes caresses , comme un père à

« sa fille, comme un ami à sa tendre
» amie. Je vous recommande toujours
» un secret inviolable. Adieu, ma chère
» Laure, le temps me presse; je vous
» reverrai peut-être demain ». A ces
mots, je lui donnai un doux baiser,
qu'elle reçut avec une expression si ten-
dre de plaisir, de confusion, & de res-
pect, que j'en fus enchanté.

J'y retournai le lendemain, après en
avoir fait pateillement mystère à la fidelle
Artémise. Il me restoit encore quelques
habits dans mes malles: j'endossai l'uni-
forme de mon Régiment, parce que je
sais que l'habit militaire plaît toujours
singulierement aux femmes. J'avois su
m'ajuster si bien une perruque, qu'il
étoit impossible de ne pas la prendre
pour mes cheveux naturels. Je m'ha-
billai dans ma nacelle, tandis que je
voguois dans l'air, afin de cacher cette
expédition à la chère Artémise. Sans
être dégoûté d'une si charmante per-
sonne, j'avois pour elle simplement cette
tendre amitié qui nous laisse jouir, dans
un calme heureux, du commerce de nos
amis, & qui nous occupe, pendant
leur absence, de leur doux souvenir;
mais sa grossesse, puisqu'il faut le dire
clairement, m'obligeoit de la respecter.

J'étois à son égard réservé comme j'aurois dû toujours l'être.

Quand j'arrivai , mes deux Beautés m'attendoient. Je ne puis exprimer la douce surprise qui se peignit dans les yeux de Laure , quand elle m'aperçut en Militaire. Elle me reconnut du premier coup-d'œil , & se jeta dans mes bras , avec un empressement qui m'annonçoit qu'elle ne voyoit plus dans moi le Saint , & que j'avois choisi le vrai moyen pour qu'elle me prît pour un homme. Cette enfant me faisoit , je l'avoue , la plus forte impression ; & , sous mon habit de Cavalier , j'oubliois moi-même auprès d'elle que j'étois Chartreux.

J'invitai Laure à monter dans ma nacelle ; je la vis d'abord trembler & frémir de la proposition ; je la ferrai dans mes bras : « Ma chere Laure , lui dis-je , » peux-tu craindre quelque chose auprès de moi » ? J'achevai , par mes tendres caresses , de la rassurer. Je la posai doucement dans ma chaloupe aérienne. Barbe restoit à genoux sur le balcon. « O bienheureux Saint ! me disoit-elle , ramenez ma Maîtresse ; Made- » moiselle Laure , recommandez moi à » Dieu , à sa sainte Mere , & à tous les » Saints ; rapportez - moi une abso-

» lution générale & un pardon de tous
 » mes péchés passés & à venir, d'ici à
 » plus de cinquante ans : recomman-
 » dez-moi sur-tout à Sainte Barbe ma
 » digne Patronne ».

Laure trembloit & se ferroit contre moi, comme la vigne embrasse l'ormeau. Nous laissâmes Barbe extasiée, & nous nous élevâmes dans les airs.

Il faisoit le plus beau clair de lune : nous montâmes à une hauteur prodigieuse : le Ciel étoit parfaitement étoilé ; quelques nuages argentés s'y promenoient paisiblement ; nous en apercevions plusieurs sous nos pieds, qui réfléchissoient les tranquilles rayons de la Lune. La terre étoit assez éclairée pour qu'on pût distinguer les plaines, les montagnes, & sur-tout la mer, sur laquelle jouoit une lumière tremblotante. Sans être aussi beau qu'on peut le voir de jour, le spectacle étoit admirable. Je tenois la petite Laure dans mes bras ; je la ferrois contre mon cœur ; elle paroissoit rassurée, parce qu'elle reposoit dans mon sein. Comme l'extase & le ravissement se peignoient dans ses beaux yeux, avec une innocence presque enfantine ! Elle admiroit le grand spectacle dont elle jouissoit ; mais elle rapportoit tout à moi.

Après avoir contemplé le Ciel, elle ne regardoit, & sembloit se plaire à voir, dans mes yeux, comme dans un miroir, la perspective de l'Univers.

Notre conversation fut délicieuse. Oiseaux qui veniez vous reposer sur notre char de triomphe, vous seul pûtes l'entendre ! Nous jouissions encore des plaisirs de la simple innocence, & nous ne désirions pas au-delà : pourquoi n'avons-nous pas si toujours nous tenir à un si doux partage ?

Il fallut enfin quitter les Cieux, en soupirant. Je redescendis Laure sur son balcon ; je la remis chez elle. Barbe se prosterna devant elle, & lui demanda des nouvelles du Paradis. Je fus obligé de la quitter. Que notre adieu fut tendre ! quels doux embrassemens ! Je retournai chez moi ; & j'embrassai mon Artémise avec crainte, & en rougissant comme un coupable.

Mes visites à Laure furent assidues, & quelque temps encore innocentes ; mais nous avions trop compté sur nos forces. Mes intentions étoient sûrement aussi pures & aussi chastes que les siennes : si l'on m'avoit proposé d'abuser une jeune personne, sur-tout par une voie si odieuse, l'idée seule m'auroit fait horreur ;

mais il résulta enfin de nos entretiens nocturnes , de nos voyages aériens , ce qu'on croira toujours , quand même je voudrois le nier. Je le confesse à ma confusion , ce fut à la face du Ciel , au milieu de son immensité , que je me rendis coupable envets une enfant innocente , dont je devins le séducteur par une coupable hypocrisie. O jeunes gens , après un pareil exemple , osez vous fier sur vos forces !

Ce qui me causoit le plus de remords , c'est que la jeune personne n'en éprouvoit aucun. Elle ne comptoit pas avoir commis l'ombre d'une faute , en se livrant à un Saint. Je pouvois la détromper ; mais c'étoit lui plonger le poignard dans le cœur. Effrayé de ma faute , je me trouvai dans un grand embarras à son égard. D'un côté , je sentoîs qu'il falloit la fuir , pour ne pas continuer une vie déréglée , qui pourroit être enfin dévoilée ; de l'autre , je me reprochois d'abandonner une jeune personne qui m'aimoit , après avoir assouvi ma passion criminelle.

Une preuve que son innocence existoit encore , après la perte de sa fleur virginale , c'est qu'elle me demandoit souvent à voir le séjour des Bienheurs.

reux. Toutes ces filles veulent connaître les joies du Paradis. J'avois beau répéter à celle-ci, que pour jouir de ces avantages il falloit être mort : « Tuez-moi », disoit-elle, mais faites-moi voir les délices du Paradis ». Elle redoubla ses instances avec tant d'opiniâtreté, qu'il fallut enfin songer à la satisfaire. Je me rappelai le mystérieux asile du Magnétisme à Milan, où on m'avoit fait voir tant de belles choses, qui m'avoient ensuite procuré l'agrément de passer pour fou.

En conséquence, je prétextai une affaire indispensable, relativement à un service que je devois rendre à la Princesse Gemelli, ma bienfaitrice; & j'obtins un congé de quinze jours pour me rendre à Milan : je m'y rendis en effet; mais ce fut par la Diligence aérienne. Une belle nuit bien claire me suffit pour ce voyage. Je planai sur la Ville; en m'orientant, je sus trouver le *Campo santo* ou cimetière. J'étois sûr que le Palais du Charlatanisme ou du Magnétisme ne devoit pas être bien loin de là. Mon regard perçant ne tarda pas à découvrir l'endroit où les Opérateurs rétablis, je ne sais comment, dans leur crédit, faisoient de nouveau voir à leurs

adeptes le Paradis , avec le trône & la gloire de l'Être suprême. Je descendis justement au milieu des spectateurs , au pied de ce trône prétendu céleste ; & je confondis le Charlatan sacrilège qui prétendoit représenter la Divinité. Tous les Néophites furent émerveillés ; mais les imposteurs parurent déconcertés. Je dis à l'oreille au fourbe qui osoit jouer le rôle sacré de l'Être suprême , que j'avois à lui parler. Il congédia soudain l'assemblée , & je restai seul avec lui. Alors je lui dis : « Ami ,
» je vous connois ; vous m'avez *magné-*
» *tisé* comme les autres ; j'ai été votre
» proie , & non pas votre dupe. Je ne
» viens pas ici pour vous faire aucun
» tort ; mais , puisque je me trouve au-
» jourd'hui forcé de remplir le rôle d'im-
» posteur , rôle qui pèse à mon cœur ,
» j'ai recours à vous pour m'aider dans
» cette circonstance à tromper une jeune
» fille. Elle me prend pour Saint Bruno.
» Je vous apprendrai par la suite , com-
» ment j'ai eu la fatale adresse d'amener
» cette jeune fille à ce degré de crédu-
» lité , sans en avoir aucun dessein. Elle
» exige à présent que je lui fasse voir
» le Paradis ; & je ne connois que vous
» qui puissiez me donner les moyens de

» lui procurer cette petite satisfaction.
 » — Ah ! très-volontiers , me répondit,
 » en m'embrassant , l'imposteur magnéti-
 » que. Nous nous connoissons en effet.
 » Je me rappelle très-bien de vous avoir
 » vu dans notre Eden. Je fais bien que
 » vous n'êtes pas taillé pour être dupe.
 » Cette maison , & tout ce qui est ici ,
 » vous appartient ; disposez de votre
 » bien ». Je pris jour & heure avec le
 Docteur , & je convins de ce que nous
 ferions voir à la chere petite Laure.

Ensuite , traversant les airs , je volai
 vers la belle innocente. « Ma chere en-
 » fant , lui dis-je , vous voulez donc ab-
 » solument voir le Paradis ? Je vous ai
 » dit qu'on ne pouvoit avoir cet agrément
 » sans être mort ; & vous m'avez prié de
 » vous donner le trépas. Etes vous tou-
 » jours dans les mêmes dispositions , &
 » consentez-vous que j'éteigne votre
 » belle vie ? Je suis tout prêt ; si vous
 » voulez , vous allez mourir ». Une mort
 si prochaine parut effrayer la belle. « Sera-
 » ce pour toujours , dit-elle ? — Mais ,
 » ma belle enfant , lui répondis-je , vous
 » savez que quand on est mort , c'est
 » ordinairement pour long temps. —
 » Oui , reprit-elle ; mais un Saint com-
 » me vous doit avoir le secret de me

n' ressusciter. — Eh bien, ma charman-
 te, lui répartit-je, je ne suis pas ca-
 pable de rien refuser à ma chère Laure.
 Quand vous voudrez, je vous ferai
 jouir du sommeil des morts. Voilà un
 petit poison qu'il faudra prendre pour
 cet effet. Vous allez regarder cela comme
 une médecine; mais je vous jure que
 cette potion n'est point d'un goût
 désagréable. — Oh ! me dit-elle, don-
 nez-moi quelque temps, je vous prie,
 pour me préparer à la mort. On ne
 va pas lestement dans l'autre monde
 comme au bal. Si je n'étois pas bien
 préparée, qu'en arriveroit-il, bon-
 Dieu ? Qui sait si, quand je serois
 morte, on ne me feroit pas voir l'En-
 fer, au lieu du Paradis ; ou si du moins
 on ne voudroit pas me retenir, pour
 mes péchés, dans ce redoutable sé-
 jour ? Je ne veux pas encore mourir
 pour toujours ».

Je promis à Laure que je lui accor-
 derois volontiers tout le temps qu'elle
 desiroit ; mais il me survint une ré-
 flexion. Je me dis en moi-même : « Cette
 jeune fille ne voudra pas mourir sans
 confession ; & le moindre aveu, qu'elle
 fera à son Confesseur, découvrira
 tout le mystère. L'Ecclésiastique, ap-

» prenant cette histoire , voudra lui dé-
» voiler l'imposture. « Ma chere enfant ,
» dis - je à l'innocente , vous voudrez
» sans doute voir votre Confesseur ?
» — Vraiment , me répondit-elle , je ne
» veux pas mourir sans confession. Est-
» ce que vous vous y opposeriez , mon
» cher petit Saint ? — Ma chere amie ,
» repris - je , à Dieu ne plaise que je
» m'oppose à ce que votre conscience
» vous inspire ; mais voilà notre secret
» découvert. — Le croyez - vous , répli-
» qua-t-elle ? Mais qu'est - ce que cela
» feroit , quand j'avouerois quelque
» chose au tribunal secret de la Péni-
» tence ? — Ma chere fille , lui répon-
» dis-je , vous ne savez pas mes raisons ;
» & je ne dois pas vous les dire. Un ha-
» bitant des Cieux n'impose aucune loi
» sans sujet , & il doit être immuable
» dans ses arrêts. Il est donc toujours
» indispensable d'obéir à la loi du mys-
» tere , que je vous ai prescrite ; & cepen-
» dant , si vous vous-confessez , vous ne
» pourrez vous dispenser d'y manquer.
» — Oh ! il me vient une idée , me dit-
» elle , qui va tout concilier. En qualité de
» Saint & de Fondateur d'Ordre , vous
» avez sûrement le pouvoir de confesser :
» confessez - moi. Mais , ajouta-t-elle ,

» cet habit de Cavalier ne m'inspire
» pas de confiance ; paroissez , comme
» auparavant , sous votre costume de Sr.
» Bruno , & je me jette à vós pieds ».
Charmante innocence ! combien elle
m'inspiroit de remords ! Comme une
premiere imposture nous conduit à une
seconde ! Il fallut me permettre encore
celle - là ; mais je ne voulus pas abso-
lument me prêter à un plus grand sacri-
lège. « Ma chere enfant, dis - je à Laüre
» en souriant malgré moi , j'approuve
» votre idée ; elle vous est inspirée. —
» Ah ! sans doute par vous, s'écria-t-elle,
» — Quoi qu'il en soit , repris - je , je
» veux bien vous entendre ; mais, pour
» une mort passagere , la confession doit
» suffire ; le surplus seroit une profa-
» nation. Allez , ma fille , nous nous
» verrons demain ; tenez - vous prête ».
Je l'embrassai tendrement , & je partis.
J'écrivis aux Charlatans de suspendre ,
pour quelques jours , les préparatifs qu'ils
devoient faire pour magnétiser mon
amante.

Barbe , qui étoit du secret , ne voulut
pas que sa Maîtresse s'en tint à la simple
confession. Elle comprit bien ce que je
lui avois voulu interdire , afin de ne pas

me rendre coupable de l'imposture la plus sacrilège ; mais elle fit faire , à la jeune personne , une foule d'exercices de dévotion qui reculoient notre voyage chez les Docteurs du Magnétisme , & me faisoient trembler pour la découverte de mon secret. J'étois aussi inquiet relativement à mon congé , un peu court pour tant d'opérations. L'on fit , ou l'on entrema du moins des neuvaines ; on obtint la permission d'aller en pèlerinage à je ne sais quelle Notre - Dame , qui heureusement n'étoit pas éloignée. On acheta des reliques , pour en couvrir Laure pendant sa prétendue mort.

Enfin le jour fut décidément fixé : j'en donnai avis aux Charlatans. Je présentai à Laurette le prétendu poison , qui n'étoit qu'un narcotique ; elle le reçut en tremblant , & l'avalâ dévotement à genoux , en faisant force prières , chargée de ses Reliques. Barbe , à genoux pareillement , un gros chapellet à la main , disoit force patenôtres , & aspergeoit continuellement sa Maîtresse d'eau bénite. Je souffrois de toutes ces pieuses opérations , parce que , dans tous mes dérèglemens , j'ai toujours respecté la Religion , & que je sentoîs , en gémissant , com-

bien j'y manquois dans cette circonstance.

Quand la potion eut produit son effet , & que je vis Laure bien endormie , je la posai dans ma nacelle , & je l'enlevai dans les airs. Tout étoit prêt chez les Opérateurs. L'impositeur , qui osoit représenter la Divinité , siégeoit sur son trône ; sa Cour céleste étoit rangée , autour de lui , sur des nuages imitant ceux de l'Opéra. Des rayons partoient , de tous côtés , de ces nuages. Le spectacle enfin , que je ne décris pas en détail , étoit vraiment enchanteur & imposant. Je descendis justement au pied du trône , avec le grave froc de Saint Bruno. A notre arrivée , une musique céleste se fit entendre. Laure fut promptement parée d'une robe blanche & couronnée de fleurs ; je fus revêtu moi-même d'habits analogues aux siens , pour la couleur & les fleurs. Je lui fis respirer une certaine essence ; & elle s'éveilla. Je ne puis décrire l'extase muette & le ravissement ineffable qui se peignirent dans ses yeux , à l'aspect de ce brillant spectacle. La musique parut faire sur elle une égale impression. Elle me regarda , & parut aussi enchantée que surprise , de me voir si brillant. Elle se

regarda elle-même avec un pareil étonnement. Le chœur chanta en italien :
 « Quelle est cette ame pure qui s'élève
 » de la terre sous les auspices du Ser-
 » viteur de Dieu ? Qu'elle ait l'avant-
 » rage unique de jouir ici du bonheur
 » destiné aux bienheureux , & de re-
 » tourner sur la terre pour y publier ,
 » à jamais , les merveilles du Pa-
 » radis ».

Heureusement Laure entendoit l'italien ; elle étoit originaire de la Lombardie. « Oh , oh , dit-elle , on parle italien dans le Paradis ! »

Tout-à-coup la musique se tut. Un silence auguste régna un moment dans l'assemblée. Alors le Vénérable , assis sur le trône , prononça des mots qu'on peut traduire ainsi :

Soyez heureux , tendres Amans.

Soudain le chœur répéta , au son des fanfares :

Soyez heureux , tendres Amans.

Des Anges , ou plutôt des jeunes gens , revêtus d'un costume que nos Peintres donnent à ces esprits célestes , nous enleverent , & nous conduisirent dans un bosquet ravissant , en face d'un boudoir

remuant, répété dans un bassin d'eau
 La musique la plus douce & la plus
 modieuse venoit jusqu'à nous, en tra-
 versant les feuillages. L'air étoit embau-
 du parfum des fleurs. Je pressai dans
 mes bras ma chere Laure, dont l'habille-
 ment galant & voluptueux sembloit ajouter
 à ses charmes. Elle ne pouvoit revenir de
 surprise. Elle restoit pâmée dans l'ex-
 traite la plus douce. Enfin, elle me dit,
 mots entrecoupés: « Où suis-je? Ah!
 je le sens bien que je respire dans
 les régions du Paradis! Jamais je ne
 pourrois, sur la terre, voir des cho-
 ses aussi admirables, ni goûter de
 pareilles délices! O Saint! cher à
 mon cœur, me laisserez-vous re-
 tourner sur la terre? » Je n'épargnai
 rien pour mettre le comble aux plaisirs
 de la chere innocente. Je la plongeai dans
 une ivresse qui lui caufoit le plus tou-
 chant délire. « Voyez, disoit-elle, cela
 seroit pourtant un péché avec un hom-
 me sur la terre ».

Je suis obligé d'abrégé ici mon ré-
 cit, pour me conformer à l'état de pré-
 cipitation où j'étois; car il falloit me
 hâter de partir. Le terme de mon congé
 me pressoit. je conduisis la belle dans
 les jardins; elle vit d'autres bosquets,

94 S. S. DE L'AVENTURIER

d'autres boudoirs ; par-tout des groupes de jeunes Amans, des danses, des festins, tout ce qui caractérise & perpétue la joie. Jamais aucun lieu de délices ne représenta si bien le brillant Elysée : « Qui se feroit » attendu à cela, disoit Laure enchantée ? Comme le Paradis est différent de » la manière dont on nous le peint sur » la terre ! Nos Docteurs n'en ont pu » la moindre idée ».

Enfin, je fis avaler de nouveau, à ma petite Laure, la potion soporifique. Elle l'avoit bue la première fois avec crainte ; elle la but cette fois-ci avec répugnance ; car elle avoit la plus grande envie de rester dans ce beau séjour. Bientôt le breuvage opéra. La belle s'endormit. Je la reconduisis chez elle, après lui avoir fait enlever précédemment ses habits galans. Elle se retrouva dans son appartement, dans le même ajustement qu'elle en étoit sortie. Je l'éveillai facilement ; elle se revit avec peine vivante, & me reconnut sous l'habit de Saint Bruno. Elle me témoigna ses regrets, & me fit ses remerciemens, en me disant qu'elle avoit goûté des plaisirs ineffables ; que le Paradis étoit cent mille fois plus charmant qu'elle ne se l'étoit figuré, & qu'elle soupироit

après l'heureux instant où une mort durable l'y feroit retourner.

Barbe étoit émerveillée de tout ce qu'elle entendoit. Elle vouloit s'empoisonner pour aller voir de si belles choses. « Mais , hélas ! disoit-elle , il n'y a pas de » Saint Bruno pour moi ! » Elle avoit eu cependant la force de garder le secret , & , grâce à sa discrétion , l'on ne s'étoit point aperçu de l'absence de Laure , qui avoit duré trois jours.

Cependant il résulta , de toute cette histoire surnaturelle , un effet très-naturel. Laure se trouvoit dans le même état que notre here Artémise , & cet état paroissant tous les jours de plus en plus , il devenoit impossible de le cacher. On doit s'ennuyer de voir que jusqu'ici nous n'ayons pas été découverts , Laure dans son Couvent , & moi dans le mien , où je n'étois pas arrivé heureusement trop long-temps après le terme expiré de mon congé. On s'attend que nous avons dû être surpris par les Moines ou par les Religieuses ; point du tout , on n'eut pas l'esprit de rien deviner , & nous fûmes obligés de découvrir tout nous-mêmes.

Les parens de Laure connoissoient sa répugnance pour le cloître. Ils trouvèrent un homme fort riche , & assez ai-

mable qui voulut bien promettre d'épouser cette jeune personne sans dot. Ils vinrent à son Couvent, transportés de joie de trouver à se défaire si avantageusement de leur fille. Ils entrèrent tout radieux : « Je suis enchanté, dit » M. de Fiervac, pere de Laure, de la » régularité de ce Couvent ; je ne pou- » vois mieux placer ma fille, pour la » préserver de tout danger ». Ils embrassèrent leur fille, &, croyant la combler de contentement : « Réjouis-toi, » Laure, lui dit sa mere, nous allons » te faire sortir du Couvent, & te mar- » rier ». Laure, à cette nouvelle témoigna le dédain le plus marqué, & dit à ses parens qu'il étoit impossible qu'elle se mariât. « Hé bien, lui dit son » pere, vous prendrez le voile, mor- » bleu. — Encore moins, reprit Laure ; » je suis pourvue ». Sa mere la regarde avec surprise, & s'apperçoit qu'elle est grosse ; elle s'écrie : « O Ciel ! » Le pere furieux regarde, & s'écrie pareillement : « O Ciel ! que dites-vous ? Je lui brû- » lerois la cervelle sur le champ... Mais » cela n'est que trop vrai, de par tous » les diables ! ajouta-t-il en considérant » l'innocente pécheresse ; ma fille est » grosse. Ah ! détestables Religieuses, » c'est

» c'est ainsi que vous avez su la garder !
 » — Qu'appellez-vous ? dirent les Nones
 » offensées. Vous nous outragez , Mon-
 » fleur ; votre fille est chaste & pure
 » comme nous-mêmes. — Morbleu ! ce
 » n'est pas beaucoup dire , interrompit
 » Fiervac. — Monsieur, réprirent les Véné-
 » rables, nous ne répondons pas à l'in-
 » dignité que vous venez de prononcer ;
 » mais nous pouvons jurer que notre
 » Pensionnaire n'a vu aucun homme ; nous
 » en répondons corps pour corps. —
 » Oh ! cela est bien vrai , s'écria Barbe ,
 » je puis bien l'attester. — Cependant ,
 » malheureuse , dit le pere en prenant
 » l'attestante au collet , tu vois qu'elle
 » est grosse ? — Et quand cela feroit ,
 » reprit Barbe. — Comment , scélérate ,
 » s'écria le vieux Gentilhomme , tu con-
 » viens qu'elle est grosse , & tu dis qu'elle
 » n'a pas vu d'homme ? — Non , sans
 » doute , répondit la Soubrette. — Et
 » qui donc l'a mise dans cet état ? reprit
 » le pere furieux. — Hé bien , répondit
 » Barbe , puisqu'il faut le dire , c'est S.
 » Bruno. — Que veut-elle chanter ? dit
 » le vieillard stupéfait. — Oui , reprit-
 » elle , c'est Saint Bruno , le Fondateur
 » des Chartreux. — Qu'entends-je ? s'é-
 » cria Fiervac indigné ; c'est ainsi qu'on
 Tom. IV. E

» m'ose jouer ? Malheureuse ! & d'où est
 » venu le scélérat ? — Du Ciel , répondit
 » Barbe. — Attendez donc , reprirent
 » les Religieuses , s'il y a ici du miracle ,
 » nous n'en pouvons plus répondre. Dieu
 » est tout-puissant , il communique son
 » pouvoir à ses Saints. — Ah ! les indi-
 » gnes péronnelles ! s'écrie à son tour
 » Fiervac. Il y a ici du miracle ; les Saints
 » viennent du Ciel pour débaucher les
 » filles. Et que dis-tu , toi , malheureuse ,
 » ajouta-t-il en s'adressant à Laure ? —
 » Que voulez-vous , mon pere ? répon-
 » dit-elle ; croyez que les saints princi-
 » pes d'honnêteté , que vous m'avez ins-
 » pirés , sont toujours gravés dans mon
 » cœur ; que je ne suis point capable
 » de rien faire qui puisse deshonor
 » ma famille , & que je ne serois pas
 » dans la situation où vous me voyez ,
 » si Saint Bruno n'étoit pas descendu du
 » Ciel , pour me traiter comme sa chaste
 » épouse ». A ces mots , le pere furieux
 ne se connoît plus ; il veut étrangler sa
 fille : elle tombe évanouie de peur ; on la
 délasse , & l'on trouve un portrait dans
 son sein. Ce portrait étoit le mien , dont
 je lui avois fait présent. « Quel est ce
 » portrait ? dit le pere. — C'est juste-
 » ment Saint Bruno , répondit Barbe ».

Malheureusement , j'étois représenté en Militaire. « Quel est ce jeune éventé ? » s'écria le vieux Gentilhomme. Je n'ai jamais vu de Saint Bruno de cette espèce ; & qui vous a dit que c'étoit Saint Bruno ? — C'est moi qui l'ai deviné reprit Barbe ; car il ne nous l'a jamais dit : — Et comment l'as-tu deviné , scélérate , répliqua le vieillard ? Saint Bruno est habillé en Chartreux. — Aussi étoit-il bien en Chartreux , répartit la Soubrette , la première fois qu'il parut ; & ensuite il a paru sous le même habit , quand il a confessé Mademoiselle , avant qu'elle mourût ; puis , quand il est venu la chercher pour la mener dans le Paradis. — Quelle complication de folies & d'impostures ! s'écria le père indigné. Comment , scélérate ; as-tu pu croire que ce jeune-homme étoit Saint Bruno ? — Hé mais , répondit-elle ; je l'ai vu descendre du Ciel ; il étoit vêtu en Chartreux : il nous a dit tout ce que nous pensions ; il a paru instruit de toutes nos affaires comme nous-mêmes. Enfin , il a empoisonné Mademoiselle ; il l'a conduite dans le Paradis , l'a ramenée , & l'a ressuscitée ».

Sur ces entrefaites , Laure avoit re-

58732

E 2

58732

couvert l'usage de ses sens. On lui demanda ce que c'étoit que le Paradis. Elle raconta qu'elle avoit vu l'Être suprême sur son trône , au milieu des nuages & des rayons ; qu'elle avoit vu les Anges , les bosquets , les boudoirs , & les lits de roses ; enfin , qu'elle avoit goûté les joies du Paradis. Le pere trépignoit de rage.

« Mais , Monsieur , lui dit la Mere
 » Prieure , réfléchissez , je vous prie ;
 » voilà du surnaturel dans toutes les
 » regles. D'abord , je puis vous protester
 » qu'aucun mortel ne peut entrer ici ,
 » à moins qu'il ne vienne par le chemin
 » des airs ; ce qui n'est point donné à
 » l'homme. Si le Ciel a permis qu'un
 » Bienheureux vînt visiter votre fille , ce
 » n'est pas une chose nouvelle. Nier
 » de pareilles aventures , c'est nier la
 » vie des Saints ; c'est nier la Provi-
 » dence. Au reste , pour vous convain-
 » cre , Monsieur , nous allons mettre le
 » cas sous les yeux de notre Révérend
 » Pere spirituel ».

On fit venir le Directeur. On lui raconta l'histoire de point en point. « Or
 » voyez à présent , mon très - honoré
 » Pere , ajouta la Prieure , s'il n'est pas
 » visible que le Ciel a opéré dans cette
 » circonstance , & a voulu témoigner ,

» d'une manière spéciale , sa faveur à
 » cette jeune personne ». Le Directeur
 écouta gravement , mais avec un sourire
 presque imperceptible. A la fin il toussa ,
 & dit : « L'histoire est sans doute extraor-
 » dinaire ; mais il ne nous appartient
 » pas de mettre des bornes à la faveur
 » de Dieu. On doit éviter , il est vrai ,
 » de croire trop légèrement des fables
 » superstitieuses ; mais il faut aussi re-
 » connoître le doigt de Dieu , quand il
 » se montre , & ne pas affoiblir la con-
 » fiance qu'ont en lui les fideles , en
 » niant effrontément les graces qu'il leur
 » accorde. Voilà un homme descendu
 » des nues , qui fait tout , qui fait voir
 » le Paradis. Que voulez-vous ? D'abord ,
 » il est impossible à un mortel de des-
 » cendre du Ciel. Monsieur, faites preuve
 » de votre foi. Vous avez dû voir de
 » pareils miracles dans la vie des Saints ». Les Religieuses levoient la tête , le vieux Gentilhomme étoit confondu. « Com-
 » ment , disoit-il , on voudra me faire
 » accroire que je suis un incrédule ,
 » un impie ? Il y a sans doute , dans
 » la vie des Saints , des visites que
 » des Bienheureux ont rendues à des
 » filles ; mais on n'en a point encore
 » vu qui leur aient fait des enfans ».

Cette faillie embarrassa les Religieuses, & ferma la bouche au Directeur. « Au » reste, ajouta le pere de Laure, c'est » le soir, dit-on, que ce malheureux » vient vous voir : je m'y trouverai de » main au soir ; & nous verrons si le » scélérat saura aussi me séduire, moi ». A ces mots, il partit furieux, & tout le monde respira.

Heureusement, je fus instruit de la résolution. Le bruit se répandit sur le champ que Saint Bruno étoit venu visiter une Demoiselle du Couvent de Sainte Pétronille. Le lendemain, le concours fut prodigieux. Personne, au moins parmi le peuple, ne doutoit de la vérité de ce miracle. On fut qu'on attendoit, le soir, Saint Bruno, qui devoit descendre du Ciel, comme à l'ordinaire. Heureusement, c'étoit le jour de notre récréation, celui où nous parlions. C'est ce qui fit que j'appris ces nouvelles. Je me préparai en conséquence. J'eus le temps, en travaillant chez moi jusqu'au soir avec Artémise, de composer un artifice, & des especes de nuages qui devoient environner ma nacelle.

La nuit vint ; elle fut très-obscur, ce qui favorisoit mes desirs. J'arrivai dans l'air au-dessus du Couvent, & je m'ap-

perçus aisément qu'une foule innombrable entouroit, en dehors, ce Monastere. Je restai stationnaire au dessus de la cour, sur laquelle donnoient les fenêtres du parloir. J'entendis très-distinctement les voix de tout le monde, & je m'aperçus, par conséquent, que la famille étoit rassemblée. Invisible par le bienfait de la nuit, j'écoutai tout ce qu'on disoit, & je me réglai en conséquence. Le pere éclatoit en menaces contre moi : « Qu'il vienne donc, disoit-il, ce
» malheureux ». Soudain je m'écrie du
» haut des airs : Fiervac, garde-toi
» d'outrager le serviteur de Dieu. Bonacin,
» ne crains pas de prendre Laure pour
» ton épouse, & soumets-toi aux or-
» dres du Ciel, sans prétendre expli-
» quer ses desseins ». A ces mots, toute la vénérable assemblée resta muette. Bonacin (c'est le nom du riche époux qu'on avoit amené) s'écria : « je
» ne veux point me faire de querelle
» avec les Saints. Si la belle Laure n'a
» eu affaire qu'avec un Saint Bruno,
» je puis l'épouser sans compromettre
» mon honneur ; il paroît qu'il y a là
» réellement du surnaturel. — Et moi,
» je n'y vois que de l'imposture, re-
» prit Fiervac ; & je veux en punir

» l'auteur. Quel est donc cet ennemi
 » secret qui n'ose paroître ? Qu'il se
 » montre, & nous verrons s'il mérite des
 » hommages ». J'allume tout - à - coup
 mon artifice , & je paroïs au milieu des
 airs. J'étois sur une espee de trône for-
 mé en conque marine , entouré de nua-
 ges d'Opéra , dorés par des rayons qui
 s'échappoient de toute ma personne ,
 suspendu à un globe azuré qui me ser-
 voit de dais , & qu'on dut prendre pour
 la Lune. On apperçoit au milieu de ces
 rayons , Saint Bruno , c'est-à-dire , l'illu-
 stre Cataudin , revêtu de son habit de
 Chartreux , lançant d'abord la foudre ,
 & paroissant ensuite vénérable & calme
 au sein d'une pure lumiere. En cet état ,
 je descends gravement aux yeux des
 mortels stupéfaits. Je dis alors d'un ton
 grave & paisible : « Fiervac , ose résis-
 » ter au serviteur de Dieu ! » Soudain
 toute l'assemblée tombe la face contre
 terre. « O grand Saint ! s'écrie Fiervac ,
 » pardonnez , je tombe à vos pieds , &
 » je me sou mets à vos ordres sacrés ».
 Le Prétendu s'écrie à son tour : « O fa-
 » vori du Ciel ! je me sou mets avec
 » joie ; j'accepte avec respect & recon-
 » noissance l'épouse que vous me don-
 » nez ; elle est chere & sacrée pour moi.

» Je suis fier d'être votre successeur. Le
 » fruit qu'elle porte aura tous mes soins
 » & mes hommages. — O le plus chéri
 » des Bienheureux ! s'écrie aussi Laure
 » à genoux , abandonnez-vous l'infortuné
 » née Laure ? — Favorite du Ciel , lui
 » répondis-je , j'ai rempli ses desseins
 » sur vous. Il faut que je retourne dans
 » la région supérieure ; épousez Bonac-
 » cin ; tel est l'arrêt suprême. Il vous
 » rendra heureuse ; & je veillerai sur
 » vous du haut des Cieux ».

La chère Laure me dit en pleurant ,
 « J'obéis ». Je l'honorai d'un sourire
 céleste , & je commençai à remonter dans
 l'air. Toutes les Religieuses crioient à
 l'envi : « Grand Saint , bénissez - nous ». Je
 m'arrêtai , & je leur donnai la plus
 gracieuse bénédiction. Alors je m'élançai
 dans les Cieux , au milieu des acclama-
 tions d'un peuple innombrable. Toutes
 les petites cloches du Couvent son-
 noient en volée. Je m'élevai à une pro-
 digieuse hauteur : là , je tirai encore de
 l'artifice pour saluer le peuple une der-
 nière fois , & je dus alors disparaître à
 tous les yeux.

Glorieux & content d'un si grand
 succès , j'arrivai encore de nuit , à la
 grande Chartreuse , & je me préparois

à descendre , croyant n'être pas observé ; mais j'apperçus des lumieres , & plusieurs hommes armés qui paroissent apostés pour m'attendre. « Oh ! oh ! me disois-je , les indignes Chartreux vous droient-ils maltraiter Saint Bruno » ? J'entendis la voix d'Artémise qui me cria : « Prendsgarde , mon cher ami , on veut t'arrêter ». Soudain je tire ce qui me restoit d'artifice , & ma foudre factice éclate avec fracas dans les airs. Les gens armés paroissent confondus. « Accours à moi , m'écriai-je , ma chere Artémise ». Elle accourt , je descends & l'enleve sur mon char , & je m'élance de nouveau , avec elle , au plus haut des Cieux. Dieux ! avec quel transport cette chere amie me revit , m'embrassa ! « O mon cher ami ! me dit-elle , je tremble encore de ton danger. On a tout appris , on vouloit te perdre , t'enfermer dans un cachot sous la terre , dans un cul de basse-fosse. On commençoit aussi à soupçonner qui j'étois , & l'on m'auroit probablement fait subir le même sort qu'à toi. — O ma bonne amie ! lui répondis-je , quoi , trahie par moi , tu t'occupois de mon salut » ! Cependant nous entendions D. Prieur s'écrier sous nos pieds : « Ah ! scélérat nous t'ex-

» communions , nous t'anathématifons.
» — Et moi , m'écriai-je à mon tour ,
» je me ris des imbécilles Chartreux ».
A ces mots , je m'élançe , & je me perds
dans les Cieux.

Fin du Livre second.

SECONDE SUITE

DE

L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE TROISIEME.

QUAND nous fûmes dans l'air , hors de la portée des hommes , au - dessus d'eux , & plus parfaitement libres qu'eux tous , si nous avions eu de quoi subsister , nous recommençâmes nos carresses mutuelles , & nous restâmes quelque temps entrelacés dans nos doux embrasemens. Nous prîmes conseil , pour savoir de quel côté nous tournerions notre course ; & nous jetâmes un coup d'œil sur la terre , comme Jupiter du haut de l'Olympe.

La nuit commençoit à éclaircir ses sombres voiles. L'aurore transpiroit au bord de l'horizon ; mais elle devoit être encore insensible sur la terre , où nous appercevions des lumieres , qui nous

annonçoient que les hommes se levoient pour leurs travaux journaliers , & n'étoient point encore éclairés par la clarté céleste. Cependant cette terre ombragée se débrouilloit , par degrés , comme le Chaos. Nous commencions à distinguer les montagnes , les mers , les fleuves mêmes , & les nuages pourprés qui se promenoient sous nos pieds , en portant leur ombre sur les campagnes. Nous entendions , de très - loin , un foible écho du gazouillement des oiseaux à l'aspect de l'aurore ; les plus hardis s'élevoient jusqu'à nous , pour se reposer sur notre nacelle , & célébrer , autour de nous , la naissance du jour. Ce spectacle étoit ravissant. Nous en jouîmes avec transport ; & nous élevâmes , de concert , nos deux cœurs vers l'Eternel , pour le remercier de ses bienfaits.

Cependant l'ignoble aiguillon de la faim nous tourmentoit dans les Cieux. Nous étions sans aucun moyen de subsistance. Je voulois tourner notre vol du côté de Paris , pour rejoindre mon pere ; mais , quoique je possédasse parfaitement la direction des ballons , un vent insurmontable de nord-ouest déconcerta tous mes efforts , & nous poussa sur la Méditerranée , & bientôt sur l'Italie.

Nous étions , heureusement , dans la saison des fruits & des vendanges. Nous descendîmes dans un endroit écarté , où nous ne vîmes personne. Nous cueillîmes du raisin & des fruits , & nous enlevâmes notre capture dans les Cieux. Soulagés par ce foible restaurant , nous nous sentîmes en état de passer encore quelque temps sans autre nourriture : mais nous comprîmes qu'à la longue celle-ci ne seroit pas suffisante , & qu'il faudroit y joindre du pain. Nous n'étions pas sans espoir d'en trouver ; & l'admiration que nous devons causer aux mortels , nous répondoit que nous en obtiendrions tout ce qui nous seroit nécessaire.

Bientôt nous nous aperçûmes que nous étions observés. Nous entendions des acclamations s'élever de la terre. Nous ne savions si nous devons nous empresser de répondre à la curiosité publique. Tout - à - coup nous vîmes avancer vers nous des nuages énormes , comme de vastes îles ou montagnes qui auroient flotté dans l'air. Les éclairs en sortoient comme du sein du volcan. Les foudres serpentoient sur ces masses informes. Bientôt la terre se couvrit entièrement de nuages ; car comme nous

planions au-dessus de ce voile nébuleux , à nos yeux , c'étoit la terre qui se couvroit , & non le Ciel. Le tonnerre gronda sous nos pieds : à tous momens il éclatoit à notre vue ; il montoit dans les airs ; mais heureusement il ne pouvoit atteindre jusqu'à nous. Là , nous vîmes se former la grêle , & nous traversâmes un nuage composé de cette grêle nouvellement formée. Au-dessous de nos pieds , les vents souffloient , les nuages rouloient comme les flots de l'Océan furieux ; & bientôt un vaste murmure nous apprit que la mer n'étoit pas loin de nous. Artémise joignoit sa consternation à celle de la nature entière. Des aigles & autres oiseaux de proie , qui s'étoient réfugiés sur les bords de notre nacelle , venoient tout tremblans se cacher à nos pieds. Ma compagne se pressoit contre mon sein ; je la serrois dans mes bras , & j'éprouvois une volupté douloureuse & touchante , au milieu des tempêtes qui sembloient bouleverser l'univers. Le bruit des vents , de la pluie , de la mer en furie , des tonnerres multipliés , formoit un murmure immense , qui retentissoit dans nos âmes. Notre voix étoit perdue dans ce fracas universel ; mais notre amour étoit supérieur

à la discorde qui tourmentoit les éléments , & le plaisir le plus sensible résultoit , pour nous , du désordre de la Nature.

Cependant les nuages commençoient à se dissiper. Par intervalles nous découvrions la terre & les mers ; & bientôt la sérénité , qui régnoit pour nous dans les Cieux , vint aussi , sous nos pieds , sourire aux malheureux mortels. Nous étions près des bords de la mer , & nous nous efforcions de résister au vent qui vouloit nous précipiter au-dessus de cette plaine salée. Nous avions besoin de vivre ; & c'étoit chez les hommes qu'il falloit descendre pour en avoir , plutôt que chez les poissons.

Nous descendîmes en effet sur Notre-Dame de Lorette. Tous les dévots & les pèlerins étoient à genoux pour nous recevoir. L'histoire de Saint Bruno , qui avoit daigné descendre du Ciel , étoit déjà parvenue dans ce pays-là. « Oh ! voilà » Saint Bruno , s'écrioient les peuples » émerveillés. — Mais , disoient certaines gens , quel est ce jeune Novice qui est auprès de lui ? — Oh ! » répondit un Docteur , c'est sans doute » ce compagnon du Saint , qui se leva » dans son convoi , pour dire qu'il

» étoit condamné par le juste Jugement
» de Dieu. Apparemment Saint Bruno
» a obtenu sa grace »

On nous regardoit comme des Bien-
heureux qui n'avoient besoin de rien,
& qu'on invoquoit à genoux. On se
trompoit : nos besoins étoient réels &
urgens. Je criai d'une voix imposante :
« Amis , les habitans des Cieux reçoivent
» les présens de ceux de la terre ,
» quand ces derniers se sont rendus di-
» gnes de cette complaisance ». C'étoit-
là , comme on voit , une manière céleste
de demander la charité. On se hâta de
nous offrir de l'encens. Cette fumée
n'avoit pas assez de substance pour nous.
« Enfans des hommes , repris-je , le Ciel
» reçoit l'offrande du pain & du vin ; il
» agréé même les autres alimens des
» hommes. Ils doivent offrir à ceux qui
» n'ont besoin de rien , tout ce qu'ils
» désireroient pour eux-mêmes ». Alors
on nous offrit un morceau de pain bénit ,
& du vin dans une burette. Ce n'étoit pas
là encore notre compte. « Amis , repris-
» je , le Ciel voit votre bonne intention
» dans vos modiques présens ; mais ils
» doivent être faits avec plus de profu-
» sion ; & les enfans du Ciel , qui n'en ont
» pas besoin , sauront bien trouver les

» indigens auxquels ils sont nécessaires ;
 » pour leur en faire des générosités , dont
 » vous aurez le mérite ». Après ce petit
 avertissement , on nous apporta en foule ,
 du pain , du vin , des volailles rôties , des
 fruits , des pâtisseries , & une abondante
 quantité de provisions de toute espece.
 Quand notre nacelle fut pleine , nous
 refusâmes le reste , qu'on nous appor-
 toit avec prodigalité. « C'est assez , mes
 » enfans , dis-je à ces donateurs bonaces ;
 » souvenez-vous de la faveur que le
 » Ciel vous a faite ; il vous bénit par
 » nos mains ». Alors je donnai , dans
 l'air , une grande bénédiction ; Artémise ,
 de sa main féminine , en fit autant , non
 sans se mordre les levres , pour ne pas
 éclater de rire. Nous remontâmes dans
 les Cieux , & nous nous mîmes sur - le-
 champ à travailler nos provisions avec
 une ardeur proportionnée au besoin que
 nous en avions.

Nous planâmes quelque temps au-
 dessus de la terre , suivis des acclama-
 tions de tous les habitans des villes & des
 campagnes sur lesquelles nous passions.
 Par-tout on tiroit le canon ; par-tout on
 sonnoit les cloches. Enfin , nous nous
 laisâmes aller au - dessus de la mer. Nous
 vîmes des bâtimens François aux prises

avec des Anglois. Nous criâmes du haut des Cieux : « Malheureux , osez - vous » combattre sous les yeux du serviteur » de Dieu » ! Soudain les combattans regarderent en l'air. On nous apperçut ; on braqua les lunettes , pour nous distinguer mieux. Les François se précipiterent à genoux , quelques - uns en riant , à la vérité. Les Anglois nous envoyoiént des *Goddam* ; mais ils paroissoient indécis , ne sachant s'ils devoient nous obéir ou non. Nous commandâmes impérieusement qu'on se retirât chacun de son côté. Les François joyeux nous obéirent avec ardent , & cinglerent vers la France. Les Anglois n'osèrent les poursuivre ; & je sauvai ainsi mes compatriotes de la griffe des ennemis qui alloient s'emparer d'eux.

Jusqu'ici nous n'avions pas eu le temps , Artémise & moi , de nous expliquer. Je n'avois pu savoir ce qui s'étoit passé au Couvent pendant mon absence. Elle mouroit d'envie de me le raconter , & je jugeai à propos enfin de lui donner audience. J'étois , plus qu'elle , dans le cas de redouter une explication ; car enfin , elle n'avoit rien à se reprocher à mon égard ; & moi , j'étois coupable d'une infidélité marquée. Elle savoit mon his-

toire avec la petite Laure , & elle ne m'en témoignoit jamais rien ; elle sembloit au contraire redoubler de tendresse à mon égard , comme pour m'empêcher de soupçonner qu'elle fût instruite de rien , ou pour me prouver , par ses caresses , que son amour n'étoit point altéré , ou pour regagner , par des manieres si généreuses , un cœur qui avoit eu tort de se refroidir pour elle.

Son récit fut bien simple. Don Prieur avoit entendu parler d'un prétendu Saint Bruno qui descendoit du Ciel , suspendu à un globe. Il savoit le secret du ballon , puisque je n'avois pu l'entreprendre sans sa permission. Il vit clairement que je me donnois carrière , & que non seulement je vivois dans le désordre , mais que j'accompagnois la débauche , d'une imposture outrageante pour la religion. Il résolut de me faire porter la peine d'une pareille conduite.

Artémise avoit cru s'appercevoir qu'on l'examinoit beaucoup , depuis quelque temps. Sa taille , qui grossissoit à vue d'œil , indiquoit son sexe & sa faute ; & quelques mots échappés lui avoient fait connoître qu'on formoit , sur cet article , de violens soupçons. On se doutoit aussi qu'elle avoit quelques liaisons particu-

lières avec moi , & l'on se repentoit de nous avoir logés l'un à côté de l'autre. On l'avoit changée de logement ; & celui qui lui avoit succédé dans sa cellule , d'accord avec une autre qu'on avoit mis dans la mienne , se doutant de quelque chose , chercherent si bien , qu'ils découvrirent notre communication. J'ai su depuis , qu'on attendoit mon retour , pour punir , ainsi que moi , ma chere complice.

Je m'applaudis , avec Artémise , de ce que nous étions échappés à ces redoutables Juges. Soutenus dans l'air , & libres par la protection de l'Etre suprême , nous lui demandâmes pardon , à la face du Ciel , de ce qu'il y avoit d'irrégulier & de vraiment reprehensible dans notre conduite.

Cependant le terme de la grossesse étoit arrivé pour mon Amante : les douleurs survinrent. Il étoit difficile de se trouver plus embarrassés que nous. Au milieu de l'air , suspendus au - dessus de la mer ; nous nous recommandâmes au Pere de la Nature. Sans doute il nous pardonnoit , puisqu'il daigna accorder à ma chere Artémise l'accouchement le plus heureux. Elle me fit pere d'un petit Chartreux , qui naquit dans l'empire des airs , apparemment pour en occuper le

trône. Ce cher enfant devoit être regardé comme libre , puisqu'il n'étoit venu au monde sur le territoire d'aucun Souverain. Le berceau des plus grands Princes n'avoit point eu l'avantage d'être élevé , comme le sien , dans la voûte céleste : mon fils pouvoit se vanter de la plus haute origine , & se dire descendu du Ciel. J'offris à l'Eternel ce gage de mon amour ; je lui demandai pour cet enfant un sort aussi brillant que le lieu de sa naissance. « O mon Dieu ! disois je , sois son pere , » puisque je ne puis rien dans ce moment pour lui ni pour moi-même ». Le vent emportoit la mere , l'enfant , & le pere , & ses prieres.

Nous arrangeâmes , le mieux que nous pûmes , notre chere progéniture. Bientôt nous nous trouvâmes au-dessus d'une grande ville , que nous reconnûmes , à sa situation , à son étendue , à ses minarets surmontés de croissans , pour Constantinople. Au canon que nous entendîmes tirer de toutes parts , nous jugeâmes que nous étions aperçus. Je crus devoir descendre dans cette Ville , & même dans le sérail , s'il étoit possible. Je savois que mon pere y avoit peint une Sultane , & que le grand Seigneur pouvoit s'en ressouvenir. Nous

prîmes donc le parti de gagner la terre. A mesure que nous en approchions, nous entendions les acclamations du peuple ; nous appercevions même la foule qui levoit les yeux & les mains vers nous, qui se prosternoit en criant : « *Allah , Allah , Rézul Allah* ». Je conclus, de ces mots, qu'ils nous prenoient pour Mahomet, qu'ils nomment *Rézul Allah* (Envoyé de Dieu.) Il me fut aisé de reconnoître le férail, aux sept tours dont tous les canons tiroient sans intervalles. Le Sultan lui-même, au milieu de ses Sultannes, nous regardoit descendre, & paroïssoit émerveillé comme les autres. J'arrivai au-dessus de sa tête. Je demandai en langue franque, si Sa Hauteſſe nous permettoit de descendre devant elle. Sa Hauteſſe répondit elle-même qu'elle l'agréoit de tout son cœur. Alors nous descendîmes sur le balcon même, où ce Prince nous lorgnoit avec ses femmes les plus intrépides ; les autres étoient prosternées la face contre terre, aussi bien que toute la Cour Musulmane. Le Sultan faisoit la meilleure contenance qu'il pouvoit. Nous le saluâmes profondément à la françoise. « Magnifique Seigneur, lui dis-je en langue franque, » nous venons mettre sous ta protection

» notre enfant & nous ». Le Grand Sei-
 gneur regarde avec surprise deux Char-
 treux & un enfant. « Qu'est ce que cela ?
 » dit-il dans la même langue , un en-
 » fant de deux Derviches , qui descend
 » du Ciel avec eux ! Venez-vous de la
 » part de Dieu ou de son Prophète ? —
 » Nous venons, lui répondis-je, honorés
 » de la protection de Dieu qui nous
 » a accordé le secret merveilleux
 » de planer dans les airs ; nous venons
 » chercher auprès de vous , en passant,
 » les secours de l'hospitalité. — Mais
 » qui êtes - vous ? reprit le Sultan. —
 » Magnifique Seigneur, lui répondis-je,
 » Ta Hauteſſe a connu mon pere. C'est
 » lui sûrement qui a peint ce portrait
 » où je te vois , à travers cette fenê-
 » tre, représenté d'une manière ſi vraie,
 » & ſervant de pendant à la Sultane
 » Cadishé. — Ah ! oui, reprit Sa Hau-
 » teſſe en éclatant de rire ; c'est ce
 » drôle de corps qu'on vouloit empa-
 » ler , & qu'on m'a fait punir , en lui
 » donnant pour eſclave la femme que
 » j'aimois le mieux. En effet , je re-
 » connois que vous lui reſſemblez :
 » mais comment vois - je ici un enfant
 » avec deux peres , ſans une mere ?
 » — C'est, répondis - je , parce que ma
 » compagne ,

» compagne, malgré son déguisement ,
» est femme & mere de cet enfant. Il
» vient de naître au milieu des airs. —
» Fort bien, reprit S. H., il faut l'élever
» dans notre sérail ; c'est un enfant du
» Ciel : c'est, sans contredit, le premier
» des bâtards. Nous en ferons, par la
» suite, l'Aga des Janissaires. Hé mais,
» brave Derviche, vous êtes d'une fa-
» mille prodigieuse pour les talens Vous
» en avez là un qui surpasse celui de
» votre pere, & même les ressources
» ordinaires de la Nature : car enfin, l'on
» n'a jamais vu personne s'élever dans
» les airs. Et savez-vous peindre aussi ? »
Je répondis que je m'étois exercé dans
cet art. « A merveille, reprit le Monar-
» que. Il faut donc que vous peigniez
» aussi ma nouvelle favorite ; pourvu
» qu'elle ne s'amourache pas de vous ,
» & que vous ne me la souffliez pas en
» me l'enlevant dans l'Empyrée. En tout
» cas, je ne ferai pas la sottise de vous
» la donner pour esclave. Arrêtez-vous
» ici. Que votre femme s'y repose de
» ses couches , & vous ne manquerez
» de rien. Hola ! vous autres ; relevez-
» vous donc , n'ayez pas peur ; ces deux
» Derviches sont deux mortels inca-
» pables de vous faire du mal. Qu'on

» leur prépare un appartement dans
» mon Palais »

On nous installa, en effet, dans un appartement superbe. On mit Artémise dans un beau lit à la françoise. On arrangea notre fils, comme les enfans nouveaux nés des Turcs; & nous avions tout lieu, en apparence, d'être contents d'eux; mais ma compagne conçut de justes alarmes, parce que le Grand Seigneur, apprenant qu'elle étoit une femme, l'avoit lorgnée avec un air de convoitise, qui avoit paru violemment irriter la Sultane favorite. Artémise avoit lieu de craindre d'être arrêtée par le Sultan, ou peut-être empoisonnée par la Sultane.

Le lendemain, je fus introduit auprès de cette Sultane favorite, pour la peindre. C'étoit une Beauté fière, peu attrayante, selon moi; mais je vis, auprès d'elle, une jeune Sultane subalterne, moins régulière, il est vrai, que la favorite, mais plus jolie, & dont la physionomie douce gaignoit tous les cœurs. Celle-ci paroissoit la complaisante de l'autre. J'appris, depuis, que cette chère personne étoit la petite Isis, qui avoit appartenu à mon pere.

Le Grand Seigneur parut prendre

ses précautions en conscience, pour que je ne pusse lui souffler sa Maîtresse, comme avoit fait mon pere. Il ne cessoit de fixer les yeux alternativement sur elle & sur moi. La fiere Beauté, loin de me regarder avec complaisance, peignoit dans ses yeux le courroux & le dédain. En osant interpréter ses sentimens, je croyois voir qu'elle affichoit le dédain, pour convaincre son auguste Amant qu'elle n'étoit pas capable de descendre jusqu'à moi, & j'entrevois que son courroux, plus véritable, avoit pour objet Artémise, qu'elle sembloit me reprocher d'avoir entretenue. Mais la douce confidente me dédommageoit bien des hauteurs de sa Maîtresse. Je n'ai jamais vu des yeux si pétillans, ni qui annonçassent, en même temps, autant de bonhomie. Elle étoit debout derriere le couple auguste, & de là, elle me lançoit, à la dérobée, ses tendres regards, auxquels je ne pouvois répondre, & qui m'alarmoient justement.

Nous parlions très-peu, & l'ouvrage avançoit merveilleusement. Cependant le bruit se répandoit dans toute la Ville que le grand Prophète étoit descendu du Ciel avec une Houri déguisée. Chacun vouloit voir le Prophète & la Houri.

Le Grand Seigneur, pour s'amuser, ne demandoit pas mieux que de se prêter au préjugé public; mais on lui représenta qu'il falloit consulter le grand Mufti, pour savoir s'il étoit permis de contrefaire ainsi le Prophète sacré. On fit appeler ce Chef de la Religion Musulmane. Il parut bientôt. Le Grand Seigneur lui dit : « Voilà un homme » descendu du Ciel. Tout le monde » veut que ce soit le Saint Prophète ; » puis-je me prêter à cette erreur publique » que » ? Le grand Mufti demanda gravement qui j'étois ; on le lui expliqua ; & comme il vit que j'étois Chrétien, il prononça son oracle en ces termes obliges pour moi : » Il ne faut pas laisser » représenter le Saint Prophète par un » chien ». Ce fut la petite Isis qui m'expliqua, par la suite, ce beau compliment, dans un secret tête à tête.

Cependant il fut décidé qu'on me feroit voir au public. En conséquence, on m'éleva sur un trône au milieu du bazar ou marché public. Tout le monde se prosterna devant moi la face contre terre. Pour qu'il n'y eût pas de dispute sur ce que je pouvois être, on défendit à tout le monde, sous peine d'être empalé, de faire aucune question là-dessus,

& même de me regarder. Par ces sages mesures, la cérémonie fut bientôt finie.

Je brûlois de partir. Artémise étoit relevée de ses couches. Le portrait de la Sultane étoit fini. Le Grand Seigneur continuoit de m'alarmer, par les regards qu'il jetoit sur mon Amante. Sa favorite paroissoit toujours plus courroucée & plus redoutable. Le Sultan vouloit retenir Artémise; mais, comme il étoit honnête, il ne choisissoit que des moyens licites. Il avoit beaucoup insisté pour que nous voulussions bien lui laisser notre enfant; nous y avions consenti, non sans répugnance. Il se flattoit que le fils arrêteroit la mere; & en effet, ce motif paroissoit faire sur elle une grande impression; mais le pauvre petit mourut. Adieu l'enfant du Ciel, réservé aux plus brillans destins. On n'eut plus alors de prétexte pour nous retenir. S. H. nous avoit fait de superbes présens; elle avoit eu, de plus, l'attention d'envoyer un émissaire secret auprès d'Artémise, pour l'engager à renoncer à moi. Je fis semblant d'ignorer ces menées. J'appris que d'honnêtes gens conseilloyent très-fort au Sultan, s'il ne pouvoit persuader, d'agir en Monarque de l'Orient. L'ignorance que j'affectai sur ce com-

plot , nous sauva. On m'avoit laissé mon ballon. Nous étions censés devoir rester encore quelque temps à Constantinople. S. H. vouloit avoir du moins le portrait d'Artémise , auquel je devois travailler. Je lui offris de faire , dans l'air , diverses évolutions avec mon Amante. Je piquai sa curiosité. Le canon du férrail annonça le spectacle. La foule fut innombrable. Nous montâmes dans la nacelle , Artémise & moi , & nous nous élevâmes dans les airs. Nous entendîmes quelque temps les acclamations de la foule admiratrice ; mais nous montâmes au-dessus des nuages , & bientôt nous nous déro bâmes à la vue , aussi bien qu'au pouvoir des Turcs.

Je dirigeai ensuite notre course vers la Perse. Il fallut consoler ma chère Artémise , qui osoit pleurer dans les Cieux. Elle étoit inconsolable de la mort de son fils. Je lui dis les choses les plus touchantes , que j'accompagnai des plus tendres caresses. Je fis , en un mot , tout ce qu'il falloit pour la consoler. Ne vois-je pas d'ici des libertins qui disent crûment , que , pour la consoler de la mort d'un enfant , je lui en fis un autre ?

Nous voguâmes long - temps dans l'air , ne voyant que le Ciel , tant nous

étions élevés & hors de la vue de la terre entourée de brouillards. Je sentis cependant qu'il falloit m'en rapprocher, pour pouvoir diriger mon voyage. Je descendis, & je daignai me remontrer aux mortels. J'avois appris, sur mer, un peu de pilotage. J'avois une boussole, & je connoissois parfaitement la position d'Ispahan, où je voulois aller. Je crus reconnoître avec ma lunette, que nous étions apperçus sur la terre, & aux habillemens des habitans, je jugeai que nous étions sur la Perse. Quelque temps après, je vis la Capitale, que je reconnus à sa grandeur & à sa position. Je me plaçai sur le palais du Sophi, & je me flattai que je serois bien reçu par le cousin de mon pere.

J'apperçus, comme à Constantinople, toute la Cour du Souverain, avec le despote à sa tête. J'excitois les mêmes transports d'admiration que par-tout ailleurs. Je demandai en françois, si l'on nous permettoit de descendre devant le Sophi. Les Persans paroissoient fort embarrassés pour nous entendre & nous répondre. Le Souverain, qui sembloit entendre un peu notre idiome, s'écria en cette langue : « Comment... » ? Une Princesse âgée, qui paroissoit sa mere,

& qui devoit être ma grande tante, se
 hâta de répondre : « Oui, sans doute,
 » enfant du Ciel, daignez descendre sur
 » la terre ». Nous descendîmes en effet
 devant la foule prosternée. Je sautai lé-
 gèrement de dessus mon char. Je cou-
 rus vers le Sophy, & je lui dis : « Mon
 » cousin, permettez-vous que j'aye
 » l'honneur de vous embrasser » ? Le
 Monarque stupéfait se laissa embrasser
 sans prononcer un mot. De-là, j'appro-
 chai de sa mere. « Ma chere tante, lui
 » dis-je, permettez-vous aussi que j'aye
 » la satisfaction de vous embrasser ? —
 » Comment donc, répondit-elle, com-
 » ment ai-je pour neveu un habitant
 » des Cieux ? — Ma chere tante, lui ré-
 » pondis-je, je suis le fils de votre ne-
 » veu le Marquis d'Erbeuil. — O mon
 » cher neveu, s'écria-t-elle en m'em-
 » brassant, que j'ai de plaisir à vous voir !
 » Et comment se porte votre pere ?
 » — Je l'ai laissé, répondis-je, en bonne
 » santé à Paris, dans les bras de Julie,
 » son épouse. — Ah ! que vous me ra-
 » vissez ! reprit la bonne tante. Mon
 » fils, embrassez votre cousin. C'est le
 » fils de Grégoire Merveil le cher Mar-
 » quis d'Erbeuil ». Son fils lui obéit de
 bonne grace ; mais à ce nom de Gré-

goire Merveil, je vis une belle Dame s'approcher avec un empressement qui me la fit reconnoître pour Cadishé (*). « Comment, disoit-elle, le fils du Marquis d'Erbeuil?... — Oui, vénérable Cadishé, lui répondis-je, vous voyez le fils de l'heureux mortel qui vous a conduite dans ce pays-ci. — Ah ! je le vois, s'écria-t-elle ; c'est le cher Cataudin ». Je reconnus, par-là, que mon pere lui avoit parlé de moi. « En effet, ajouta-t-elle, je revois dans lui les traits de son pere. Mon cher Sophi, il faut que vous me permettiez de l'embrasser. — Oh ! de grand cœur » répondit le Sophy, un peu fait aux mœurs françoises ». Sur le champ Cadishé profita de la permission, avec toute l'ardeur dont mon pere s'étoit si bien apperçu. Ma vieille tante m'embrassa aussi de nouveau. « En effet, dit-elle, je reconnois, dans lui, les traits de mon cher Marquis d'Erbeuil. C'est ce petit Cataudin, dont mon neveu nous avoit parlé. Soyez le bien venu, mon cher petit neveu. — Hé mais, » reprit Cadishé, brave Sophi, vous

(*) Voyez la première Suite de l'Aventurier François, tom. II. livre III^e.

» devez être glorieux des parens que le
 » Ciel vous a donnés. Ils ont les talens
 » les plus sublimes. Ce sont des hommes
 » célestes ». Le Despote convint de tout
 ce que disoit Cadishé. Il y avoit long-
 temps qu'il lorgnoit Artémise restée
 sur le char. On me demanda qui elle
 étoit. Je la fis descendre. J'ai oublié de
 dire qu'à Constantinople on nous avoit
 fait quitter , à tous deux , nos habits de
 Derviches , ou , si l'on veut , de Char-
 treux , & qu'on nous avoit , tous deux ,
 superbement vêtus à la Turquie , chacun
 selon le costume de notre sexe. Arté-
 mise paroissoit donc réellement une
 femme , & elle n'y perdoit pas. Le So-
 phi lui présenta galamment la main ,
 pour descendre du char. Je lui dis que
 c'étoit une jeune personne à laquelle je
 devois la vie. Il me demanda la per-
 mission de l'embrasser ; ce que je lui ac-
 cordai. Ma compagne reçut pareille-
 ment les embrassemens de ma tante &
 de Cadishé. Ensuite on nous présenta
 au peuple , qui brûloit de nous voir ,
 & qui nous reçut avec transport & ado-
 ration. Le Monarque dit à ses sujets que
 j'étois un de ses proches parens , & non
 pas Mahomet , comme ils le croyoient.
 Les peuples crurent que leur Prince

étoit d'origine céleste, puisqu'il lui venoit des parens du Ciel. Ils chanterent :
» Vive notre Sophi d'origine céleste ,
» & ses parens qui viennent du Ciel ! »
On célébra, dès le jour même, des réjouissances extraordinaires pour mon arrivée; & l'on fit des préparatifs pour d'autres fêtes plus brillantes. On me mena voir la statue de mon pere Grégoire Merveil, que j'embrassai avec attendrissement. Ensuite nous soupâmes en famille. Le portrait de mon pere étoit suspendu sous un dais, dans la salle du festin.

Le lendemain, tous les Corps de l'Etat vinrent me rendre hommage, & me complimenter en Persan, que je n'entendois pas. Un interprète m'apprit que les Orateurs avoient beaucoup parlé de ma valeur, de mes exploits, de mes victoires, des trônes que j'avois renversés, des Rois que j'avois mis aux fers; & sur-tout de l'affection particulière dont m'avoit toujours honoré le divin Mahomet. Je témoignai combien j'étois flatté de pareils éloges.

On me composa, sur le champ, un petit sérail, où l'on mit, pour mes plaisirs, de très-jolies personnes. J'ignore si Artémise étoit fort contente de cet ar-

rangement. On me montra plusieurs de mes petits frères, que mon père avoit planté dans ce pays-là, & qui tous portoient, dans leurs traits enfantins, quelque chose de ceux de Grégoire Merveil. On m'invita beaucoup à laisser aussi après moi, dans cette heureuse Cour, de petits Princes de mon sang.

On me fit raconter mon histoire, & tout ce que je savois de celle de mon père. Je m'en acquittai d'une manière qui me parut satisfaire tous mes auditeurs. On s'écria unanimement : « C'est Grégoire Merveil. Il lui ressemble tant par les aventures & le langage, que par la physionomie ».

On exigea que je fisse aussi des portraits dont on fut émerveillé; mais on le fut bien plus de mon globe. D'abord, on me pria d'y monter, & de planer sur la Ville, ce que je fis de grand cœur, au merveilleux contentement de tout le pays. Cadishé, enchanté de ce spectacle, & jaloux de voir monter dans les Cieux Artémise, une femme comme elle, voulut bientôt y monter à son tour. Le Sophy le permit; & j'enlevai avec moi, dans les airs, cette belle favorite; mais quelle fut ma surprise, aussi-tôt que nous fûmes hors de la portée

de la vue des hommes , de la voir se montrer à mes yeux telle qu'elle avoit paru à ceux de mon pere , c'est-à-dire , comme une femme emportée par des passions effrénées ! J'avois beau lui représenter ce qu'elle devoit au Sophy , ce que je lui devois moi même : « Nous sommes » ici , disoit-elle , au-dessus de toutes » les obligations & de toutes les lois. » Hors du pouvoir des hommes , nous » ne leur devons plus rien dans ce moment. Habitans des Cieux , nous ne » devons qu'aux élus qui s'y trouvent avec nous. Quand nous serons » redescendus sur la terre , nous reprendrons nos obligations vis-à-vis » des habitans de la terre ». J'étois bien loin de goûter une pareille morale. Je n'avois sûrement pas l'ombre d'une mauvaise intention , quand je m'étois élevé dans les airs. Le Ciel seul doit savoir comment je me comportai dans son Empire.

Nous redescendîmes lentement. Cadishé témoigna être enchantée de sa promenade aérienne , & déclara qu'elle en vouloit faire une pareille tous les-matins. Je n'étois pas de cet avis. Elle se la fit ordonner par son Médecin ; mais je prétextai des mauvais temps & des vents

contraires, pour me dispenser de lui donner cette satisfaction. Heureusement, une légère indisposition l'obligea de garder le lit pendant quelques jours. D'autres Odalisques profitèrent de ce temps favorable, pour me demander à monter aussi dans les airs. Je me prêtai à leurs désirs. Je vis qu'elles se ressembloient toutes, & j'étois surpris de ce que le Sophy, mon cousin, avoit tant de confiance dans leur vertu. Toutes marquoient la plus grande satisfaction de ce voyage; mais Cadishé, étant relevée, s'opposa fortement à ce qu'on laissât monter, dans l'air, toutes ces impertinentes rivales. le Sôphy avoit quelque envie d'y monter aussi; mais on lui représenta que son rang lui interdisoit tout ce qui présentait l'ombre du danger. Boileau dit, au sujet du passage du Rhin : » Louis...

» Se plaint de sa grandeur, qui l'attache au rivage ».

On pouvoit dire pareillement : » Le Sophy...

» Se plaint de sa grandeur, qui l'attache à la terre ».

Il fallut rester en Perse pendant tout le temps des réjouissances qu'on célé-

broit pour mon arrivée. J'étois excédé de fêtes & de plaisirs. Artémise paroïsoit s'ennuyer, comme moi, dans cette Cour. Elle sembloit soupçonner que je lui faisois quelques infidélités dans les Cieux. Cependant, comme elle offroit des signes d'une nouvelle grossesse, on en prenoit un prétexte pour vouloir nous retenir; mais j'insistai absolument. On nous combla de présens. On nous fournit les provisions les plus abondantes & les plus exquises, & nous nous séparâmes, avec attendrissement, de nos amis royaux.

Elevés de nouveau dans les Cieux, nous voyageâmes avec une incroyable rapidité. Nous descendîmes d'abord au Tonquin, où mon pere avoir été Dieu. J'y parlai françois. On m'envoya le Tailleur gascon Saint-Léger, dont il est parlé dans les Mémoires du Marquis d'Erbeuil. Je lui dis que j'étois le fils d'un François qui avoir été Dieu dans ce pays-là. » Ah! sandis, me dit-il, je » vous reconnois, sans vous avoir ja- » mais vu. Venez, vous serez aussi no- » tre Dieu. Nous allons assommer ce- » lui que nous avons, pour vous don- » ner sa place ». Il apprit aux Tonquins qui j'étois. Il me firent la même pro-

position, en me disant : « Nous nous donnons à vous ». Je leur répondis , comme Louis XI aux Génois : « Et moi , » je vous donne au Diable » ; & je m'élançai dans les airs.

Je descendis chez le Grand Mogol ; & il feroit trop long de détailler tous les honneurs qu'il me rendit. Il vouloit me régaler de ses roupies, qui sont d'or, comme tout le monde fait. La somme qu'il m'offroit me paroissoit exorbitante ; elle nous auroit trop chargés , & nous nous contentâmes de provisions fraîches. Nous descendîmes aussi au Royaume de Siam. Le Roi, pour nous honorer, nous présenta du bétel qu'il avoit mâché. Nous le remerciâmes poliment, en lui disant que les habitans des Cieux ne mangeoient pas des alimens terrestres. Cette réponse nous obligeoit de ne pas séjourner long-temps dans ce pays-là ; car nous n'aurions pu le faire sans manger. Cependant nous y restâmes assez long-temps pour voir tirer du sang de la tête de plusieurs grands Seigneurs, à coups de sabre, pour les plus légères inadvertances. Je fus aussi la cause innocente que la Reine fit fendre la bouche à quelques-unes de ses Dames d'honneur, qui avoient trop parlé sur

mon compte , & la fit coudre à quelques autres , qui n'avoient pas assez parlé. Nous nous hâtâmes de quitter un si charmant séjour , où nous vîmes cependant à bout de nous procurer des provisions , & nous formâmes le dessein de gagner le pays des Alcyons ou des Sylphes , & cette Ville aérienne où j'avois déjà séjourné , afin d'y revoir la Reine Zéphirine & la Prêtresse Aphrodise.

Bientôt nous vîmes , dans le lointain , une nuée blanche , qui , à mesure qu'elle approchoit , se débrouilloit , à nos yeux. Nous ne tardâmes pas à reconnoître que cette nuée étoit composée d'une infinité de globes volans , comme on dit que la voie lactée est la réunion de plusieurs millions d'étoiles. Je dis en moi-même : « Sûrement c'est une troupe » d'Alcyons. Je ne me croyois cependant pas si près de leur pays ». Je me hâtai d'avancer vers eux ; ils me paroissoient , réciproquement , diriger leur course vers nous. En peu de temps , je me vis assez près d'eux pour reconnoître les armes & la livrée de la Reine des Sylphes. Je distinguai très-aisément son globe , à la magnificence qui le décoroit , aux chiffres de S. M. , à ses Gardes

du corps. Enfin je la distinguai elle-même sur son char, avec la grande Prêtresse. Je me levai, je m'écriai : « O ma belle » Reine ! ô ma chère Aphrodise ! »

Elles se leverent toutes deux, me reconnurent avec transport, me tendirent les bras. On jeta le pont, je passai chez elles, & je me précipitai dans leurs bras. Elles avoient chacune une petite enfant sur leurs genoux. « Embrassez » vos filles, me dirent-elles ». C'étoient mes deux jumelles, filles d'Aphrodise & de moi, héritières du trône & de l'autel. Elles étoient parfaitement ressemblantes, & d'une figure enchanteresse. J'embrassai, avec transport, la mère & les deux enfans, aussi bien que la Reine. Nous goûtions dans les Cieux un plaisir digne du séjour céleste. Je demandai, à ces deux Beautés, des nouvelles de leur empire. Alors, comme un nuage imprévu qui cache le soleil, des pleurs voilerent leurs yeux, où j'avois vu briller d'abord les rayons de la joie. « Plus d'Empire, me dit la Reine, » plus de ville, plus d'Alcyons ! » Ses soupirs me dirent le reste. « Nous vous » raconterons, reprit la Reine, dans un » temps plus calme, l'histoire de notre » désastre ; & vous, mon cher ami,

» qu'êtes-vous devenu ? Possédez-vous
» enfin votre Adélaïde ; est-ce elle que
» nous voyons sur votre char ? » A ces
mots, les larmes me vinrent aux yeux à
mon tour. « Elle n'est plus, m'écriai-je ;
» cet horrible malheur est presque in-
» dubitable. Cette main... » En pro-
nonçant ce mot ; je tombai dans les
bras des deux belles. « Mais respirons
» un moment, repris-je, ne troublons
» point, par des pleurs, l'instant de no-
» tre réunion ». Nous nous embrassâ-
mes de nouveau, & nous restâmes muets
dans ces doux embrassemens. Les deux
Sylphides pleuroient, sans doute, en
pensant à leurs malheurs. J'avois aussi
les yeux humides, en songeant aux miens
& à ceux des malheureux Sylphes. Je re-
marquois que, de quatre peuples sin-
guliers que nous avions vus, mon pere
& moi, habitans de la terre, de l'eau,
du feu, & de l'air, il n'en restoit pas un
seul ; de sorte que nous pourrions pas-
ser pour menteurs l'un & l'autre, nous
qui avons parlé de leur existence,
quand on verra que personne ne pourra
plus les trouver. Le souffle de l'Eternel
qui les avoit tirés du néant, les a
dissipés comme la poussière.

Après avoir gémi quelque temps ;

je présentai , aux deux Sylphides , la belle Artémise , qu'elles accueillirent avec une grace enchanteresse. « Mes-
» dames , leur dis-je , c'est une ame
» de la trempe de la vôtre ; elle m'a
» sauvé la vie , elle m'a sacrifié la
» sienne ».

La plus pure intimité fut tout-à-coup établie entre nous tous. Il fallut enfin parler de choses essentielles. Je demandai aux deux Sylphides quel dessein les amenoit du côté où je les voyois diriger leur course. Elles me répondirent que , se trouvant sans patrie , par la ruine de leur séjour céleste , elles avoient pris le parti de chercher un asyle sur la terre , que l'Europe , & sur-tout la France , étant le pays de la civilisation & des Arts , elles avoient formé le dessein de se retirer dans cette belle partie du monde , avec toutes leurs richesses (qui étoient prodigieuses) , & qu'elles étoient enchantées de me rencontrer , pour les guider dans leur voyage. Je fus charmé de leur projet ; je les en félicitai de tout mon cœur. « Oh ! je vous conduirai ,
» leur dis-je en les embrassant de nou-
» veau. Je le ferai avec une insigne vo-
» lupté. Faisons volte-face , & repas-
» sons sur l'Asie ». Nos Dames avoient

une quantité très-considérable de provisions de toute espece ; ce qui nous dispensoit de descendre à terre de long-temps.

Nous retournâmes donc en arriere avec un vent favorable. Nous passâmes sur le Thiber. Nous vîmes le grand Lama , qui , pour prouver son estime à ces belles personnes , voulut leur faire l'indécent cadeau dont il régale ses dévots. On sait que ce grand Prêtre distribue ses déjections sacrées , desséchées à la vérité & réduites en poussiere ; ses prosélites en saupoudrent leurs sauces , & en portent des petits sachets pendus à leur cou. N'étant point élevés dans cette croyance , nous ne pûmes goûter le présent du Dalaï-Lama , & nous lui fîmes entendre que de pareils dons n'étoient pas faits pour des enfans du Ciel. Nous prîmes chez lui d'autres provisions que celles qu'il nous offroit. Nous refusâmes aussi des clous sanglans que nous présentoient les Bonzes , & qu'ils tiroient de leur postérieur , où ils avoient la bonté de les enfoncer.

Nous traversâmes la Chine , dont les campagnes régulières , cultivées avec symétrie , offroient , à vue d'oiseau , le plus charmant coup - d'œil. Nous ga-

gnâmes Pékin, & nous vîmes, en souffrant, les Lettrés gouverner le peuple. Ils faisoient distribuer, à droite & à gauche, des bastonnades; & la Nation avoit l'avantage d'être obligée d'exposer une partie de ses enfans, parce qu'il n'y avoit point de quoi nourrir tout le monde, malgré l'extrême culture du sol. Nous admirâmes, sans enthousiasme, un pays si excellent. Nous y vîmes un peuple qui ne daigna pas témoigner la moindre surprise en nous voyant dans l'air, qui nous vendit très-cher des vivres, & nous trompa sur la moitié de ces provisions.

Nous avançâmes jusques sur le Japon; nous y vîmes des gens à qui le Gouvernement rendoit la vie si dure, qu'ils s'en défaisoient pour un rien, & se fendoient le ventre sans façon. Des crimes horribles, enfantés par des supplices atroces, nous firent reculer d'horreur. Le Gouvernement n'étoit prodigue que de la mort & des tortures.

Il commençoit à faire froid. Je craignis de passer sur la Tartarie & la Russie. Je tournai vers le sud-ouest; je traversai, de nouveau, une partie de l'Asie, d'où j'entrai dans l'Europe. Je puis dire que je brûlai la Pologne, pour marquer

la rapidité avec laquelle je passai par-dessus ce pays, où je vis, avec dégoût, des Gentilshommes despotes & des payfans serfs. Je planai sur la Hongrie, dont je goûtai beaucoup le vin de Tokai; sur l'Allemagne, où il y a d'excellentes choses. Un coup de vent terrible me repoussa vers le midi, tandis que j'étois près de les admirer, & me priva de voir l'Empereur & le Roi de Prusse. Je passai au-dessus des Alpes, qui sembloient rentrer dans la terre sous mes pieds. Je planai sur une partie de l'Italie & sur la Sicile. Le Mont Etna nous salua, en passant, d'une explosion terrible, & nous envoya, au milieu des flammes & de la fumée, des pierres, ou plutôt des roches calcinées. Heureusement, elles ne purent nous atteindre. Nous nous élevâmes au-dessus de la portée de l'explosion, quoiqu'elle monte ordinairement à une hauteur si prodigieuse, que, selon l'expression de Virgile *sidera lambit* (elle lèche les astres).

Enfin nous gagnâmes l'Espagne. Nous y descendîmes uniquement pour acheter des vivres, qui commençoient à nous manquer, quoique notre cortège ne fût pas très nombreux; car la Reine en avoit laissé la plus grande partie en Asie.

Nous remontâmes, sur le champ, dans l'air ; nous fûmes poussés au-dessus du Portugal. Nous descendîmes à Lisbonne. On y célébroit un Auto da-fé. On nous dit : « Vous arrivez justement pour être de la fête ». A ces mots, nous comprîmes qu'on alloit nous placer sur des trônes avec la famille Royale, pour nous faire voir le spectacle ; & nous gémissions de cette dure contrainte. Nous nous mîmes en devoir de descendre ; mais on sauta sur le corps de ceux qui s'étoient le plus pressés ; & j'entendis qu'on donna l'ordre de les brûler comme sorciers. Nous avions été honorés par-tout, excepté sur cette malheureuse péninsule. Un pareil traitement fit perdre aux autres la volonté de descendre : mais il ne falloit pas abandonner nos compagnons aux flammes. Je sautai sur le Patriarche de Lisbonne & sur le grand Inquisiteur. Je les enlevai sur ma nacelle, & je criai que j'allois les brûler dans l'air, si l'on ne me rendoit mes compagnons.

On fut obligé de nous les rendre ; & nous nous hâtâmes de quitter ce malheureux pays. Quelques vaisseaux Anglois & Hollandois, que nous rencontrâmes, & que nous étonnâmes beaucoup,

coup, en descendant près d'eux, nous fournirent des vivres en échange de quelques diamans; & nous courûmes paisiblement la France, dans la dessein de nous rendre à Paris. Nous n'avions pas eu le temps, jusques-là, de nous demander mutuellement notre histoire, tant le vent nous avoit toujours contrariés & occupés. D'ailleurs je n'osois rouvrir des plaies que le temps seul pouvoit guérir. Je priai enfin la Reine Zéphirine de me raconter comment la fortune cruelle d'avoit privé de son Empire. Est-ce donc, lui dis-je, quelque tremblement de terre, ou quelque vent violent qui a renversé votre Capitale dans les eaux, au-dessus desquelles elle étoit élevée dans l'air? — Hélas! me répondit cette belle Reine en soupirant, de quel point la violence de l'air ou des vents, ce ne sont point, les eaux qui sont anéanti du brillante Alcyonée. C'est le feu qui l'a dévorée dans les Cieux. C'est la Religion même qui nous a effacés de la terre, oui, c'est ce culte, par lequel nous espérons nous rendre le Ciel favorable, qui a causé notre ruine. Neuf conversions y dans un Temple, un feu sacré, comme plusieurs autres peuples. Il nous est point éteint par la négligence des Vénérables

» chargées de l'entretenir. Il s'est accru,
 » au contraire, par le voisinage de plu-
 » sieurs matières combustibles ; & , du
 » Temple , il s'est étendu dans toute la
 » Ville. C'est sous les vêtemens mêmes
 » d'une Prêtresse que ce feu destructeur
 » a convé , & s'est ensuite manifesté. Je
 » ne sais comment il y avoit pris : quoi
 » qu'il en soit , comme ces malheureuses
 » Vestales avoient toutes des fourrures ,
 » auxquelles il se communiquoit , toutes
 » celles qui vouloient secourir leurs com-
 » pagnes , voyoient leurs habits s'enflam-
 » mer. Plusieurs coururent dans différens
 » endroits , où elles porteroient l'incendie.
 » Vous savez que , pour plus de lége-
 » resse , le bois composoit tous nos édi-
 » fices : ainsi , l'élément dévorant n'avoit
 » que trop de matières. Déjà le feu se
 » communique au Temple , déjà il gagne
 » les autres édifices. Bientôt toute la
 » Ville est un vaste bûcher enflammé.
 » Un vent furieux étendoit les progrès
 » de l'embrasement. Nous avions des
 » pompes pour faire monter l'eau de la
 » mer ; mais elles se trouvoient hors de
 » service dans le plus déplorable état.
 » Ceux qui étoient chargés de les faire
 » manœuvrer étoient absens , & s'aban-
 » donnoient sans doute aux excès de

» Vénus ou de Bacchus , dans des lieux
 » de dérèglement. Nous ne pûmes les
 » avoir à temps. Bref, j'ai vu les flammes
 » dévorer la Ville & ses malheureux ha-
 » bitans. Leurs cris perçoient jusqu'à mon
 » cœur déchiré. Je voulois mourir avec
 » eux, & me précipiter dans les feux ;
 » mais on m'a retenue , on m'a forcée de
 » vivre. Heureusement on a sauvé , avec
 » moi , Aphrodise & vos deux cheres
 » jumelles. Elles m'aident à supporter la
 » vie, & votre rencontre va me la rendre
 » précieuse ».

Après ce récit, j'embrassai, malgré la
 majesté de son rang, l'aimable Reine Zo-
 phirine. Il fallut que je racontasse, de
 mon côté, mes aventures, qui me valurent
 aussi les plus tendres embrassemens.
 Cependant nous avançons, & il étoit
 temps de planer au-dessus de la terre,
 pour gagner Paris. Un nouveau coup de
 vent nous poussa encore sur l'Angleterre.
 Les Anglois étoient sérieusement occu-
 pés, dans ce moment, à prendre les plus
 justes mesures pour perdre l'Amérique.
 Je ne jugeai pas à propos de mêler l'his-
 toire des ballons à des objets si graves.
 Nous restâmes stationnaires dans l'air, au-
 dessus de Londres, si élevés, que nous
 étions pas à la portée de la vue des

hommes ; & je descendis seul , de nuit , pour qu'on ne s'apperçût pas que je descendois du haut du Ciel. Je m'apperçus que les fiers Bretons traïtoient les François avec plus de politesse que jamais , parce que ceux-ci leur avoient résisté assez vertement. Je vis que les Rois de la mer n'étoient pas très-heureux sur la terre. Il régnoit une misere très-confusable au sein de ce peuple-Roi. Ces bonnes gens faisoient consister leur souveraineté à servir de chevaux pour traîner les personnages qui leur plaisoient , à s'enivrer aux dépens des ambitieux qui vouloient être élus Membres du Parlement ; car on éliſoit , dans ce temps-là , un nouveau Parlement. La presse régnoit chez ce peuple libre , & j'allois m'y voir enrôlé par force. Je remontai dans les Cieux , & je m'y trouvai plus libre que les Anglois ne l'étoient sur la terre. Le vent étant devenu favorable pour notre retour en France , nous en profitâmes. En moins de quinze heures nous allâmes descendre , de nuit , à Paris , près de l'Observatoire. Nous y quatrâmes notre globe , & nous cherchâmes notre père. Nous apprîmes qu'il étoit pour lors à la campagne , dans une très-belle terre qu'il avoit proche de Saint-Germain-en-Laye ; nous

nous y rendîmes sur-le-champ par la voie des airs.

La soirée étoit d'une beauté ravissante. J'aperçus, chez mon pere, au clair de la lune, un groupe qui prenoit le frais sur la terrasse. Je reconnus parfaitement sa voix & celle de presque tous les autres personnages. Soudain nous allumâmes des fariaux, & nous pousâmes un cri, de concert, pour nous faire remarquer. Nous en rendîmes, pour réponse, une exclamation générale de tout le groupe de promeneurs. Soudain nous descendîmes devant eux, & je me précipitai dans les bras de mon pere. Il me reconnut, il me rendit mon embrassement avec la plus vive tendresse. « Oh, oh! s'écria-t-il, voilà enfin quelque chose qui m'étonne. J'ai eu des aventures bien extraordinaires; mais je ne m'attendois pas à voir descendre des nues mon fils, que je croyois mort. Mon chere Catandin, tu nous apprends comment s'opere un tel prodige. Ma chere Julie, le voilà, où il c'est lui ». Tout le monde étoit plongé dans la stupéfaction, & restoit dans une extase muette. Julie paroïsoit encore une des plus belles femmes du monde. Je l'embrassai avec transport. Elle me le rendit avec une égale tendresse. « Ouy, c'est bien lui, dit-elle; »

« il est très-palpable ; ce n'est pas une ombre ». J'embrassai mon oncle, le jumeau & le vivant portrait de mon pere, ma tante son épouse, la Reine Ninon & sa fille, le Roi des Alfondons, & toute cette famille admirable. Je leur présentai Zéphirine, la Reine des Sylphes, qui venoit pour vivre avec eux, la grande Prêtresse Aphrodise, avec ses deux jumelles, & ma chere Arrémise. Ces belles personnes étoient dignes de figurer dans la Société angélique où je les amenois. Mon pere, en voyant mes deux petites filles, reconnut mes traits. « Mon ami, dit-il en m'embrassant, je te reconnois, tu es le digne sang de Grégoire Merveil ; mais tu ne connois pas toutes tes richesses ». A ces mots, il me présenta un joli enfant, dont les traits charmans me rappellerent ceux de Scintilla, qui l'avoit eu de moi. Je l'embrassai avec une tendresse inexplicable, & je ne pus retenir mes larmes, en pensant à cette chere épouse. Nous entrâmes dans le Château. J'y vis le portrait en pied de Scintilla auprès de celui de mon Adolâide, qui excita encore mes larmes. Je n'osai demander des nouvelles, pour ne pas m'entendre confirmer encore sa mort. Je baisai mille fois les deux portraits. « Qu'on tue le veau

» gras , s'écrioit mon pere ; mon fils bien
 » aimé est revenu ». Nous finies le sou-
 per le plus gai & le plus délicieux. Tout
 le Château fut illuminé, tout le Village
 dansa pour célébrer mon retour , tandis
 que nous nous livrions ensemble aux plus
 tendres épanchemens.

Fin du Livre troisieme.

SECONDE. SUITE

DE

L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE QUATRIÈME.

JE ne peferai point sur le détail des plaisirs que je goûtai chez mon pere. Le tableau du bonheur n'est pas ce qui attache le plus les Lecteurs ; celui des malheurs réveille leur sensibilité , & les intéresse davantage. Quoi qu'il en soit , je jouis pendant plusieurs jours , dans la maison paternelle , du sort le plus heureux ; mais je me le reprochois , & il me manquoit quelque chose. Adélaïde n'y étoit pas. Elle n'étoit plus même sur la terre ; j'en avois presque la certitude effrayante ; & c'étoit mon crime qui l'avoit arrachée du séjour des vivans. Avec un tel reproche à me faire , pouvois-je goûter tranquillement le plaisir & le bonheur ?

Il falloit d'ailleurs m'informer de ce

qu'étoit devenue la chere Princesse Gémelli, ma bienfaitrice, que j'ai laissée à Naples dans une prison. Le traître Spibacuta respiroit dans la même rattraine; mais, si ce monstre avoit su recouvrer sa liberté, si la justice des hommes ne l'avoit pas puni de ses forfaits, c'étoit à moi à remplir cette tâche, & à purger la terre de ce scélérat. Mon pere avoit veillé long-temps sur lui, pour le châtier dès qu'il seroit en liberté; mais la prison l'avoit toujours mis à couvert de cette juste vengeance; & depuis quelque temps le Marquis d'Erbeuil l'avoit perdu de vue. Je communiquai mon dessein à ce pere chéri. « Il vas raison, me » dit-il, mon fils, j'avois juré de punir ce » malheureux, quand ja te croyois mort; » mais tu vis, c'est ton ennemi personnel; cette victime t'appartient, & la » punition doit être ton ouvrage ».

Je laissai, chez mon pere, Artémise, pour faire ses couches. La Reine & la Prêtresse des Sylphes étoient déjà parfaitement établies dans cette heureuse famille. Elles élevoient, avec amour, mes deux jumelles & mon petit Scintillin. Je me séparai, en pleurant, de tous ces objets chéris. Je précipitai ma course jusqu'à Naples; & j'y arrivai en moins de quinze jours. Je me présentai d'abord au Ministre. Je lui declinai

mon nom. Je lui rappelai le tort qu'on m'avoit fait , & je lui dis le bonheur que j'avois eu d'apprendre que mon innocence avoit été reconnue. « Cela est vrai, me » répondit le Ministre , qui avoit mon » affaire présente. Nous nous empresserons » de vous faire reconnoître pour un hom- » me d'honneur ; & S. M. va réparer, avec » plaisir, le tort qui vous a été fait. C'étoit » en partie pour punir le Comte Spina- » cuta de ses indignes calomnies contre » vous , que nous l'avions fait arrêter , & » je voulois qu'on ne lui rendît la liberté » que quand vous y consentiriez ; mais » il a fait jouer tant de ressorts , qu'il a » obtenu son élargissement ».

« Bon ! me dis-je en moi-même, j'au- » rai la gloire de punir ce scélérat ». J'osai demander , au Ministre , des nouvelles de la Princesse Gémelli. « Elle vient de sor- » tir de prison , me dit-il. Nous l'avions » fait arrêter sur des dépositions qu'un » inconnu nous avoit fait parvenir ; & il » y a tout lieu de croire que cet anony- » me étoit Spinacuta. Elle a prouvé la » fausseté des imputations , & , malgré » les preuves de son innocence , on l'a » retenue encore quelque temps , & on » ne l'a mise en liberté qu'à la recom- » mandation du perfide qui étoit l'auteur

» de sa disgrâce , & à condition qu'elle
 » l'épouserait. Toute sa famille est réu-
 » nie pour la forcer à signer son malheur.
 » Je crains bien qu'on n'ait surpris , dans
 » cette circonstance , la religion de S. M.
 » Ce Spinacuta est un caméléon , un in-
 » trigant de la première classe. — Graces
 » à Dieu , me dis-je en moi-même , le
 » monstre n'épousera pas ma Princesse ; je
 » la délivrerai de ce comble d'horreur ».

Le Ministre me conduisit chez le Roi ,
 qui voulut bien me témoigner son regret
 d'avoir sévi contre moi sans que je l'eusse
 mérité , & le cas qu'il faisoit de ma per-
 sonne ; car il daigna me certifier qu'il avoit
 entendu parler de moi tout-à fait en bien.
 Il me dit même avec bonté , qu'il étoit de
 son devoir de me dédommager ; & il me
 donna sur-le-champ un brevet de Colonel.
 Il me présenta à toute sa Cour , à laquelle
 il peignit l'estime qu'il avoit conçue pour
 moi , & son regret de m'avoir disgracié ,
 sur des imputations dont on lui avoit dé-
 montré depuis la fausseté , comme il l'a-
 voit annoncé lui-même , si-tôt qu'on lui
 avoit dévoilé son erreur. Il ajouta qu'il me
 reconnoissoit pour un parfait honnête hom-
 me , & qu'il exigeoit que chacun me re-
 connoît pour tel. Tout le monde m'ac-
 cueillit à l'envi du Souverain ; & jeus ,

à cet égard, toute la satisfaction que je pouvois désirer ; mais il étoit question de retrouver la Princesse Gémelli , de la retirer des mains du perfide , & de punir ce traître.

Je fus long-temps à la chercher , sans pouvoir la trouver. J'étois vivement & justement alarmé de ce mystère répandu sur son existence. Aucun de ses parens d'ailleurs n'étoit à Naples. Le Cardinal , son frere , avoit disparu , sans qu'on sût ce qu'il étoit devenu. Le monstre lui-même s'étoit éclipsé tout-à-coup. « C'est lui sûrement , me disois-je , qui a enlevé ces honnêtes-gens-là ». Je m'informai de toutes les terres qu'il pouvoit posséder. J'appris qu'il en avoit une dans un endroit écarté , désert , au milieu des montagnes , dont on pouvoit à peine soupçonner l'existence. « C'est-là sûrement , me dis-je , que le barbare aura conduit sa proie , pour la posséder & la tyranniser à son gré ; mais il va me trouver ».

Je partis sur-le-champ pour ce malheureux gîte , & j'y arrivai le même jour. C'étoit un coupe-gorge , un donjon creusé dans les rochers , enterré dans les forêts , un vrai repaire de voleurs ; en un mot , c'étoit un de ces vieux châteaux qui passent pour être au pouvoir des esprits infer-

naux. Je crus sentir que tout respiroit le crime dans cet odieux séjour , & sembloit y porter l'empreinte de l'âme du détestable Spinacuta. J'entre : tout étoit ouvert , & je ne voyois personne. Je cours de corridors en corridors ; je parviens jusqu'à la chapelle, qui étoit pareillement ouverte. Là, je trouve enfin du monde. Toute la maison paroïssoit y être réunie , & profondément occupée d'une cérémonie cruelle. Je vois le Célébrant ; j'apperçois ma Princesse infortunée, pâle & tremblante ; on lui prenoit la main par force , pour la présenter au noir Spinacuta. C'étoit le Cardinal lui-même qui se prêtoit à cette violence contre sa sœur. L'hymen fatal alloit être formé en dépit de Dieu même , au pied de ses Autels. Je me précipite ; je saisis au collet le monstre : « Messieurs, m'écriai-je , je ne permettrai pas que ce Barbare souille le sanctuaire par sa présence & par le crime qu'il veut consommer. — Qu'entends-je , s'écria le Cardinal ? Quelle est cette violence ? Quoi donc , en face des Autels !... — Quoi , chez moi ! dit Spinacuta d'une voix tonnante... — Oui , s'écria la Princesse en se jetant dans mes bras, voilà mon sauveur ; il va me soustraire au sort le plus affreux. — O Chevalier ! défendez-moi , je vous

» avoue de tout. — Messieurs, vous l'en-
 » tendez, m'écriai-je à mon tour, je vous
 » prends tous à témoin, aussi bien que
 » Dieu même ».

Spinacura s'emporta horriblement. Pour
 toute réponse à ses invectives, je lui jurai
 qu'il n'obtiendrait la Princesse qu'en me
 passant son épée au travers du corps. L'o-
 dieux ennemi s'adressa au Colonel des
 Gardes-du-Corps, qui étoit de l'assem-
 blée, & le pria de me faire punir comme
 je le méritois. « Monsieur le Comte, ré-
 » pondit cet honnête Militaire, je fais
 » que M. le Chevalier est à présent Co-
 » lonel, comme vous & moi »; & il lui fit
 entendre qu'il ne voyoit plus que les voies
 d'honneur à employer entre nous deux.

« Messieurs, dis-je à la compagnie, M.
 » le Comte Spinacura, par des calom-
 » nies atroces, m'a fait d'abord chasser
 » ignominieusement de ce pays-ci. Mon
 » innocence n'a pas tardé à être reconnue.
 » Sa Majesté a daigné la manifester, &
 » me donner, pour dédommagement, un
 » brevet de Colonel. Le barbare m'a per-
 » sécuté en Espagne, & m'y a fait fusil-
 » ler, avec des circonstances qui ajoutent
 » encore à l'énormité du fait. Ensuite je
 » lui ai sauvé la vie, au sortir d'un Gou-
 » vernement où il s'étoit attiré l'exécra-

» tion publique. Il affectoit pour moi la
 » reconnoissance la plus vive ; & , pour ma
 » récompense , il m'a chargé d'imputa-
 » tions affreuses auprès du Ministère de
 » France , & m'a fait enfermer à la Bas-
 » tille. Mon innocence a encore été re-
 » connue ; mon calomniateur s'est vu , à
 » son tour , emprisonner à Naples. Du
 » fond de sa prison , il a soudoyé un scé-
 » lérat , pour me jouer les plus infâmes
 » tours , & chercher les moyens de me
 » faire périr. Il a eu l'art cruel de faire
 » enfermer la Princesse qu'il veut obtenir
 » pour épouse ; & c'est par les plus odieu-
 » ses violences qu'il veut s'emparer d'elle :
 » mais , grâces à Dieu , me voilà arrivé à
 » temps , & je ferai son défenseur. Cet
 » homme est indigne , sans doute , qu'on
 » use envers lui des voies de l'honneur ;
 » mais le rang qu'il a tenu , la famille à
 » laquelle il appartient , m'obligent à des
 » égards. Je m'offre donc à lui soutenir
 » ce que j'avance , l'épée à la main. —
 » Messieurs , s'écria le monstre , il veut
 » m'assassiner , pour me ravir la Princesse.
 » — Lâche ! lui répondis-je , moi s'assas-
 » siner ! Je viens t'offrir de te combattre
 » en chemise , sans autre arme que mon
 » épée : est-ce ainsi qu'on assassine ? Toute
 l'assemblée paroïsoit déconcertée. La

Princesse reposoit fierement dans mes bras , comme sur un trône : elle approuvoit avec transport tout ce que disoit son défenseur. « Voilà des difficultés réelles , » dit le Cardinal ; on ne nous avoit pas » présenté les choses sous ce point de vue ; » il faut , avant d'aller plus avant , que les » deux adversaires prouvent , chacun de » leur côté , ce qu'ils avancent ».

Spinacura redoubla de fureur. Il trouva odieux qu'on osât le compromettre vis-à-vis d'un aventurier qui avoit été condamné au dernier supplice. Il dit qu'il étoit maître de fait de la personne de la Princesse , & qu'il ne la lâcherait pas. On lui répondit qu'on étoit bien en état de lui tenir tête , s'il prétendoit user de violence ; qu'il étoit attaqué dans son honneur , par un Militaire reconnu par Sa Majesté pour un parfait honnête homme , honoré successivement du brevet de Colonel par le Roi d'Angleterre , l'Empereur , & le Roi des Deux-Siciles ; qu'il n'avoit donc pas d'autre voie , pour se justifier , que celle de l'honneur ; qu'il eût à y songer. Il sortit furieux , en me lançant le regard le plus sinistre & le plus noir.

Tout le monde dit tout haut qu'une pareille conduite n'étoit pas faite pour le justifier des accusations que j'intentois contre

lui. Il put entendre ce propos, & se retourna, en me lançant un regard aussi noir que le premier. La Princesse se jeta dans mes bras, & m'appela de nouveau son sauveur.

Un Colonel de la compagnie nous dit alors, avec la plus grande honnêteté : « Messieurs, dans l'état où sont les choses, Madame la Princesse ne peut rester chez cet homme étrange. Mon Château n'est qu'à trois milles d'ici, la compagnie veut-elle agréer que je l'y conduise, jusqu'à ce que cette affaire soit décidée » ? On accepta cette offre avec la plus vive reconnoissance, & nous descendîmes tous pour sortir ensemble. Spinacuta nous aperçut, courut à nous : « O Ciel ! s'écria-t-il, que faites-vous ? » Croyez-vous que je vous laisse enlever mon épouse » ? Il se précipita sur la Princesse, pour l'arracher de nos bras. Je le saisis au collet, & je l'entraînai loin de ma bienfaitrice, vers laquelle je revins sur-le-champ. Spinacuta s'écrie : « Ah ! monstre, je t'abhorre ; que ne puis-je te dévorer le cœur » ! Et il fond tout-à-coup sur moi, l'épée à la main. J'eus le temps de tirer la mienne, en faisant un faux en arrière ; autrement j'allois être percé d'ouïtre en ouïtre. Tout le monde se jeta entre

nous deux , pour nous séparer. « Il n'est » pas encore temps , disoit-on à Spina- » cuta ». On le retint avec beaucoup de peine , tandis que la compagnie sortoit & emmenoit la belle Princesse. Quand le scélérat vit qu'il n'étoit pas le plus fort , il changea de ton. « Messieurs , dit-il avec » un faux air d'honnêteté, pardonnez un » premier mouvement involontaire ». Et reprenant un ton furieux : « Demain , me » dit-il , demain matin , nous nous ver- » rons selon les lois de l'honneur. Je sau- » rai punir un misérable ». Je répondis : « Oh ! de grand cœur. Je m'y trouverai ». Je priai plusieurs Militaires , qui se trou- voient des nôtres , de régler avec lui le lieu , les armes , les conditions du combat , & je partis avec la compagnie , en serrant dans mes bras la belle Princesse.

Elle me témoigna la plus tendre recon- noissance. « Voilà , dit-elle , la seconde fois » que vous m'arrachez des bras de ce » monstre : vous m'avez aussi sauvé deux » fois la vie. » Elle me marqua les plus mortelles alarmes au sujet du combat , dont elles alloit être la cause innocente. Je tâchai de la rassurer par tout ce que j'imaginai de touchant & de consolant. Je la priai de ne pas croire au combat qu'elle supposoit , ou d'avoir assez de con-

siance dans mon courage , pour ne pas en redouter l'issue. Tout ce que je disois me rendoit plus cher à ses yeux , & ne faisoit qu'augmenter la crainte qu'elle avoit de me voir exposé au danger pour elle.

On vint me dire à l'oreille qu'on étoit convenu de tout , relativement au combat , fixé au lendemain à six heures du matin ; que l'épée étoit la seule arme , & l'on me nomma le lieu qui devoit être le théâtre de notre valeur. Cette nouvelle ne m'empêcha pas de faire un repas fort gai , où je déployai la plus grande tranquillité.

Je dormis profondément la nuit suivante , & je m'éveillai à cinq heures du matin. Je me levai ; des amis vinrent me prendre , & me conduisirent au lieu du combat. Tout étoit prêt : un chaise de poste pour le vainqueur , un Chirurgien & une litiere pour le vaincu. Mon ennemi ne tarda pas à paroître. C'étoit un homme de 40 ans , dans toute la force de l'âge , d'une taille gigantesque , & qui paroissoit capable de m'écraser. Il accouroit dans l'excès de la rage la plus violente ; le feu rouloit dans ses yeux ensanglantés ; sa voix étoit un vrai tonnerre. Rien n'égale l'horreur des regards qu'il me lança. Un chien d'une prodigieuse grandeur , que

la Princesse lui avoit donné , vint à lui pour le caresser. D'un coup de poing il lui enfonça le crâne , & le jeta roide mort. « Je t'écraserai , s'écria-t-il , comme ce » vil animal ». L'écho répéta sa voix tonnante. Il arracha , d'une main foudroyante , un arbrisseau , dont il frappa & renversa un cheval de la voiture qui étoit destinée pour le vainqueur. A son aspect , les spectateurs parurent craindre en secret pour moi. Je m'avançai lestement , le fer en main , vers mon adversaire. Le traître me tira subitement un coup de pistolet , me rata , & jeta cette arme loin de lui. Je lui répondis par un coup de plat d'épée sur le visage. « Ah ! malheureux , s'écria-t-il » avec rage , tu oses m'outrager de la » sorte ! Abominable scélérat , tu auras » ma vie , ou j'aurai la tienne ». Nous n'avions point de seconds , parce que personne n'avoit voulu être celui du monstre , & il me parut clair que tous les témoins s'intéressoient pour moi. Je me recommandai intérieurement à l'Etre suprême , lui disant , dans le fond de mon cœur : « Mon Dieu , ma cause est juste. » Je défends la vertu , & je veux purger » la terre d'un monstre nuisible au genre » humain ».

Nous jetâmes tous deux nos habits loin

de nous, sur la poussière, & nous nous élançâmes l'un contre l'autre. Mon adversaire avoit le poignet d'une force terrible. Pour moi, j'étois d'une agilité peu commune, & je le fatiguois autant qu'il me lassoit. Je parvins à le faire reculer de quelques pas; mais nous nous trouvâmes alors sur un terrain glissant, &, en lui voulant pousser une botte qui devoit le traverser, je glissai, & je tombai. Soudain le lâche voulut profiter de cet avantage & me percer sur la terre; tout le monde se jeta sur lui pour empêcher cet assassinat, en lui reprochant sa lâcheté. Son épée m'avoit déjà cependant atteint; ce qui ne fit que me donner plus d'ardeur, quand je vis mon sang couler. Je me relevai comme un éclair, je le pressai avec une rapidité foudroyante, je lui fis bientôt une blessure plus considérable que la mienne. Il devint plus furieux. Bientôt son épée se brisa en éclats dans ses mains. Je baissai la mienne jusqu'à ce qu'on lui en eût fourni une autre. Il sauta sur moi comme un luteur redoutable, me serra dans ses bras de fer, m'enleva de terre, & me rejeta sur le sable. Il vint à bout de me terrasser; mais je l'entraînai avec moi. Nous luttons sur la terre, baignés de sang, l'un & l'autre. Il vouloit m'écraser

ser sous son poids ; mais j'eus l'art de m'échapper & de me relever. Il se releva pareillement. On lui fournit une autre épée. Il fondit sur moi de nouveau , vint à bout de me faire , dans le bras , une nouvelle blessure ; je lui en rendis , sur-le-champ , une seconde. Notre sang couloit , & rien ne se décidoit. Enfin , animé par la rage que m'inspiroit un si pénible combat , je pressai si vivement mon ennemi , que je lui passai mon épée au travers du corps. Il tombe en rugissant , essaye de se relever , & succombe sous le poids de sa faiblesse. Son épée se rompt , de nouveau , dans ses mains. « Misérable , lui dis-je , je devrois » t'achever ; mais je t'abandonne à ton » malheureux sort. Va te faire soigner , » je te donnerai ton reste quand tu seras » en état de le recevoir ». Il ne me répondit rien ; il étoit suffoqué par la rage. On se hâta de mettre le premier appareil sur ses blessures. Le Chirurgien trouva la principale plaie fort dangereuse , sans assurer cependant qu'elle fût décidément mortelle. Quant aux miennes , il dit que ce n'étoit presque que des égratignures. On emporta le vaincu dans la litière , & je voulus absolument aller rejoindre la Princesse Gemelli. Elle venoit d'entendre que nous devions être aux mains. Elle

trembloit pour ma vie. Elle me voit arriver
 leste & dispos. Elle me saute au cou
 avec un transport inexprimable. « Ah !
 » mon sauveur , s'écria-t-elle , vous êtes
 » vainqueur ! — Oui , ma tendre amie ,
 » lui dis-je , le Ciel a secondé la bonne
 » cause ; mais ma victoire n'est pas com-
 » plette. Nous ne sommes pas encore en-
 » tièrement délivrés du monstre ; il est en
 » danger , mais il respire encore. — Dieu
 » soit loué , reprit-elle. J'aurois été bien
 » fâchée d'avoir à me reprocher qu'un
 » homme fût mort pour moi. Puisse-t-il
 » se rétablir & changer de caractère !
 » Mais , ô Ciel ! ajouta-t-elle , ne vois-je
 » pas du sang sur vous , mon cher ami ? »
 Je lui montrai mes deux égratignures. Elle
 vit combien c'étoit peu de chose , & fut
 rassurée.

Cependant un Officier de la compagnie
 jugea qu'il étoit bon que je me cachasse ,
 pour voir , sans danger , la tournure que
 prendroit cette affaire. « On sauroit bien
 » vous trouver ici , me dit-il , parce qu'on
 » est prévenu que vous y êtes ». Et il me
 conduisit à quelques milles de là , dans
 un château qui lui appartenoit depuis peu ,
 sans qu'on en sût rien. Il étoit clair que
 je devois être , là , dans une parfaite sûre-
 té ; ainsi j'y fus sans inquiétude. En peu

de temps, je me vis parfaitement guéri de mes blessures, & je jouissois de la santé la plus florissante ; mais je m'ennuyois beaucoup d'être enfermé, quand je brûlois d'agir.

J'appris que mon combat avoit fait beaucoup de bruit, & que ce bruit étoit venu jusqu'aux oreilles de S. M. qui avoit dit : « Spinacuta le mérite ; comment se » fâcher de cela ? » Mais la famille de ce malheureux, sans doute à son instigation, avoit présenté, depuis, un mémoire au Roi, où elle peignoit l'action, de ma part, sous les plus odieuses couleurs. Heureusement j'avois des témoins qui pouvoient me justifier ; mais on me forçoit de garder la plus rigoureuse retraite.

La vérité triompha, quoiqu'avec peine. On exposa si bien au Roi & au Ministre toutes les circonstances de notre combat, qu'il fut décidé qu'on feroit de l'ignorer, & qu'on ne feroit aucune poursuite à cet égard. J'eus donc la liberté de revenir à Naples, où je parus être accueilli avec un redoublement de bienveillance. La Princesse y revint aussi ; & sa famille étoit décidée à agréer son mariage avec moi ; mais cette noble amie voulut rendre le change à mon Adelaïde, & déclara qu'elle ne consentiroit jamais à me don-
ner

ner la main , tant qu'elle ne feroit pas parfaitement sûre de sa mort ; car enfin elle reconnoissoit les droits antérieurs , ou plutôt exclusifs , de ma premiere Amante.

Nous fîmes , de tous côtés , les recherches les plus exactes , pour découvrir les traces de cette chere personne. Nous entrevîmes des lueurs qui purent nous faire soupçonner qu'elle existoit encore. Mais qu'étoit-elle devenue ? C'est ce que nous ne pouvions déterrer ; & d'autres lumieres plus fortes sembloient nous attester sa mort. J'embrassois , dans la complaisance de mon cœur , les lueurs favorables à mon amour. O comme je desirois de retrouver mon Adélaïde , malgré le tendre attachement que je ressentais pour la Princesse Gémelli !

Cependant le scélérat n'étoit pas mort. Il me donna bientôt de nouvelles preuves de son existence , qui me décidèrent parfaitement à lui proposer , de nouveau , le combat , dès qu'il seroit rétabli : car enfin , il falloit que je l'immolasse , si je ne voulois être sa victime.

Un jour , que je me sentois dévoré de soif à la chasse , on me présenta de la limonade , pour me rafraîchir. Heureusement j'ai l'odorat très-fin. Je sentis que l'odeur de ce breuvage me répugnoit , & n'étoit

pas telle qu'elle devoit être. Je craignis tout-à-coup qu'il ne fût empoisonné de la part de Spinacuta. Je le fis verser dans une assiette qu'on présenta à un chien altéré. L'animal infortuné en but précipitamment, & ne tarda pas à en mourir. On s'aperçut qu'un domestique de mon ennemi s'étoit introduit dans cette maison, & s'étoit sauvé, à toutes jambes, quand il avoit vu présenter le breuvage à un chien. Il n'y avoit donc pas d'équivoque sur l'auteur de cet empoisonnement. Le malheureux, que j'aurois dû poursuivre en justice, se rétablissoit de jour en jour, & je brûlois d'en venir aux mains une seconde fois avec lui, pour purger la terre d'un si grand scélérat.

Il passoit enfin pour rétabli, & je m'attendois, à chaque moment, à le rencontrer ; mais il lui survint un accident qu'il méritoit. Ce misérable, pour avoir le plaisir de se défaire plutôt de moi, vouloit précipiter son rétablissement, & forcer la nature. Il prenoit tout ce qui pouvoit irriter, chez lui, le genre nerveux, & lui donner un feu trop hâtif. Il buvoit beaucoup de liqueurs fortes, & y ajoutoit les drogues les plus échauffantes. Ce singulier régime, joint à des excès encore plus dangereux qu'il se permettoit déjà

avec les femmes, avoit mis le feu dans son sang ; mais il ébranloit & altéroit son tempéramment en l'exaltant. Un jour, dans une débauche de toute espece, dans une orgie odieuse, il but tant de liqueurs, qu'il tomba mort ivre. On le mit en vain dans du fumier pour le ranimer. On fut obligé de l'en tirer pour tenter un autre remede. On lui fit à-peu-près le traitement qu'on avoit jadis essayé sur Charles le Mauvais, Roi de Navarre, détestable sujet comme lui, dans une circonstance presque semblable. On le frotta de graisse d'huile, de camphre, d'esprit-de-vin, & autres ingrédients très-combustibles ; on l'enveloppa dans un drap imbibé d'eau-de-vie. Malheureusement pour l'yvrogne, on n'avoit pas employé, autour de sa personne, tout le rogôme qu'on avoit destiné pour cet usage. Il en restoit une bonne dose qui renroit fort ceux qui avoient eu soin de lui. Ils crurent que cette liqueur leur appartenoit, & résolurent de se régaler aux dépens du scélérat. Ce barbare ne permettoit jamais à ses gens aucun plaisir ; ils en virent un considérable à se divertir en sa présence & à ses frais. Pour que leur eau-de-vie fût plus douce, ils voulurent la boire brûlée. En conséquence, ils la transvasèrent dans une

jatte , & y mirent le feu. Pour braver encore plus leur Maître endormi , ils voulurent qu'il leur servît de table , & lui posèrent , sans façon , la jatte sur l'estomac. Or voilà qu'en célébrant leur orgie autour du cadavre , ils laissent tomber de l'eau-de-vie enflammée sur le drap imbibé de pareille matiere ; voilà , tout de suite , le feu qui y prend ; voilà qu'il perce jusqu'à la chair du patient , & le réveille ; voilà le malheureux qui saute , en poussant des cris affreux ; voilà mes gens effrayés , qui , au lieu de le secourir , se sauvent de peur. La flamme s'étend. Bientôt le cadavre vivant est tout en feu. L'eau-de-vie , le camphre , l'huile , la graisse , nourrissent la flamme. Il pousse des cris horribles , court , renverse tout. Il sort du château en hurlant ; il veut sauter sur tous ceux qu'il rencontre. Chacun fuit sa brûlante accolade.

On daigne cependant chercher de l'eau pour le soulager. On étoit , malheureusement pour lui , dans un temps de sécheresse. On lui jette tout ce qu'on peut trouver de liquide dans les borbiers ; l'eau bouillonne & crie sur son corps , sans éteindre la flamme. Que ne vidoit-on pas sur Son Excellence pour la soulager ! Je venois positivement chez ce malheureux ,

pour le provoquer à un second combat. Je rencontre cette épouvantable figure enflammée , hurlante , couverte d'une fange bouillonnante. Le spectre veut me sauter sur le corps , & m'embrasser , pour me communiquer son supplice. J'ai le bonheur de le repousser avec mon pied , & de le faire tomber dans une espece de cloaque , où des gens officieux le vautrerent & le retournerent de tous les sens. Satan plongé dans l'eau bénite ne pourroit avoir une apparence plus diabolique. Comme on le détestoit cordialement , en souffrant un peu de le voir tant souffrir , on ne pouvoit s'empêcher de rire de l'aventure.

Enfin , l'on vint à bout d'éteindre le feu , sans faire cesser les douleurs du patient. On le jeta dans un tombeau , & on le porta chez lui. On lui vuida plus de cinquante sceaux d'eau sur le corps , & l'on employa plus de vingt balais pour le nettoyer. Tout son individu n'étoit qu'une plaie affreuse. En dépit de tous les soulagemens qu'on lui prodiguoit , il souffroit , jour & nuit , des douleurs infernales.

Malgré l'horreur de sa situation , & l'avant goût d'un enfer anticipé , après un traitement de plusieurs mois , il échappa encore à des maux si horribles , & se ré-

rablit. Il est vrai que sa figure étoit abominable ; mais il ne craignit pas de la montrer. Il se présenta même à Naples. Il y fit horreur. On lui défendit de paroître à pied dans les rues. Son extérieur étoit devenu aussi effroyable que son intérieur. Il faisoit avorter les femmes enceintes. Il fut contraint de s'enfermer bien exactement dans sa voiture , & de se rendre invisible quand il sortoit de chez lui. On ne permit pas qu'il parût à la Cour.

Malgré sa figure exécrationnelle, il persistoit toujours à vouloir, en même temps, épouser la Princesse, & m'immoler à sa haine atroce. Il osa se présenter devant cette femme adorable. Elle frémit à sa vue, & tomba évanouie. « Ah ! me dit-elle, » quand elle fut revenue à elle-même, » je ne croyois pas que ce monstre pût » m'inspirer plus d'horreur que j'en » éprouvois à le voir ; mais je m'étois » trompée. O Ciel ! moi devenir l'épouse » de cet horrible personnage » ! Elle retomboit dans l'évanouissement chaque fois qu'elle y songeoit.

Le monstre avoit conservé toute sa noirceur diabolique. Il machinoit sans cesse , pour me perdre ; des projets d'iniquité. Il faisoit jouer les plus puissans ressorts pour se faire livrer la Princesse,

Il y avoit un contrat en forme , & une cérémonie célébrée en face des Autels. Son Chapelain juroit que toutes les paroles sacramentales avoient été prononcées ; & que le mariage étoit parfait. On plaida , & tous les Légistes , que ma bienfaitrice consulta , la condamnerent unanimement. Elle étoit dans des tranfes mortelles. Le jour du jugement arriva. La Princesse s'étoit tenue prête pour s'évader , en cas qu'elle perdît son procès ; mais l'ennemi avoit prévenu toutes ses tentatives ; & elle s'appercevoit , en frémissant , qu'elle étoit gardée à vue , d'une maniere qui lui ôtoit toute espérance de pouvoir s'esquiver. Elle étoit malade de tristesse & d'horreur. Je lui jurois en vain que je la tirerois de ce danger , en poignardant le barbare. J'eus la force d'assister au jugement du procès. Ma noble amie perdit d'une voix unanime. Il est impossible de peindre l'horrible joie qui éclata dans les yeux du monstre. « Je triomphe , dit-il ; mais » je ne suis satisfait qu'à moitié. Il me » reste à me venger , ajouta-t-il en me » lançant un regard tout différent de ce- » lui qui avoit peint son odieuse joie , » mais aussi effrayant.

Je sortis consterné pour rejoindre la

Princesse. Il ne m'avoit pas été possible de poignarder le scélérat en public. Je ne savois comment annoncer , à ma bienfaitrice , l'odieuse nouvelle. Un agent expédié par le barbare m'avoit devancé. Elle étoit déjà évanouie d'horreur. Je tombai moi-même , auprès d'elle , dans un anéantissement de quelques momens. Enfin la rage me ranima. « Il faut , me » dis-je , sauver ma Princesse du sort le » plus affreux. Courage , Chevalier ! » Montre-toi fils de Grégoire Merveil ».

Mais bientôt l'imbécille scélérat m'épargna les frais du courage dont je croyois avoir besoin , & vint s'enfermer de lui-même. Pour répondre à toutes les trames qu'il ourdissoit contre moi , j'avois cru devoir , à mon tour , user d'adresse contre lui. J'avois permis à l'un de mes gens , qui étoit un garçon très-intelligent , très-zélé même , quoiqu'assez mauvais sujet , de chercher à se placer chez lui & à s'insinuer dans sa confiance. Le drôle y avoit réussi , & bientôt il étoit devenu l'intime confident de Spinacuta. Les scélérats de cette espèce sont plus aisés à duper que d'autres. Ils ne pensent qu'à tromper , & il ne leur vient pas dans l'idée qu'on peut leur rendre la pareille. L'ennemi chargea mon homme d'être son

espion auprès de moi ; & l'on juge comment il fut servi.

Une bonne action fut la cause heureuse qui me délivra de ce monstre. J'avois rendu quelques services à une pauvre famille qui demouroit vers le haut de la Ville , dans une maison écartée. Il y avoit , là , un bon vieillard malade à toute extrémité. Cet infortuné me fit dire qu'avant de mourir il desiroit ardemment de voir son bienfaiteur , pour le remercier & lui recommander sa pauvre famille. Je promis d'y aller dès le soir même. Spinacuta fut instruit de la visite que je devois faire. Il se transporta sur les lieux. Ce quartier lui parut un coupe-gorge. « A merveille , dit-il !
» Un lieu si désert est favorable à nos
» desseins. Il ne doit passer ici personne
» le soir. Nous y pourrons expédier , tout
» à notre aise , notre ennemi. Il faut me
» trouver des *braves*. (C'est ainsi qu'on
» appelle , en Italie , des Spadassins qui
» se chargent , pour un honnête salaire ,
» d'assassiner qui l'on veut.) Mais voyons
» la maison . ». Il s'y trouvoit , par hasard , une fosse d'aisance , qu'on avoit ouverte , dans la journée , pour la vuidér la nuit. L'odeur & la vue de ce hideux objet parurent enchanter Spinacuta.

« Voilà positivement ce qu'il nous faut ;
 » s'écria-t-il tout transporté. Le sieur
 » Cataudin va toujours seul & sans flam-
 » beau ; il ne se doutera de rien ; il
 » faut qu'il passe auprès de ce cloaque
 » ouvert. Nous n'avons pas besoin de
 » braves. Poste-toi dans un coin obscur ;
 » & quand tu le verras passer , sans son-
 » ger à mal , pousse-le rudement par der-
 » rière , & fais-le tomber dans la fosse.
 » Voilà un tombeau digne de lui ».

Mon homme accepta la commission sans faire de difficultés , ou il n'en fit que ce qu'il falloit pour être mieux payé. On choisit , de concert , l'endroit où il devoit se cacher , & celui où le Comte se tiendrait , dans la rue , en embuscade. Il fut convenu que le confident , après m'avoir jeté dans la fosse , viendrait avertir le Comte , afin qu'il eût le joli plaisir de me voir expirer dans cette fosse immonde. Je fus instruit de tout par ce double confident. J'allai seul au rendez-vous. Prévenu du fait , j'entrevis l'ennemi , proche de la maison , dans la niche où il étoit tapi. Je feignis de ne pas l'apercevoir. J'entrai. Mon espion faisoit sentinelle , en se bouchant le nez. « Vous
 » faurez , me dit-il , bientôt de mes nou-
 » velles ». Il me conduisit lui-même dans

l'escalier , qu'il connoissoit mieux que moi ; & il redescendit pour exécuter son dessein.

J'entrai chez le bon vieillard. Je ne détaille point la scene attendrissante dont je fus témoin. Je fis les promesses les plus consolantes au moribond & à sa famille. J'y joignit quelques libéralités , & j'eus le chagrin de le voir expirer. Je me hâtai de quitter ce lieu de douleur. Deux de ses enfans , grands garçons , m'éclairerent en descendant de ce grenier.

Nous entendions , au bas de l'escalier , comme des gens qui se débattaient. Tout-à-coup (je demande pardon à mes Lecteurs de les entretenir d'objets si rebutans ; la vérité m'y force. On doit sentir que si mon récit étoit de pure invention , j'aurois choisi des idées moins soulévantes) ; tout-à-coup , dis-je , nous appercevons une figure couverte de ce qu'il y a de plus hideux à concevoir , qui cherche à sortir de la fosse infecte. Le malheureux y retombe à notre aspect. Nous nous hâtons de lui tendre une corde qu'il a le bonheur de saisir ; & nous le tirons avec de grands efforts , très-étonnés de ce qu'il étoit si lourd. Nous en découvriâmes bientôt la raison. Nous appetçûmes , avec surprise , une autre figure en-

stupidés ; mais ils eurent beau faire , ils ne purent obtenir que cette affaire eût aucune suite. Je fus vengé sans danger , & je pus enfin respirer. Je plains ce misérable d'avoir reçu une ame si atroce ; mais je ne pus être fâché que la nature fût purgée de sa triste personne. J'eus beaucoup de peine à ramener à la vie mon pauvre diable d'espion. J'y réussis pourtant , & je vint à bout de le consoler par une récompense proportionnée à sa peine & à son service.

Mais comment peindre la joie de la Princesse Gémelli ? C'étoit elle qui se trouvoit délivrée d'un monstre qu'on vouloit lui donner pour époux. On crut que sa famille, déjà si bien disposée en sa faveur , ne pouvoit plus absolument trouver mauvais qu'elle récompensât son libérateur par le don de sa main. En effet , toute cette illustre Maison y consentit avec une satisfaction marquée ; & je commençois à croire moi-même que je pouvois épouser ma chere Princesse ; mais nous reçûmes , dans ce temps-là , quelques lueurs qui nous firent entrevoir qu'Adélaïde pouvoit vivre. » Ah ! dit ma noble amie , ses droits sont antérieurs » aux miens , ils doivent être sacrés pour » moi » On disoit qu'Adélaïde respiroit :

en France. « Volez , me dit-elle , mon » cher ami , trouvez votre Amante , & » foyez heureux avec elle ». D'ailleurs on craignoit que la Maison Spinacuta ne voulût me faire assassiner. Il fallut donc partir. Quels tendres adieux je fis à ma chere Princesse ! Je lui promis de la revoir au plutôt ; je m'arrachai de ses bras , & je partis en silence.

Fin du Livre quatrieme.

SECONDE SUITE

D E

L' AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE CINQUIÈME.

JE suivis, le cœur serré, la route de France, pensant à mon Adélaïde, brûlant de la retrouver. Je cherchois des informations de tous les côtés ; & je multipliois tellement mes questions variées, qu'on finissoit toujours par répondre ce que je voulois. Ces informations me faisoient toujours croire, de plus en plus, que je pourrois enfin trouver mon Adélaïde avant de quitter les Alpes. Je rencontrai, sur une de leurs cimes les plus élevées, un bon Hermite qui m'offrit l'hospitalité. J'entrai chez lui avec beaucoup d'affection ; mais qu'elle fut ma surprise, quand je trouvai dans sa cellule le portrait d'Adélaïde ! Elle étoit habillée en homme, dans le costume ordinaire de Chéri.

« O Ciel ! dis-je à l'Hermite, d'où vous vient ce portrait ? — C'est, me répon-

» dit-il , un petit Frere que j'ai eu chez
 » moi pendant quelques temps , qui a
 » fait ainsi son portrait , & qui me l'a
 » laissé. — O Ciel ! repris-je , & savez-
 » vous ce qu'il est devenu ? — Je l'igno-
 » re , me répondit le vieillard ; il a voulu
 » absolument me quitter , & peut-être
 » a-t-il péri ». Je demandai comment il
 » étoit fait. « Comme une femme , me ré-
 » pondit le bon homme ; car il avoit ,
 » dans ses traits , toute la délicatesse de
 » la plus belle femme. — C'est-elle , m'é-
 » criai-je enfin ». Je questionnai l'Her-
 » mite sans relâche ; & tout ce qu'il me ré-
 » pondit me confirma qu'il avoit eu , chez
 » lui , mon Adélaïde. Bientôt je n'eus plus
 » lieu d'en douter , quand je vis aussi mon
 » portrait dans l'hermitage. « Ah ! dit le
 » vieillard , il étoit grand ami de ce jeune-
 » homme : il ne voyoit que lui dans l'U-
 » nivers. Mais ne vois-je pas de la res-
 » semblance entre vous & ce tableau » ?
 Alors je ne pus retenir mes larmes. « Ah !
 » mon Père , dis-je à l'Hermite , votre
 » jeune Frere étoit une Demoiselle , &
 » c'étoit mon Amante. — Je m'en suis
 » toujours douté ; reprit-il , si ce n'étoit
 » pas plutôt un Ange. — Mais , repris-
 » je enfin , qu'est-elle devenue ? — Elle
 » a pris , me répondit-il , le chemin de

» France. Elle devoit passer par le Dau-
 » phiné, & voir même, je crois, la grande
 » Chartreuse.— Elle me cherchoit, m'é-
 » criai-je. Les Chartreux lui auront dit
 » que je m'étois enfui, avec une femme,
 » de cet austere asile. Dans leur ressentiment
 » contre moi, ils m'auront peint des
 » plus odieuses couleurs. Elle aura conçu
 » de nouvelles résolutions d'oublier un
 » infidelle, un homme absolument indigne
 » d'elle. Mais de quel côté aura-
 » t-elle tourné ses pas? Sans doute elle se
 » fera ensevelie & consacrée au Seigneur
 » dans quelque monastere ignoré. Il n'y
 » a que Dieu qui puisse dédommager un
 » cœur qui a été rempli d'une si longue
 » passion. Où la trouver à présent? » O
 » comme le bon Hermite me vanta mon
 » Adélaïde avec un saint transport! que mon
 » amour pour elle en redoubloit!

Je ne pus quitter si-tôt la demeure fortunée où mon Adélaïde avoit respiré quelque temps. Je demandai au vieillard la permission de passer quelques jours avec lui. Il y consentit. Que ce paisible asile eut pour moi d'attraits! Que j'enviai le calme dont jouissoit ce tranquille mortel! Il me racontoit tout ce qui étoit relatif à ma chere Adélaïde. « Elle ne faisoit, me
 » disoit-il, que pleurer, soupirer,

» & prier. Là, elle avoit coutume de
 » s'asseoir & de se plonger dans une
 » douce rêverie, sur le bord de ce petit
 » ruisseau qui recevoit & emportoit ses
 » larmes ». Avec quel plaisir je vis, sur les
 hêtres, le nom de mon Adélaïde accouplé
 avec le mien ! Je lus, sur des rochers, des
 vers plein de sentiment, qu'elle y avoit
 gravés. Mon image se trouvoit par-tout
 assez bien rendue par elle, & singuliere-
 ment ressemblante. Dans le fond d'un petit
 bois, je vis une espece de tombeau en-
 touré de myrtes & de cyprès, sur le-
 quel je reconnus mon buste avec cette
 inscription : « Ici mon cœur repose avec
 » l'objet de mon amour. O vous qui ver-
 » rez ce mortel, que vous serez heureux !
 » S'il n'est plus dans ce monde, que je
 » brûle de le rejoindre ! » Je ne pouvois
 m'empêcher de répandre les plus douces
 larmes, en voyant des objets si touchans.
 Le bon Hermite, entraîné par mon exem-
 ple, y joignoit les siennes. L'Hermitage
 étoit devenu l'asile du plus tendre amour ;
 & peut-être aucun lieu ne m'a paru, sur
 la terre, plus intéressant.

Je pris l'habit d'Hermite, pour avoir
 plus de conformité avec mon Adélaïde.
 J'allois dans les mêmes endroits qu'elle,
 faire les mêmes choses. Le vieillard croyoit

revoir le jeune Chéri. Il auroit beaucoup désiré que j'eusse resté long-temps avec lui; parce que ma présence commençoit à lui attirer de nombreuses offrandes, comme avoit fait celle de mon Amante déguisée. Je la peignis aussi de tous les côtés; mais sous les habits de son sexe, sous la forme qui seule pouvoit m'inspirer de l'amour. Je gravai son nom & le mien sur les hêtres, & des vers sur les rochers. Le peu de temps enfin que je passai dans ce tranquille séjour, au sein d'une tendre mélancolie, fut un des plus heureux de ma vie.

L'Hermite m'envoyoit dans les villages voisins, recueillir les aumônes des Fidéles. Je revenois, à la maison, très-chargé; ce qui réjouissoit fort le bon Pere. Je lui attirois aussi force visites, sur-tout de la part du beau sexe. « Est-ce que vous avez retrouvé le petit Frere Chéri, lui disoit-on ? » — Non, répondoit-il, c'est un de ses amis. — Oh, oh ! répondoient les Dames, il a quelque chose de plus mâle dans la physionomie. Il n'en est pas plus mal ». Et l'on avoit soin de laisser des générosités pour le Frere Catandin.

Je reconnus, dans cette occasion, que les femmes vont toujours au devant de ceux qui veulent les tromper. Bientôt le

bruit se répandit que j'étois un Saint. Plusieurs même prétendoient que je venois réellement du Ciel , que j'étois un habitant de l'autre monde. On en prenoit le prétexte de me rendre une espece de culte. Les femmes venoient se jeter à mes genoux & me baiser la main. L'Hermite m'exhortoit à me prêter à ces momeries, pour attirer les aumônes. La rage, sur-tout, des Beaurés bavardes étoit de venir se confesser à mes pieds. J'avois beau leur dire que je n'étois pas Prêtre , que je ne pouvois les confesser ni les absoudre ; elles me répondoient , que si je n'étois pas leur confesseur, je pouvois être, du moins, leur confident & leur conseil. En conséquence elles me racontoient leurs fredaines , & me faisoient la confession de leurs maris plutôt que la leur. Les filles me faisoient celle de leurs meres. Comme je n'avois pas de confessional, on se mettoit à genoux entre mes jambes. On appuyoit sa joue contre la mienne. Je voyois la gorge s'élever & s'abaisser , & des yeux touchans m'adresser des regards passionnés. Je n'étois pas de marbre , & je trouvois cette position trop dangereuse. Quelquefois le bon Hermite rioit comme un fou de mon embarras.

Parmi tant de pénitentes, presque toutes

jeunes (car je rebutois absolument les vieilles), il s'en trouvoit de très-jolies. Plusieurs concurent , pour moi , décidément de l'amour ; & quelques-unes me l'avouerent. Il s'en trouvoit aussi un certain nombre qui me faisoient une véritable impression ; & les jeunes gens vont penser que j'abusai de leur confiance , & que je me livrai encore à des dérèglemens dont je vais gémir ; mais les ames honnêtes seroient trop scandalisées , si elles apprenoient que , dans un si touchant asile , j'eusse abusé , en quelque sorte , du masque de la Religion , pour me plonger dans des désordres , qu'on est peut-être las de voir recommencer si souvent.

Quoi qu'il en soit , je jouis de plusieurs agrémens , dans cet Hermitage ; mais la situation de mon cœur ne me permettoit pas d'y faire un long séjour. Il falloit trouver mon Adélaïde. Il paroïssoit évident qu'elle n'étoit pas morte , quand je l'avois crue immolée , puisque c'étoit depuis cette époque qu'elle avoit vécu chez l'Hermite : mais qu'étoit-elle devenue depuis ? Je n'avois plus de preuves de sa mort. Le profond silence qui régnoit sur elle , étoit l'unique raison qui pût me faire craindre qu'elle ne fût plus de ce monde ; mais j'avois , d'ailleurs , plus de sujets d'espérance que d'effroi.

Une jeune innocente , d'une Ville voisine , décorée de toutes les graces naïves que donne la simple nature , me retint cependant encore quelque temps auprès de l'Hermite. Il s'établit , sur mon compte , une singuliere opinion. On m'avoit déjà pris pour un Saint dans une autre circonstance ; dans celle-ci , on me prit pour un Ange. Mon pere a été Dieu , on voit que j'ai approché de lui de bien près. Une de mes dévotes , qui m'appelloit toujours son bel Ange , me rêva , une nuit , sous la figure d'un Ange. Elle me vit nu , avec des aîles. Selon son rêve , je venois à elle de la part de Dieu. Je lui disois que le Souverain des Cieux m'avoit ordonné de voiler ma nature céleste , & de paroître un simple mortel ; mais que j'étois réellement l'Angé Gabriel. D'après son joli songe , cette crédule Beauté crut fermement que j'étois l'Archange de ce nom. Elle le dit , sous le sceau du secret , à quelques commeres de son quartier , qui ne firent aucune difficulté de le croire. Ce bruit se répandit , s'accrédita , & il fut décidé que j'étois l'Archange Gabriel. Dès-lors aucune dévote n'auroit refusé de m'accorder ses faveurs : « Car enfin , di-
» soient-elles , c'est un Envoyé céleste ;
» & si le Ciel me fait l'honneur de me

» choisir, dans ses desseins éternels, pour
 » être le canal de ses graces, pour me
 » voir fécondée par un Ange & donner
 » le jour à quelque Prophète, ce seroit
 » un crime de vouloir me soustraire à
 » une si grande gloire ». Plusieurs s'é-
 toient ainsi expliquées nettement avec
 l'Hermite, qui m'en avoit rendu compte,
 en étouffant de rire.

J'avois peine à m'empêcher d'en faire
 autant ; mais je ne pouvois me résoudre
 à me prêter à cette nouvelle erreur,
 dont je m'apercevois cependant à chaque
 moment. Nous étions au fort de l'été. Je
 voulus aller me baigner. J'en ne fais pas
 comment on fut mon dessein dans les en-
 viron ; mais je trouvai le lieu du bain
 tout entouré de spectateurs, & sur-tout de
 femmes. Je ne savois pourquoi ; mais
 l'Hermite m'apprit que la curiosité atti-
 roit toutes ces spectatrices, jalouses de
 me voir nu, pour avoir le plaisir de dé-
 couvrir mes aîles. Je fus obligé de faire
 planter dans l'eau, quatre piquets, &
 de former un enclos de toile, afin de
 me soustraire à tous ces regards curieux.
 Mais combien d'efforts ne firent pas toutes
 ces héroïnes, pour contenter leur curi-
 osité ! Plusieurs ne craignirent pas d'en-
 trer dans l'eau, pour venir me lorgner
 par-dessous

par-dessous la toile. J'étois entouré d'un groupe d'amis, qui me cachoit à merveille; cependant plusieurs se vantoient de m'avoir vu dans ma nudité. On leur demandoit comment étoient faites mes aîles; elles ne paroïssent pas trop savoir que répondre à cette question. On n'imagineroit pas toutes celles qui se faisoient sur la conformation de mon corps & sur celle de toutes ses parties. On s'informoit même de mon sexe, & de la maniere dont il étoit marqué.

Plusieurs femmes assuroient avoir vu passer, par-dessous ma mandille, l'extrémité de mes aîles. On vendoit, de tous côtés, des plumes de paon, qu'on juroit être des miennes. On débitoit par-tout mon portrait, avec une chanson spirituelle à ma gloire. Ma renommée se répandoit au loin. On venoit me voir en pèlerinage; & les offrandes des Fidéles étoient immenses. L'Hermite en eut de quoi devenir riche toute sa vie, de maniere qu'il ne tarda pas à quitter l'hermitage avec moi, pour aller devenir Fermier-Général à Paris.

Pour revenir à mes dévotés, il y en eut une dont la fille, très-jolie & très-innocente, parut concevoir pour moi une passion réelle. Sa mere, loin de la con-

trier dans ce penchant, crut au contraire qu'elle devoit rechercher mes faveurs. Elle me l'amenoit souvent à confesse, malgré mes protestations contre l'état de Confesseur. Je m'appercevois que le cœur de la petite personne palpitait, &, comme elle étoit jolie, je ne pouvois m'empêcher d'y être sensible. La mere observoit mes yeux ; & quand elle croyoit y appercevoir de la tendresse pour sa fille, elle étoit enchantée. Je m'appercevois de ce manège, je souriois, & la mere & la fille m'auroient volontiers embrassé.

Orsolina, c'étoit le nom de l'innocente, ne savoit pas trop ce qu'elle disoit, quand elle se confessoit à moi. Je faisois plus d'attention à sa charmante figure qu'à ses peccadilles. Je distinguai cependant, un jour, qu'elle se confessoit de m'aimer. « Mon enfant, lui dis-je, vous » croyez donc que c'est là un péché?—Je » n'en fais rien, me répondit-elle. Selon » ce qu'on m'a toujours dit, c'en seroit » un si j'aimois un homme; mais vis-à- » vis d'un Ange, je crains que ce ne » soit pire, & que vous ne preniez cela » pour un sacrilège. — Belle innocen- » te, repris-je, ôtez-vous donc de la tête » que je sois un Ange C'est me faire » beaucoup d'honneur que d'avoir cette

» opinion ; mais-je la mérite si peu , que
» c'est m'offenser que de m'en parler. Ne
» m'ouvrez donc plus la bouche sur
» cette simplicité. Quelle est la folie de
» votre mere , de vous amener aux
» pieds d'un homme que vous prétendez
» aimer ! Car enfin elle doit être instruite
» de vos sentimens. — Oui , sans dou-
» te , me répondit Orfolina ; mais la
» vieille mere Chicot , qui est dévote &
» forcierre , qui fait tirer les cartes & lire
» dans l'écriture d'un livre , lui a dit :
» Mon enfant , l'Ange Gabriel conduira
» votre fille dans sa chambre , & il naî-
» tra d'elle & de lui un petit Amour ».
» Vous voyez donc bien , mon cher Ange,
» que ma mere n'a pas dû refuser , pour
» sa fille , un si grand honneur. — Vous
» & votre mere , dis-je à l'innocente , &
» la vieille mere Chicot , vous êtes trois
» folles. — Mon cher ange , reprit la
» belle , ma mere m'a chargé de vous
» demander si nous pouvons nous flatter
» que vous nous conduirez dans votre
» chambre , ou si vous permettez que
» nous vous y allions trouver. — Ve-
» nez-y , si vous voulez , répondis-je ,
» mais sans y entendre malice ; comme
» chez un homme sur-tout. Seriez-vous
» fâchée , ma belle enfant , que je fusse

» un homme ? — Hélas ! non , répondit
 » l'innocente ; au contraire ».

Quelques jours après , je rentrai assez tard pour me coucher. L'Hermite étoit absent. Je fus surpris de voir , sur la porte de l'Hermitage , une petite tenture , avec quelques lampions. J'entre , je vois ma cellule illuminée , rendue en haute-lisse , avec des guirlandes de fleurs , ajusté comme une Chapelle. L'alcove formoit comme le sanctuaire , si l'on peut employer ce mot sans profanation , dans cette circonstance. Je vois le lit aussi paré de guirlandes , les draps , d'une batiste très-fine étendue sur du taffetas rose , étoient bordés d'une belle dentelle. Le tout enfin étoit semé de roses effeuillées. Dans un petit réchaud brûloit un grain d'encens. J'ouvrois de grands yeux : mais qu'elle fut ma surprise , quand j'aperçus dans le lit , un objet charmant , une jeune fille couronnée de fleurs , qui paroissoit dans un tendre embarras , & se faisoit petite le plus qu'elle pouvoit ! C'étoit Orsolina. J'aperçus , à travers une vitre , dans la pièce contiguë , plusieurs femmes à genoux , le chapelier à la main , à la tête desquelles étoit la vieille mere Chicor , avec la mere de la jeune fille. Elles paroissoient murmurer des prières & me lorgner à

travers la vitre. Je fis semblant de ne pas les appercevoir , & je me trouvai aussi décontenancé que la jeune fille, dont l'embarras étoit si charmant , qu'il m'entraîna auprès d'elle. Mais comme je ne voulois pas travailler pour les curieuses, j'eus grand soin de fermer les rideaux. Dès que je fus au lit, une musique extérieure se fit entendre , & l'on chanta des cantiques en l'honneur de l'Ange Gabriel. La vieille mere Chicot se distinguoit sur-tout , avec sa voix chevrotante.

Je ferai dans mes bras la chere Orsolina. « Ma belle enfant , lui dis-je , je gémis de la farce qu'on joue ici. Si le bruit en venoit aux oreilles du Gouvernement, nous serions tous punis ; & l'on me feroit sur-tout de mauvaises affaires , à moi. Si jamais la Justice venoit à faire des enquêtes à ce sujet , vous seriez obligée de rendre hommage à la vérité. Vous pourriez assurer que j'ai toujours protesté que jen'étois pas l'Ange Gabriel , que je vous ai défendu de m'appeler de ce nom , que je n'ai cherché à tromper personne , & que je vous ai témoigné combien j'étois mortifié de la scandaleuse comédie qu'on jouoit chez moi , contre toutes mes protestations. Oui , ma chere Orsolina , je ne

« fuis qu'un homme ; je ne veux point
 » vous tromper , & si vous persistez à
 » me regarder comme un Ange , je vous
 » quitte à l'instant ».

— « Ah ! ne me fuyez pas , s'écria la
 » jeune innocente. Soyez un homme , &
 » ne vous montrez pas courroucé contre
 » moi ». Son air d'innocence mêlée d'a-
 mour me toucha ; je flotterais entre les
 remords & la passion. Ne me demandez
 pas de quel côté fut la victoire. Consultez
 chacun votre propre cœur , & sachez res-
 pecter des mystères si délicats.

Orsolina m'apprit qu'elle avoit un
 Amant , qui , ayant entendu parler de sa
 liaison naissante avec l'Ange Gabriel , loin
 de témoigner des alarmes , assuroit qu'il
 se tiendrait honoré s'il pouvoit épouser
 une personne d'une nature au-dessus de la
 sienne , fécondée par un Être céleste. La
 famille de cet homme simple n'étoit
 disposée à consentir à son mariage avec la
 jeune personne , que par cette raison ; car ,
 d'ailleurs , pour le rang & la fortune , il
 étoit au-dessus d'elle. « Vous voyez bien ,
 » ajouta-t-elle , mon cher Ange , qu'en
 » vous refusant à mon tendre amour ,
 » vous me priveriez de faire ma fortune ».
 Je ne pus m'empêcher de rire avec la
 jeune Orsolina , de cette complication de

simplicités. Je lui fis toucher mes éptules, pour qu'elle s'assurât que j'étois sans aîles; & il me parut qu'elle m'aimoit autant mortel, que substance céleste.

Je passai une nuit qui eut ses agrémens; les bonnes femmes s'occupèrent différemment. Quand je fus levé, elles vinrent me faire leurs complimens, me remercier à genoux. Je leur dis qu'elles étoient des imbécilles; & je leur recommandai le plus profond silence.

Toute cette histoire me donnoit des trancses, par la crainte que j'avois que le prétendu secret ne parvînt aux oreilles de ceux qui, revêtus de l'autorité, ne sont pas si crédules. Il auroit pu résulter, de cette fredaine, des suites fâcheuses pour moi. Je pressai donc mon départ, & j'obtins de l'Hermite qu'il ne s'y opposeroit plus. Il ne devoit pas, lui-même, tarder à me rejoindre; car il n'étoit pas fâché d'aller jouir. Le masque lui pesoit, depuis qu'il n'en avoit plus besoin.

La veille de mon départ, je rencontrai la petite Orsolina dans un bois écarté. « Mon cher petit Hermite, me dit-elle, que je suis enchantée de vous voir encore une fois » ! Je ne fus pas moins ravi, de mon côté, de n'être plus un Ange à ses yeux, & de me voir aimé, quoique mor-

rel. Nous nous égarâmes dans le bois ; nous y trouvâmes un petit berceau qui sembloit nous inviter à venir respirer sous son ombrage. Nous y entrâmes , nous y tombâmes ensemble sur le gazon. Nous y passâmes une soirée délicieuse. Orsolina , me reconnoissant pour un homme , me traitoit avec une familiarité plus douce , & je n'avois plus le remords de la tromper. Je la quitterai avec un véritable regret , & je ne pus me dispenser de joindre quelques larmes à celles qu'elle versoit abondamment.

Le lendemain matin , je partis avec beaucoup de gaîté. Dès que je ne fus plus avec Orsolina , je repensai à mon Adélaïde. Les dispositions gaies où je me trouvois peignoient tout , à mes yeux , d'une riante couleur , & m'offroient les rayons de l'espérance. Je me flattois donc de retrouver mon Amante ; & son idée chérie m'occupait toute la journée jusqu'à une auberge , où je me hâtai de me coucher en pensant toujours à elle.

Je m'endormis sur cette chère idée ; mais tout-à-coup le songe le plus frappant , le plus clair , vint m'enlever à moi-même. Je crus entendre distinctement ma porte s'ouvrir. Je vis entrer , dans ma chambre , aussi clairement que si j'avois

été éveillé, un grand fantôme blanc représentant une femme de la plus majestueuse apparence : c'étoit mon Adélaïde. Oui, je croyois la voir elle-même, plus grande cependant que quand elle respiroit sur la terre. Son corps avoit je ne fais quoi de lumineux & de céleste. Le calme du bonheur sembloit reposer sur son front.

« Mon ami, dit-elle, tu cherches ton » Adélaïde. Malgré tes égaremens, tu » l'as toujours aimée, comme tu es capable d'aimer. Viens la voir ». A l'instant, elle me saisit par les cheveux, sans pourtant me faire de mal, & m'enleve tranquillement dans les airs. Elle descend sur un tombeau qui paroissoit de cristal, entre dedans sans ouvrir la tombe, comme si elle eût passé par les portes ; je la vois, à travers le cristal, se coucher paisiblement au fond de la sépulture, fermer les yeux, & s'y endormir. Je lui tends les bras. Peu à-peu la tombe transparente qui la couvre, s'obscurcit, me dérobe sa vue, & devient un marbre noir, sur lequel je vois écrit en lettres d'or : « Ci gît » Adélaïde ». Je m'étends sur la pierre, pour la baigner de mes larmes, elle semble trembler sous moi. Saisi d'horreur, je m'éveille en sursaut, & me retrouve glacé, couvert d'une sueur froide, dans mon

lic solitaire. Je me leve à la hâte , & je pars , frappé d'un songe si clair & si détaillé. Je ne puis y penser sans un certain frisson. Quoique je ne croye pas aux rêves , je ne puis me défendre d'une secrète horreur qui éteint mon espérance & m'accompagne long-temps sur la route.

J'arrive , dans ces dispositions , au milieu de certaines ruines , où l'envie me prend d'aller méditer un moment. Je descends de ma voiture , pour m'y livrer à la mélancolie. On avoit éprouvé , dans ce lieu , un tremblement de terre épouvantable , qui avoit renversé une église , qu'on avoit , depuis , achevé de démolir , pour la rebâtir plus loin. Les pierres étoient éparées sur la terre. J'observai ces ruines , avec cette douce émotion que m'inspirent toujours les objets intéressans & douloureux. Je vis plusieurs pierres tumulaires , & je ne sais pourquoi je m'amusai à en lire les inscriptions. Frivole occupation , qui me devint funeste ! J'en vis une , qui , à son air de fraîcheur , paroissoit récente ; le marbre étoit noir , bien poli , & les lettres d'or très-brillantes. J'osai lire l'inscription fatale ; ô Ciel ! en voici la traduction , ou du moins la substance : « Ci gît Adélaïde » l'Arabe , enlevée au printemps de sa » vie. Passant , elle eut un cœur , pleure-

« là , plains ceux qui la connurent ».

« O rêve funeste , m'écriai-je , tu n'é-
 » rois que trop vrai » ! Et je tombai dans
 le plus profond évanouissement. Je ne re-
 vins à moi que bien long-temps après. Je
 me retrouvai sur un lit d'auberge , entre
 les bras de l'Hermite , qui ne l'étoit plus ,
 & qui m'avoit , comme on le voit , suivi
 de bien près. Il m'avoit rencontré cou-
 ché , sans mouvement , sur la terre , ex-
 posé à être volé , assassiné , jéré dans quel-
 que fosse. Il m'avoit reconnu , quoique
 courant la poste ; il m'avoit fait placer
 dans sa voiture , & , en me soutenant dans
 ses bras , il m'avoit conduit jusqu'à cette
 auberge.

Je témoignai , à ce généreux mortel ,
 toute la reconnaissance que je lui devois.
 Il me demanda comment & pourquoi j'a-
 vois éprouvé un accident si fâcheux. Je
 lui racontai mon songe , ma visite au mi-
 lieu des ruines , la rencontre du marbre
 noir. « C'est dans ce lieu désastreux , lui
 » dis-je , parmi ces débris , que je me suis
 » senti glacé d'horreur ; mais quand j'ai
 » vu la pierre tumulaire sur laquelle étoit
 » gravé le nom de mon Amante , l'a-
 » vez-vous remarquée comme moi , mon
 » pere ? C'étoit un marbre noir , encore
 » poli , qui paroissoit avoir été posé ré-

» comment ; les lettres d'or étoient en-
 » core fraîches ; l'inscription portoit :
 « Cigît Adélaïde l'Arabe. — Vraiment ,
 » me répondit-il , je l'ai bien remarquée ,
 » parce que j'ai connu , il y a plusieurs an-
 » nées , à Paris , une charmante enfant
 » qui portoit ce nom , & vous m'y faites
 » penser. En effet , le petit Chéri lui res-
 » sembloit parfaitement. Je ne savois
 » aussi où j'avois vu ce jeune homme. —
 » Chéri , m'écriai-je , étoit Adélaïde , la
 » fille angélique du plus méchant des
 » hommes. — Oui , reprit mon ami ,
 » c'étoit la fille de feu M. l'Arabe. J'ai
 » bien connu son père ; c'étoit , il est vrai ,
 » un mauvais sujet. La belle Adélaïde
 » étoit la perle de la famille. Elle en pos-
 » sédoit , à elle seule , toutes les perfec-
 » tions ; car les autres n'étoient pas di-
 » gnes d'avoir une telle sœur. J'ai ap-
 » pris , il y a quelque temps , qu'on l'a-
 » voit perdue de vue depuis quelques
 » années ; on la disoit avec une grande
 » Princesse. Mon Dieu , que je suis fâché
 » de la mort ! Le pauvre petit Chéri !
 » moi qui n'avois pas su reconnoître dans
 » lui cette chère Adélaïde ! C'étoit un
 » Ange. C'est une vraie perte , & les
 » larmes m'en viennent aux yeux ». J'embrassai mon bienfaiteur , pour les

sentimens qu'il témoignoît sur le compte de mon Amante. « Mais mon cher papa
» repris-je, il faut faire des informations.
» Si je n'étois pas tombé dans l'évanouissement, j'aurois questionné tout le
» monde. — Mon cher ami, me répondit-il, j'ai fait beaucoup de questions
» au sujet de cette personne, dont le nom me frappoit. Je n'ai recueilli presque
» aucune lueur. On m'a dit que les pierres que je voyois, couvroient la tombe
» de plusieurs Notables enterrés dans l'Eglise démolie ; qu'on les avoit mises là
» en réserve, pour les poser dans la nouvelle. On ne savoit pourtant pas trop si
» ce marbre noir si frais avoit été posé. Quelqu'un m'a dit même qu'il croyoit
» avoir entendu dire confusément, que la personne avoit fait faire sa tombe
» avant de mourir. — Ah ! mon cher ami, m'écriai-je, voilà de grandes clartés. Adélaïde a fait faire sa tombe ;
» mais elle respire. — Je le souhaite de tout mon cœur, reprit l'ex-Hermite ;
» mais courez donc à Paris, pour la rejoindre. Elle y sera peut-être retournée ; hâtez-vous, du moins, d'arriver
» dans votre famille, où vous devez trouver des consolations.
» — Non, lui répondis-je, il faut aller

» d'abord à la grande Chartreuse. Vous
 » savez que j'avois intention de m'y ren-
 » dre. Qui sait si Adélaïde ne s'y trouve-
 » roit pas? Vous m'avez dit, je crois,
 » vous-même, qu'elle y étoit allé chercher
 » des informations sur mon compte. Vo-
 » lons vers ce saint asile. — Non, me
 » répondit le vieillard, il vaut mieux
 » retourner chez votre pere. Si Adélaïde
 » a vu les Chartreux, ils lui auront ap-
 » pris que vous avez disparu dans les
 » airs; & elle les aura quittés, avec le
 » désespoir dans le cœur. Selon ce que
 » vous m'avez dit, les bons Peres n'ont
 » pas lieu d'être fort contents de vous.
 » Seroit-il bien sûr, pour vous, d'aller
 » vous remettre en leurs mains, sans être
 » assuré du pardon. Cependant j'ai en-
 » tendu parler de vous à Don Prieur. Je
 » vous connois de réputation. Vous êtes
 » ce fameux Novice qui a fait tant de
 » bruit sous le nom de Saint Bruno. Je
 » crois qu'on pourra vous pardonner. D.
 » Prieur vous aime. Vous avez, à ce qu'il
 » dit, de très-grands talens. Vous faites
 » des prodiges; vous vous élevez dans
 » les airs. On ne veut probablement pas
 » votre perte. D'ailleurs vous n'aviez pas
 » prononcé des vœux. Je parviendrai peut-
 » être à faire votre paix, si vous le dé-

» sirez. Je me hâte d'aller à Paris , pour
» des affaires indispensables & pressées. Je
» reviens , sur-le-champ , dans ce pays-
» ci. Ce qui vous tient le plus au cœur ,
» c'est votre Adélaïde. La pierre tumu-
» laire n'a pas entièrement éteint votre
» espoir. Vous voudriez recueillir des in-
» formations ; & vous vous flattez qu'il
» en résulteroit quelque lueur qui vous
» découvreroit qu'elle respire encore. Hé
» bien , ces informations , je les recueil-
» lerai pour vous. Le plus pressé , dans
» le moment présent , est de vous con-
» duire dans votre famille. Si vous n'ap-
» preniez rien sur votre Amante , ou si les
» informations vous donnoient la certi-
» tude affreuse de sa mort , selon l'état où
» je vous vois , je suis très-sûr que vous
» tomberiez malade sur-le-champ , là ,
» au milieu des chemins. Sentez le dan-
» ger qui pourroit en résulter pour vous.
» Fiez-vous à ma foi , à mon zèle ». Que
dirai je enfin ? Cet homme excessivement
honnête me persuada. J'étois atterré du
dernier coup que je venois de recevoir.
Cette pierre tumulaire m'avoit écrasé. Je
n'ens pas la force de résister à mon gui-
de , & je me laissai conduire vers Paris.
Dans la route , il me dit mille choses con-
solantes. Je crois qu'il en imagina quel-

ques-unes. Par exemple , il m'apprit qu'il avoit entendu parler confusément , il y avoit quelque temps , d'un jeune-homme aussi beau qu'une fille , tombé en léthargie , qu'on avoit enterré & qui étoit resuscité. « O ! c'étoit mon Adélaïde , m'écriai-je : mais , ô Dieu ! vous inventez cette fiction pour tromper ma douleur ; & l'histoire de celui qui avoit fait faire sa tombe avant de mourir , est aussi peut-être une obligeante invention de votre part ».

Mon ci-devant Hermite me soutenoit sur la route , par le flambeau de l'espérance , qu'il présentoit sans cesse à mes yeux. Je brûlois d'arriver chez mon pere. Je me flattois d'y recevoir des nouvelles de mon Adélaïde. Nous arrivâmes en effet promptement. Toute la famille m'attendoit avec impatience. Le soleil étoit près de se coucher. Je voyois déjà , de très-près , les tours de la Capitale. Soudain , j'apperçois un groupe de beau monde qui prenoit le plaisir de la promenade dans les contre-allées de la grande route. Leurs voitures les suivoient dans le milieu. On m'apperçoit de loin. Un grand homme , très bien mis , s'écrie : « C'est lui ». Je reconnois mon pere , je me précipite dans ses bras. Avec quel plaisir ce tendre pere

m'embrassa ! que j'en éprouvai moi-même entre ses bras ! C'étoit une volupté moins vive , mais plus céleste peut-être que celle qu'inspire l'amour. Je trouvai , là , toute la famille réunie , au milieu de laquelle Artémise figuroit. Elle ne put s'empêcher de voler dans mes bras. Je fus reçu , par tout le monde , avec des transports de joie & de tendresse que je partageai. On me donna les plus heureuses nouvelles de la Princesse Gémelli , mais pas un mot sur Adélaïde. Ce silence me jeta dans la consternation. Je n'osois demander de ses nouvelles , de peur qu'on ne m'en donnât de sinistres. J'étois sûr de la joie avec laquelle on m'en auroit communiqué de favorables , si l'on en avoit su.

Je présentai mon ex-Hermite à la famille , en racontant les obligations que je lui avois. On l'accueillit comme mon bienfaiteur & mon sauveur , & nous prîmes tous le chemin de l'hôtel. Je trouvai , dans ma chambre , le portrait de mon Adélaïde & sa statue. Ces objets chéris renouvellerent mes larmes. Toute la maison étoit décorée des portraits de toutes les personnes que j'avois le plus chéries , mêlés avec ceux de la famille , & des personnes les plus chères à mon pere. Je respirai dans cet heureux asile , qui , me présen-

tant des images si intéressantes, étoit , pour moi , une espèce d'Elysée, où je conversois avec des ombres. Nous soupâmes assez gaîment. Je n'osai témoigner ma douleur, au milieu d'une assemblée si joyeuse de me revoir.

Hélas ! la joie ne pouvoit pénétrer dans mon ame. Adélaïde m'étoit toujours présente, & toutes les plaies de mon cœur étoient rouvertes par la douleur que me caufoit sa perte. Son ombre erroit sans cesse devant mes yeux, & sembloit amener, autour d'elle, celles des objets chéris que j'avois perdus, tels que Scintilla & quelques autres. Ni la Prêtresse Aphrodise, ni la belle Artémise, ni l'aspect de mes enfans, ni celui de toute une famille céleste, ne pouvoient me consoler. J'aimois à méditer, dans les Eglises les plus lugubres, sur la tombe des morts. Je me promenois presque tous les jours dans le cloître des Chartreux. J'assistois à leurs offices. J'entendois leurs chants funebres avec je ne sais quelle volupté douloureuse ; & tous ces objets mélancoliques m'inspiroient chaque jour, de plus en plus, le desir de rentrer dans cet Ordre pénitent. Qu'avois-je à faire dans le monde, mon Adélaïde n'y étant plus ? Ne devois-je pas profiter du temps que le Ciel me laissoit passer sur la

terre , pour expier les fautes innombrables que j'avois commises ?

Je ne pus résister au desir de me présenter au Prieur des Chartreux. Je lui parlai de la douleur qui me séparoit du monde , & du repentir de mes fautes , qui me pressoit de le quitter. Le bon Prieur m'embrassa avec tendresse , approuva beaucoup mon dessein , & me dit qu'il avoit eu , le matin , des pressentimens qui lui avoient annoncé que le Ciel , ce jour-là , lui enverroit un élu. Je me hasardai de lui demander s'il avoit entendu parler d'un Novice de la grande Chartreuse, qui avoit eu le malheur de se laisser donner le nom de Saint Bruno , & de paroître jouer le rôle de ce bienheureux Fondateur. « Oui , sans doute , répondit Don Prieur ; nous nous flattions qu'il seroit , un jour , une des lumières de l'Ordre. Nous gémissons des circonstances qui nous l'ont fait perdre , d'autant plus qu'il est à craindre qu'il ne se perde lui-même. — Croyez-vous , dis-je à Don Prieur , que s'il revenoit se présenter , avec le ferme repentir de ses fautes & l'envie de satisfaire au Ciel , on le recevrait une seconde fois Novice , sans le condamner à la prison ni à aucune épreuve cruelle ? — En pouvez-vous douter , mon

» cher enfant, répondit le Pater en m'ouvrant ses bras paternels ? Le Pasteur a retrouvé sa brebis égarée. O mon Dieu ! je te rends grâces ; ce sont-là de tes prodiges ». Je fus embrassé & serré fortement contre la poitrine de Don Prieur, qui, étant pleine de tabac, me fit éternuer fortement. Je lui demandai huit jours pour faire mes réflexions ; & je le quittai en soupirant. « Allez, mon cher enfant, me dit-il, que le Ciel vous illumine. Entrez dans votre cœur. Ecoutez-y la voix du Très-haut. O mon Dieu ! ne permets pas qu'une si belle âme s'égaré & se perde » !

Un dégoût invincible du monde prévaloit chez moi chaque jour. Je n'en avois demandé huit, que pour voir si, pendant ce temps-là, je ne recevrais point de nouvelles d'Adélaïde. L'ex-Hermite étoit reparti depuis quelque temps, & n'avoit rien découvert. Il avoit vu le Prieur de la grande Chartreuse, qui lui avoit témoigné le plus grand attachement pour moi, & le desir que je rentrasse dans l'Ordre. Sans espoir de revoir Adélaïde, je soupirois pour la retraite. J'étois honteux cependant de quitter une famille si chérie & une société si délicieuse ; mais Adélaïde n'y étoit pas. Mon pere cherchoit à me détourner

de ce parti singulier , par toutes les raisons que la Philosophie peut suggérer. Il me faisoit sentir sur-tout l'absurdité qu'il y avoit d'entrer dans un Ordre si religieux & si austere , sans être bien ferme sur l'article de la foi. Car enfin , dans la continuité d'aventures qui avoient toujours varié ma vie , je n'avois pas eu le temps d'étudier beaucoup notre sainte Religion. Je savois , par les plaintes mêmes des gens pieux , qu'il y avoit beaucoup d'infortunés qui n'y croyoient pas ; & les livres sur lesquels se fondent les incrédules , m'étoient tombés dans les mains , plutôt que ceux qui établissent la Religion. La mienne n'étoit donc guere qu'un pur Déisme ; & une pareille doctrine conduit peu chez les Chartreux ; mais au moins cette croyance étoit chez moi une vraie Religion , au lieu que chez la plupart des Déistes , qui , en reconnoissant froidement leur Auteur , ne lui rendent aucun hommage apparent , ce n'est qu'une opinion. J'adorois vraiment l'Être suprême , & je croyois lui devoir satisfaction pour toutes les fautes que j'avois commises. J'ai toujours désiré , en secret , qu'on permît aux Déistes d'avoir des Temples , & de joindre un culte réel au système philosophique , qui établit l'existence d'un Dieu ; qu'on fît en

un mot, du Déisme, une Religion comme à la Chine. Car enfin, les incrédules, négligeant le culte des Chrétiens, se bornant à croire en secret qu'il existe un Être suprême, sont sans Prêtres, sans Autels, sans aucun exercice extérieur, ni même intérieur, qui annonce leur foi & dirige leurs actions; on peut donc les regarder comme sans Religion. Le Déisme érigé en culte, ne devoit-il pas valoir, à nos yeux, au moins ceux que nous réprouvons & que nous tolérons; & ne seroit-il pas plus utile d'avoir cette Religion, que de n'en avoir aucune? Qu'on me pardonne de moraliser, dans les dispositions austères où je me peins pour le moment.

Les huit jours expirés, n'ayant point de nouvelles d'Adélaïde, je me dérobai, sans rien dire, à la famille la plus chérie; &, presque décidément incrédule au fond du cœur, je me rendis chez les Chartreux, pour embrasser une vie si austère & si chrétienne. Le Prieur fut si enchanté de l'acquisition qu'il faisoit en moi, & de l'empressement que je lui montrois pour prononcer mes vœux, qu'il me promit que les six mois de Noviciat, que j'avois déjà faits à la grande Chartreuse, me seroient comptés.

J'entrai donc , pour la seconde fois , chez ces pieux solitaires , & je m'y comportai avec une ferveur qui édifia bientôt toute la maison. Déjà l'on me citoit à tous les Novices , comme un modele de piété , tandis qu'hélas ! peut-être la foi n'étoit pas née chez moi ; mais je me flattois qu'en pratiquant , avec un zele rigoureux , la Religion sur laquelle j'avois conçu des doutes , bientôt je pourrois y croire , & que les œuvres ameneroient la foi qui les sanctifie. Je sentoient que cette foi me donneroit plus de goût pour la vie austere à laquelle je me condamnois.

J'étois donc , comme je viens de le dire , le modele de cette sainte Communauté ; mais bientôt il vint , de la grande Chartreuse , un jeune Profès qui partagea cette gloire avec moi. Je fus longtemps à l'admirer , sur le bien qu'on m'en disoit , sans avoir le plaisir de le voir. Il fut d'abord pendant plusieurs jours à l'infirmerie , parce qu'il étoit d'un tempérament foible , & que le voyage l'avoit sans doute fatigué : ensuite il passa trois semaines sans se montrer avec la Communauté , le seul jour de la semaine où nous pouvions nous parler. Il ne se trouvoit pas au chœur du même

côté que moi , & la saison & d'autres circonstances concoururent à rendre l'Eglise si obscure pendant quelque temps , que je ne pus distinguer son visage , qui me paroissoit , en gros , fort jeune & fort délicat. Enfin dans toutes les occasions où je cherchai à voir ce jeune émule , il me sembloit qu'il fuyoit ma présence. On eût dit qu'une secrète jalousie l'éloignoit de moi. Quand je crus lui voir quelque répugnance pour ma personne , je ne cherchai plus à le voir ; je parus même éviter ce jeune-homme , autant qu'il sembloit jaloux de m'éviter lui-même.

Cependant l'époque de ma profession avançoit. J'aspirois de tout mon cœur après ce moment fatal , parce qu'on me restreignoit , pendant mon Noviciat , aux livres & aux exercices de dévotion , qui ne pouvoient fournir un aliment suffisant à un esprit aussi actif que le mien ; & parce que je me flattois qu'après la prononciation de mes vœux , on me permettroit de lire , de cultiver les Lettres , & de me livrer aux Sciences & aux Arts. Je n'avois d'ailleurs aucune dissipation. Je ne voyois personne à qui je pusse ouvrir mon cœur. Les secrets de l'amour étoient une matière étrangère
pour

pour ces Religieux austères. On ne me laissoit voir ame qui vive de ma famille ; on ne me donnoit pas même de nouvelles de ces personnes chéries. On m'apprit seulement qu'on n'avoit rien entendu dire , chez mon pere , sur le compte d'Adélaïde ; ce qui me donnoit toujours plus de motifs de croire qu'elle n'étoit plus au monde , & me faisoit désirer d'en sortir.

Enfin le jour fut choisi pour la prononciation de mes vœux. On daigna en faire part à ma famille ; afin qu'elle y assistât. Mon pere me fit savoir en effet qu'il s'y trouveroit avec tout son monde , & que j'y verrois , de plus , un Cardinal qui m'étoit connu , & qui vouloit bien honorer ma profession de sa présence. Je cherchois vainement , dans ma tête , qui pouvoit être ce Cardinal. Je ne me rappelois pas d'en connoître aucun autre , que le frere jumeau de la Princesse Gémelli.

On m'administra , pour me préparer , tous les secours spirituels & toutes les purgations mystiques. Enfin le jour fatal arriva. Malheureusement , je commençai à sentir , en entrant dans le chœur , que je faisois une sottise ; mais je ne savois plus comment reculer , après

m'être avancé si avant , & sur-tout après avoir réuni tant de-témoins ; car l'assemblée étoit des plus nombreuses. J'aperçus , de loin , le Cardinal qu'on m'avoit annoncé. Il me paroissoit ressembler à la Princesse Gémelli. Il me rappeloit , du moins , la figure qu'avoit cette chere personne dans le temps qu'elle étoit revêtue de la pourpre Romaine. « Seroit-
 » ce , me disois-je , la Princesse , qui au-
 » roit voulu être témoin de mon sacri-
 » fice , pour voir si , au moment de pro-
 » noncer mes vœux , je ne me laisserois
 » point toucher en sa faveur , & engager
 » à me lier avec elle , au lieu de m'unir
 » à mon Auteur ? » Mais , d'ailleurs , il n'y avoit pas d'apparence qu'elle eût endossé , une seconde fois , l'habit de Cardinal. Ce pouvoit être son frere , qui lui ressembloit tant ; mais , depuis la dernière scene , où j'avois empêché de marier sa sœur avec l'indigne Spinacuta , il me paroissoit avoir de l'éloignement pour moi. Et pourquoi seroit-il venu assister à mon sacrifice ? Il étoit placé trop loin de moi dans l'Eglise , & le jour étoit trop sombre , pour que je pusse le bien distinguer. Mon pere & toute la famille étoient aussi à une certaine distance de moi. Ils paroissoient me plaindre ; mais je ne fais

si je n'entrevois pas, dans leurs yeux, qu'ils étoient un peu piqués contre moi. Je m'en demandois le pourquoi. Etoit-ce parce que je renonçois à eux, ou parce que je ne leur avois point parlé pendant le cours de mon Noviciat ? Ne leur avoit-on point fait accroire que la défense de me voir venoit de moi ? L'aspect de ces personnes chéries me rendoit tout mon attachement pour elles, & me rappeloit dans leurs bras. J'aurois voulu pouvoir leur parler. Le dégoût pour le cloître me faisoit, dans le moment que je devois m'y attacher par des vœux solennels. Je voyois, dans l'assemblée, certains jeunes gens, que je savois entichés de Philosophie, que j'avois entendu plaisanter souvent sur les infortunés qui embrassoient le parti du cloître. Je croyois voir, dans leurs yeux, un rire sardonique, & des marques certaines qu'ils me regardoient comme un imbécille. « Et ne l'es-tu pas doublement, me disois-je à moi-même, d'embrasser un pareil état, sans avoir la consolation d'être fortement persuadé de la foi à laquelle tu fais un si grand sacrifice ? Malheureux ! & si ton Adélaïde alloit reparoître !... »

Je cherchois, en quelque façon, un prétexte pour rompre avec les Chartreux.

J'envoyai demander à mon pere si l'on n'avoit point reçu de nouvelles d'Adélaïde. Il me fit répondre qu'il n'en avoit point reçu. « Allons , me dis-je , voilà » mon arrêt. Adélaïde n'est plus ; je ne » dois pas rester dans un monde que » n'embellit plus sa présence. J'ai des » torts immenses à réparer. Si j'ai quel- » ques doutes encore sur la foi , je crois » fermement à l'existence du Dieu mon » Auteur. Je crois que je l'ai offensé , » & que je lui dois satisfaction. Accepte , » ô mon Dieu ! le sacrifice de ma vie » & de ma liberté ». Ma tête s'exaltoit. J'étois comme un homme ivre. Mes yeux se troubloient. Tous les objets me sembloient tourner autour de moi. J'eus besoin d'être soutenu sous les bras. La cérémonie commença. Mon trouble augmentoit continuellement. Quand je fus prosterné la face contre terre , je demandois , à Dieu , la mort avec des larmes ameres. Ciel ! combien de spectres s'offrirent à mon imagination ! Je fus couvert d'une sueur froide. Enfin je me leve , je me dispose à prononcer les vœux solennels ; nœuds redoutables qui vont me lier à jamais ! Je commençai à prononcer les mots terribles. Une voix foible se fait entendre , & s'écrie : « Arrête ». Je

regarde ; c'étoit le jeune Profès , ce mystérieux émule dont j'ai parlé , qui crioit. Il me tend les bras , & tombe évanoui. Je me précipite vers lui , je le regarde de près. C'étoit Adélaïde.

Fin du Livre cinquieme.

SECONDE SUITE

DE

L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE SIXIEME.

JÉ manquai de tomber évanoui moi-même ; mais il falloit secourir mon Amante. « Ah ! plus de vœux ! m'écriai-je ; j'ai retrouvé mon Adélaïde ». Les Moines me secundoient pour rappeler au sentiment le prétendu Profès ; mais ils paroissoient stupéfaits de me l'entendre appeler Adélaïde. Ils ne savoient d'abord ce que vouloit dire mon empressement frénétique autour de ce petit Religieux ; enfin ils virent clairement , par mes expressions passionnées , que ce prétendu Religieux étoit une femme. Elle rouvrit ses beaux yeux : « Ah ! ma chere Adélaïde , lui dis-je en baissant sa main » avec transport , nos peines sont finies , » le Ciel te rend à mes vœux. Cruelle !

» pourquoi te cacher à ton Amant ? Sor-
 » tons de cette maison de captivité , à la-
 » quelle tu viens si à propos de m'empê-
 » cher de me lier , & allons aux pieds
 » des Autels prononcer le serment d'être
 » heureux ensemble ». Adélaïde , sans
 pouvoir parler , me répondit par des re-
 regards touchans , plus expressifs que tout
 ce que je pouvois lui dire.

« Mes Révérends Pères , dis - je aux
 » Chartreux , je me consacrois à Dieu.
 » Je me croyois seul au monde. Je
 » croyois mon Adélaïde au tombeau ;
 » mais elle vit , elle m'est rendue. Je suis
 » sensible à vos soins , je respecte vos
 » vertus , mais je ne puis rester parmi
 » vous. Je me dois à mon Amante. —
 » Cela suffit , dit Don Prieur d'un air
 » fort calme , cela vient fort à propos.
 » Allons , la cérémonie est finie pour
 » aujourd'hui. Venez , mon enfant ». Je
 vais sur les pas du Révérend Père ;
 nous sortons du chœur. « Suivez ces deux
 » hommes , me dit - il ; on a quelque
 » chose de particulier à vous commu-
 » niquer ». Je suis deux grands diables
 que je ne connois pas. Ils me font des-
 cendre par un escalier sombre. « Où me
 » conduit-on ? m'écriai - je ; est - ce à la
 » cave ? » Je me rappelai comment j'a-

vois été attrapé jadis , à Madrid , chez les Capucins. Je voulois remonter ; mais deux autres coquins , qui étoient accrampis sur les degrés , & que je n'avois pas apperçus d'abord , me passèrent je ne fais quoi entre les jambes ; ce qui , joint avec la violence avec laquelle leurs camarades me poussèrent , me fit tomber sur l'escalier. Je roulai , tout étourdi par ma chute , jusques dans un cachot qui étoit ouvert au bas des degrés. La porte fut soudain fermée à grand bruit sur moi ; & je me trouvai enfermé sous trente clefs , avant d'avoir pu me reconnoître & faire la moindre résistance.

J'avois presque perdu connoissance. Je fus rappelé au sentiment par des cris , où je reconnus la voix de mon Amante. Ah ! Ciel ! on la conduisoit sans doute , de son côté , dans un autre cachot. Je me représentois ses douleurs. L'instant de notre réunion étoit celui de notre disgrâce ; & quand je croyois toucher au bonheur , j'étois précipité dans un abîme. Je me rappelois tout ce que j'avois entendu dire de la vengeance des Moines , tout ce que mon pere en avoit souffert , tout ce que j'en avois souffert moi-même. Si je me voyois condamné à passer

ma vie dans cette horrible situation ; & sur-tout je voyois ma chere Adélaïde dans cet affreux état. Encore si l'on nous avoit laissés ensemble, comme mon pere s'étoit trouvé réuni, dans son cachot, avec sa Julie!...

Je vis au haut de ma niche, une petite lucarne ; j'y montai. Elle donnoit sur une cour solitaire. J'aperçus vis-à-vis, une autre lucarne semblable à l'éclair d'une cave. J'entrevis, contre la vitre, le visage de ma chere Adélaïde, qui m'avoit aperçu, & qui me tendoit les bras. Je les lui tendis pareillement de mon côté ; & nous restâmes quelque temps à répandre, en silence, des larmes à l'aspect l'un de l'autre. « Prends courage, ma » chere Adélaïde, criai-je à ma Maîtresse. Nous sommes sortis de plusieurs pas » bien plus dangereux ; nous sortirons » encore de celui-ci ».

Tout-à-coup on vint enlever, à mes yeux, mon Amante. Elle pouffoit des cris plaintifs & s'attachoit aux barreaux de fer. On ne nous trouvoit pas, apparemment ; assez malheureux. On nous envioit la douceur cruelle de pleurer à l'aspect l'un de l'autre. On arracha, par force, mon Amante de son

cachot. Les monstres ! je ne pouvois la défendre ni la venger. Dès qu'elle eut disparu, il me sembla qu'avec elle j'avois perdu la lumière. L'horreur de mon cachot en fut redoublée à mes yeux. Je passai une heure ou deux fort douloureuses, qui me parurent des siècles. Je m'y plongeai dans l'amertume des réflexions les plus tristes. Cependant l'espérance m'y présenta encore son flambeau dans le lointain. « Mon pere, me disois-je, & ma chere Princesse, ou le Cardinal son frere, témoins de notre malheur, vont sans doute s'intéresser en notre faveur ».

Quelque temps après, j'entendis du bruit dans le cachot de vis-à-vis ; je mis la tête au soupirail ; je vis qu'on ramenoit mon Adélaïde dans sa prison. « Dieu soit loué ; me dis-je ». Elle me fit signe de son côté ; mais on l'empêcha d'approcher de sa lucarne. « Je jouirai, du moins, me disois-je, de la vue de ma chere Amante ».

Tout-à-coup, on vient m'enlever à mon tour. Où veut-on me conduire ? » m'écriai-je ». On ne me répond pas ; mais je vois six drôles bien armés, qui paroissent disposés à m'entraîner malgré moi, si je veux résister. « Sans doute,

« me disois - je , on a changé d'avis.
« C'est Adélaïde qu'on veut laisser dans
« son cachot ; & comme on ne pré-
« tend pas que je jouisse de sa vue , on
« veut me transférer dans un autre » .
J'étois bien décidé à ne pas me laisser
précipiter dans un nouveau souterrain ,
& à résister de toutes mes forces , si l'on
vouloit me faire descendre un autre es-
calier.

On m'en fit , au contraire , monter un ,
& l'on m'introduisit dans une grande
salle , où les Chefs de l'Ordre étoient
assemblés. Je vis qu'il étoit question de
subir un interrogatoire , & que si l'on
avert emmené , pendant quelque temps ,
mon Adélaïde , c'étoit sans doute pour
le même objet. Je respirai , & je comptai
qu'on me donnoit gain de cause , dès
qu'on me fournissoit les moyens de me
justifier.

Don Prieur & ses Confreres fronçoient
le sourcil , & paroissoient armés de la
gravité la plus imposante : mais des gri-
maces ne m'ont jamais fait peur. On
me fit mettre à genoux devant un Cru-
cifix ; & , m'appuyant la main sur l'Evan-
gile , on me somma de promettre de
dire la vérité. Je le promis solennelle-
ment.

« Je vais commencer par vous la dire ;
 » moi , jeune imprudent , dit le sévère
 » Don Prieur. Vous avez été reçu No-
 » vice dans la grande Chartreuse ; on
 » vous y a traité avec amour , & avec
 » des distinctions extraordinaires. Voilà
 » comme vous les avez reconnues. Vous
 » avez débauché une fille , qui est ve-
 » nue , au mépris des lois divines &
 » humaines , profaner le saint habit
 » d'un des Ordres les plus révé-
 » rations entre votre cellule & celle de
 » cette malheureuse ; & , dans l'asile de
 » la sainteté , de la pénitence , & de la
 » chasteté , vous viviez ensemble au sein
 » de la débauche , comme dans un lieu
 » de prostitution. Non content de cet
 » horrible désordre , vous avez été , dans
 » le voisinage , séduire une jeune fille ,
 » & joignant le sacrilège au comble du
 » libertinage , vous avez osé vous don-
 » ner pour un Saint , pour le Fondateur
 » de l'Ordre , afin de commettre , sous
 » ce nom que vous profaniez , les plus
 » indignes excès. Vos crimes reconnus ,
 » vous êtes revenu enlever la compagne
 » de vos débauches , qui souilloit notre
 » saint habit ; & l'on se croyoit débar-
 » rassé de vous ; mais , quelque temps

» après, vous avez envoyé à la grande
 » Chartreuse une autre de vos impu-
 » res Amantes, qui a commis la même
 » profanation, & qui vous attendoit
 » pour partager vos forfaits. Elle est
 » venue vous trouver ici. Trompés par
 » un faux repentir, nous vous avons
 » reçu à bras ouverts. Vous avez affecté
 » un faux zèle; & dans le moment où
 » vous prononciez vos vœux, elle n'a
 » pas eu la force de cacher son malheu-
 » reux secret, & sa passion perfide &
 » obscène a éclaté, aussi bien que la
 » vôtre. Vous croyez-vous donc en droit
 » de vous jouer ainsi du Ciel & de la
 » terre, d'outrager un Ordre respecta-
 » ble, qui est sous la protection du Ciel
 » & sous celle du Gouvernement, d'en
 » faire l'asile de la débauche la plus scan-
 » daleuse? Parlez, parlez. Justifiez-vous,
 » si vous le pouvez ».

Je répondis avec une noble simpli-
 cité. « Mon Révérend Pere, le tableau
 » que vous présentez est imposant, &
 » dans la bouche d'un homme comme
 » vous, digne de confiance & de foi,
 » il pourroit faire, contre moi, l'im-
 » pression la plus fâcheuse. Le faux s'y
 » trouve mêlé avec le vrai, d'une ma-

» niere dangereuse , qui exige de l'ex-
 » plication. Le repentir des écarts de ma
 » jeunesse , & la douleur de la perte
 » d'une Amante que je croyois au
 » tombeau , m'ont engagé à entrer à
 » la grande Chartreuse , dans l'Ordre
 » austere de Saint Bruno. Une jeune
 » personne que j'avois connue aupara-
 » vant , & qui m'avoit inspiré un vif
 » intérêt , est venue , déguisée en homme ,
 » prendre le même habit. Je puis profes-
 » ter , à la face du Ciel , que je n'avois
 » aucune connoissance de son arrivée ni
 » de son dessein , & que je n'ai pas eu
 » la moindre part à son entrée chez les
 » Chartreux. Vous l'avez logée auprès
 » de moi , sans que je vous en aye prié ,
 » & vous avez innocemment contri-
 » bué , par-là , aux suites sur lesquelles
 » je passe condamnation , quoique j'eusse
 » les intentions les plus pures , & que
 » nous ayons été entraînés tous deux ,
 » pour ainsi dire , malgré nous , dans
 » des abus que je me reprochois. J'ai
 » renouvé en France l'art , connu au-
 » tre part , de s'élever dans les Cieux ;
 » j'ai profité de ce secret , pour faire ,
 » dans l'air , des promenades nocturnes.
 » Je n'avois pas l'ombre d'une coupable
 » intention. Le hasard m'a conduit

» dans un lieu où regne la simplicité.
 » Deux jeunes filles , trompées par mon
 » habit & par l'avantage que j'avois
 » de paroître venir des Cieux , m'ont
 » pris pour Saint Bruno , malgré mes pro-
 » testations du contraire. Je me suis vu
 » entraîné , par les circonstances , à me
 » prêter à cette comédie. Vous avez ,
 » après cela , voulu me punir , & enve-
 » lopper dans ma disgrâce l'infortu-
 » née qui avoit partagé mon sort. Je me
 » suis soustrait à vos châtimens , & j'y
 » ai dérobé , avec moi , ma compagne.
 » Rien de plus naturel. Ensuite , tandis
 » que je pleurois mon Amante , que je la
 » croyois au tombeau , elle est venue
 » aussi , sous l'habit d'un homme , en-
 » dosser le vôtre à la grande Char-
 » treuse. Assurément , je n'étois pas
 » complice de ce dessein , puisque je
 » ne la croyois pas au monde ; mais , par
 » cet acte , que vous traitez de scandale ,
 » en a-t-elle donné ? N'a-t-elle pas été ,
 » au contraire , l'exemple & l'édifica-
 » tion de votre maison ? Malgré la foi-
 » blese d'un sexe fragile , ne l'a-t-on
 » pas reconnue pour le modele des
 » austérités & des plus sublimes vertus ?
 » N'a - t - elle pas , en cela , un double
 » mérite ; & loin d'être punie , ne de-

» vroit-elle pas être récompensée ? Quant
 » à moi, qu'un nouveau repentir a ra-
 » mené chez vous , m'y suis-je mal com-
 » porté ? N'avez-vous pas paru au con-
 » traire distinguer ma conduite ? Pou-
 » vez-vous dire que j'aye eu aucune
 » connoissance que mon Amante exis-
 » toit si près de moi ? N'est-il pas visi-
 » ble que je ne l'ai connue qu'au mo-
 » ment où j'allois prononcer mes
 » vœux , puisque c'est elle qui m'a em-
 » pêché de les prononcer , puisque , si
 » je l'avois reconnue plutôt , j'aurois
 » voulu , sur-le-champ , partir avec elle.
 » J'ai eu sans doute , pendant le cours
 » de ma vie , plusieurs fautes à me re-
 » procher au tribunal de Dieu ; mais
 » c'étoit pour les expier que je venois
 » chez vous. Je n'avois donc pas l'in-
 » tention d'y en commettre de nouvel-
 » les ; & je n'en ai pas commis. Tout
 » ce qui étoit antérieur étoit pardonné.
 » Vous n'avez donc rien à me reprocher.
 » Je n'ai point prononcé de vœux. Je
 » ne suis donc lié à vous par aucun
 » nœud. Je dois donc avoir la parfaite
 » liberté de sortir de chez vous. Les
 » vœux de mon Amante sont nuls ,
 » parce qu'elle ne pouvoit les pronon-
 » cer. Vous n'avez pas le droit de la re-

» tenir ; ce seroit un scandale de votre
» part , que de vouloir le faire. Il est de
» votre devoir , au contraire , de l'expul-
» ser. Ce seroit au Gôuvernement seul
» à la punir ; mais la punir de quoi ?
» de ses vertus ? Vous ne devez pas la
» dénoncer ; vous devez , au contraire ,
» ensevelir cette affaire , d'autant plus
» que la personne ne mérite , que des
» éloges pour sa conduite. Félicitez-vous
» de ce qu'ayant eu , chez vous , une
» jeune fille , elle ne vous a ni dés-
» honorés , ni scandalisés ». Je finis mon
discours de la maniere la plus pathétique.
Je déployai même une véritable éloquen-
ce. Les yeux de plusieurs de mes Juges
devinrent humides. On me renvoya gra-
vement. Je conçus quelque espoir favo-
rable ; & c'est ce qui m'engagea à me
laisser enfermer , de nouveau , en face
de mon Adélaïde.

Il y avoit déjà long-temps que l'om-
bre régnoit , & je m'apprêtois à passer
une nuit bien cruelle. La cérémonie fa-
tale s'étoit faite le matin. Nous étions
déjà bien avant dans la soirée , & l'on ne
m'avoit point encore apporté à manger ,
soit par oubli , soit par cruauté. Je com-
mençois à sentir les horreurs du besoin ;
& ce qui me déchiroit le plus , c'est que

je me représentois Adélaïde souffrant le même tourment. Enfin , j'entends ouvrir ma porte. « Ah ! me dis-je , on écoute » te enfin l'humanité. On m'apporte à » manger ; sans doute on rend le même » me devoir à mon Amante ». On entre , c'étoit Adélaïde elle-même. A sa suite , paroît le Cardinal , qui étoit ma chère Princesse déguisée sous la pourpre Romaine ; après elle , je vois entrer mon pere ; la procession étoit terminée par Don Prieur. Les trois cheres personnes se précipitent sur moi. Je leur rends leurs délicieuses caresses. « Jeune imprudent , me dit Don Prieur , vous êtes » bien heureux , votre compagne & » vous , d'avoir un protecteur d'un si » haut rang , d'une si puissante recommandation , & d'une bonté si déclarée » pour vous , que S. Em. Monseigneur » le Cardinal. Vous lui devez la liberté. Tâchez de répondre , par votre conduite , à une faveur si honorable pour vous. Nous vous aurions » refusé à tout autre intercesseur ; mais , » à la priere d'un sollicitateur si recommandable , nous vous pardonnons , » & vous renvoyons tous les deux. » Nous vous recommandons à la bonté » divine , & nous ferons , pour vous ,

„ les mêmes prieres que nous aurions
 „ faites assidûment, si nous vous avions
 „ retenus dans la solitude ; car enfin ,
 „ nous ne voulions punir que vos
 „ corps , & nous comprions bien travail-
 „ ler sans relâche pour le salut de vos
 „ ames ».

Je remerciai Don Prieur & le Cardinal,
 que je n'osois reconnoître , devant lui ,
 pour ma chere Princesse. Heureusement,
 on vint demander le R. P. , il nous laissa
 ensemble ; & dès qu'il n'y fut plus , nous
 nous livrâmes sans réserve à nos heureux
 transports. Adélaïde & moi , nous re-
 merciâmes notre chere Princesse « Mon
 „ cher Chevalier , me dit-elle , au
 „ commencement de vos aventures ,
 „ j'ai paru à vos yeux sous les dehors
 „ d'un Cardinal , & , dans cette qua-
 „ lité , vous m'avez sauvé la vie. Quand
 „ vos aventures paroissent au point de
 „ se terminer , parce qu'il me semble
 „ qu'enfin vous êtes arrivé au port , je
 „ reparois , devant vous , sous le même
 „ habit , pour avoir le plaisir , à mon
 „ tour , de faire aussi quelque chose en
 „ votre faveur , & de vous sauver au
 „ moins la liberté ».

Nous embrassâmes avec un nouveau
 transport , notre chere Princesse. On

nous conduisit dans des appartemens extérieurs, où l'on nous fournit , à chacun , les habits de notre sexe. Nous quittâmes ceux du Couvent. Adélaïde endossa les siens dans une piece voisine. Je fus bien vite revêtu des miens. Pendant que je faisois ma toilette , ma bienfaitrice m'apprit qu'elle avoit été témoin de la scene de notre reconnoissance avec le plus grand plaisir. Qu'elle avoit demandé à nous voir dès que nous avions quitté le cœur. Qu'on avoit paru d'abord vouloir éluder sa demande , & qu'elle avoit compris , par les propos entortillés des Chartreux , qu'ils vouloient nous punir. Elle avoit été surprise de cette résolution. Les Moines , pour leur justification , lui avoient exposé nos prétendus griefs. Elle avoit , pour réponse , fait notre apologie , à-peu-près comme je l'avois faite moi-même. Ils s'étoient restreints à supplier S. Em. , par l'amour qu'on lui connoissoit pour l'équité , de permettre qu'ils vérifiassent si les choses nous étoient aussi favorables qu'elle le disoit par un excès de bonté , & qu'ils nous fissent subir à chacun , pour cet effet , un interrogatoire. L'accord & l'unanimité des dépositions de S. Em. , de celles

d'Adélaïde & des miennes , avoient formé , en notre faveur , un corps de preuves contre lesquelles la rigueur des Moines n'avoit pu tenir. Notre liberté & notre *manumission* avoient été décidées. Soudain , la Princesse Cardinal & mon pere s'étoient hâtés d'aller délivrer la partie la plus foible , & par conséquent la plus souffrante. Ils étoient venus ensuite à moi.

Dans ce moment , Adélaïde entre sous les habits de son sexe. Il y avoit des siècles que je ne l'avois vue sous ce costume. Je la trouvai adorable. Ma figure , sous l'habit militaire , que j'avois endossé , parut aussi ne lui pas déplaire. Nous sortîmes de l'appartement , comptant quitter sur-le-champ , le Couvent ; mais les Moines vinrent s'emparer de nous , pour nous conduire au pied des Autels , où l'on nous fit demander , à genoux , pardon à Dieu & à la Communauté , de nos fautes , & du scandale que nous avions causé. Ensuite on nous aspergea. On supplia Mgr. le Cardinal de vouloir bien nous donner l'absolution. La Princesse , qui savoit ce que valoit un pareil acte de sa main , dit qu'elle n'empiétoit jamais sur les fonctions de personne ; qu'un supérieur étoit , chez lui , au-

dessus de tous les dignitaires ; que c'étoit à lui seul d'absoudre. Don Prieur se laissa persuader. Après avoir fait une profonde inclination devant S. Em. il nous donna , en pompe , l'absolution , qu'il nous fallut recevoir prosternés la face contre terre.

Après avoir été bénits & absous , nous eûmes enfin la liberté de partir ; mais il fallut que S. Em. , avant son départ , donnât sa bénédiction à la Communauté. Elle le fit en rougissant. Son juste respect pour la religion faisoit qu'intérieurement elle se reprochoit cette profanation , dans laquelle cette chère Dame se trouvoit entraînée par la première faute qu'elle avoit commise , en osant endosser un habit vénérable , qu'il ne lui convenoit pas de porter.

Quand nous fûmes dehors du Couvent , mon pere enfin respira. « Il me » semble , dit-il , qu'on m'ôte une montagne de dessus la poitrine. Allons , » mes amis , de la joie. Où diable ce » malheureux Cataudin alloit-il se fourrer , pour nous noircir l'ame à tous » ? Nous arrivâmes à l'hôtel. Les meres , les enfans , tout le monde nous sauta au cou. « Hé bien , disoit-on au Cardinal , vous » les avez donc obtenus à la fin ? —

» Hélas ! répondoit S. Em., j'ai été obli-
» gée d'être sur le dos des RR. PP. de-
» puis ce matin , jusqu'à neuf heures
» du soir. J'ai vu mille fois l'heure où
» j'y perdrais routes mes instances. On
» a lieu de me reprocher d'avoir abusé
» d'un habit respectable ; mais sans cet
» habit je n'aurois rien obtenu ; & nos
» deux pauvres haires feroient à présent,
» chacun , dans un cachot , sous les
» pieds des RR. PP. qui reposeroient à
» leur aise ». Alors on nous embrassoit
& l'on nous perfiffoit amicalement.
Nous fîmes le souper le plus délicieux ,
dans les douceurs de l'intimité. « Enfin
» vos peines sont finies s'écria mon
» père ; & sans doute nous allons de-
» main à l'Eglise pour commander les
» bans ». A ces mots , tout le monde
regarda mon Adélaïde. L'infortunée leva
un œil humble & timide sur la Prin-
cesse. « Ah ! ma respectable amie , lui
» dit-elle en se jetant à ses genoux , en
» baïsant , avec transport , une de ses
» mains , vous nous avez soutenus de-
» puis bien des années ; vous nous avez
» sauvés plusieurs fois la vie ; vous ve-
» nez de nous délivrer encore dans le
» moment. Nous sommes à vous , nous
» vous appartenons. C'est à vous de dis-

» poser de votre bien ; mais moi , com-
 » blée de vos bontés , dois-je vous pri-
 » ver du seul homme que vous avez
 » toujours honoré de votre affection ,
 » dont vous avez acquis le cœur & la
 » personne par tant de bienfaits ? Dois-
 » je priver ce jeune-homme d'une si ado-
 » rable possession ? — Ma chere Adé-
 » laïde , répondit la Princesse , vous
 » nous faites là des raisonnemens tout
 » à fait sérieux & imposans. Je fais tout
 » ce que vous m'avez déjà dit à ce
 » sujet ; il faut que j'y réponde. Don-
 » nez-moi jusqu'à demain , ma chere ;
 » & demain matin , si je ne puis détruire
 » vos objections , je céderai à vos repré-
 » sentations ».

Nous nous regardâmes tous avec éton-
 nement. « Quoi ! disions-nous en nous-
 » mêmes , la Princesse , qui a été jus-
 » qu'à présent si généreuse à l'égard de
 » ces deux Amans , consentiroit-elle
 » enfin à les séparer ? & voudroit-elle
 » profiter des circonstances , pour se ré-
 » server l'amant qu'elle a cédé tant de
 » fois à sa protégée » ? Notre Bienfai-
 trice s'aperçut à merveille de notre sur-
 prise ; elle en sourit , avec l'air de bonté
 qui lui étoit naturel , & qui ne nous pré-
 sageoit

sageoit rien de sinistre. « Tout sera ré-
 » vélé demain, dit - elle; en attendant,
 » belle Adélaïde, apprenez - nous, s'il
 » vous plaît, comment vous êtes échap-
 » pée à la mort que vous aviez paru rece-
 » voir sous le costume de Chéri; com-
 » ment votre corps a disparu, ce que
 » vous êtes devenue, & par quel enchaî-
 » nement d'aventures nous vous avons
 » retrouvée chez les Chartreux ».

« Hélas ! répondit Adélaïde, mes
 » aventures ont été douloureuses; mais
 » elles ne sont pas longues à raconter.
 » Vous savez, ma belle Princesse, qu'a-
 » près que j'eus été blessée par la main
 » chérie qui est devant nos yeux, vous
 » accourûtes vers moi. Je vous tendois
 » les bras, & je comptois me précipiter
 » dans les vôtres. Je tombai dans un
 » profond évanouissement. Vous me
 » fîtes transporter chez vous. Je rouvris
 » les yeux entre vos bras, & vous m'ac-
 » cordâtes les plus tendres soins. Ma
 » guérison alloit les suivre ; mais je
 » reçus bientôt un coup plus mortel. On
 » vint vous arracher à mon amour,
 » pour vous entraîner à Naples ; dans
 » une prison. Je tombai dans un nou-
 » vel évanouissement. Je rouvris ce-

» pendant encore les yeux : je me vis
 » transportée dans une maison étran-
 » gere , où je sentis les horreurs de vo-
 » tre perte & de ma situation. J'écrivis
 » à mon Amant ; mais au milieu de ma
 » lettre , je sentis la main de la mort
 » glacer mon cœur , un voile se répan-
 » dre sur mes yeux , & le sentiment s'é-
 » teindre entièrement dans mon sein.
 » L'Univers n'exista plus pour moi.
 » Que devins - je pendant cette crise ?
 » J'ai été long - temps à l'ignorer. Je
 » m'éveillai au milieu d'une confusion ,
 » d'un chaos où je ne compris rien
 » d'abord. J'entendois un bourdonne-
 » ment sourd répandu autour de moi.
 » Je ne posois pas sur la terre , je ne
 » la voyois pas. J'étois suspendue ; étoit-
 » ce dans l'air ou non ? C'étoit quel-
 » que chose de mobile , mais sans fi-
 » gure , sans couleur , visible & invi-
 » sible. Il me sembla que c'étoit de
 » l'eau ; des poissons , que je crus ap-
 » percevoir , me confirmèrent dans cette
 » idée : mais comment respirois-je dans
 » cet élément , sans être noyée , sans
 » même être mouillée ? J'étois sur un
 » petit lit de repos mollement balan-
 » cé , dans le déshabillé d'une Néréide.
 » Je voyois de l'eau sur ma tête , sous

» mes pieds , autour de moi ; rien que
 » de l'eau. Je crus être morte , & me
 » trouver dans un Purgatoire , où j'é-
 » tois condamnée , pour expier mes fau-
 » res , au supplice de l'eau , au lieu de ce-
 » lui du feu.

» En examinant mieux ma position ,
 » qui me sembloit d'abord surnaturelle
 » & miraculeuse , il me parut enfin
 » que je n'étois pas sortie du sein de
 » la Nature. J'entrevis que j'étois dans
 » une grande boule de verre , que
 » mon trouble & sa transparence m'a-
 » voient empêchée d'abord d'apperce-
 » voir. Cette boule étant pleine d'air ,
 » il n'étoit pas miraculeux que j'y res-
 » pirasse ; mais elle paroissoit hermé-
 » tiquement fermée : & comment avoit-
 » on pu me mettre là dedans ? & par
 » quelle aventure me trouvois - je dans
 » cette singulière prison ? Je voyois ,
 » comme j'ai dit , les poissons qui ve-
 » noient folâtrer autour du globe de
 » verre ; j'étois séparée d'eux par un
 » mur diaphane. Mais , me disois-je ,
 » comment pourrai-je vivre là-dedans ,
 » sans nourriture » ? Je n'osois re-
 » muer trop fort , de peur que mon
 » lit , dont les quatre pieds posoient

» sur le verre fragile & pouvoient se
 » briser à tout moment , ne m'exposât à
 » être inondée.

» Tandis que j'étois dans le plus grand
 » embarras , je vis descendre , vers moi ,
 » un homme nu qui nageoit entre deux
 » eaux. Il m'aperçut , me regarda avec
 » admiration , me fit des signes , garans
 » du plaisir sensible que lui caufoit ma
 » vue , & se hâta de remonter sur l'eau.
 » Il redescendit sur-le-champ , resta en-
 » core quelques minutes à s'égarer au-
 » tour de mon globe , & à me témoi-
 » gner , par gestes , son ravissement ,
 » puis remonta , puis redescendit alter-
 » nativement. Je compris que c'étoit
 » un plongeur qui passoit quelques
 » minutes dans l'eau , en retenant son
 » haleine , mais qui étoit obligé d'aller
 » de temps en temps respirer sur la
 » surface. Je lui parlai , il me témoi-
 » gna qu'il m'entendoit ; mais qu'il ne
 » pouvoit me répondre dans l'eau. Il
 » feignit de vouloir casser le verre d'un
 » coup de poing ; mais il me faisoit
 » sentir , sur-le-champ , le danger qui
 » en seroit résulté pour moi , & bai-
 » soit ce verre fortuné qui me ren-
 » fermoit ; enfin , il parut me recom-

» mander d'avoir de la patience, & dis-
 » parut.

» Bientôt on fit descendre mon globe
 » au fond de l'eau. J'apperçus la terre
 » semée de cailloux, au milieu des-
 » quels s'élevoient des coraux, des
 » madrepores, & autres productions
 » marines ou fluviatiles. Je ne m'étois
 » pas apperçu qu'il y avoit, sous mon
 » lit, une petite trappe de verre ron-
 » de, bien fermée; mais qui, en s'ou-
 » vrant, avoit pu me laisser entrer, &
 » pourroit me laisser sortir. On fit en-
 » foncer mon globe sous la terre, dans
 » un endroit où il n'étoit plus entou-
 » ré d'eau. Alors on m'en fit sortir par
 » la petite trappe de verre, qui s'ou-
 » vrit, & l'on me fit entrer dans une
 » autre chambre de verre parfaitement
 » carrée, où il y avoit une petite porte
 » visible, quoique de la même ma-
 » tière. On me mit encore sur un lit
 » de repos, & l'on me fit remonter au
 » sein de l'eau, avec ma nouvelle cage;
 » mais on la laissa reposer sur la terre,
 » sans doute afin que le fond pût résister
 » au poids de mon lit. Je m'abandonnois
 » aux mains invisibles qui faisoient de
 » moi ce qu'elles vouloient; car je n'ap-

» percevois pas les gens qui disposoient
 » ainsi de moi.

» Bientôt je vis entrer, par un petit
 » vestibule de verre ; qui communi-
 » quoit d'un bout à un souterrain, de
 » l'autre à ma chambre, je vis entrer,
 » dis-je, une figure de Triton, qui vint
 » en glissant jusqu'à moi. C'étoit bien
 » le visage d'un homme ; mais cette
 » espèce de monstre avoit de la barbe &
 » des cheveux d'une couleur verte, com-
 » me on nous peint ceux des Tritons ; &
 » son corps se terminoit en une grande
 » queue de poisson. « Belle Néréide,
 » me dit-il, acceptez-vous les vœux &
 » les hommages d'une Divinité de la
 » mer, que vos attraits ont frappée, &
 » qui vous adore ? — Monsieur, lui ré-
 » pondis-je, je suis fort étonnée sans
 » doute de tout ce que je vois ; mais
 » j'ignore ce que veut dire cette comé-
 » die ; car enfin c'en est une, ce me
 » semble. En vous examinant bien, je
 » vois que vous êtes un homme, que
 » votre queue est postiche, aussi bien
 » que vos cheveux marins & votre barbe
 » verte. Je ne fais pour quel bizarre
 » projet vous voulez me faire illusion
 » par cette farce, ni comment je me

„ trouve entre vos mains , dans une si
 „ étrange situation , après avoir cru
 „ mourir. Je sens très-bien que je ne
 „ suis pas morte , puisque je souffre. Ma
 „ plaie , sur laquelle on a eu la bonté de
 „ mettre un appareil , est encore dou-
 „ loureuse. Je fais parfaitement que je
 „ suis une mortelle. Je ne crois ni aux
 „ Néréides , ni aux Tritons , ni aux Di-
 „ yinités de la mer. Je ne connois qu'un
 „ Dieu , que j'adore du fond de mon
 „ cœur. Pour vous , Monsieur , je suis
 „ reconnoissante des soins que je vous
 „ dois sans doute ; mais mettez le com-
 „ ble à votre générosité , en me faisant
 „ reporter sur la terre. — Oui dà , Ma-
 „ demoiselle , reprit le Triton , vous
 „ êtes Philosophe & raisonneuse , à ce
 „ que je vois. Vous ne connoissez que
 „ la Nature , hé bien , l'on va vous par-
 „ ler naturellement ».

„ Alors mon homme sortit de son
 „ étui , c'est-à-dire , de la prétendue
 „ queue de poisson où il étoit enfermé
 „ presque tout entier. Il jeta bas sa
 „ chevelure & sa barbe postiches , & il
 „ parut un Cavalier assez bien tourné.
 „ Mademoiselle , me dit-il , je me suis
 „ trouvé dans la maison où vous êtes

» tombée en léthargie. Tout le monde
 » vous croyoit morte , & l'on prenoit
 » des arrangemens pour vous enterrer ;
 » pour moi , qui n'étois pas de l'avis gé-
 » néral , je me flattai de vous rappeler
 » à la vie. Je profitai d'un moment où
 » il n'y avoit point de témoins , & je vous
 » fis enlever par un domestique très-
 » robuste. Il vous porta d'abord chez
 » moi. On vous mit dans un lit , & l'on
 » vous prodigua tous les soins possibles ,
 » pour vous rappeler à la lumière. Vo-
 » tre léthargie résista à tous nos efforts ,
 » sans me faire perdre l'espoir de vous
 » ranimer. Je vous fis enlever à quel-
 » que distance de Milan , dans un châ-
 » teau que j'ai sur le bord d'un lac. On
 » vous ajusta , comme vous voilà ; on
 » vous plaça dans la boule de verre ,
 » qu'on suspendit au milieu de l'eau.
 » Je me flattois qu'à votre réveil vous
 » seriez stupéfaite de tout ce que vous
 » verriez , & de tout cet appareil qui
 » doit paroître surnaturel ; que par con-
 » séquent vous me prendriez pour un
 » Dieu , & pourriez céder à mes vœux.
 » Cet artifice m'a réussi vis-à-vis de
 » toutes celles avec lesquelles j'en
 » ai fait usage. Je n'ai pas été trompé à

» votre égard dans toutes mes idées.
 » J'ai eu le plaisir, du moins, de voir
 » que vous vous êtes ranimée. Vous avez
 » rouvert les yeux. Vous avez dû être
 » surprise ; mais, encore un coup, vous
 » êtes Philosophe. Il paroît que vous
 » avez vécu sous l'habit d'un sexe moins
 » crédule que le vôtre ; c'est ce qui a
 » dessillé vos regards. Je suis donc un
 » mortel, ma chere enfant ; mais vous,
 » vous en êtes une aussi, & rien de si na-
 » turel que l'union de l'un avec l'autre.
 » Permettez-moi donc, en cette qua-
 » lité, de vous faire ma cour, & de me
 » flatter qu'à force de soins je pourrai
 » vous toucher en ma faveur. — Mon-
 » sieur, lui répondis-je, le premier
 » soin que j'attends de vous, puisque
 » vous m'avez rendu la vie, c'est de me
 » rendre aussi la liberté. Ce n'est point
 » au milieu de l'eau, avec un cœur brisé
 » par la douleur, & qui sort des portes
 » de la mort, qu'on peut concevoir de
 » l'amour ; mais vous aurez au moins
 » des droits à ma reconnoissance. — Ma-
 » demoiselle, reprit l'ex-Triton, je pré-
 » tends à l'amour ; & permettez-moi de
 » ne pas renoncer si-tôt à une si douce
 » prétention ». A ces mots, il me quitta ,

» & m'envoya une femme qui me parut
 » raisonnable , & qu'il avoit chargée,
 » sans doute , de me persuader en sa fa-
 » veur. Je la persuadai elle-même. Je
 » lui peignis ma situation & l'impossi-
 » bilité où j'étois d'ouvrir mon cœur à
 » des sentimens d'amour. Elle lui fit en-
 » tendre raison ; & il me rendit ma li-
 » berté. Je sortis de ma chambre de
 » verre par le petit vestibule ; je descen-
 » dis dans un souterrain , qui me con-
 » duisit , après un assez long chemin ,
 » à un escalier , par lequel je remontai
 » sur la terre. J'éprouvai un sensible
 » plaisir à respirer , en plein air , à l'as-
 » pect du soleil. J'avois été , comme je
 » l'ai dit , renfermée dans le sein d'un
 » lac profond , sur le bord duquel mon
 » obligé ravisseur avoit un château.
 » Il tâcha de me faire oublier , par mille
 » soins honnêtes , les tentatives peu
 » honnêtes qu'il avoit faites auprès de
 » moi. Il me pria , à genoux , d'accep-
 » ter une bourse de deux cents sequins ,
 » dont je lui fis mon billet. Je repris
 » l'habit d'homme , & mon bienfaiteur
 » me reconduisit à Milan. J'eus beau
 » vous y chercher long - temps , mon
 » cher Chevalier , je n'eus d'abord y

» recueillir de vos nouvelles. Je voulus
 » en avoir sur le compte de notre chère
 » Princesse Gémelli : hélas ! elle n'étoit
 » plus dans la Capitale de la Lombardie , & , sans l'argent de mon Triton ,
 » que serois - je devenue ? J'appris que
 » les barbares qui l'avoient arrêtée sous
 » mes yeux , l'avoient conduite à Na-
 » ples , où elle étoit prisonnière. Je vo-
 » lai dans cette Ville ; mais je n'y pus
 » voir ma Bienfaitrice. Désespérée , je
 » revins à Milan. On m'apprit , à l'Hôtel-
 » Dieu , que vous étiez mort , mais que
 » votre cadavre avoit été enlevé. Je
 » manquai de mourir moi - même. La
 » vie me devint insupportable ; & la re-
 » ligion seule m'empêcha d'en terminer
 » le cours.

» Privée de ma chère Princesse , privée
 » du seul homme que j'aimois , & même
 » de ses dépouilles précieuses , que me
 » restoit-il à faire sur la terre ? Je réso-
 » lus , s'il n'y avoit pas d'espoir que ma
 » chère bienfaitrice recouvrât sa liberté ,
 » de me consacrer à Dieu , dans la re-
 » traite. Je voulus cependant revoir ma
 » Patrie , avant de prendre ce parti ex-
 » trême. Je me mis en chemin. Je ren-
 » contrai , sur les Alpes , un bon Her-

» mite , qui me conduisit dans sa cellule.
 » Je trouvai des charmes dans cette
 » demeure solitaire. J'y vécus quelque
 » temps , toujours pleine de mon
 » Amant , me flattant en secret , malgré
 » toutes les apparences , qu'il respiroit
 » encore. Je peignois son portrait sur
 » les murailles ; je gravois son nom sur
 » les hêtres. Je m'entretenois avec son
 » image ; mais je ne pouvois rester dans
 » ce lieu , & je quittai l'Hermite , qui
 » fit de vains efforts pour me retenir.
 » J'eus tort de ne pas attendre , pour le
 » quitter , que je fusse parfaitement ré-
 » tabli. Peu loin de chez lui , je tombai
 » malade dans une petite Ville , & je
 » crus que l'heure de ma fin étoit arri-
 » vée. Je me résolus à la mort ; je la
 » desirois. Je fis même construire mon
 » tombeau , & graver la pierre qui de-
 » voit me couvrir. L'instant fatal arri-
 » va. Je tombai dans l'anéantissement.
 » L'Univers disparut de nouveau ; mais
 » ce n'étoit encore qu'une léthargie. Je
 » rouvris les yeux au moment où l'on
 » me descendoit dans la tombe. Je fis
 » mourir de peur un de ceux qui m'en-
 » terroient , & je m'enfuis de cette fu-
 » neste Ville. J'ai appris qu'un tremble-

» ment de terre l'avoit détruite peu de
» temps après.

» En poursuivant mon voyage , l'a-
» mour de la solitude , & de tout ce qui
» a rapport au cloître , m'inspira le de-
» sir de voir la grande Chartreuse ; je
» me détournai de mon chemin , & j'ar-
» rivai bientôt à ce saint monastere. J'y
» appris des choses singulieres sur un
» jeune Novice qui s'étoit élevé dans
» les airs , qui avoit joué le rôle de Saint
» Bruno , qui avoit vécu dans le mo-
» nastere avec une jeune fille déguisée ,
» assez éprise pour embrasser , avec lui ,
» l'état de Chartreux. A ses aventures
» brillantes , à ses infidélités , je reconnus
» mon cher Cataudin. Je parlai au Prieur ,
» qui me dit , que c'étoit un jeune-hom-
» me ressuscité , qui avoit paru se con-
» sacrer à Dieu , dans la retraite , après
» avoir eu beaucoup d'aventures ; qu'il
» étoit de figure & de taille à en avoir ;
» qu'on l'avoit trop effarouché , & qu'on
» l'avoit obligé de s'enfuir ; mais qu'on
» se flattoit toujours qu'au premier
» jour il viendrait remettre sa tête sous
» le joug du Seigneur. « Car enfin ,
» il a une véritable contrition de ses
» fautes , ajouta le R. P. J'ai lu dans

» son ame , elle est belle & honnête ;
 » & , quand il reviendra , je le recevrai
 » à bras ouverts » . .

« Où chercher mon Amant ? Il s'étoit
 » réfugié dans les airs. Il me prit envie
 » de l'attendre , puisqu'on se flattoit
 » qu'il reviendrait. Je voulois me con-
 » sacrer à Dieu dans la rerraire. Pou-
 » vois-je en desirer une plus sainte que
 » celle-là ? Puisqu'une autre fille avoir
 » pris l'habit de Chartreux , pour l'a-
 » mour du cher Cataudin , pourquoi
 » n'en ferois-je pas autant ? J'étois dé-
 » guisée en homme , & l'on me prenoit
 » pour un homme. Je demandai à être
 » reçue dans l'Ordre vénérable. On
 » m'accorda cette grace. Je remplis ,
 » avec la plus sainte ferveur , tous les
 » devoirs du noviciat ; & sûrement je
 » me comportai autrement que mon
 » infidele. La vraie piété me toucha.
 » Dieu remplit , par degrés , mon cœur ,
 » qui n'étoit plein , ci-devant , que d'un
 » homme. Quand l'année du noviciat
 » fut révolue , j'obtins un délai , pour
 » me dispenser de prononcer mes
 » vœux ; mais ce délai expiré , & deux
 » ou trois autres ensuite , il fallut opter ,
 » & me lier irrévocablement , ou sortir

» du Couvent. Je ne pouvois me ré-
 » foudre à quitter une maison , à la sain-
 » reté de laquelle j'étois accoutumée ,
 » & où j'attendois mon Amant. Il fallut
 » donc me lier & m'enchaîner par des
 » vœux. En les prononçant , je deman-
 » dois , en secret , pardon à Dieu , de ce
 » qui s'y trouvoit d'irrégulier ; parce
 » que je sentoís peut-être qu'ils ne
 » pourroient pas me lier devant les
 » hommes , si jamais mon sexe étoit dé-
 » couvert ; mais je promettois au Ciel ,
 » de réparer , par un redoublement de
 » ferveur , le crime de passer ainsi ma
 » vie sous le déguisement.

» A peine avois-je prononcé mes
 » vœux , que j'appris que le jeune No-
 » vice qui s'étoit échappé au milieu des
 » airs , venoit de rentrer dans l'Ordre ,
 » à Paris. Je brûlai sur-le-champ du de-
 » sir de le rejoindre. Ma santé devenant
 » de jour en jour plus délicate , je vins
 » à bout de me faire ordonner l'air na-
 » tal par le Médecin de la maison , &
 » je fus envoyée à Paris. J'arrivai trem-
 » blante de desir. Je vis mon cher Ca-
 » taudin après une longue absence , &
 » je ne pus voler dans ses bras. Je le vis
 » pénétré d'une vraie piété , pleurant

» ses fautes avec la plus parfaite contri-
 » tion ; en un mot , dans le vrai chemin
 » du Ciel. Devois-je m'opposer à son
 » salut ? N'étoit-ce pas assez pour moi
 » de partager le sort qui l'y conduisoit ?
 » D'ailleurs , n'étois-je pas vraiment
 » liée par les engagemens que j'avois
 » pris vis-à-vis de mon Dieu ? Et , en
 » me dévoilant , ne risquois-je pas d'être
 » rebutée , avec une espece d'horreur ,
 » par un homme tout à son Dieu , &
 » d'être chassée ignominieusement d'un
 » si saint asile ? Je n'osai donc me faire
 » connoître. J'étois même décidée à
 » vous laisser prononcer vos vœux.
 » Je vivrai du moins avec lui , me di-
 » sois-je , je respirerai le même air , je
 » menerai exactement la même vie ;
 » cette vie austere me conduira sous
 » peu de temps au tombeau. Quand
 » j'aurai rendu mon dernier soupir , mon
 » Amant reconnoîtra mon corps. Il me
 » regrettera , & versera des larmes sur
 » ma dépouille ». Que vous dirai-je
 » enfin ? Je n'ai pas eu la force de rem-
 » plir mon projet. Malgré ma résolution ,
 » quand j'ai vu mon bien-aimé prêt à
 » prononcer le serment fatal , qui nous
 » séparoit pour jamais , je n'ai pu m'em-

» pêcher de m'écrier : « Arrête ». Par-
 » donnez ma foiblesse ».

« Cette foiblesse fait notre bonheur ;
 » dis-je à mon Adélaïde en la serrant
 » dans mes bras. Nous allons être heu-
 » reux , plus d'obstacles ! En disant ces
 mots , je regardai la Princesse , & je fus
 confondu. Elle sourit , & témoigna à mon
 Adélaïde l'intérêt que lui avoit causé son
 récit. Tout le monde en fit autant , &
 la Princesse-Cardinal prit congé de nous ,
 en disant : « A demain ».

Je passai une nuit assez inquiète- « Ma
 » Bienfaitrice, me disois-je, voudroit-elle
 » abuser de ses droits ; & si elle les ré-
 » clamoit , pourrois-je refuser sa main ? »
 Je dormis peu , & mon Adélaïde m'a-
 voua , le lendemain , qu'elle n'avoit pas
 dormi d'avantage.

Enfin , d'assez grand matin , la famille
 étant déjà rassemblée , on nous annonça
 la Princesse. Mon pere & moi , nous
 courûmes au devant d'elle. Nous comp-
 tions la voir vêtue en Cardinal, ou du
 moins en Dame de son rang ; nous vî-
 mes paroître une Religieuse charmante ,
 avec une Croix pectorale. C'étoit ma
 noble amie. Je la reçus avec autant de
 surprise que d'enchantement. Je baisai ,

avec ardeur , une de ses mains , dont je m'emparai , pour la conduire dans le salon. Nous la présentâmes à l'assemblée , qui fut frappée de la plus douce surprise. Mon Adélaïde se hâta de se précipiter à ses pieds. La Princesse l'embrassa tendrement. « Vous voyez , dit-elle , mes amis , que tout est expliqué , & qu'il n'y a plus d'obstacles ». Elle nous apprit qu'elle avoit , elle-même , prononcé des vœux , & qu'elle avoit obtenu une Abbaye qu'elle nous nomma , & qui est à Paris. « Ainsi , dit-elle , nous pourrons nous voir tous les jours. Pour comble de bonheur , ma Communauté possède une maison de campagne , dans un endroit où vous avez un château. Je n'ai eu d'autre but , jusqu'ici , que de faire le bonheur de ces deux jeunes Amans. J'ai eu le plaisir de les délivrer de prison , grâce à l'habit de Cardinal que mon frere m'a prêté. Il est réellement à Paris ; ainsi , il n'y a pas d'apparence que ma petite supercherie soit découverte. Vous voyez , mes chers amis , qu'il n'y a plus d'empêchemens ; mariez-vous sur-le-champ. Tiens , ma chère Adélaïde , voilà ta dot ». A ces mots ,


elle remit , à mon Amant , une donation de cent mille écus. Nous tombâmes tous aux genoux de la chere Princesse. Nous adorâmes , comme une Divinité , celle dont l'unique bonheur étoit de faire des heureux. Elle nous embrassa tous , en versant de douces larmes. Nous courûmes à l'Archevêché , à la Paroisse , pour obtenir des dispenses de bans , & faire les dispositions nécessaires pour notre mariage. Le lendemain Dimanche , on publia les bans , & tous les arrangemens furent si précipités , que nous fûmes fiancés & mariés la nuit suivante.

Nous sommes heureux. Arrêtons-nous au sein du bonheur. Plus d'aventures. Je n'ai pas encore vingt-cinq ans. Mon pere en a , je crois , à peine quarante , & n'en paroît pas avoir plus de trente ; ainsi , combien d'aventures ne pourrions-nous pas avoir encore ! Mais j'en suis las. Pourrois-je quitter ma chere Adélaïde ? D'ailleurs , ma sœur Ninette Merviglia vient d'arriver au milieu de nous. Elle a écrit aussi ses aventures ; mais en italien. Je vais m'amuser à les traduire ; & je les donnerai par la suite au public , comme une suite naturelle

260 S. S. DE L'AVENTURIER FRANÇOIS.

de l'Aventurier François , s'il me paroît les desirer. On y verra peut-être ce que deviennent Artémise & d'autres personnages de l'heureuse famille où je respire , & que je souhaite de ne jamais quitter. Quand on a trouvé le bonheur , il ne faut plus courir le monde.

F I N.



LISTE DES OUVRAGES

De M. LE SUIRE.

Les Sauvages de l'Europe, Edition épuisée.

Cet Ouvrage a été composé avec feu
M. Louvel.

Epître à M. de Voltaire, Edition épuisée.

La Vestale, Clodia à Titus, Edition épuisée.

Ce Sujet a paru divisé en deux héroïdes, on le divisera en trois dans une nouvelle Edition, & l'on y joindra une dissertation sur les Vestales & le Feu sacré.

Isaac & Rébecca, ou Les Noces Patriarchales, Poème en prose en cinq Chants; nouvelle Edition.

Eloge du Maréchal de Catina, dédié à lui-même.

Lettre de M. Camille Trillo, sur la Musique Dramatique.

Les Amans François à Londres, ou les Délices de l'Angleterre.

Aux Mânes de J. Jacques Rousseau.

Le Nouveau Monde , Poème en deux vol.

On prépare une nouvelle Edition de ce Poème, où il est entièrement refondu & corrigé, en deux volumes, qui formeront les troisieme & quatrieme de l'Ouvrage pour les Amateurs des Variantes, qui voudront se procurer aussi l'ancienne Edition. La nouvelle nous paroît desirée.

Histoire de la République des Lettres & Arts en France, années 1779, 1780, 1781, 1782, & 1783.

L'année 1784. est composée. Les suffrages des gens éclairés encouragent à continuer cet Ouvrage, qu'on trouve utile. C'est un Précis & un Apperçu des efforts par lesquels l'esprit humain a brillé chaque année; mais l'Auteur en va changer la forme. Il en donnera deux volumes le plutôt qu'il pourra, & son Ouvrage ne paroîtra plus par cahiers, comme ci devant.

L'Aventurier François, ou Mémoires de Grégoire Merveil, 2 vol. troisieme Edition.

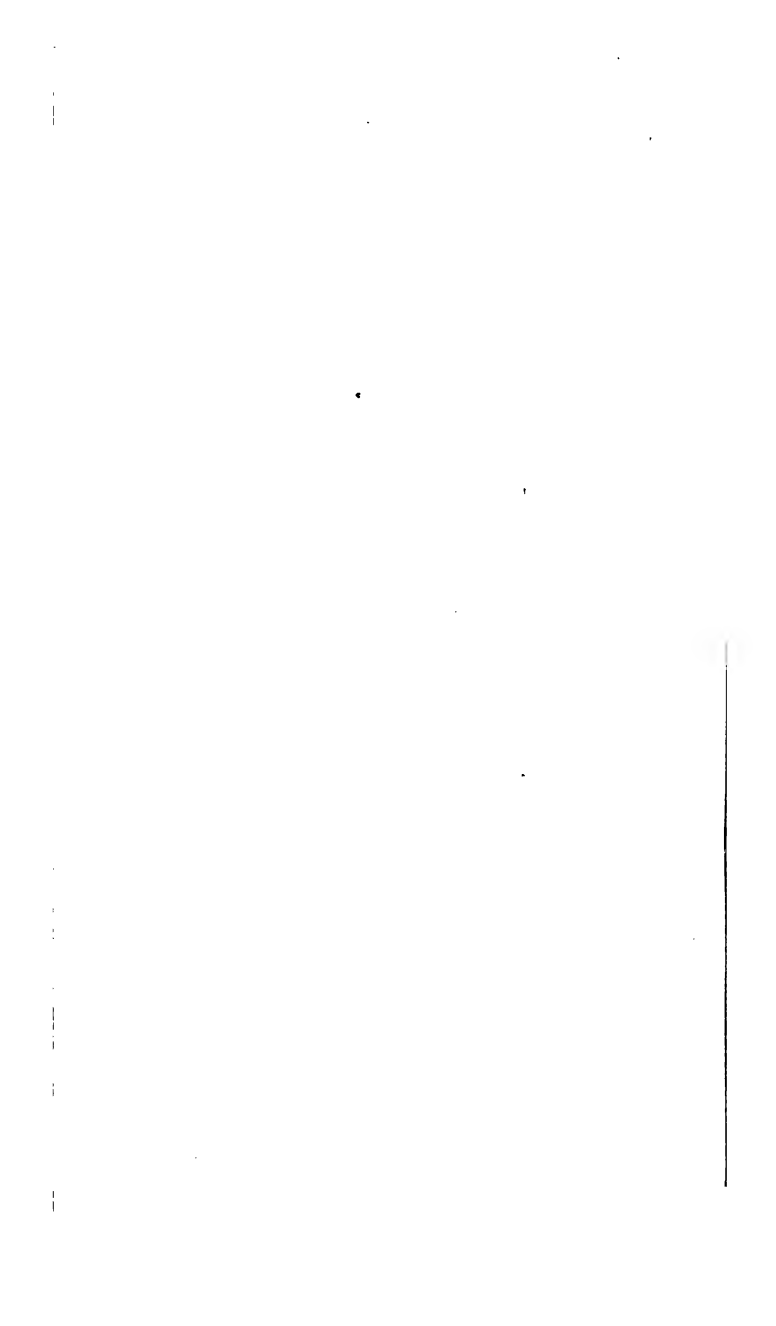
Suite de l'Aventurier François , ou Mémoires de Grégoire Merveil , Marquis d'Erbeuil , 2 vol. formant les tomes III & IV de l'Aventurier François.

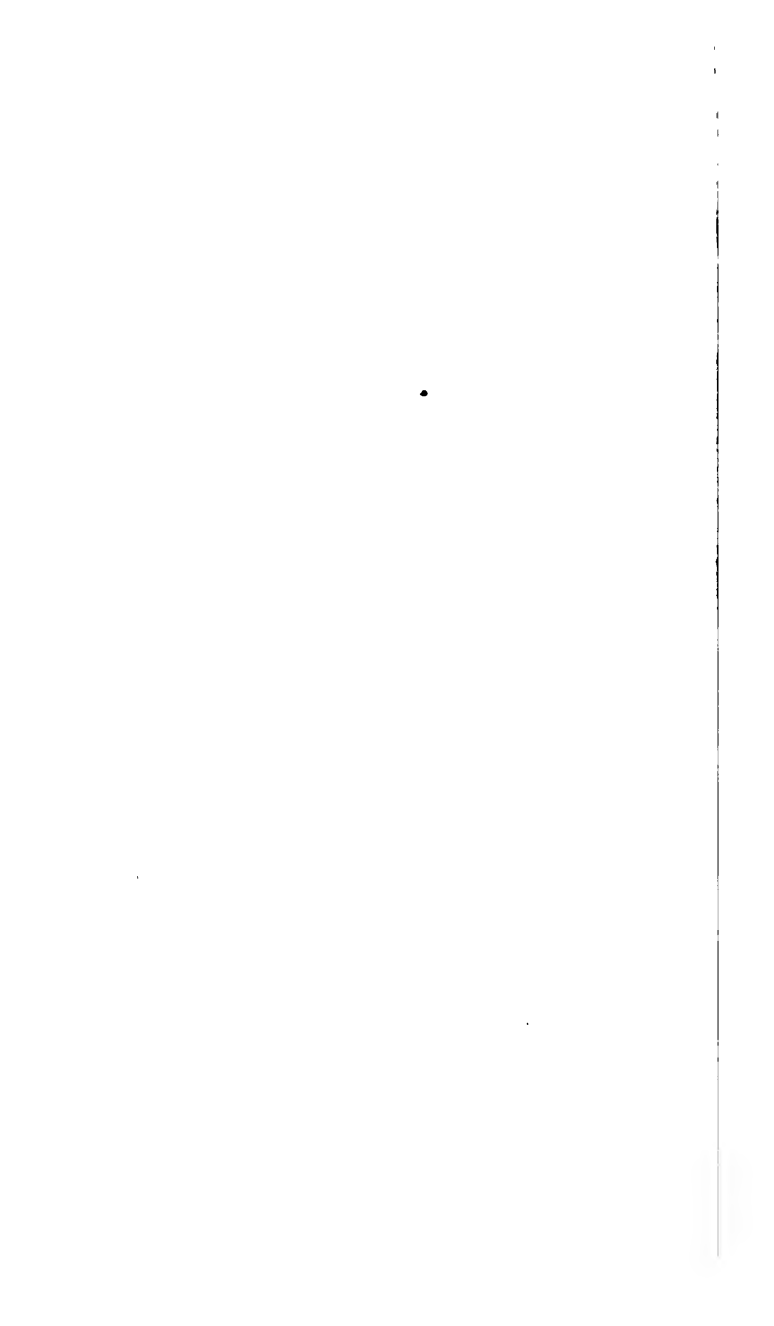
Seconde suite de l'Aventurier François ; contenant les Mémoires de Cataudin , Chevalier de Rosamène, fils de Grégoire Merveil , 4 vol. formant les tomes V , VI , VII & VIII de l'Aventurier François.

On voit qu'il y a 4 vol. pour l'Histoire du Pere , & 4 pour celle du Fils. On en ajoutera 2 pour celle de Ninette Merviglia , que le Public paroît désirer.

Le Philosophe Parvenu , ou Lettres & Pièces Originales , contenant les Aventures d'Eugène Sans - Pair ; par l'Auteur de l'Aventurier François , 3 vol. En cas de succès on ne tardera pas à donner les trois suivans , qui termineront l'Ouvrage.

11.5
78.





THE
JOURNAL
OF
THE
ROYAL
ANTHROPOLOGICAL
INSTITUTE
OF
LONDON
AND
THE
ETHNOLOGICAL
SOCIETY
OF
LONDON
PUBLISHED
BY
THE
EDUCATIONAL
BOOKS
CO.
LONDON
1901

001 1 1 1880



